

Biblioteka im. Hieronima
Łopacińskiego w Lublinie

18162

COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc 25 cent. le Volume —

PAR LA POSTE, 1 FR. 50 CENT.

CHARLES DICKENS

TRADUCTION AMÉDÉE PICHOT

LE NEVEU
DE
MA TANTE

HISTOIRE PERSONNELLE

DE

DAVID COPPERFIELD

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

I

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

FRÈRES ÉDITEURS

PLACE DE L'OPÉRA

NOUVELLE

AU COIN DE LA RUE GRAMMONT

18162

B. P. im. L.

1000072884



COLLECTION MICHEL LÉVY

1221

LE

NEVEU DE MA TANTE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

1295

OUVRAGES

DE

CHARLES DICKENS

TRADUITS PAR

AMÉDÉE PICHOT

Format grand in-18

LES CONTES DE NOEL.	1 vol.
LES CONTES D'UN INCONNU.	1 —
CONTES POUR LE JOUR DES ROIS.	1 —
HISTORIETTES ET RÉCITS DU FOYER.	1 —
LE NEVEU DE MA TANTE (DAVID COPPERFIELD).	2 —



145383

Clichy. — Impr. Paul Du ont et C^{ie}, rue du Bac-d'Asnières, 12.

117586

LE
NEVEU DE MA TANTE

18162
HISTOIRE PERSONNELLE

DE

DAVID COPPERFIELD

PAR

CHARLES DICKENS

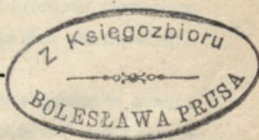
TRADUITE ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR

AMÉDÉE PICHOT

TOME PREMIER

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

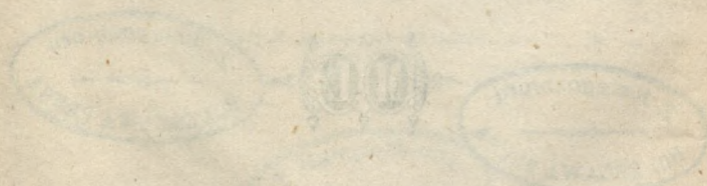
1871

Droits de reproduction et de traduction réservés



324043 17.1

820-3=40



PARIS

MICHEL LEVY FRERES EDITEURS

BOULEVARD DES FILLES DU CALVAIRE

LIBRAIRIE NOUVELLE

15, RUE DES FILLES DU CALVAIRE, PARIS

1871

Paris, Imprimerie de la Librairie Nouvelle

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Il m'est difficile, au moment où je termine à peine cet ouvrage, de m'en tenir éloigné à une distance suffisante pour en parler avec ce calme qu'exige un titre si grave : PRÉFACE. L'intérêt que j'y ai pris est si récent et si vif, mon esprit est tellement partagé entre le plaisir et le regret, — le plaisir d'avoir achevé une longue tâche, le regret de me séparer de tous ces personnages avec lesquels j'ai vécu comme avec des amis, — que je craindrais de fatiguer le lecteur que j'aime de mes confidences personnelles et de mes émotions privées.

Et d'ailleurs, tout ce que je pourrais dire utilement de cette histoire, j'ai essayé de le dire en la racontant.

Peu importerait, peut-être, au lecteur, de savoir jusqu'où va le chagrin de déposer la plume après la conclusion d'une œuvre d'imagination qui a duré deux ans, ou pourquoi il semble à un auteur que c'est une partie de lui-même qu'il renvoie dans le monde des chimères, lorsqu'il se sépare pour jamais des personnages nés de son cerveau. Je n'ai cependant pas autre chose à dire, à moins de confesser (ce qui est moins important encore) qu'aucun de ceux qui liront cet ouvrage ne saurait avoir plus de foi à ce qu'il contient que je n'en eus moi-même en l'écrivant.

Au lieu de regarder en arrière, je préfère donc regarder en avant : reconnaissant du beau soleil et des pluies fécondes qui m'ont encouragé et rendu si heureux pendant que j'écrivais les Mémoires de David Copperfield, il m'est doux de conclure ce volume en entrevoyant avec espoir le jour où je produirai encore mensuellement mes deux feuilles à couverture verte.

CHARLES DICKENS.

Londres, octobre 1850.

ROCKINGHAM 21/12/39

DÉDIÉ AFFECTUEUSEMENT

A L'HONORABLE M. ET A MISTRESS RICHARD WATSON,

DE ROCKINGHAM (NORTHAMPTONSHIRE).

Extrait d'une lettre de Charles Dickens au Traducteur :

« David Copperfield est l'enfant de mon cœur ; je vous remercie de ce que vous avez fait pour lui. »

C. D.

CHARLES DICKENS

L'Histoire personnelle de *David Copperfield* est celui des romans de Charles Dickens qu'il considère comme son chef-d'œuvre, et la critique anglaise a été de la même opinion que l'auteur. Populaire comme est Charles Dickens, aimé personnellement des lecteurs mêmes qui ne le connaissent pas, on ne saurait être surpris d'ailleurs du succès d'un ouvrage où non-seulement on admire toutes les qualités de son talent original, mais où l'on trouve encore tant d'allusions à sa propre histoire, tant de sentiments et tant d'événements qui lui sont communs avec son héros. En effet, *David Copperfield* est ce qu'on peut appeler une autobiographie romanesque, où le romancier s'est introduit lui-même avec plusieurs personnages réels à côté de lui, en substituant des pseudonymes aux noms propres. Mais il y a mieux dans cette fiction que la vérité biographique, il y a ce qui place Charles Dickens au rang de De Foë, de Lesage et de Fielding, « la vérité humaine, » celle qui intéresse les Français aussi bien que les Anglais, l'étude de la vie. C'est parce que cette vérité-là recommande aussi tous les grands ouvrages qui ont précédé *David Copperfield*, que, dans ces ouvrages-là, on avait curieusement cherché aussi à deviner si Charles Dickens ne s'était pas peint lui-même sous les traits d'Oliver Twist, le pauvre enfant de paroisse, et sous ceux de Nicholas Nickleby, le sous-maitre d'un de ces pédagogues tyrans dont M. Creakle nous offre un second type, etc., etc.

J'ai raconté quelques-unes de ces suppositions indirectes en tête de la collection des contes de Charles Dickens* et je suis réduit à reproduire ici presque textuellement la notice insuffisante que j'écrivis alors, me contentant de répéter avec les amis de l'auteur, que l'histoire de *David Copperfield* n'est qu'une première partie des révélations autobiographiques qu'il se réserve de faire au public à sa manière. Je répète donc que, sans pouvoir dire si, en effet, Charles Dickens, comme autrefois l'auteur de la *Richesse des nations*, Adam Smith, enlevé par des Bohémiens, fut initié de bonne heure par une enfance malheureuse à l'observation des mœurs populaires, s'il fut à la fois Oliver Twist, Nickleby et *David Copperfield*, j'avais toujours pensé qu'il y avait un roman inconnu dans son enfance et sa jeunesse, un roman dont le mystère l'exposerait à toutes les conjectures s'il ne consentait à raconter lui-même son origine, son éducation et les vicissitudes de sa carrière, avant que la popularité littéraire l'eût couronné de son auréole,

* Les Contes de Charles Dickens, Paris, 1847; 2 volumes contenant les Apparitions de Noël, — les Carillons, — le Cricri du foyer, — la Cloche du Tocsin, — Nelly, etc.

avant que le produit de sa plume lui permit de traverser la France dans son grand carrosse attelé de six grands chevaux de poste, pour aller occuper pendant une année, à Gènes, les magnifiques appartements du palais Peschiere.

Justifiant de mon mieux ma curiosité, dont je rendais complices les nombreux lecteurs qui avaient en moi leur interprète, je demandai à Charles Dickens lui-même les moyens de la satisfaire, au moins en partie. J'obtins une réponse, mais on va voir que cet ingénieux romancier, dont la plume rivalise avec le crayon d'Hogarth, n'est nullement pressé d'imiter les auteurs égoïstes qui, dans des *confessions*, des *mémoires* ou des *préfaces* confidentielles, révèlent au public les moindres détails de leur vie privée, tantôt avec une familiarité, tantôt avec une emphase exprimant également la consciencieuse conviction de leur importance. Je dois au moins transcrire le paragraphe de cette lettre où Charles Dickens me console de son laconisme en m'annonçant qu'il ne compte pas rester éternellement derrière le nuage. Il m'écrivait de Gènes, où il était alors, à la date du 10 avril 1845, et, après quelques observations sur la traduction des *Carillons de Noël*, il ajoutait :

« Je suis né à Portsmouth, dans le comté de Hampshire, en Angleterre, le 7 février 1812. Ce serait un plaisir pour moi de vous donner quelques détails sur ma vie, comme vous le désirez, n'était que j'ai formé le dessein, il y a longtemps, de l'écrire moi-même... cela vous amusera peut-être de savoir que j'ai lu maintes fois ma biographie, et que j'y ai trouvé toujours quelque nouveau et bizarre incident qui m'était révélé à moi-même ; mais la plus bizarre et la plus neuve peut-être de toutes ces histoires a été écrite en français, etc., etc., etc. »

On comprendra qu'il serait peu convenable, après une pareille réponse, d'aller copier les biographes mal renseignés, que la réserve de Charles Dickens a mis en frais d'imagination à son sujet. Je n'oublierai jamais que je me fis autrefois une mauvaise querelle avec lord Byron, pour avoir introduit dans une notice en tête de ses œuvres je ne sais plus quelle anecdote, qui, certes, ne constituait pas un délit aussi grave que le fabuleux assassinat sérieusement attribué par Goethe au poète anglais. Lord Byron, irascible de sa nature, ne ménageait pas toujours ses termes et notre explication faillit aboutir à un duel... Je ne sais si Charles Dickens tire le pistolet aussi fatalement que le tirait Childe-Harold ; mais je m'en inquiète peu, voulant entretenir à tout prix les bons rapports qui me lient à un homme aussi aimé qu'admiré par tous ceux dont il est connu.

Quand on voit Charles Dickens comme je l'ai vu dans son petit hôtel de *Devonshire-Terrace*, si poli, si gracieux, si naturel et parlant de ses enfants plus volontiers que de ses ouvrages, on a bientôt oublié toutes les conjectures de ses biographies, on oublie même l'auteur dans le gentleman, et l'on se livre à lui comme si on était depuis longtemps de ses amis. Il faudrait réellement avoir une bien mauvaise conscience pour ne pas se sentir à son aise avec ce charmant conteur, se rappel-

lerait-on de temps en temps que cet œil qui vous sourit avec une bienveillance si courtoise, est le même dont le regard microscopique pénètre dans les plus intimes replis du cœur.

Ce fut en 1848 que je fis ma première visite à Charles Dickens dans sa maison de Londres : je me présentai moi-même, et je lui présentai en même temps un ami, mon compagnon de voyage, qu'il n'accueillit pas moins gracieusement, malgré sa réputation de critique difficile et cet infernal pseudonyme qui a fait se donner au *diable* maints romanciers de France et d'Angleterre. Sans chercher d'intermédiaire et me rappelant l'accueil que j'avais trouvé à Edimbourg, vingt ans auparavant, auprès de sir Walter Scott, en lui offrant la première traduction française de ses poèmes, j'envoyai à Charles Dickens les numéros de la *Revue britannique* qui contenaient l'épisode historique des troubles de 1780, intitulé *la Cloche du Tocsin*, en sollicitant la permission d'aller sonner à sa porte avec mon ami Old-Nick. Sa réponse ne se fit pas attendre, et la voici :

Devonshire-Terrace, York-Gate, Regent's Park, 7 juin 1843.

« Mon cher monsieur,

» Je serai vraiment heureux de recevoir votre visite et celle d'un gentleman aussi universellement connu que le *personnage noir* dont vous me parlez dans votre billet. S'il vous convenait de venir lundi prochain à midi je fais une petite absence à la campagne dans l'interval), ce sera un grand plaisir pour moi de faire personnellement votre connaissance.

» Je vous remercie beaucoup de la *Cloche du Tocsin*, ainsi que de tout ce que vous me dites d'obligeant et d'aimable.

» Croyez-moi fidèlement à vous,

» CHARLES DICKENS. »

A M. AMÉDÉE PICHOT.

Nous n'eûmes garde de manquer au rendez-vous, le *personnage noir* et moi. Je ne décrirai ni le cabinet élégant où nous fûmes reçus, ni les riches bibliothèques remplies de beaux livres bien reliés, où se portaient avidement nos yeux de bibliophiles, ni le portrait de femme qui nous révéla tout d'abord qu'il y avait dans la maison un de ces anges domestiques que le ciel accorde quelquefois ici-bas à l'homme de lettres pour l'encourager au culte du beau et du bon ; je ne raconterai pas notre entretien à trois, qui devint tout à fait cordial lorsque notre hôte eut vérifié par un de ses malicieux regards qu'aucun *piéd fourchu* n'avait franchi le seuil de sa porte : il faut donc que le lecteur se contente de mon affirmation répétée, que Charles Dickens est un causeur de bonne compagnie, fécond en saillies fines, et ajoutant une grâce de plus à son esprit par son sourire plein de franchise. Sa pantomime est expressive, sans sortir des limites de la dignité britannique ; et

orsque j'ai entendu vanter, depuis, son rare talent comme lecteur et comme acteur sur les théâtres de société, j'ai compris facilement que le noble marquis de Normanby avait en lui son plus redoutable rival.

Le charme qui vous attache tout d'abord à Charles Dickens, est dû à l'air de bonne humeur et de franchise qui anime sa physionomie. Cette bonne humeur et cette franchise sont l'expression de l'auteur heureux, à qui le succès est venu naturellement, qui l'a attendu sans impatience maladive, qui ne l'a pas hâté par le charlatanisme ou l'intrigue, qui l'a accepté sans sotte vanité, et qui sait, par sa bonne grâce, se le faire pardonner auprès de ceux dont sa fécondité dérouta la concurrence. Rien qu'à le voir, on devine qu'il n'a ni envieux ni ennemis, et qu'il compte beaucoup d'amis. En effet, interrogez ses compatriotes, sa popularité n'est pas bornée à un parti, — quoiqu'il ait sa couleur politique ; — cette popularité le suit dans les salons du grand monde, où c'est à qui lui serrera la main, et dans les meetings, où il est salué par d'unanimes applaudissements dès qu'il paraît pour prendre la parole, soit à l'Institut des ouvriers de Manchester, soit dans une assemblée tenue à Londres pour provoquer l'abolition de la peine capitale, soit plus récemment, lorsqu'il a présidé au banquet annuel de la Société fondée pour secourir les auteurs et les artistes indigents.

Jusqu'à ce jour auteur favori et privilégié, Charles Dickens n'a rencontré dans la presse périodique qu'une critique bienveillante, sauf peut-être un article du *Times*, bien moins à son adresse qu'à celle d'un journal rival, qui avait spéculé sur sa collaboration exclusive. Sir Walter Scott paya plus cher le simple soupçon d'avoir prêté sa plume au rédacteur longtemps anonyme du *John-Bull*. Quant à nous, en France, notre admiration pour Charles Dickens ne saurait aller jusqu'à sacrifier les droits de ce goût traditionnel, qui n'accorde aux auteurs étrangers leurs grandes lettres de naturalisation dans notre littérature, qu'avec toutes les réserves nationales. Heureusement le romancier anglais lui-même n'a jamais prétendu interdire la discussion impartiale de son talent. Il sait à quelles conditions on règne en littérature, n'importe dans quel genre, et la modestie qu'il a mise à se défendre contre le petit nombre d'objections faites à son talent, prouve qu'il ne songe nullement à s'appliquer la fiction des chartes politiques, qui dit que *le roi ne peut mal faire* (the king canot do wrong). Approuver Charles Dickens sans restriction serait d'autant plus dangereux, qu'il a eu déjà en France des imitateurs qui ont exagéré ses défauts et perverti ses qualités. Remarquable par cette fine observation qui reproduit avec le même relief le sentiment et la sensation, l'expression intellectuelle du caractère et les habitudes toutes physiques du tempérament, l'auteur d'*Oliver Twist* accorde peut-être quelquefois plus d'importance à l'analyse matérielle qu'à l'analyse morale. Quelques-uns de ses meilleurs portraits appartiennent à la caricature. En visant à l'effet, il tombe dans l'affectation, tantôt par la pensée, tantôt par le style. Une observation minutieuse lui fait quelquefois trop facilement admettre dans ses peintures des accessoires vulgaires. Sous le pinceau délicat de Mieris surgissent tout à coup des formes que Callot

seul avouerait. Sa verve enfin, trahie par la prolixité des détails, ne se contentant plus du mot propre, hasarde une comparaison peu naturelle. Voilà pour les descriptions et les portraits de Charles Dickens dans les ouvrages qui ont précédé *David Copperfield*. En général, ce qui a manqué jusqu'ici à Charles Dickens dans ses romans de longue haleine, c'est le plan, c'est cette unité dramatique qui suffit à embrasser dans un seul cadre le tableau de la vie humaine, témoin *Tom Jones*, où sont groupés avec tant d'art tous les éléments de l'action et de l'intérêt.

Cette imperfection dans le plan s'explique, mais ne se justifie pas, lorsqu'on apprend comment ont été composés et publiés jusqu'ici tous les romans de Charles Dickens, tantôt par chapitres hebdomadaires, tantôt par fractions mensuelles, l'auteur, comme un dieu aveugle, lançant en quelque sorte ses personnages au hasard à travers les vicissitudes de la vie, ignorant comme eux où la destinée les conduit, et s'égarant avec eux dans les intrigues compliquées dont il faut tout à coup trouver le dénouement, quand l'apprenti de l'imprimerie vous apporte une épreuve sur la marge de laquelle le prote insatiable réclame de la copie. Ce travail littéraire, au mois, à la semaine, à l'heure, convenait aux romans par lettres de Richardson; mais il est douteux que Walter Scott lui-même, avec sa merveilleuse facilité, eût voulu composer ainsi *Ivanhoë* ou les *Contes de mon hôte*.

Charles Dickens a été amené à cette rapide périodicité de production, par la nature de ses premiers essais et son association avec la presse périodique. En effet, ce romancier, qui publie aujourd'hui ses volumes par cahiers comme un *Magazine* ou une Revue mensuelle, avait fait ses débuts dans un journal quotidien. On dit qu'il était attaché comme sténographe ou rédacteur des débats parlementaires et des tribunaux, à la feuille politique où il glissa modestement, une par une, ces *Esquisses* signées *Boz*, qui attirèrent tout à coup l'attention du public anglais, — croquis originaux, petites scènes populaires dont quelques personnages furent transportés depuis avec plus de développement parmi les figures sérieuses et grotesques de ses livres. On retrouve, en effet, dans les *Esquisses de Boz*, le premier trait du bedeau Bamble, la silhouette de mistress Gramp, l'ébauche du juif Fagin. Encouragé par le succès de ces croquis d'album, Boz voulut intéresser le public aux aventures d'un même personnage en groupant autour de lui un club d'originaux. Cette conception se rapprochait de celle qui fit la fortune du *Spectateur*, et, comme Addison, Charles Dickens eut le bonheur de créer des types qui furent tout d'abord acceptés comme des individualités vivantes. Le crayon du caricaturiste Cruikshank multiplia ces figures comiques, un autre artiste les reproduisit en statuettes de cire; bientôt M. Pickwick et son domestique Sam Weller, comme don Quichotte et Sancho Pança, furent introduits dans tous les salons et dans tous les clubs, certains de provoquer partout un rire de bonne humeur. L'histoire de M. Pickwick et de son club est tout à la fois une satire sérieuse et plaisante de la vie anglaise : personne n'y est épargné, les hommes politiques, les juges, les avocats, les savants, les bourgeois

les artistes, entretiennent la verve de l'auteur sans le secours d'une intrigue romanesque. Cette verve est la même, soit que Charles Dickens s'élève à la hauteur de la comédie élégante, soit qu'il descende à la parodie burlesque; puis, tout à coup, votre rire est interrompu par l'expression spontanée, mais naturelle, de cette sensibilité vraie qui distingue l'auteur comique, le poëte et le philosophe du bouffon. Ce mélange de gaieté et de sentiment constitue l'*humour* dans la littérature britannique; — or, n'est pas humoriste qui veut, parce qu'il faut pour l'être ressembler à Shakspeare, à Fielding, à Sterne (chez qui l'*humour* triomphe de l'affectation), à Smollett (dans *Humphrey Clinker*) et à Walter Scott. Sans avoir imité aucun de ces talents divers, Charles Dickens est un *humoriste* comme eux; car, quelquefois maniéré et trivial, volontiers proluxe et égarant l'attention dans ses parenthèses, il réunit à l'esprit qui provoque un fou rire, le don si rare de faire couler la larme qui vient du cœur, la larme de l'ange gardien de Mon Oncle Toby.

L'immense succès des *Pickwick papers* ne saurait être compris en France. Cet ouvrage est le moins traduisible de tous ceux de Charles Dickens, à cause d'une foule de locutions populaires exclusivement anglaises et appartenant plutôt à l'*argot* qu'à la langue littéraire. On retrouve beaucoup de ces locutions encore dans *Oliver Twist*; mais il est possible de les éluder ou d'y substituer des équivalents sans nuire à l'intérêt ni travestir le sens de la phrase textuelle. Si la traduction de ce roman n'a obtenu guère plus de succès que celle de *Pickwick*, si *Nicholas Nickleby*, qui a été traduit aussi, ne donna pas encore à Charles Dickens la popularité qu'il mérite d'avoir en France comme en Allemagne, il faut se rappeler que cette popularité ne fut accordée à Walter Scott qu'après son quatrième roman : *Waverley*, *Guy Mannering*, *l'Antiquaire* et *Rob Roy* même, traduits en français, attendirent quatre ans chez leurs éditeurs que les *Puritains d'Ecosse* vinssent faire leur réputation.

Il faut tout dire cependant : quelques progrès que la démocratie ait faits dans nos mœurs politiques et même dans nos habitudes littéraires, le goût français est encore aristocrate; il existe dans le roman créé par le tory Walter Scott une sorte de distinction chevaleresque qui devait attirer naturellement à elle les imaginations françaises, nourries, dans les lycées de l'Empire comme dans les collèges de la Restauration, des traditions du grand siècle. Notre théâtre, qui complétait alors l'éducation classique, notre théâtre, où régnait Talma, inspirait au peuple lui-même le respect des personnages historiques. La tragédie bourgeoise était appelée un genre bâtard : notre comédie elle-même aime les ducs et les marquis, les duchesses et les marquises. Aujourd'hui encore, malgré 1830, peut-être pour notre public, les héros des romans de Charles Dickens auraient-ils besoin de quelques quartiers de noblesse; sans doute, ceux-là même qui sont du plus bas étage peuvent en appeler aux artistes et aux penseurs; ils ont le droit de dire en faisant allusion au fameux aphorisme de Térence : « Nous sommes hommes après tout; » oui, mais pour la France leur costume est trop exclusi-

vement anglais, leur langage trop anglais aussi, soient qu'ils personnifient une classe, soit qu'ils traduisent un de ces caractères exceptionnels qui constituent l'*excentricité* britannique.

Au reste, les Anglais eux-mêmes placent bien haut, comme peintres nationaux, tels de nos propres romanciers que notre critique plus dédaigneuse juge tout juste dignes d'être lus par ces boutiquiers et ces grisettes dont ils racontent les peines et les plaisirs pour faire le tableau de la vie parisienne.

Sous le rapport du choix de leurs sujets, il existe une grande analogie entre la première manière du peintre Wilkie et les premiers romans de Charles Dickens. Comme le Teniers anglais, allant faire en Espagne, en Italie et jusqu'en Orient de nouvelles études, l'auteur d'*Oliver Twist* semble, depuis quelques années, chercher un plus large horizon en allant successivement voyager aux États-Unis, en Italie et en Suisse. Il était naturel qu'il tournât d'abord ses regards vers cette Amérique anglaise, où la piraterie des libraires lui avait créé des lecteurs par millions. L'annonce de son excursion de l'autre côté de l'Atlantique fut saluée par tous ces lecteurs avec une acclamation universelle. On lui prépara littéralement une odyssée triomphale. A son débarquement, il y eut une foule pour le recevoir. Un prince eût plus facilement que le simple romancier réclamé l'incognito au milieu de cette population démocratique. Partout où la présence de Charles Dickens était soupçonnée, il se faisait une espèce d'émeute de curieux ; partout où ce nom était prononcé, mille échos le répétaient avec des transports, et ce cri d'enthousiasme éclata même, je crois, pour lui, au-dessus de la voix tonnante des cascades du Niagara.

Charles Dickens publia, à son retour, la relation de son voyage. — Qui ne s'attendait à trouver dans cette relation, l'enthousiasme du voyageur pour l'Amérique au niveau de l'enthousiasme de l'Amérique pour le voyageur ? Mais telle est l'irrésistible nature de cet esprit observateur, telle est son antipathie pour toute exagération et toute emphase, telle est sa clairvoyante et impitoyable perception du ridicule, qu'au risque de blesser la vanité de ce peuple géant, mais géant quelquefois enfant et qui se laisse aller à quelques puérilités, — Charles Dickens a mêlé la critique à l'éloge dans des proportions fort inégales. Son libéralisme politique n'a pu lui faire fermer les yeux sur les vices de cette démocratie qui a trop souvent oublié qu'il y a, pour les républiques comme pour les rois, une morale au-dessus de la loi des majorités ; son respect pour l'indépendance individuelle n'a pu aller jusqu'à trouver de bon goût certaines habitudes américaines opposées à l'étiquette ou à la dignité de l'éducation anglaise. Sans citer aucun nom, sans tomber dans la personnalité, Charles Dickens a été tour à tour sévère et moqueur pour ses hôtes. — Il en est résulté des répliques amères : avec son goût pour les titres bizarres, faisant peut-être allusion à cette banqueroute qui a inspiré de si amères récriminations au révérend Sydney Smith, Charles Dickens intitula sa relation : *Notes américaines mises dans la circulation générale*. Plus d'un champion de l'honneur de l'Union s'est vanté de lui avoir rendu avec usure la mon-

naie de son *papier*. — Mais il est difficile d'avoir le dernier mot avec un auteur qui a autant de ressources dans l'esprit que Charles Dickens : une véritable satire des États-Unis a été intercalée par lui, sous forme d'épisode, dans les *Aventures de Martin Chuzzlewit*.

En 1844. Charles Dickens conçut le projet de passer une année en Italie. Il traversa rapidement la France de Boulogne à Marseille, où il s'embarqua pour aller établir ses quartiers d'hiver à Gênes, dans cette même cité où autrefois lord Byron avait élu domicile. Le romancier a publié ses pérégrinations péninsulaires, et c'est un curieux petit volume que celui où il applique à Gênes, à Florence, à Milan, à Rome, etc., le microscope de son observation. Après tant de descriptions pompeuses, après tant de déclamations enthousiastes qui nous parlent des ruines poétiques de l'Italie, cette reine des arts, avec la même sensibilité officielle qui inspire les faiseurs d'oraisons funèbres sur le catafalque de quelque personne royale, il est piquant de lire les impressions vraies d'un auteur fidèle à son caractère et à la spécialité de son point de vue*.

On regrette sans doute que ce peintre d'intérieurs n'ait pas pénétré dans les coins intimes de la vie italienne, qu'il n'ait vu, ou du moins qu'il n'ait décrit que l'Italie extérieure, la place publique, la rue, la société qu'on rencontre sur les routes et à bord des bateaux à vapeur ; mais, grâce à la rapidité de son coup d'œil, Charles Dickens saisit au passage tout ce qu'il y a de saillant et maintes particularités qui échappent aux touristes ordinaires. Pour peu qu'un compagnon de voyage ait une physionomie en relief, il lui compose un rôle, et le récit s'anime comme une de ces scènes épisodiques dont le comédien Mathews, ce Protée du théâtre de Londres, faisait à lui seul le dialogue et la pantomime. Son courrier, espèce de factotum nomade, la femme qui lui montre les oubliettes d'Avignon, le vieux père de Gênes qui veut le convertir et lui raconte l'histoire de saint Pierre pour le plaisir d'imiter le coq dont le chant réveilla le remords au cœur de l'apôtre, le petit Français de Marseille qui protège familièrement un bonhomme de capucin, et le même capucin qui, devenu un des fonctionnaires de la procession de Nice, écrase de son mystérieux regard le Français goguenard, reparaitront peut-être un jour dans quelque cadre romanesque, comme les figures esquissées par Boz ont retrouvé une vie nouvelle dans *Oliver Twist* et *Nicholas Nickleby*. Je ne ferai plus qu'une remarque en l'honneur de Charles Dickens à propos de ce voyage. Appartenant à un culte ennemi du catholicisme et habituellement porté à trouver un côté plaisant aux choses les plus graves, il parle avec une rare convenance des cérémonies de la religion qu'on professe en Italie, et il ne critique que ce que beaucoup de bons catholiques peuvent critiquer eux-mêmes en toute sûreté de conscience, fidèle à la charité et à la philosophie qui l'avaient si bien inspiré dans son tableau historique des troubles de 1780.

Quelques chapitres de ce voyage d'Italie avaient paru sous la forme

* Ce petit volume a été traduit en partie dans la *Revue Britannique*.

épistolaire dans le nouveau journal fondé à Londres, par MM. Bradbury et Evans, riches éditeurs. Charles Dickens, séduit par de brillants avantages pécuniaires et la promesse d'une grande part d'influence, devait se consacrer exclusivement à cette feuille politique (*The Daily News*). Il avoue qu'il commit, en s'engageant ainsi, une courte méprise (*a short mistake*). Quoique enfant de la presse, il est depuis trop longtemps accoutumé à écrire selon son caprice pour abdiquer sa personnalité dans une œuvre collective, première condition tacitement imposée à tout écrivain qui se fait sérieusement journaliste. Avec le format des journaux actuels en Angleterre, la pensée d'un seul homme se saurait plus suffire aujourd'hui, comme du temps de Daniel De Foë (ce multiple et merveilleux ouvrier de la presse), pour donner un corps et une âme à ces oracles quotidiens, forcés, chaque matin, de réaliser la fameuse thèse de Pic de la Mirandole, traitant de *omnibus rebus et quibusdam aliis* (de toutes choses et de quelques autres encore).

Charles Dickens cessa, au bout d'un premier trimestre, de collaborer au *Daily News*. La question sur laquelle il revenait le plus souvent dans ce journal est celle de l'abolition de la peine de mort. Il avait le projet d'examiner plusieurs autres questions de morale, de législation et d'économie politique; car cet Hogarth littéraire, ce romancier satirique, cet ingénieux peintre des mœurs populaires, cet esprit humoriste, ne croit pas qu'une haute intelligence doive se contenter du métier d'amuseur public. Les romanciers moralistes sont un peu comme les prédicateurs : leurs sympathies, charitables pour la classe pauvre, se traduisent quelquefois en récriminations démocratiques contre les classes supérieures. Charles Dickens a pu, dans un meeting ou dans un banquet philanthropique, disserter sur la question sociale avec un faux semblant de SOCIALISME qui a trompé ceux qui voudraient l'enrêgimenter dans cette sophistique utopie, où l'on dispose des biens de la terre avec une générosité très-commode, car nous n'avons pas encore vu un de nos sophistes socialistes ou chartistes payer les dettes de ses adeptes, si même il paie les sicaires, ni, comme les premiers chrétiens, commencer par mettre sa fortune dans le lot commun, si par hasard il a une fortune. Charles Dickens est un esprit plein de droiture et de franchise; il est philanthrope sans la moindre hypocrisie religieuse, sans la moindre tarifierie utopique *. Il ne veut pas

* Le mauvais sentiment que Charles Dickens flétrit le plus sapitoyablement dans ses romans, c'est l'égoïsme sous toutes ses formes, depuis l'égoïsme hypocrite et patelin (Peckniff), l'égoïsme sec et dur (Scrooge et M. Dombey), jusqu'à l'égoïsme insouciant qui s'ignore presque lui-même (Martin Chuzzlewit), etc. L'égoïsme est pour le romancier le vice anti-social par excellence. Aussi le filou, le volour, l'assassin deviennent en quelque sorte intéressants dans ses tableaux, quand ils ne sont pas encore entièrement sevrés de cette sympathie humaine que Shakspeare appelle *the milk of human kindness*. Charles Dickens n'a jamais entendu rendre le crime intéressant, mais il a reconnu la vérité du principe posé par Adam Smith au début de sa *Théorie des sentiments moraux*, que « la sympathie,

sacrifier la société tout entière à une idée nouvelle ; mais sans être ni un sectaire, ni un conspirateur, ni même un homme de parti, il ne serait pas fâché de réformer philosophiquement et politiquement l'Angleterre aussi bien que le reste du monde. Il y a donc d'excellentes leçons dans ses romans et dans ses contes, comme dans le journal hebdomadaire (*The Household Words*) qu'il a fondé il y a quatre ans et qu'il dirige avec ce mélange de satire sérieuse et de sentiment qui relève son caractère de conteur. Nous devons estimer cette noble ambition du philosophe et du citoyen ; mais nous regretterions que le romancier ne maintint pas ses fictions dans le cadre du genre. Il est permis de glisser beaucoup de philosophie et de morale dans le roman, pourvu que la morale et la philosophie n'étouffent pas le roman lui-même. Mieux vaut cent fois un sermon qui amuse qu'un roman qui ennue ; c'est la poétique de ceux qui trouvent que Molière est un grand philosophe et un grand moraliste dans ses comédies. Sous ce rapport, Charles Dickens a su garder jusqu'ici une juste mesure, même dans ses Contes de Noël et du Jour de l'An, qui sont, à son point de vue, des contes moraux et philosophiques.

La traduction de ces contes a obtenu d'abord le suffrage de Charles Dickens lui-même et celui de quelques juges dont l'approbation n'a pas moins encouragé le traducteur : j'avais prétendu calquer l'esprit et la manière du conteur anglais. C'était peut-être une œuvre plus difficile qu'on ne pense, et que peuvent seuls apprécier ceux-là qui ont lu l'original. Charles Dickens s'est fait un style à lui, qui n'est ni celui de Sterne, ni celui de Walter Scott, style qui réunit bizarrement des locutions elliptiques à une prolixité capricieuse. Reproduire sa pensée sans la forme serait s'exposer à une infidélité. Être à la fois l'esclave des exigences de la correction française et des fantasques libertés de l'anglais, tel était le problème. Si je l'avais résolu, cela prouverait que notre langue a assez de ressources en elle-même pour n'avoir pas toujours besoin des aumônes que daignent lui faire de temps en temps ces poètes et ces prosateurs dont les fières négligences ne peuvent être sûrement imitées par qui n'a pas conquis, comme eux, les immunités du génie.

J'ai suivi un autre système pour traduire *David Copperfield*. Respectant toujours la pensée de l'original, j'ai dans le style éludé quelques-uns de ces anglicismes que Charles Dickens eût sacrifiés lui-même s'il était devenu son propre traducteur.

AMÉDÉE PICHOT.

comme toutes les passions primordiales de la nature humaine, n'est pas un sentiment dont soient exclusivement susceptibles les cœurs vertueux et humains, quoiqu'ils l'éprouvent peut-être avec la sensibilité la plus exquise ; mais le plus grand coquin, le plus endurci violateur des lois de la société, n'en est pas tout à fait dépourvu. »

HISTOIRE PERSONNELLE

DE

DAVID COPPERFIELD

— LE NEVEU DE MA TANTE —

PREMIERE PARTIE

SOUVENIRS DE MON ENFANCE

I

JE SUIS NÉ.

Dois-je être le héros de ma propre histoire, ou ce rang y sera-t-il occupé par un autre que moi ? c'est ce qu'on verra dans ces pages. Pour commencer par le commencement, je naquis (on me l'a dit et je le crois) un vendredi, à minuit. On remarqua que l'horloge frappait son premier coup de marteau sur l'airain et que je poussais mon premier cri, simultanément.

Considérant le jour et l'heure de ma naissance, la garde de l'accouchée et quelques sages commères du voisinage à qui j'avais inspiré le plus vif intérêt plusieurs mois avant qu'il fût possible que nous fissions connaissance, déclarèrent deux choses : — premièrement que j'étais prédestiné à être malheureux ; — secondement que j'aurais le privilège de voir des spectres et des esprits, ce qui était le partage inévitable de tous les enfants infortunés de l'un et de l'autre sexe qui viennent au monde le vendredi, depuis minuit jusqu'au matin.

Sur le premier point, je ne m'expliquerai pas ici : mon histoire montrera suffisamment si la prédiction s'est accomplie ; sur le second, je me contenterai de dire qu'à moins d'avoir vu des spectres et des esprits quand j'étais dans mon berceau, je les attends encore. Mais je ne me plains pas qu'on m'ait privé de cette part de mon héritage, et si quelqu'un, par hasard, en jouit à ma place, je la lui laisse de bien bon cœur.

Je naquis avec une coiffe sur la tête. Cette coiffe fut annoncée en vente, dans les feuilles publiques, au prix peu élevé de quinze guinées*. Soit que les marins et les gens allant à la mer fussent à court d'argent à cette époque, soit qu'ils fussent à court de foi et préférassent une camisole en liége, il ne se présenta qu'un seul chaland pour acheter ma coiffe, et c'était un courtier de change qui offrit deux livres sterling en argent avec le surplus en vin de Xérès, ne voulant être garanti de la chance de se noyer à aucune autre condition. Par suite, ma pauvre mère en fut pour ses frais d'annonce, car elle était alors forcée de vendre elle-même son propre Xérès. Dix ans après, on mit la coiffe en loterie à une demi-couronne le billet, le gagnant étant tenu de payer une demi-couronne en sus pour les frais. Cinquante billets furent placés et le tirage eut lieu. J'y assistai : je me rappelle mon embarras et ma confusion quand je vis disposer ainsi d'une partie de moi-même. Le billet gagnant avait été pris par une vieille dame qui, bien à contre-cœur, tira d'un panier la somme stipulée toute en menue monnaie, dont deux pièces rognées, ce qu'elle ne voulut nullement reconnaître, quoiqu'on

* On trouve encore des annonces de coiffes à vendre dans les journaux anglais. La vertu de la coiffe est surtout de préserver celui qui la porte d'être noyé ou de faire naufrage. Le proverbe français : « Être né coiffé » n'a d'autre origine que cette superstition, qui remonte jusqu'à l'antiquité payenne : « — *Ælius Lampridius*, en la vie d'Antonin surnommé *Diadumène*, remarque que cet Empereur, qui naquit avec une bande ou peau sur le front, en forme de diadème, d'où il prit son nom, jouit d'une perpétuelle félicité durant tout le cours de son règne et de sa vie : il ajoute que les sages-femmes vendaient bien cher cette coiffe aux avocats, qui croyaient que, la portant sur eux, ils acquéraient une force de persuader à laquelle les juges et les auditeurs ne pouvaient résister. Les sorciers s'en servaient à diverses sortes de maléfices, etc. » Voir le *Traité des superstitions*, in-12. Paris, 1679, t. I. p. 316. (N. T.)

perdit je ne sais combien de temps à le lui prouver arithmétiquement. C'est un fait remarquable, qu'on citera souvent, que la brave dame ne fut jamais noyée et mourut triomphalement dans son lit à l'âge de quatre-vingt-douze ans. On prétend qu'elle se vantait fièrement de n'avoir jamais été sur l'eau, excepté en passant un pont, et que lorsqu'elle prenait le thé (elle prenait volontiers le thé), elle avait pour habitude constante d'exhaler son indignation contre l'impiété des marins ou de tous autres individus assez présomptueux pour aller s'égarer en mer sous prétexte de courir le monde. Vainement lui représentait-on que quelques agréments de la vie, le thé peut-être compris, étaient dus à cette présomption qui l'indignait; elle répliquait toujours avec un nouveau degré d'emphase et de plus en plus sûre de la force de son objection : « Non, non, n'allons pas nous égarer. »

De peur de m'égarer moi-même en ce moment, je reviens à ma naissance.

Je naquis à Blunderstone, dans le comté de Suffolk ou « pas loin de là, » comme on dit en Écosse. J'étais un enfant posthume. Il y avait six mois que les yeux de mon père s'étaient fermés à la lumière de ce monde lorsque les miens s'ouvrirent. J'éprouve toujours je ne sais quelle sensation étrange en pensant qu'il ne me vit jamais, une sensation plus étrange encore en revenant aux vagues réminiscences qui associent mes premières réflexions d'enfant avec la pierre blanche de sa tombe dans le cimetière. Je n'oublierai jamais la pitié indéfinissable qui me saisissait quand je me figurais mon père abandonné là, seul, dans les ténèbres de la nuit, tandis que notre petit salon, bien chaud et bien éclairé, lui fermait cruellement ses portes.

Une tante de mon père, et, par conséquent, une grand'tante à moi, était le personnage éminent de notre famille. Elle jouera un grand rôle dans mon histoire. Miss Trotwood, ou miss Betsey, comme ma pauvre mère l'appelait lorsqu'elle parvenait à contenir assez sa terreur de ce personnage redoutable pour en parler, — ce qui était rare, — miss Betsey avait épousé un mari plus jeune qu'elle, un fort bel homme, mais non dans le sens de l'adage qui dit qu'on est beau quand on est bon, car il était fortement soupçonné d'avoir battu miss Betsey, et même, un jour,

sur une question de subsides, d'avoir fait mine de répondre à l'opposition de sa chère moitié en la jetant par la fenêtre d'un deuxième étage. Ces preuves d'incompatibilité d'humeur avaient obligé miss Betsey à se débarrasser de lui moyennant finances, et les deux époux s'étaient séparés à l'amiable. Le mari s'en alla dans l'Inde avec son capital, et là, d'après une tradition de la famille, on l'aperçut une fois sur un éléphant en compagnie d'un babouin... Était-ce une vraie guenon ou une Begum, princesse mogole, appelée aussi une *Babou*? Je penche pour cette dernière version. Quoi qu'il en soit, dix ans plus tard, la nouvelle de sa mort arriva en Angleterre. Comment cette nouvelle affecta-t-elle ma tante? Personne ne le sait; car immédiatement après la séparation, elle avait repris son nom de fille, avait acheté une maisonnette ou *cottage* dans un hameau sur les bords de la mer, et s'était établie là, seule avec une servante, en véritable recluse.

Mon père avait été son neveu favori, à ce que je crois; mais elle s'était tenue pour mortellement offensée de son mariage, sous prétexte que ma mère n'était qu'une « poupée de cire. » Elle n'avait jamais vu ma mère; mais elle savait qu'elle n'avait pas vingt ans. Mon père et miss Betsey ne se revirent plus. Il avait le double de l'âge de ma mère en l'épousant, et, étant d'une santé faible, il mourut au bout d'une année ou, comme je l'ai dit, six mois avant que je vinsse au monde.

Tel était l'état des choses l'après-midi de ce jour du mois de mars qu'on m'excusera d'appeler le « mémorable vendredi. » Ma mère était assise près du feu, souffrante, triste, rêvant à elle-même et au pauvre petit orphelin qui allait lui naître, lorsque, levant la tête après avoir essuyé quelques larmes, elle aperçut à travers la fenêtre une femme étrangère qui venait par le jardin.

Ma mère eut un pressentiment que c'était miss Betsey. Il y avait dans sa taille, sa démarche et toute sa personne une telle raideur, que ce ne pouvait être une autre qu'elle. Quand elle fut près de la maison, elle donna une autre preuve de son identité. Mon père avait souvent répété qu'elle se conduisait rarement comme tout le monde : au lieu de sonner, elle vint droit à la fenêtre par laquelle ma mère l'avait vue et appuya son nez contre la vitre.

Telle fut l'impression causée par cette visite, que j'ai toujours été persuadé qu'à miss Betsey je dois d'être né un vendredi.

Ma mère, troublée, avait quitté sa chaise, et elle s'était retirée dans un coin lorsque miss Betsey promena dans toute la chambre ses yeux inquisiteurs, semblable à une tête de Sarrafin dans une horloge de Hollande. Elle eut bientôt retrouvé sa nièce et lui fit un geste pour qu'elle vînt lui ouvrir, le geste de quelqu'un accoutumé à être obéi. Ma mère obéit donc.

« Vous êtes mistress David Copperfield, *je pense?* dit miss Betsey. » Son *je pense* signifiait qu'il n'y avait pas à se tromper en la voyant vêtue de deuil et sur le point d'être mère.

— Oui, répondit ma mère timidement.

— Je suis miss Trotwood, dit la visiteuse. Vous avez entendu parler de miss Trotwood, j'espère?

— J'ai eu ce plaisir, répondit ma mère.

— Eh bien! vous la voyez, dit miss Betsey. » Ma mère baissa la tête, priant miss Betsey d'entrer; et elles s'assirent près de la cheminée, où ma mère se mit à pleurer.

— Ta, ta, ta! dit miss Betsey avec impatience; ne pleurez pas! allons, allons! » Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que ma mère parvint à tarir ses larmes.

« Otez votre chapeau, ma fille, que je vous voie, » dit miss Betsey. Ma mère avait trop peur pour refuser; mais elle ôta son chapeau avec une telle agitation, que ses cheveux (elle avait de très-beaux cheveux) se dénouèrent.

« Eh! Seigneur, mon Dieu! vous n'êtes qu'une enfant! »

Ma mère avait sans doute un air de très-grande jeunesse relativement même à son âge; mais, la pauvre femme! elle accepta l'exclamation comme un reproche qu'elle méritait, et répondit qu'en effet elle avait peur d'être bien inexpérimentée comme veuve et comme mère. Miss Betsey parut se radoucir, et puis, passant brusquement à une autre interpellation:

« Pourquoi, dit-elle, cette maison s'appelle-t-elle Rookery?

— Ce nom, répondit ma mère, lui fut donné par monsieur Copperfield lorsqu'il acheta la maison; il crut qu'il y avait sur ces arbres beaucoup de grolles (*rooks*). »

En ce moment un coup de vent secoua si bien les ormeaux de l'extrémité du jardin, que ma mère et miss Betsey se tournèrent

de ce côté. Ces grands arbres s'inclinèrent l'un vers l'autre, semblables à des géants qui se confient un secret ; puis soudain, comme s'ils s'étaient tous émus de leur horrible confidence, ils agitèrent convulsivement leurs longs bras et balancèrent au loin de vieux nids de grolles pareils aux débris d'un naufrage secoués par la tempête.

« Où sont les grolles ? demanda miss Betsey.

— Les... ? » Ma mère songeait en ce moment à autre chose.

« Les grolles... que sont-elles devenues ? répéta miss Betsey.

— Nous n'en avons pas vu depuis que nous sommes ici, dit ma mère ; nous pensions... monsieur Copperfield pensait que c'était une nombreuse famille de grolles qui peuplait ces arbres ; mais les nids étaient anciens, et il y avait longtemps que les oiseaux les avaient désertés.

— Voilà bien David Copperfield tout entier, s'écria miss Betsey ; c'est lui des pieds à la tête : appeler une maison *Rookery* quand il n'y a ni grolle ni corneille : prendre les oiseaux de confiance parce qu'il voit les nids !...

— Monsieur Copperfield, reprit ma mère, est mort, et si vous venez pour me mal parler de lui... »

Ma pauvre mère, je suppose, avait eu un moment l'idée de battre ma tante, qui était femme à ne pas se laisser faire ; mais sa première phrase n'était pas articulée, que l'effort épuisant son courage, elle eut une crise nerveuse et faillit s'évanouir...

« Quel est le nom de votre servante ? demanda ma tante qui tira tout simplement le cordon de la sonnette.

— Peggoty, balbutia ma mère.

— Peggoty ! dites-vous ? Quel nom pour une chrétienne ! s'écria miss Betsey.

— C'est son nom de famille, reprit ma mère ; monsieur Copperfield l'appelait ainsi parce que son nom de baptême était le même que le mien. »

Peggoty s'étant présentée : « Peggoty, lui dit miss Betsey, votre maîtresse est un peu indisposée... du thé et ne lambinez pas. »

Ayant donné cet ordre, comme si la maison avait toujours reconnu son autorité souveraine, et laissant Peggoty aller l'exécuter, miss Betsey reprit sa place près du feu, où, croisant ses deux mains sur un de ses genoux :

« Je ne doute pas, dit-elle comme si elle poursuivait un entretien interrompu, je ne doute pas que vous aurez une fille. Eh bien ! mon enfant, à compter du moment de sa naissance, cette fille....

— Ce sera peut-être un garçon ! osa insinuer ma mère.

— Je vous dis, répliqua miss Betsey, que ce doit être une fille, tâchez de ne pas me contredire. Du moment de la naissance de cette fille, je prétends la prendre en amitié. Je veux être sa marraine, et vous l'appellerez Betsey Trotwood Copperfield. Il ne faudra pas qu'il y ait des méprises dans la vie de *cette* Betsey Trotwood. On ne jouera pas avec ses affections, pauvre chère enfant ! On l'élèvera bien, et elle saura qu'il ne faut pas donner son cœur à qui ne le mérite pas. C'est moi qui m'en chargerai, oui, moi !... »

Ma mère, trop troublée pour être sûre d'avoir bien analysé toutes les inflexions de voix de ma tante, croyait cependant comprendre qu'elle faisait ici directement allusion à d'anciens souvenirs personnels.

« Et David fut-il bon pour vous ? demanda miss Betsey après un moment de silence. Avez-vous fait bon ménage ?

— Nous étions très-heureux, répondit ma mère. Monsieur Copperfield n'était que trop bon pour moi.

— Ah ! il vous gâtait, je suppose ? dit miss Betsey.

— J'en ai peur aujourd'hui que je me vois si seule dans le monde ! dit ma mère en pleurant de nouveau.

— Allons, ne pleurez pas, dit miss Betsey. Vous n'étiez pas parfaitement assortis, voilà pourquoi je vous ai fait cette question... Vous étiez une orpheline, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et gouvernante ?

— J'étais gouvernante dans une maison où monsieur Copperfield venait quelquefois en visite. Monsieur Copperfield eut la bonté de faire attention à moi, de me parler avec amitié, et puis il me proposa de l'épouser. Je l'acceptai, et nous fûmes mariés, répondit ma mère naïvement.

— Ah ! la pauvre enfant ! dit miss Betsey à demi-voix et regardant le feu d'un air rêveur... Savez-vous quelque chose ?

— Je ne vous comprends pas, répondit ma mère en bégayant.

— Savez-vous tenir une maison, par exemple ?

— Pas trop, j'en ai peur ; pas aussi bien que je l'aurais voulu ; mais monsieur Copperfield me donnait des leçons...

— (Il aurait eu besoin d'en recevoir lui-même !) dit miss Betsey dans une parenthèse.

— ... Et j'espère que j'en aurais profité, tant j'avais bonne envie d'apprendre et tant il mettait de patience à m'instruire, si le malheur de sa mort... » Ici les sanglots étouffèrent encore la voix de ma mère.

« Allons, ne pleurez pas, vous vous ferez mal, dit miss Betsey, et vous ferez mal à ma filleule. »

Ce dernier argument sembla calmer un peu ma mère, et il y eut un intervalle de silence pendant lequel miss Betsey resta assise les pieds sur les chenets.

« David, reprit-elle, avait acheté une annuité, m'a-t-on dit. Qu'a-t-il fait pour vous ?

— M. Copperfield, répondit ma mère (non sans un effort, tant elle souffrait), a été assez bon pour m'assurer un droit de retour sur une partie de cette rente.

— Combien ? demanda miss Betsey.

— Cent cinq livres sterling, dit ma mère.

— Il aurait pu faire pire, » dit miss Betsey.

Ici les sanglots de ma mère redoublèrent ; Peggoty, qui rentrait en ce moment avec le thé sur un plateau et une bougie allumée, trouva sa maîtresse si mal, — ce dont miss Betsey se serait aperçue elle-même si la chambre eût été mieux éclairée, — qu'elle se hâta de la transporter dans son lit ; puis, appelant son neveu, Cham Peggoty, qui depuis quelques jours était caché dans la maison à l'insu de ma mère : « Courez bien vite, lui dit-elle, chercher la garde et le docteur. »

Ces puissances alliées furent extrêmement surprises, en arrivant successivement quelques minutes l'une après l'autre, de trouver une dame inconnue, d'un aspect imposant, assise devant le feu, avec un chapeau noué à son bras gauche, et occupée à se mettre du coton dans les oreilles. Peggoty ne sachant qui elle était, et ma mère n'en disant rien, la dame inconnue resta comme un mystère dans le salon.

Le docteur étant monté et redescendu plusieurs fois, et la

voyant toujours à la même place, ne douta pas qu'elle vînt pour le même motif que lui ; il se crut obligé de lui adresser une phrase de politesse.

C'était le plus doux, le plus timide des hommes, s'effaçant toujours, et toujours prêt à quitter la place de peur d'être importun. Il glissait plutôt qu'il ne marchait, sans bruit et plus lentement que le spectre dans *Hamlet*. La tête penchée sur l'épaule, avec l'expression d'une modestie qui demande grâce, il n'aurait, pour rien au monde, dit une parole dure et désagréable, pas même à un chien, fût-ce un chien enragé.

Il s'imagina probablement que ma tante avait quelque mal d'oreille, et lui demanda, de son accent le plus prévenant, si elle souffrait « d'une irritation locale ? »

« Allons donc ! qu'est-ce que cela signifie ? » répartit ma tante si brusquement que monsieur Chillip, comme frappé de mutisme, alla s'asseoir près du feu. Il ne tarda pas à être appelé auprès de ma mère, resta quelque temps auprès d'elle, monta, redescendit, et quand il se glissa pour la dernière fois dans le salon, il crut avoir enfin un excellent prétexte pour renouer la conversation.

« Eh bien ! madame, dit-il, je suis heureux de pouvoir vous féliciter.

— De quoi, s'il vous plaît ? » répondit ma tante sévèrement.

Monsieur Chillip crut être dans son tort et avoir oublié l'introduction obligée de tous ses discours ; il recommença le salut le plus respectueux et le sourire le plus aimable, avant de répéter : « Eh bien ! madame, calmez-vous, je suis heureux de pouvoir vous féliciter ; il n'y a plus d'inquiétude à avoir, calmez-vous. » Je ne sais dans quelles périphrases s'embarassa monsieur Chillip, ma tante le regardant toujours et contenant à grand'peine son impatience jusqu'à ce que le craintif orateur lui eût répété encore pour conclure : « Je suis heureux de pouvoir vous féliciter, madame, tout est fini et bien fini.

— Et comment est-elle ? demanda ma tante croisant les bras à l'un desquels pendait toujours le chapeau.

— Très-bien, madame, elle ira de mieux en mieux, j'espère, poursuivit monsieur Chillip ; elle est déjà aussi bien que peut

l'être une jeune mère dans sa situation. Vous pouvez la voir, madame, cela ne lui fera aucun mal, — au contraire.

— Mais *elle*? comment est-elle? » demanda encore ma tante avec la même aigreur.

Monsieur Chillip pencha la tête sur l'épaule un peu plus que de coutume, et regarda ma tante avec la plus affable complaisance.

« La petite, la nouvelle-née, vous dis-je, répéta ma tante, comment est-*elle*?

— Madame, répondit alors monsieur Chillip, je croyais que vous saviez que c'était un garçon. »

Ma tante n'articula plus une parole, prit son chapeau par les rubans à la façon d'une fronde, en menaça la tête de monsieur Chillip, le posa de travers sur la sienne, sortit et ne revint plus. Elle disparut comme une fée mécontente, ou comme un de ces esprits que j'étais prédestiné à voir, selon le bruit populaire. Cham Peggoty prétendit avoir été rencontré par elle à la porte de la maison et n'avoir pas bien compris ce qu'elle lui demandait, ce qui avait fait tomber sur ses joues une paire de soufflets; une chose certaine, c'est que Peggoty affirma, lorsqu'elle vit Cham au point du jour, qu'il était aussi rouge que moi-même des suites de cette apostrophe.

Elle ne revint plus. Non. J'étais dans mon berceau et ma mère dans son lit. Mais miss Betsey Trotwood Copperfield, la petite-nièce que ma tante avait attendue jusqu'après minuit, resta dans ces limbes obscurs, dans cette région des songes et des ombres indécises, cette formidable région d'où j'étais arrivé moi-même et où tendent tous les voyageurs de la vie : la lumière du jour éclaira la halte terrestre de ce retour et la pierre tumulaire sans laquelle je n'eusse pas franchi le seuil mystérieux.

II

J'OBSERVE.

Les premiers objets qui prennent pour moi une forme distincte dans ce tableau rétrospectif, c'est ma mère et c'est Peggoty : ma mère avec ses jolis cheveux et sa taille svelte ; Peggoty, qui n'avait pas de taille du tout, mais de gros yeux noirs, des joues rouges et des bras plus rouges encore. Je m'étonne parfois de ne pas voir les oiseaux venir les becqueter de préférence aux pommes.

Je crois me rappeler ces deux figures à quelque distance de moi, se baissant pour me faire signe de venir seul jusqu'à elles, ou se tenant à genoux et moi me traînant de l'une à l'autre. Je crois sentir l'impression du doigt que me tendait Peggoty, ce doigt durci par le travail de couture et rude comme une râpe à muscade.

C'est peut-être un caprice de mon imagination, mais je pense que notre mémoire peut aller plus loin dans le passé qu'on ne le suppose généralement, comme je pense encore que beaucoup de très-jeunes enfants sont doués d'une faculté d'observation extraordinaire. On aurait même tort de dire que la plupart des hommes faits, qui sont remarquables sous ce rapport, ont acquis ce don ; ils seraient plutôt exposés à le perdre, d'autant plus que ces mêmes hommes conservent une certaine fraîcheur d'idées et une certaine disposition à être heureux, qui est aussi un héritage de leur enfance.

En tous cas, si je juge les autres d'après moi-même, c'est que je fus réellement un enfant très-observateur et qu'homme j'ai gardé la mémoire la plus vive de mes premières années.

Que me rappellé-je encore ? Voyons ! — du nuage sort notre maison — avec tous ses coins et recoins. Au rez-de-chaussée est la cuisine de Peggoty, s'ouvrant sur une arrière-cour ; — au milieu de cette cour, un pigeonnier sur une perche, un pigeonnier sans pigeons ; dans un angle, une grande niche à chien, sans chien dedans ; puis une foule de volatiles qui me semblent

énormes, allant et venant d'un air menaçant et farouche : un coq surtout monte sur un poteau pour chanter et paraît faire particulièrement attention à moi quand je le regarde à travers la croisée de la cuisine,—ce qui me fait trembler tant il est méchant ! Des oies s'approchent en dandinant, et si je veux aller dans la cour, elles me suivent avec leurs cols allongés : j'en rêve la nuit, comme un homme qui vivrait dans une ménagerie pourrait rêver de lions !

Voici un long corridor — lequel me semblait énormément long — conduisant de la cuisine de Peggoty à la porte d'entrée de la maison : sur ce corridor s'ouvre un cabinet noir, un cabinet de débarras ; je passe toujours bien vite devant ce cabinet quand il fait nuit, car je ne puis savoir ce qu'il y a parmi ces vieux tonneaux et ces vieilles boîtes à thé : il sort d'ailleurs de cet antre une odeur mêlée de savon, de poivre, de chandelles et de café. Il y a aussi les deux salons ; le petit salon, où nous nous tenons les soirs, ma mère, Peggoty et moi ; car Peggoty est tout à fait de notre société, aussitôt que son ouvrage est fini et que nous n'avons personne ; — puis le grand salon, où nous nous tenons les dimanches, salon plus grand que l'autre, mais moins confortable. Une sorte de tristesse lugubre règne pour moi dans cette pièce, Peggoty m'ayant raconté que lors des funérailles de mon père, elle était remplie de ceux qui vinrent, tout vêtus de noir, pour accompagner son cercueil. Ce fut là aussi qu'un dimanche soir, ma mère lut à Peggoty et à moi comment Lazare ressuscita d'entre les morts : je fus si effrayé, que quelques heures après on se vit obligé de me prendre hors de mon lit pour me montrer par la fenêtre le cimetière avec tous ses morts couchés tranquillement dans leurs tombes et éclairés solennellement par la lune.

Je ne connais nulle part rien de si vert que le gazon de ce cimetière, rien d'aussi ombreux que ses arbres, rien de si calme que ses pierres tumulaires. Les moutons y paissent, lorsque je me mets à genoux sur mon lit le matin pour les regarder, et j'aperçois le premier rayon du jour qui luit sur le cadran solaire en me demandant à moi-même : « Le cadran est-il donc bien joyeux qu'il puisse encore marquer les heures ? »

Voici notre banc dans l'église, un banc à haut dossier, qui

est placé près d'une des croisées basses à travers laquelle on peut voir notre maison pendant le service : aussi Peggoty tourne-t-elle souvent les yeux de ce côté, aimant à être sûre que les voleurs n'y sont pas et qu'elle n'est pas incendiée. Mais quoique Peggoty tourne souvent les yeux de côté et d'autre, elle se fâche si je fais comme elle, et me fait signe que je ne dois pas perdre de vue le ministre officiant. Puis-je le regarder toujours?... je le connais assez, avec ou sans son surplis, et quelquefois le ministre me fait aussi les gros yeux. Je regarde ma mère, qui fait semblant de ne pas me voir ; je regarde un autre petit garçon qui me fait la grimace ; j'aperçois au delà du porche un mouton qui a l'air de vouloir entrer dans l'église et je me sens prêt à lui crier de s'en aller ; mais que deviendrais-je si je m'en avisais ? Je contemple le monument de feu monsieur Bodgers, riche bourgeois de la paroisse, et puis le docteur Chillip à côté, sur son banc, se reprochant peut-être d'être arrivé trop tard quand cet important malade eut son dernier accès d'apoplexie. Un peu plus loin est la chaire. Comme on y ferait une bonne partie de jeu ! que j'aimerais à être assiégé dans cette forteresse par un petit camarade, à la tête duquel je jetterais le coussin de velours du prédicateur ! Insensiblement, à force de regarder, mes yeux se ferment ; à force de faire semblant d'écouter le ministre qui chante un psaume en faux-bourdon, je n'entends plus rien, je m'endors, et, tombant avec bruit de mon banc, je suis ramassé par Peggoty plus mort que vif.

Et maintenant je vois la façade de notre maison et les croisées encadrées d'un treillage : je vois le parterre, la pelouse et les grands ormes couronnés de leurs vieux nids de grolles : je traverse le long passage et la cuisine ; je joins ma mère dans le jardin potager, et pendant qu'elle cueille les fruits mûrs à l'espalier, je glane furtivement quelques groseilles... Un vent s'élève, — l'été a fui : nous jouons dans le petit salon : là, quand ma mère est fatiguée, elle s'assied dans le fauteuil : par moment aussi elle va au miroir, roule sur ses doigts les boucles de ses beaux cheveux, serre sa taille si svelte, et personne ne sait mieux que moi qu'elle n'est pas fâchée de se trouver toujours jolie.

J'ajoute à ces premières impressions le sentiment d'un véritable ascendant que Peggoty exerçait sur ma mère et sur moi :



nous la consultions sur tout et nous avions un peu peur d'elle.

Un soir, Peggoty et moi nous étions assis tous les deux seuls, au coin du feu, ma mère étant allée passer la soirée chez une voisine. Je lui lisais un chapitre sur les crocodiles, et c'était peut-être un peu la faute du lecteur, mais je ne suis pas très-sûr que Peggoty pût encore dire si le crocodile était un animal ou un légume extraordinaire, lorsque je sentis une grande envie de dormir; mais pour rien au monde je n'eusse voulu aller me coucher. J'essayais de résister au sommeil en regardant fixement Peggoty qui me semblait devenir d'une taille extraordinaire, une vraie géante. Je me frottai les yeux et relevai péniblement mes paupières, ne perdant de vue, ni ma bonne, ni le petit bout de cire tout sillonné par le contact incessant de son fil, ni la chaumière en miniature qui renfermait son ruban à mesurer, ni sa boîte à ouvrage, sur le couvercle de laquelle était une image de la cathédrale de Saint-Paul avec un dôme rouge, ni le dé de cuivre qui protégeait son doigt contre l'aiguille; mais je sentis que pour ne pas succomber j'aurais besoin d'un nouvel effort, et j'adressai brusquement à Peggoty cette singulière question :

« Peggoty, avez-vous jamais été mariée ? »

— Seigneur Dieu ! monsieur Davy, répondit-elle, qui vous a mis le mariage dans la tête ? »

Peggoty avait tellement tressailli que j'en fus tout à fait réveillé. Elle interrompit sa couture et me regarda avec son aiguille à la main.

« Avez-vous jamais été mariée, Peggoty ? répétais-je. Vous êtes une belle femme, n'est-ce pas ? »

Je la croyais belle, en effet, quoique d'un autre genre de beauté que ma mère, mais parfaitement belle dans cet autre genre. Son teint vermeil me semblait aussi éclatant que le fond d'un beau tabouret en velours rouge sur lequel ma mère avait brodé un bouquet, un peu moins doux au toucher peut-être, mais c'était toute la différence.

« Moi, belle, Davy ! dit Peggoty. Oh ! non, mon chéri ! Mais qui vous a mis le mariage dans la tête ? »

— Je ne sais, répliquai-je ; mais peut-on épouser plus d'une personne à la fois ? »

— Certainement non ? » dit Peggoty avec une prompte décision.

— Mais si vous avez épousé une personne et que cette personne meure, alors vous pouvez en épouser une autre, n'est-ce pas, Peggoty ?

— Vous LE POUVEZ, reprit-elle, si vous le voulez : c'est une affaire d'opinion.

— Mais votre opinion à vous, quelle est-elle ? » dis-je encore l'examinant avec d'autant plus de curiosité qu'elle m'examinait curieusement elle-même.

Peggoty cessa de fixer ses yeux noirs sur les miens, se remit à coudre, et après un peu d'hésitation : « Mon opinion, dit-elle, monsieur Davy, est que je n'ai jamais été mariée et que je ne m'attends pas à l'être jamais. Voilà tout ce que je sais.

— Vous êtes de mauvaise humeur, Peggoty ! » lui dis-je, et je me tus, croyant en effet que je l'avais contrariée ; mais je me trompais ; car, après avoir quelque temps essayé de travailler, elle ouvrit tout à coup ses bras, et, m'attirant à elle, baisa plusieurs fois ma petite tête frisée. Je m'aperçus de l'énergie de son embrassade en voyant sauter deux boutons de sa robe ; car, étant naturellement replète, tout exercice exposait sa toilette à cet inconvénient. « Voyons, dit-elle, lisez-moi la suite des *corcordiles* ! »

Je ne pus comprendre pourquoi Peggoty avait l'air si embarrassé et désirait revenir aux *corcordiles*, comme elle les appelait. Cependant nous lûmes encore l'histoire de ces monstres, ou plutôt nous vécûmes pendant une demi-heure avec eux ; nous laissâmes leurs œufs dans le sable pour que le soleil pût les couvrir, nous fûmes poursuivis par le père et la mère dont nous trompâmes la colère en tournant toujours, ce qu'ils ne pouvaient faire comme nous à cause de leurs lourds mouvements ; puis nous les poursuivîmes à notre tour dans l'eau avec les chasseurs indigènes ; nous leur enfonçâmes des pieux aigus dans la gorge... Bref, nous sûmes bientôt nos crocodiles par cœur, moi du moins, car par moment il me semblait que Peggoty avait des distractions et se piquait les doigts avec son aiguille.

Nous allions passer des crocodiles aux alligators, lorsqu'on sonna. Nous courûmes à la porte : c'était ma mère qui revenait, toujours plus jolie, avec un gentleman aux favoris noirs, que je

reconnus pour nous avoir déjà accompagnés, le dimanche précédent, depuis l'église jusqu'à la maison.

Quand ma mère se baissa sur le seuil pour me prendre dans ses bras et me baiser, le gentleman dit que j'étais plus heureux dans mon privilège qu'un monarque... ou quelque chose de semblable, car j'avoue ici que ma mémoire s'aide de mon expérience subséquente. — Il voulut aussi me caresser sur l'épaule de ma mère ; mais je ne me sentais aucune sympathie pour lui et pour sa grosse voix : je fus jaloux quand je m'aperçus que sa main touchait ma mère, et je l'écartai autant que je pus le faire.

« Eh bien ! Davy ! dit ma mère d'un ton de remontrance.

— Le cher enfant, dit le gentleman ; je ne puis lui en vouloir de son dévouement filial. »

Je n'avais jamais vu un aussi beau vermillon sur les joues de ma mère. Elle me gronda doucement, et tout en me serrant contre son sein, elle remercia le gentleman de la peine qu'il avait prise de l'accompagner.

« Disons-nous *bonsoir*, mon beau petit garçon, » dit le gentleman qui, de son côté, prit la main gantée de ma mère et y posa les lèvres... je le vis.

« Bonsoir ! dis-je.

— Allons, soyons bons amis, reprit le gentleman riant : une poignée de mains ! »

Ma main droite était dans la main gauche de ma mère, et je lui tendis l'autre :

« Ce n'est pas la bonne main, Davy, » observera le gentleman riant toujours.

Ma mère voulut me faire donner la main droite ; mais j'étais bien décidé à ne donner que la gauche, et le gentleman finit par la secouer cordialement ; puis, ayant répété que j'étais un brave garçon, il se retira.

Je le vis encore tourner la dernière allée du jardin et nous envoyer un regard d'adieu avec ses yeux noirs de mauvais augure.

La porte étant fermée, Peggoty, qui n'avait pas dit un mot, assujettit la barre de fer, et nous entrâmes tous les trois au salon. Là, contre son habitude, ma mère, au lieu de venir se placer dans son fauteuil, au coin du feu, resta à l'autre bout de la pièce et fredonna assise sur une chaise.

Pendant cette musique, je commençai à dormir, mais d'un sommeil assez léger pour pouvoir entendre Peggoty qui, debout et raide au milieu du salon, un chandelier à la main, dit bientôt à sa maîtresse :

« J'espère que vous avez eu une agréable soirée, madame...

— Oui, merci, Peggoty : une soirée très-agréable !

— Une soirée qui eût été peu du goût de monsieur Copperfield, j'ose le déclarer, madame.

— Bon Dieu ! s'écria ma mère, vous me rendez folle ! jamais femme fut-elle aussi maltraitée que moi par sa servante ? Je me demande si je suis encore une petite fille ou si j'ai été mariée.

— Vous l'avez été, madame, Dieu le sait, reprit Peggoty.

— Eh bien ! alors, comment osez-vous... ou plutôt comment avez-vous le cœur de me rendre si malheureuse et de me tourmenter ainsi... quand vous savez que je n'ai pas une amie sur la terre ?

— Raison de plus d'être plus réservée, dit Peggoty...

— Puis-je empêcher, reprit ma mère, que l'on soit poli et prévenant pour moi ! Faut-il me défigurer, m'échauder le visage ? Vous le voudriez, je crois, Peggoty, ajouta ma mère toute en larmes et qui vint au fauteuil pour me caresser.. Ah ! mon pauvre petit Davy ! mon cher enfant ! avez-vous pu insinuer que je n'aimais pas ce cher trésor... le plus adoré des enfants !

— Personne n'a dit pareille chose, répondit Peggoty qui commençait à s'attendrir.

— Vous l'avez dit ou voulu dire, répliqua ma mère pleurant toujours ; mais mon cher enfant sait que je l'aime... Suis-je une mauvaise maman, Davy ? » me demanda-t-elle en me voyant réveillé par ses caresses. « Parlez, Davy, suis-je une mère égoïste et cruelle ? »

Là-dessus nous nous mîmes à sangloter tous les trois, et moi plus fort que ma mère et Peggoty ; mais je suis sûr que nos larmes étaient également sincères. Quand nous eûmes assez pleuré et sangloté, nous allâmes nous coucher ; à peine avais-je fermé les yeux que mes sanglots me réveillèrent encore, et je vis ma mère assise près de mon lit : elle me prit dans ses bras, et, cette fois, je m'endormis tout de bon jusqu'au lendemain matin.

Je ne sais si ce fut le dimanche suivant ou un autre que je revis le gentleman aux favoris noirs. Je ne prétends pas à l'exactitude des dates. Mais, tous les dimanches, nous le rencontrions à l'église et il nous accompagnait après l'office. Il vint aussi une fois dans le salon pour y voir un fameux géranium qui était sur la fenêtre ; il me parut ne pas faire beaucoup d'attention au géranium, mais, avant de s'en aller, il pria ma mère de lui en donner un brin. Elle lui répondit qu'il pouvait le cueillir lui-même, et il refusa, insistant pour qu'elle le lui remît de sa main. Elle le fit. Il dit alors qu'il le garderait toujours, et je le trouvai un peu borné de ne pas savoir que cette fleur, détachée de sa tige, serait flétrie au bout d'un jour ou deux.

Peggoty ne passait plus si constamment les soirées avec nous. Ma mère avait pour elle beaucoup de déférence, plus qu'auparavant, à ce que je crus remarquer, et nous étions toujours les meilleurs amis du monde tous les trois. Cependant il y avait une certaine différence, un gêne indéfinissable. Quelquefois Peggoty avait l'air de reprocher à ma mère de mettre toutes les charmantes toilettes qui remplissaient ses tiroirs, ou d'aller souvent en visite chez la voisine ; mais je ne m'expliquais tout cela qu'imparfaitement.

Peu à peu je m'accoutumai à voir le gentleman aux favoris noirs, sans l'aimer davantage, sans cesser d'être moins jaloux ; mais je ne me rendais pas compte à moi-même de ces sentiments purement instinctifs. C'était au-dessus de mon raisonnement d'enfant.

Par une belle matinée d'automne j'étais dans notre parterre avec ma mère, lorsque monsieur Murdstone (je savais alors son nom) arriva à cheval. Il salua ma mère, lui dit qu'il allait à Lowestoft voir quelques amis qui étaient là avec leur yacht, et il proposa de me prendre avec lui si cette promenade pouvait m'être agréable.

L'air était si doux et le cheval creusait d'un pied si fier la terre à la porte du jardin, que je fus tenté. On m'envoya donc à Peggoty pour m'habiller. Cependant monsieur Murdstone mit pied à terre, passa la bride à son bras, et longea la haie d'aubépine que ma mère suivait aussi de son côté pour lui faire compagnie. Je me rappelle que Peggoty et moi nous regardions

de temps en temps par la fenêtre, et les deux promeneurs semblaient examiner l'aubépine de bien près en marchant. Tout à coup Peggoty, qui était d'une humeur angélique, éprouva un accès de contrariété et elle me peigna de travers, ce qui me fit faire la grimace.

Monsieur Murdstone et moi nous fûmes bientôt loin, trottant sur la grand'route. Il me tenait sur le devant de sa selle, enlacé dans un de ses bras, et je ne pouvais m'empêcher de tourner quelquefois la tête pour le voir en face. Il avait cette espèce d'œil noir cave... (je n'ai pas d'autre expression pour définir un œil dont on ne peut pénétrer la profondeur) qui, dans une vague distraction, semble tout à coup se voiler ou s'éteindre. J'examinais cette figure avec une secrète terreur, et je me demandais ce qui préoccupait si vivement sa pensée. J'admirais aussi ses favoris noirs et sa barbe bien rasée, qui ne laissait plus voir que les points noirs qui imitent si bien la barbe sur une figure de cire. Des sourcils arqués et la pureté de son teint (maudit soit son teint et maudite soit sa mémoire!) me le faisaient trouver un bien bel homme, malgré mes pressentiments. Je ne doute pas que ma mère ne le trouvât tel aussi.

Nous descendîmes à un hôtel sur le bord de la mer, où deux messieurs fumaient leurs cigares en tête-à-tête. Ils avaient une grosse veste marine, et dans un coin on remarquait des capotes de matelot avec un pavillon roulés ensemble.

« Holà! Murdstone, dirent-ils, nous vous avons cru mort.

— Pas encore, répondit monsieur Murdstone.

— Et quel est ce petit espiègle? demanda un des deux fumeurs en s'emparant de moi.

— C'est Davy, dit monsieur Murdstone.

— Davy qui? demanda mon interlocuteur, Davy Jones?

— Davy Copperfield, dit monsieur Murdstone.

— Quoi! l'embarras de la séduisante mistress Copperfield, de la jolie petite veuve?

— Quinon, dit monsieur Murdstone, prenez garde, s'il vous plaît; il y a quelqu'un qui est malin.

— Qui donc? demanda l'interlocuteur en riant. »

Je levai les yeux vivement, curieux moi-même de savoir qui.

« C'est Brooks de Sheffield, dit monsieur Murdstone. »

Je fus enchanté que ce ne fût que Brooks de Sheffield, car, au premier moment, j'avais pensé que c'était moi dont il s'agissait.

Il paraissait y avoir quelque chose de très-comique dans la réputation de M. Brooks de Sheffield, car ces trois messieurs rirent de bon cœur à son nom, et celui qui s'appelait Quinion dit :

« Quelle est l'opinion de monsieur Brooks de Sheffield relativement à l'affaire projetée ? »

— Oh ! j'ignore jusqu'ici si Brooks sait précisément ce qui se passe ; mais il n'est pas au fond très-favorable à la chose, je crois. »

A ces mots, les rires redoublèrent, et monsieur Quinion dit qu'il allait sonner pour demander une bouteille de Xérès afin de boire à la santé de Brooks ; ce qu'il fit ; et, le vin arrivé, il voulut que j'en eusse un verre avec un biscuit, pour me faire boire, moi aussi, à *la confusion* de Brooks de Sheffield.

Ce toast fut accueilli avec des bravos unanimes qui me firent rire, et à mon rire on répondit par de bruyants éclats ; bref, nous étions tous très-joyeux !

Nous allâmes ensuite nous promener sur la hauteur, puis nous redescendîmes, et l'on me confia à un matelot qui me montra le yacht en détail. Ce matelot avait le mot *Alouette* écrit en lettres capitales sur sa jaquette, et j'avais cru d'abord que c'était son nom qu'il inscrivait là, parce que, vivant à bord, il n'avait pas de porte sur laquelle le mettre, comme font les propriétaires de maisons en Angleterre ; mais il me dit que c'était seulement le nom du bâtiment.

Je remarquai tout le jour que monsieur Murdstone était plus grave et plus sérieux que ses deux amis avec qui il s'enferma quelque temps dans la cabine du yacht. Les autres étaient, il est vrai, d'une gaieté folle, mais plaisantant plus volontiers tous les deux qu'en s'adressant à monsieur Murdstone : une fois même, monsieur Pasnidge et monsieur Quinion se firent un signe d'intelligence en regardant monsieur Murdstone, comme s'ils voulaient se communiquer leur secrète réflexion sur son air sévère et réservé. En effet, monsieur Murdstone n'avait ri de bon cœur qu'une fois, et c'était au sujet de sa propre plaisanterie sur Brooks de Sheffield.

Nous fûmes de retour de bonne heure. Ma mère eut encore un entretien avec monsieur Murdstone le long de la haie ; puis, quand il fut parti, elle me demanda ce qui s'était passé. Je lui racontai tout, et elle rit en apprenant qu'on l'avait appelée la séduisante mistress Copperfield et la jolie petite veuve, tout en disant que ces messieurs avaient bien de l'impudence ; — mais évidemment elle était enchantée. Je lui demandai à mon tour qui pouvait être monsieur Brooks de Sheffield. Elle ne le connaissait pas, et elle supposa que ce devait être quelque riche fabricant de coutellerie habitant cette ville manufacturière.

A cette distance du temps, il me semble que ce fut le lendemain, mais ce dut être seulement deux mois après que me fut faite, par Peggoty, la proposition hasardée que je vais faire connaître.

Nous nous trouvions assis elle et moi au salon, ma mère étant sortie, comme cela lui arrivait de plus en plus, et réduits, pour passer notre soirée, à l'aiguille de Peggoty et au livre des crocodiles, lorsqu'après avoir ouvert plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler, la fidèle servante me dit enfin d'un ton caressant :

« Monsieur Davy, voudriez-vous venir passer une quinzaine de jours avec moi chez mon frère à Yarmouth ? Ce serait une jolie partie.

— Votre frère est-il un homme agréable, Peggoty ? demandai-je.

— Ah ! quel homme agréable ! s'écria Peggoty joignant les mains ; et puis il y a la mer, les navires, les barques, les pêcheurs, la plage et mon neveu Cham pour jouer avec vous. »

Cette longue liste de plaisirs promis me séduisit.

« Mais que dira ma mère ? demandai-je.

— Je gagerais, répondit Peggoty en fixant sur moi un regard scrutateur, qu'elle vous laissera venir. Je lui en parlerai, si vous voulez, dès qu'elle rentrera.

— Mais que fera-t-elle pendant notre absence ? me dis-je, mettant les coudes sur la table pour argumenter, — elle ne peut vivre seule. »

Peggoty fit mine d'apercevoir une maille à réparer dans son bas et je fus obligé de répéter ma question.

« Ah! répondit-elle à la fin, justement ne savez-vous pas? elle doit passer quinze jours avec mistress Grayper. Mistress Grayper doit réunir une brillante société.

— Si cela est, je suis prêt à partir », dis-je; et me voilà impatient du retour de ma mère, afin de savoir comment elle prendrait notre idée. Sans être aussi surprise que je m'y étais attendu, ma mère ne fit pas la moindre objection, et le voyage fut arrangé ce soir-là même.

Bientôt arriva le jour du départ, jour attendu avec une sorte de fièvre, car j'avais peur qu'un tremblement de terre ou toute autre grande convulsion de la nature ne vînt se mettre en travers. — Ah! quand j'étais si pressé de quitter la maison, combien peu je soupçonnais ce qui s'y passerait en mon absence!

C'est un plaisir pour moi de me souvenir que lorsque la voiture du messenger s'arrêta devant notre porte, ma mère ne m'y laissa pas monter avant de m'avoir embrassé tendrement. Je la vis qui nous suivait des yeux : soudain survint monsieur Murdstone, et je crus deviner qu'il la conjurait de ne pas être si émue. Peggoty; qui regardait comme moi, partagea mon mécontentement de cette intervention, et je le vis bien quand elle se retourna vers moi avec un air de dépit concentré.

Je restai un moment à rêver en regardant Peggoty, et me disant que si elle avait mission d'aller me perdre comme l'enfant du conte des fées, je pourrais retrouver ma route, grâce aux boutons qu'elle laissait tomber de distance en distance.

III

UN CHANGEMENT.

Le cheval du messenger était le plus paresseux cheval du monde; à chaque halte il baissait la tête comme un cheval poussif, — le messenger, d'ailleurs, était aussi endormi que sa bête, et toute sa conversation consistait à siffler.

Peggoty avait pris un panier de provisions qui nous eût conduits jusqu'à Londres par la même voiture. Nous mangeâmes tout le long du chemin, excepté quand nous faisons un somme, et je n'aurais jamais pu croire, avant d'entendre Peggoty, qu'une pauvre femme pût ronfler aussi rondement.

Nous multipliâmes tellement les détours et les haltes que je commençais à être fatigué quand nous aperçûmes Yarmouth. En promenant mes regards sur l'immense plage, je ne pus m'empêcher de m'étonner, puisque mon livre de géographie prétendait que la terre était ronde, qu'il pût exister un endroit aussi plat. Mais je réfléchis que Yarmouth se trouvait peut-être placé à l'un des pôles.

Plus nous approchions, plus je voyais cette plage se dérouler sous le ciel, plus il me semblait qu'une petite montagne n'y aurait rien gâté, et qu'il aurait mieux valu que la ville et la mer ne fussent pas si étroitement mêlées et confondues; mais Peggoty, à qui je fis part de mon observation, me répondit avec plus d'emphase que d'ordinaire, qu'il fallait prendre les choses comme elles étaient, et qu'en son particulier elle était fière de s'appeler un *hareng de Yarmouth*, sobriquet donné aux habitants de cette cité maritime.

Quand nous pénétrâmes dans la rue (étrange rue encore pour moi) et que nous sentîmes l'odeur du poisson, des vieilles étoupes, de la poix et du goudron, quand nous vîmes les matelots aller et venir, les voitures cahotées sur le pavé, etc., etc., je compris que j'avais été injuste pour une ville si pleine de vie et de mouvement. Je le dis à Peggoty, qui entendit avec plaisir l'expression de mon ravissement et m'apprit qu'il était bien connu (de tous ceux, je le suppose, qui ont eu le bonheur de naître harengs) que Yarmouth était la plus belle ville de l'univers.

« Voilà mon neveu Cham, s'écria Peggoty, qui nous attend! »

Il nous attendait, en effet, sur la porte de l'auberge où s'arrêtait le messager, et il me demanda si je me portais bien, comme à une vieille connaissance. Je ne fus pas très sûr d'abord de le connaître aussi bien qu'il me connaissait, puisqu'il n'était plus revenu à la maison depuis la nuit de ma naissance; mais notre intimité fit de rapides progrès lorsqu'il m'eut porté sur

son dos jusqu'à sa demeure. Cham était devenu un grand garçon de près de six pieds, large en proportion, avec de fortes épaules, mais en conservant un air de douceur enfantine et des cheveux blonds frisés qui lui donnaient une physionomie de mouton ; son vêtement consistait en une veste de toile et une paire de pantalons si raides qu'ils auraient pu rester tout droits sans le secours des jambes qu'ils contenaient. Quant à son chapeau, c'était moins un chapeau qu'une de ces taches de goudron qui se jettent où elles tombent.

Cham me portant sur son dos avec un petit coffre de notre bagage sous le bras, et Peggoty portant un autre petit coffre, nous tournâmes des ruelles semées de copeaux et de petits tas de sable ; nous passâmes devant des usines à gaz, des corderies, des ateliers de grément, des forges, des cours de chantier où l'on construisait des navires, d'autres où l'on en démolissait, d'autres encore où l'on en goudronnait et calfatait, etc., etc., jusqu'à ce que nous nous trouvâmes sur cette plage monotone que j'avais aperçue de loin. Ce fut là que Cham me dit :

« Voici notre maison, monsieur Davy. »

Je regardai de toutes parts, aussi loin que pouvait s'étendre mon horizon visuel dans ce désert, sur la mer, sur la rivière... mais je ne distinguais aucune maison. Il y avait bien, à peu de distance, une grosse barque noire, une sorte de vieux navire échoué, avec un tuyau de fer d'où sortait un tourbillon de fumée comme d'une cheminée, mais rien qui ressemblât à une maison.

« Ce n'est pas cela ! demandai-je, cette chose qui a l'air d'un navire ? »

— C'est cela même, monsieur Davy, répondit Cham. »

Si c'eût été le palais d'Aladin, le fameux œuf du *roc*, ou toute autre merveilleuse habitation des *Mille et une Nuits*, je crois que j'aurais été moins enchanté de l'idée romanesque d'y vivre. Il y avait une délicieuse porte, pratiquée dans le flanc de la carène, il y avait un plafond, il y avait de petites fenêtres ; mais le véritable charme consistait dans le fait même que c'était là un vrai navire, qui avait sans doute sillonné la mer des centaines de fois, et nullement destiné à servir d'habitation sur la terre ferme. Oui, là était son merveilleux attrait : construit pour

être une maison, je l'eusse pu trouver étroit ou incommode ou triste; mais tel qu'il s'offrait à mon imagination d'enfant c'était une habitation parfaite.

D'ailleurs, tout était propre intérieurement, — propre, soigné, coquet. Il y avait une table, un coucou de Hollande, une armoire à tiroir, et sur cette armoire un plateau à thé sur lequel était peinte une dame avec un parasol, promenant un enfant en uniforme militaire, son cerceau sous le bras. Ce plateau avait pour soutien une Bible, car si le plateau était tombé, il aurait brisé dans sa chute la théière et toute la foule de tasses et de soucoupes groupées autour de la Bible. Contre la muraille, je remarquai quelques images coloriées dans des cadres, sujets bibliques que je ne retrouve jamais à un étalage de marchand d'estampes ou à celui d'un colporteur, sans voir apparaître tout entier l'intérieur du domicile du frère de ma bonne Peggoty. Les plus saillantes de ces images représentaient Abraham en rouge allant sacrifier Isaac en bleu, et Daniel en robe rose au milieu d'une fosse de lions verts. Sur le petit manteau de la cheminée, une œuvre d'art me parut un des plus précieux trésors du monde : ce travail curieux, moitié peinture et moitié sculpture, figurait le lougre *Sarah-Jane*, et il avait été exécuté à Sunderland; à la partie peinte s'ajoutait une miniature de poupe en bois. Au plafond étaient aussi des crochets en fer dont je ne devinai pas l'usage; enfin des coffres et des caisses renversées servaient de chaises.

Je vis tout cela de mon premier coup d'œil, après avoir franchi la porte, — et je fus introduit dans ma chambre à coucher, — la plus charmante et la plus complète des chambres à coucher, une chambrette blanchie à la chaux, — dans l'arrière de la barque, avec une petite fenêtre par laquelle autrefois passait le gouvernail; un petit miroir à ma taille cloué contre le lambris et décoré de coquillages, un petit lit avec tout juste assez de place pour qu'on pût s'y coucher, et un bouquet d'algues dans un pot bleu sur la table. Ce qui me frappa particulièrement l'odorat dans cette délicieuse habitation, fut l'odeur du poisson, odeur si pénétrante que lorsque je tirai mon mouchoir de ma poche pour m'essuyer le nez, on aurait dit qu'il avait servi à envelopper un homard. Je communiquai cette observation à

Peggoty, qui m'informa que son frère vendait des homards, des écrevisses et des crabes. Je découvris plus tard un amoncellement de ces crustacés, dans un état de merveilleuse agglomération et en entrepôt permanent, au fond d'une petite guérite où l'on tenait aussi la poterie et les casseroles du ménage.

Nous fûmes bien reçus par une femme très-polie, en tablier blanc, qui nous avait fait la révérence de loin pendant que j'étais encore sur le dos de Cham, ainsi que par une jolie petite fille avec un collier de coquilles bleues autour du cou, et qui ne voulut pas se laisser embrasser, mais courut vite se cacher. Nous avions dîné somptueusement et mangé entre autres des limandes bouillies aux pommes de terre, lorsque entra un homme qui avait un air de bonne humeur. C'était le frère de Peggoty, qui me demanda de mes nouvelles et de celles de ma *jolie* maman, en ajoutant qu'il serait très-heureux et très-fier si je passais une quinzaine chez lui.

Ayant fait ainsi hospitalièrement les honneurs de sa maison, monsieur Peggoty frère alla se laver à l'eau chaude, en faisant l'observation que l'eau froide ne pourrait jamais le débarrasser de sa crasse. Il revint bientôt, ayant gagné beaucoup à cette toilette, mais si rubicond que je ne pus m'empêcher de penser que son visage avait cela de commun avec les crabes, les écrevisses et les homards, qu'il entra dans l'eau chaude presque noir, ainsi que ces crustacés, et en sortait tout rouge.

Après le thé, quand on eut bien fermé portes et fenêtres de peur du brouillard de la nuit, je me crus dans la plus délicieuse retraite que l'imagination humaine puisse concevoir.

C'était enchanteur d'entendre mugir le vent sur la mer, de penser que le brouillard glissait lentement sur la plage, de contempler le feu et de se dire qu'il n'y avait aucune autre demeure auprès de la nôtre, et que celle-ci était un navire. La petite Émilie, la petite fille effarouchée, avait surmonté sa timidité : elle s'assit à côté de moi sur un des coffres bas servant de sièges et juste assez large pour nous deux : Peggoty avait pris son aiguille comme si elle était encore dans notre salon ; l'autre femme en tablier blanc tricotait ; Cham retournait des cartes en cherchant à se rappeler un tour, et monsieur Peggoty fumait sa pipe. Tout invitait à la conversation et à la confiance.

« Monsieur Peggoty ! lui demandai-je, avez-vous donné à votre fils le nom de Cham parce que vous vivez dans une espèce d'arche ? »

Monsieur Peggoty trouva l'idée profonde, car il réfléchit avant de me répondre.

« Non, ce n'est pas moi, mais c'est son père, mon frère Joseph.

— Quoi ! Cham n'est pas votre fils !... Et votre frère Joseph est-il mort ? poursuivis-je après une pause respectueuse.

— Noyé ! dit monsieur Peggoty.

— Mais la petite Émilie, repris-je en la regardant, c'est votre fille, elle ?

— Non, c'est la fille de mon beau-frère Tom.

— Est-ce qu'il est mort aussi, monsieur Peggoty, votre beau-frère Tom ?

— Noyé ! répondit encore monsieur Peggoty. »

Ma curiosité n'était pas au bout : « N'avez-vous pas d'enfant, monsieur Peggoty ?

— Non, je suis célibataire.

— Et quelle est donc cette dame ? repris-je en montrant la femme en tablier blanc.

— C'est mistress Gummidge. »

Ici, Peggoty, — ma Peggoty à moi, intervint avec un geste si significatif, que je dus suspendre mes autres questions, et ce ne fut qu'en me couchant dans ma petite cabine qu'elle m'apprit que son excellent frère, le meilleur des hommes, n'interdisait chez lui qu'un seul sujet d'entretien, celui qui pouvait lui faire raconter à lui-même ces trois actes de sa générosité, à savoir qu'il avait successivement adopté Cham, son neveu orphelin, Émilie, sa nièce orpheline, et mistress Gummidge, la veuve de son associé. Tous les trois, sans lui, auraient été livrés à la merci de la charité publique.

Je fus touché de la bonté de mon hôte. Peggoty me dit aussi qu'elle coucherait dans une autre cabine à l'avant du navire, avec mistress Gummidge et Émilie. Quant à son frère et à Cham, ils suspendaient pour la nuit deux hamacs à ces crochets en fer des solives dont je n'avais pas d'abord deviné l'usage. Je m'endormis au bruit du vent et de la houle, me demandant si la mer ne pouvait pas nous envahir tout à coup sur la plage ;

mais, par réflexion : « Ne sommes-nous pas dans un navire ? pensai-je, et n'avons-nous pas à bord un bon pilote dans monsieur Peggoty ? »

Nul accident n'était survenu cependant le lendemain matin. Aussitôt que le premier rayon du jour brilla sur le miroir encadré de coquillages, je sautai à bas du lit et j'allai avec la petite Émilie ramasser des cailloux sur le bord de l'eau.

« Vous êtes tout à fait un *matelot*, je suppose, dis-je à Émilie croyant lui faire un compliment.

— Non, répondit Émilie en hochant la tête, j'ai peur de la mer.

— Peur ! dis-je avec un air fier et faisant de gros yeux à l'Océan ; je n'ai pas peur, moi.

— Ah ! la mer est si cruelle, dit Émilie. Je l'ai vue si cruelle pour quelques-uns de nos pêcheurs ! je l'ai vue briser en pièces une barque aussi grande que notre maison.

— J'espère que ce n'est pas celle dans laquelle...

— Dans laquelle... mon père fut noyé ? Non, dit Émilie. Ce n'est pas celle-là, je ne l'ai jamais vue.

— Ni *lui* ? demandai-je. »

La petite Émilie dit tristement : « Pas assez pour m'en souvenir. »

C'était une coïncidence entre elle et moi ! Je me mis aussitôt à lui expliquer comment je n'avais jamais vu mon père ; comment ma mère et moi nous avions toujours vécu tous les deux jusqu'à présent dans le plus rare bonheur, et décidés à toujours vivre de même, comment la tombe de mon père était dans le cimetière près de notre maison, ombragée par un arbre sous les rameaux duquel j'avais entendu souvent chanter les oiseaux, etc., etc. ; mais il y avait quelques différences entre la destinée d'Émilie et la mienne : elle avait perdu sa mère avant son père, — et personne ne pouvait savoir où était la tombe de son père, puisqu'il avait disparu dans les profondeurs de l'Océan.

« D'ailleurs, me dit Émilie en cherchant des cailloux et des coquillages, votre père était un monsieur et votre mère est une dame ; mon père était un pêcheur, ma mère fille d'un pêcheur, et mon oncle Daniel est un pêcheur.

— L'oncle Daniel est sans doute monsieur Peggoty ? demandai-je.

— L'oncle Daniel, celui qui est là, répondit Émilie en indiquant du doigt la maison-navire.

— Oui, c'est lui que je veux dire. Il est bien bon, n'est-ce pas ?

— Bon ? reprit Émilie, si j'étais jamais une dame, je lui ferais présent d'un habit bleu de ciel avec des boutons de diamants, d'un pantalon de nankin, d'un gilet rouge, d'un chapeau à trois cornes, d'une grosse montre d'or, d'une pipe d'argent et d'une tirelire pleine de guinées. »

Je ne doutais pas, certes, que monsieur Daniel Peggoty ne méritât tous ces trésors, et je le dis à Émilie ; mais je dois avouer que si j'avais pu exprimer ma pensée tout entière, j'aurais demandé à cette reconnaissante nièce comment un chapeau à trois cornes contribuerait à son bonheur. Émilie se faisait de cet ensemble une vision céleste ; car, en énumérant tous les articles qui le composaient, elle levait les yeux au ciel.

Cependant le vent, tombé un moment, semblait vouloir souffler de nouveau, et nous nous étions aventurés sur une jetée en bois qui s'avancait au devant des premières vagues.

« Eh bien ! à présent, me dit Émilie, avez-vous peur de la mer ?

— Pas encore, répétais-je, faisant toujours le brave ; mais, vous-même, vous ne semblez pas aussi effrayée que vous voulez bien le dire. » Elle se hasardait si près du bord, que je craignais qu'elle ne fit un faux pas.

« Ce n'est pas de cette manière que j'ai peur, reprit Émilie ; non, c'est la nuit quand je m'éveille et que je tremble à l'idée que l'oncle Daniel et Cham appellent peut-être au secours... Voilà aussi pourquoi je voudrais être une dame : ils n'auraient plus besoin de risquer leur vie comme ils le font, et j'aurais de l'argent pour venir au secours de tous les pauvres pêcheurs à qui il arriverait quelque accident. »

Tout en parlant ainsi, elle se mit à courir sur une longue poutre qui se prolongeait au delà de la jetée sans la moindre barrière. Ce fut une scène qui me fit une telle impression, que, peintre ou dessinateur, je pourrais la représenter aussi fidèlement aujourd'hui que si elle s'était passée hier ; je vois encore là, devant moi, Émilie au moment de périr pour me prouver qu'elle était au-dessus des terreurs de la mort. Je poussai un

cri, la croyant perdue. Mais la petite héroïne, aussi légère que hardie, revint à moi saine et sauve, et je ris de mon émotion ainsi que de mon inutile cri... Ah ! si j'avais pu lire dans l'avenir et connaître le sort qui lui était réservé, le connaître et le comprendre autant que cela était possible à un enfant, je ne sais trop jusqu'à quel point j'eusse fait un signe pour la sauver, en supposant qu'elle courût un danger réel. Combien de fois depuis je me suis dit cela ? Mais n'anticipons pas.

Nous errâmes pendant plusieurs heures et nous nous chargeâmes de tout ce que nous estimions curieux, — rejetant à l'eau, de temps en temps, quelques étoiles de mer, sans que je puisse dire si elles devaient nous avoir l'obligation de ce sacrifice désintéressé. Enfin, quand nous rentrâmes, ce ne fut pas sans avoir échangé un innocent baiser, tant nous étions devenus bons amis.

« On dirait deux jeunes grives, » s'écria monsieur Daniel Peggoty en nous voyant tout vermeils de santé et de plaisir.

Oui, j'étais amoureux de la petite Émilie. Je déclare et je suis certain que j'aimais cette enfant aussi sincèrement, aussi tendrement, avec plus de pureté et plus de désintéressement qu'on peut aimer plus tard dans la vie, quelque sérieux et noble que soit le plus parfait amour d'un âge plus avancé. Autour de cette petite fille aux yeux bleus, ma pensée d'enfant créait une auréole céleste ; je l'idéalisais, j'en faisais un ange. Si, par un beau coucher de soleil, la petite Émilie eût soudain déployé deux ailes et s'était envolée devant moi, je crois que je n'aurais pas été tout à fait surpris !

Nous allions cependant errer sur cette plage monotone de Yarmouth, et nous nous aimions sans compter les heures, comme si le Temps n'était pas un vieillard pour nous, mais un enfant comme nous-mêmes, prenant part à nos jeux. Je n'avais pas hésité à dire à Émilie que je l'adorais, et que si elle n'avouait pas qu'elle m'adorait aussi, je serais réduit à la cruelle nécessité de me tuer avec le fer d'une épée. Elle me répondit qu'elle me payait de retour, et je ne doute pas qu'elle disait vrai.

Quant à l'inégalité des rangs, quant à l'âge ou à toute autre difficulté qui pouvait contrarier cette passion de deux enfants, ni la petite Émilie, ni moi, nous ne nous en préoccupions guère ; nous n'allions pas chercher si loin l'avenir : nous songions à

peine au lendemain. Nous faisons l'admiration de mistress Gummidge et de Peggoty, qui se communiquaient à l'oreille leurs réflexions sur ce charmant tableau. Monsieur Daniel Peggoty nous souriait en fumant sa pipe; Cham nous faisait des mines toute la soirée. Ils prenaient tous à nous regarder le même genre de plaisir que leur eût fait éprouver un joli joujou, tel que la miniature du Colisée de Rome.

Je remarquai bientôt que mistress Gummidge ne se rendait pas aussi agréable qu'on aurait pu l'attendre d'elle, dans sa situation chez monsieur Daniel Peggoty. Mistress Gummidge était d'un tempérament mélancolique, et elle pleurnichait quelquefois un peu trop pour ceux avec qui elle vivait dans une maison si étroite. Je la plaignais; mais il y avait des moments où je pensais qu'il eût été mieux, pour elle et pour nous, que mistress Gummidge eût un appartement à part où elle pût se retirer et attendre que ses accès de doléance fussent passés. Dans ces moments critiques, tout contrariait la pauvre femme, tout semblait fait exprès pour la contrarier; si la cheminée fumait, elle en était affectée plus que personne; si le froid devenait plus piquant, c'était en vain qu'elle avait le meilleur coin du feu et le siège le plus commode; elle se plaignait constamment du brouillard ou de la bise: tout renouvelait ses crampes ou son rhumatisme dans le dos. Elle en pleurait et répétait qu'elle était une créature abandonnée. — Si Peggoty abondait dans son sens et lui disait:

« C'est vrai, mistress Gummidge, il fait bien froid, tout le monde doit le sentir.

— Oh! je le sens plus que personne, » répondait-elle.

De même à table, — où mistress Gummidge était toujours servie après moi, à qui cette préférence revenait comme à un hôte de distinction, — le poisson était-il un peu sec, les pommes de terre un peu brûlées, c'était un désappointement pour tous, et nous le disions tout haut; mais mistress Gummidge répondait amèrement que c'était surtout un désappointement pour elle, et ses larmes coulaient encore.

Un jour, entre autres, monsieur Daniel Peggoty ne rentra que sur les neuf heures. Peggoty se reposait après avoir travaillé paisiblement à sa couture. Cham avait raccommodé une paire de

bottes, et j'avais fait la lecture à tous, assis à côté d'Émilie sur notre coffre renversé. Mistress Gummidge tricotait encore tristement dans un coin, et, depuis le thé, cette infortunée mistress Gummidge n'avait ni levé les yeux, ni fait entendre d'autre remarque qu'un soupir de désolation.

« Eh bien ! l'équipage ! dit monsieur Daniel Peggoty en s'asseyant, comment cela va-t-il ? » Nous répondîmes tous quelque chose ou fîmes un signe de tête amical pour lui répondre, excepté mistress Gummidge, qui laissa tomber sa tête sur son bras.

« Qu'y a-t-il donc, vieille mère ? dit monsieur Daniel Peggoty. Allons, du courage. »

Mais mistress Gummidge déploya un vieux mouchoir de soie, et, au lieu de le remettre dans sa poche après s'être essuyé les yeux, elle le garda dans l'attitude d'une personne qui prévoit qu'elle ne tardera pas à en avoir besoin encore.

« Ah ! dit-elle enfin, pardon, je sens que je suis à charge ici. Vous feriez mieux, Daniel, de me laisser aller à l'hospice, et moi je ferais mieux de mourir pour débarrasser ce monde de moi... »

A ces mots, mistress Gummidge se leva pour aller se coucher, sans qu'il nous fût possible de savoir d'où venait ce surcroît de désespoir ; mais monsieur Peggoty, qui n'avait cessé de lui témoigner la plus franche sympathie, nous regarda tous quand elle fut dans sa chambre, et, toujours avec la même expression affectueuse, dit à demi-voix :

« Elle a pensé à l'ancien ! »

Je ne compris pas bien ce qu'était cet ancien auquel mistress Gummidge était supposée avoir pensé tout le jour ; mais, en me couchant, ma Peggoty m'expliqua que c'était feu monsieur Gummidge, et que, dans ces occasions, son frère trouvait lui-même cette excuse à la tristesse de la dolente veuve, et s'en affectait extrêmement. Je l'entendis, quelques instants après, qui, se retournant dans son namac, répétait à Cham : « Pauvre femme ! elle a pensé à l'ancien ! » Deux ou trois fois cette scène se renouvela pendant mon séjour chez lui, et toujours monsieur Daniel Peggoty excusa de même la veuve de son associé avec la plus tendre compassion.

Ainsi s'écoula notre quinzaine, qui n'était variée que par les variations de la marée, sur lesquelles se réglait l'heure de

l'allée et du retour pour notre hôte et pour Cham ; mais celui-ci n'accompagnait pas son oncle constamment, et les jours où il restait à terre, il venait volontiers avec nous pour nous montrer les navires et les barques. Une fois ou deux il nous fit faire une promenade en mer. Comme parmi ces premières impressions il est tel lieu ou tel incident qui reste plus vivement gravé que tous les autres dans la mémoire, je ne puis entendre ou voir le nom de Yarmouth sans me souvenir d'un certain dimanche matin que nous passâmes sur la place, où, pendant que retentissaient les cloches d'église, Émilie avait appuyé sa tête sur mon épaule, Cham s'amusant à jeter des galets dans la mer. Le soleil, jusque-là caché derrière un voile de vapeur, illumina tout à coup l'horizon et nous montra les navires semblables à des ombres plutôt qu'à de vrais navires.

Enfin, arriva le jour où nous devions retourner à Blunderstone. Je supportai assez bien les adieux de M. Peggoty, de Cham et de mistress Gummidge, mais je ne pus me séparer d'Émilie sans une angoisse cruelle. Nous allâmes bras dessus bras dessous jusqu'à l'auberge d'où partait le messager, et je promis de lui écrire (promesse que je tins plus tard par une épître en caractères plus gros que ceux dont se compose l'affiche manuscrite d'une maison à louer), Il fallut se quitter... Ah ! si jamais j'ai senti un vide dans mon cœur, ce fut ce jour-là.

Or, pendant tout le temps qu'avait duré ma visite à la famille de ma bonne Peggoty, j'avais été assez ingrat pour penser rarement à la maison ; mais je n'eus pas plutôt tourné le dos à Yarmouth, que ma jeune conscience sembla me montrer la route du doigt. Plus la peine qui venait de m'accabler avait été sincère, plus je sentis que j'allais revoir mon nid et qu'une douce consolation m'attendait sous l'aile maternelle.

A mesure que nous approchions, ces derniers sentiments reprenaient le dessus, et il me tardait d'embrasser ma mère ; mais Peggoty, au lieu de partager les transports que j'exprimais, cherchait à les modérer (quoique très-tendrement) et semblait embarrassée.

Elle avait beau faire, nous devions arriver à Blunderstone-Rookery, car c'était du cheval plutôt que de Peggoty que cela dépendait, et nous arrivâmes. Oh ! comme je me rappelle ce

jour-là ! Le ciel était sombre et nous menaçait de la pluie.

La porte s'ouvre et je regarde, moitié pleurant, moitié riant dans ma douce agitation, m'attendant à voir ma mère. Ce n'était pas elle, mais une servante inconnue.

« Quoi donc ! Peggoty, dis-je lamentablement, maman n'est-elle pas à la maison ? »

— Oui, oui, monsieur Davy, me répondit-elle, elle y est ; attendez un peu, et... je vous dirai quelque chose. » En même temps, elle m'entraîna à la cuisine, dont elle ferma la porte sur nous.

« Peggoty, dis-je tout effrayé, qu'est-ce donc ? »

— Rien, rien, Dieu merci, monsieur Davy, mon cher enfant, reprit-elle en s'efforçant de sourire.

— Je suis sûr qu'il y a quelque chose... j'en suis sûr... Où est maman ?

— Où est maman, monsieur Davy ? répéta Peggoty.

— Oui, pourquoi n'est-elle pas venue sur la porte ? et pourquoi être entrés ici ? Ah ! Peggoty ! »

Mes yeux se gonflaient. Il me semblait que j'allais tomber par terre.

« O mon cher enfant ! s'écria Peggoty m'attirant à elle, qu'avez-vous ? Parlez, mon chéri ! »

— Elle n'est pas morte ! elle n'est pas morte, n'est-ce pas, Peggoty ?

— Non ! » Ce nom fut prononcé d'une voix étonnamment forte, et alors Peggoty me dit à son tour que je lui avais causé un trouble, un saisissement ! je l'embrassai pour qu'elle revînt à elle-même et s'expliquât enfin.

« Voyez-vous, cher enfant, dit-elle, je voulais vous l'apprendre, mais je n'en ai pas trouvé l'occasion, et puis je ne savais trop comment m'y décider.

— Parlez donc, Peggoty, m'écriai-je de plus en plus alarmé.

— Monsieur David, dit alors Peggoty dénouant les rubans de son chapeau et d'une voix haletante, écoutez-moi : vous avez un papa ! »

Je tremblai et pâlis... Je ne sais comment il me sembla recevoir une commotion qui partait du cimetière et venait me frapper au cœur.

« Un nouveau papa, poursuivit Peggoty.

— Un nouveau ? » répétai-je.

Peggoty respira avec peine comme si quelque chose l'étranglait, et, me prenant par la main : « Venez le voir, dit-elle.

— Je ne veux pas le voir.

— Et votre maman ? » dit Peggoty.

Je cessai de résister, et nous allâmes au grand salon où elle me laissa. A l'un des coins de la cheminée était assise ma mère ; à l'autre, monsieur Murdstone. Ma mère brodait ; elle laissa tomber son ouvrage, se leva en tressaillant, avec une sorte d'empressement timide.

« Maintenant, Clara, ma chère amie, dit monsieur Murdstone, souvenez-vous qu'il vous faut contenir. Contenez-vous !... Davy, mon garçon, comment cela va-t-il ? »

Je lui donnai la main. Après un moment d'hésitation, j'allai embrasser ma mère ; elle me baisa au front, me caressa tendrement, s'assit et reprit son ouvrage. Je ne pouvais la regarder, et je ne pouvais le regarder, *lui*, tout en sentant qu'il nous regardait tous les deux. Je me dirigeai vers la fenêtre et j'examinai, à travers la vitre, quelques plantes dont le froid courbait les tiges flétries.

Aussitôt que je pus m'esquiver, je me traînai jusqu'au premier étage. On avait changé ma chère chambre à coucher, et je devais coucher dans une autre au fond du corridor. Je redescendis les escaliers pour trouver quelque chose qui ne fût pas changé, mais en vain, et j'allai rôder dans la cour. J'en revins bientôt tout effrayé ; le chenil, naguère vide, était occupé par un gros chien à la large gueule et au poil touffu. Ma vue l'avait irrité et il s'était élancé sur moi.

IV

JE TOMBE EN DISGRACE.

Comme j'avais le cœur gros en entrant dans ma chambre ! Pendant que je gravissais les escaliers, j'avais entendu le chien aboyer après moi. Je m'assis triste et solitaire, croisant mes petites mains sur mes genoux et m'abandonnant à ma rêverie. Passant d'une pensée à une autre, j'inspectais la chambre qui me semblait aussi désolée que moi-même, j'en examinai la forme, je regardais les fentes du plafond, les bigarrures des vitres de la croisée, et un lavabo à qui je trouvais l'air si malheureux sur ses pieds tremblants, qu'il me rappela la plaintive mistress Gummidge sous l'influence de ses douleurs de veuve. Enfin, je m'occupai de la petite Emilie, de qui je commençais à me sentir terriblement amoureux, en me demandant pourquoi on avait eu la cruauté de m'arracher à elle... à elle qui me regrettait sans doute, qui prenait à moi plus d'intérêt que personne au monde, que personne de cette maison, du moins, où je n'avais que faire de revenir. Cette réflexion me rendit si misérable et fit couler tant de larmes, que mes pauvres yeux finirent par se fermer et je m'endormis.

Je fus réveillé par quelqu'un qui disait : « Le voilà, » et qui découvrait ma tête brûlante. Ma mère et Peggoty étaient près de mon lit.

« Davy ! s'écria ma mère ; qu'y a-t-il donc ? »

Il me parut étrange qu'elle me fit cette question : « Rien. » répondis-je, et je détournai la tête pour cacher mes lèvres dont le frémissement lui répondait avec plus de vérité.

« Davy ! reprit ma mère, Davy, mon enfant ! »

Elle m'appelait *son enfant*. Aucune autre expression ne m'eût ému autant que celle-là. Je me renfonçai sous les draps pour lui dérober mes larmes, et ma main, tout en pressant la sienne, la repoussa lorsqu'elle voulut me prendre dans ses bras.

« C'est vous qui êtes la cause de tout cela, Peggoty, dit-elle, cruelle créature ; c'est vous, je n'en fais aucun doute. Votre

conscience ne vous reproche-t-elle pas de prévenir mon propre enfant contre moi, Peggoty, et contre quiconque m'est cher ? qu'entendez-vous par là, Peggoty ? »

La pauvre Peggoty, levant les yeux et les mains au ciel, se contenta de répondre par cette sorte de paraphrase de prière :

« Dieu vous pardonne, mistress Copperfield, et puissiez-vous n'avoir jamais à répéter ce que vous venez de dire.

— Il y a de quoi me rendre folle ! s'écria ma mère ; et cela dans ma lune de miel, quand mon plus mortel ennemi m'accorderait un sursis, il me semble... quand mon plus mortel ennemi ne m'envierait pas quelques jours de calme et de bonheur. Davy ! méchant garçon que vous êtes, Peggoty, sauvage créature. Ah ! mon Dieu, continua-t-elle s'adressant tantôt à l'un, tantôt à l'autre avec son impatience d'enfant gâtée : quel triste monde est celui-ci, juste au moment où l'on s'attendrait à le trouver le plus agréable possible. »

Je sentis le contact d'une main que je reconnus bien n'être ni celle de ma mère, ni celle de Peggoty, et pour y échapper je me glissai hors du lit. C'était la main de monsieur Murdstone, et il me saisit le bras en disant :

« Qu'y a-t-il donc, Clara, mon amour, avez-vous oublié ? — De la fermeté, ma chère.

— Je suis bien fâchée, Édouard, répondit ma mère ; je m'étais promis d'être sage, mais j'ai tant de chagrin !

— En vérité ! Clara, sitôt, c'est bien pénible à entendre.

— Je dis que c'est bien dur qu'on me fasse du chagrin en ce moment, reprit ma mère avec une petite moue. N'est-ce pas que c'est bien dur ? »

Il l'attira à lui, la baisa sur le front et lui dit quelques mots à l'oreille. En voyant ma mère s'appuyer sur son épaule, je compris alors, comme je le comprends aujourd'hui, qu'il était capable de plier cette nature facile à toutes ses volontés.

« Descendez au salon, mon amour, lui dit monsieur Murdstone, David et moi nous irons vous y joindre... Et vous, mon amie, ajouta-t-il en fixant un sombre regard sur Peggoty quand il ne vit plus ma mère, congédiée par lui avec un sourire, — et vous, savez-vous le nom de votre maîtresse ?

— Il y a assez longtemps qu'elle est ma maîtresse pour cela, répondit Peggoty.

— C'est vrai, dit-il; mais il m'a semblé vous entendre, en montant l'escalier, l'appeler d'un nom qui n'est plus le sien : c'est le mien qu'elle porte à présent, vous en souvenez-vous ? »

Peggoty me regarda d'un air embarrassé, puis fit une révérence et sortit sans répliquer, s'apercevant bien, je suppose, qu'on la trouvait de trop et qu'elle n'avait aucune excuse pour rester. Quand nous fûmes seuls, monsieur Murdstone s'assit, me plaça devant lui et arrêta ses yeux sur les miens ; j'éprouvai une véritable fascination, et en me rappelant ce que je raconte, je crois encore entendre les battements de mon cœur.

« David, me dit monsieur Murdstone, lorsque j'ai affaire à un chien ou à un cheval entêté, que pensez-vous que je fasse ?

— Je ne sais pas.

— Je le bats. »

J'avais répondu à demi-voix, avec une véritable oppression de poitrine ; je me sentis plus oppressé encore dans mon silence. Monsieur Murdstone continua :

« Il a beau regimber et se cabrer, je me dis à moi-même : « Je le dompterai, » et devrait-il perdre tout son sang, voyez-vous, sous l'éperon et sous le fouet, j'en viendrais à bout. Vous avez pleuré, je crois ? convenez-en. »

En ce moment, il m'aurait fait vingt fois la question, et vingt fois en me battant, je crois que mon cœur d'enfant se fût brisé avant que je voulusse en convenir.

« Vous avez de l'intelligence pour un petit garçon, dit-il avec le grave sourire qui lui était propre, et je vois que vous m'avez compris. Lavez-vous les yeux et descendez avec moi. »

Il me montra du doigt le lavabo que j'avais comparé à mistress Gummidge et me fit signe de lui obéir. Je ne doutais guère qu'à son tour il ne m'eût assommé sans remords si j'avais résisté.

Nous descendîmes ensemble, et en entrant dans le salon, sa main toujours sur mon bras, il dit à ma mère : « Clara, mon amie, on ne vous fera plus de chagrin, j'espère : nous aurons bientôt amendé nos jeunes caprices. »

Dieu m'est témoin que j'aurais pu être *amendé* pour toute ma vie, que je serais même devenu tout autre peut-être, si en cette circonstance un mot de bonté m'eût été adressé. Oui, un mot d'encouragement et d'explication, un mot de pitié sur mon ignorance d'enfant, un mot qui m'assurât que j'étais le bienvenu à la maison, et que c'était toujours *la maison* pour moi ; ce mot-là aurait pu m'inspirer, à son égard, le dévouement du cœur au lieu d'une obéissance hypocrite, le respect, du moins, au lieu de la haine. Il me sembla que ma mère était affligée de me voir là auprès d'elle, si effaré, si étranger, et que lorsque je me glissai jusqu'à une chaise, elle me suivit des yeux plus inquiète encore, s'apercevant peut-être qu'il n'y avait plus la même liberté dans ma démarche d'enfant... mais le mot ne fut pas prononcé, quoique ce fût bien le moment.

Nous dînâmes tous les trois ensemble. Monsieur Murdstone paraissait très-tendre pour ma mère et j'avoue que cette remarque ne me le fit pas aimer davantage : ma mère aussi paraissait très-enchantée de lui ; j'appris, en les écoutant, qu'ils attendaient dans la soirée une sœur aînée de monsieur Murdstone, qui venait pour vivre avec eux. Je ne sais si c'est alors ou plus tard que j'appris encore que le frère et la sœur avaient un intérêt dans un établissement de marchand de vins à Londres. Peu importe que j'en fasse mention ici ou ailleurs.

Après le dîner, pendant qu'assis près du feu je méditais de m'échapper pour aller rejoindre Peggoty, sans oser le faire cependant de peur d'offenser le maître de la maison, monsieur Murdstone entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la grille, et se leva pour aller au devant de la personne qui arrivait. Ma mère le suivit. Je la suivais timidement moi-même, lorsqu'elle se retourna tout à coup dans la pénombre de la porte du salon, et, m'étreignant de ses bras, me baisa avec tout son amour maternel, pour me dire tout bas d'aimer mon nouveau père et d'être obéissant. Elle fit tout cela à la hâte et en cachette, comme si elle avait tort, mais tendrement ; puis, me tendant sa main par derrière, elle tint la mienne serrée jusqu'à l'endroit du jardin où monsieur Murdstone nous avait devancés. Là elle me quitta pour passer son bras sous le sien.

C'était miss Murdstone qui arrivait, une femme d'un aspect

sombre, très-brune comme son frère, à qui elle ressemblait beaucoup et dont elle avait le son de voix, avec des sourcils touffus qui se rencontraient par-dessus son grand nez de faucon, comme si, privée par son sexe du privilège de porter des moustaches, elle en était dédommée de cette façon. Elle était descendue de voiture avec deux boîtes solides, sur le couvercle desquelles on lisait les initiales de son nom formées par des clous de cuivre bronzé. Quand elle paya le cocher, elle tira son argent d'une bourse d'acier; elle tenait cette bourse dans un vrai sac de geôlier, qui pendait à son bras au moyen d'une lourde chaîne, et se fermait par un croissant armé de dents de fer. Je n'avais jamais vu une femme plus métallique dans son ensemble que miss Murdstone.

Elle fut conduite au salon avec tous les témoignages d'un intérêt cordial, et là ma mère la reconnut formellement comme une sœur qu'elle était prête à aimer. Ce fut là aussi qu'elle fit attention à moi en demandant :

« Est-ce là votre petit garçon, belle-sœur ? »

— Oui, répondit ma mère.

— Généralement parlant, répliqua miss Murdstone, je n'aime pas les enfants. Comment vous portez-vous, mon petit garçon ?

— Bien, et vous aussi, j'espère, madame ? »

Ainsi encouragé, je répondis cela avec une courtoisie si froide, que miss Murdstone me jugea en deux mots, disant : « Il manque de manières. »

Cette sentence prononcée d'une voix très-distincte, elle pria qu'on voulût lui montrer sa chambre, devenue pour moi depuis un lieu de terreur, où les deux boîtes noires n'étaient jamais laissées ouvertes si elles l'étaient jamais. Deux ou trois fois, ayant eu la curiosité de regarder à travers la porte quand elle était sortie, j'y découvris de nombreux petits crochets d'acier qui hérissaient le miroir et servaient aux grandes toilettes de miss Murdstone.

Il me fut facile de comprendre qu'elle venait tout de bon s'installer et n'avait aucune intention de s'en aller jamais. Des le lendemain matin, elle commença à aider ma mère dans les soins du ménage, allant et venant de l'office à la cuisine, mettant tout en ordre, changeant toutes choses de place. La première

manie remarquable que j'observai chez miss Murdstone, fut son continuel soupçon que les servantes cachai^{ent} un homme quelque part. Sous l'influence de cette illusion, elle allait aux heures les plus indues inspecter la cave au charbon, et elle n'ouvrait jamais une certaine grande armoire obscure, sans la refermer brusquement aussitôt, dans la croyance qu'elle avait enfin surpris celui qu'elle cherchait.

Quoiqu'il n'y eût rien de bien aérien dans miss Murdstone, c'était une véritable alouette par son exactitude à se lever avec le jour ; elle était debout avant tout le monde dans la maison... toujours occupée à chercher son homme caché. Peggoty prétendait qu'elle dormait même avec un œil ouvert.

Dès le premier matin de son installation, elle agita sa sonnette en même temps que le coq chantait. Lorsque ma mère descendit pour déjeuner et voulut préparer le thé, miss Murdstone lui donna une petite tape sur la joue, — sa caresse ordinaire, — en disant :

« Clara, ma chère, je suis venue ici, vous le savez, pour vous épargner toute peine autant que possible. Vous êtes beaucoup trop gentille et trop étourdie... (ma mère rougit, mais sourit plus charmée que fâchée du compliment) pour que vous soyez chargée d'aucune fonction que je pourrai remplir. Ayez la bonté de me remettre vos clés, ma chère amie. »

Depuis ce moment, miss Murdstone garda toutes les clés dans son sac de géôlier tout le jour et sous son oreiller toute la nuit ; ma mère ne les touchait pas plus que moi ; ce ne fut pas néanmoins sans une ombre de protestation qu'elle se laissa ainsi dépouiller de toute autorité. Un soir que miss Murdstone avait exposé à son frère certains plans domestiques qui obtinrent son approbation, ma mère se mit tout à coup à pleurer, et dit qu'elle aurait bien pu être consultée.

« Clara ! dit monsieur Murdstone sévèrement, Clara, vous m'étonnez.

— Ah ! s'écria ma mère ! Édouard, cela vous va bien de dire que je vous étonne et qu'il faut avoir de la fermeté ; mais, à ma place, vous n'aimeriez pas cela, vous. »

La fermeté ! c'était la grande vertu sur laquelle monsieur et miss Murdstone étaient toujours à cheval. Or, je comprenais mieux que je n'aurais pu l'exprimer, que leur fermeté n'était

autre chose que la tyrannie ; car c'était le nom qu'ils donnaient à certaine humeur infernale, aussi sombre qu'arrogante. Il était parfaitement convenu entre eux que monsieur Murdstone était ferme : personne au monde ne pouvait être aussi ferme que monsieur Murdstone, ou plutôt personne ne devait être ferme puisque tout le monde devait plier sous sa fermeté. Miss Murdstone était une exception : elle pouvait être ferme, mais ferme relativement, mais ferme à un degré inférieur et pour toujours céder à son frère. Ma mère était une autre exception : elle pouvait être ferme, elle devait l'être, mais uniquement pour soutenir leur fermeté et croire fermement qu'il n'y avait pas d'autre fermeté sur terre que la leur.

« Il est bien dur, dit ma mère, que dans ma maison...

— *Ma* maison ? répéta monsieur Murdstone ; Clara !

— *Notre* maison, je veux dire, balbutia ma mère évidemment effrayée, — j'espère que vous devez savoir ce que je veux dire, Édouard ; — il est bien dur que dans *votre* maison je ne puisse pas prononcer un seul mot sur les détails du ménage. Je m'en acquittais, je crois, assez bien avant notre mariage. Vous faut-il un témoin pour l'attester ? ajouta-t-elle en sanglotant, demandez à Peggoty si je ne m'en tirais pas parfaitement lorsqu'on me laissait faire.

— Édouard, dit miss Murdstone, que cela finisse. Je m'en vais demain.

— Jane Murdstone, répondit son frère, taisez-vous ! Comment osez-vous insinuer que vous ne connaissez pas mon caractère ?

— Assurément, dit alors ma mère pleurant à chaudes larmes et déjà vaincue, je ne désire pas que personne s'en aille. Je serais bien malheureuse si quelqu'un s'en allait. Je ne demande pas grand'chose, je ne suis pas déraisonnable ; il me suffirait d'être consultée quelquefois. Je suis très-obligée à quiconque me vient en aide, et je me contenterais d'être seulement consultée de temps en temps pour la forme. Il fut un temps où vous paraissiez charmé de mon inexpérience, Édouard — vous le disiez du moins ; — mais vous êtes devenu bien sévère... comme si ce qui vous plaisait tant autrefois vous déplaisait à présent.

— Édouard, répéta miss Murdstone, que tout cela finisse. Je pars demain.

— Jane Murdstone, dit monsieur Murdstone d'une voix tonnante, voulez-vous vous taire? comment osez-vous?... » Miss Murdstone délivra de prison son mouchoir de poche et se le mit devant les yeux.

« Clara! poursuivit monsieur Murdstone se tournant vers ma mère, vous m'étonnez, vous m'étourdissez! Oui, je me faisais un bonheur de la pensée d'épouser une jeune femme, simple et sans expérience, de former son caractère et de lui communiquer quelque peu de la fermeté et de la décision dont elle avait besoin. Mais lorsque Jane Murdstone est assez bonne pour venir à mon secours dans cette tâche et remplir des fonctions équivalentes à celles d'une femme de charge... lorsque, pour prix de sa complaisance, elle est si indignement traitée...

— Ah! je vous en supplie, Edouard, s'écria ma mère; ne m'accusez pas d'être ingrate. Non, je ne suis pas ingrate; personne ne m'a jamais reproché cela. J'ai bien des défauts, mais non celui-là... Ah! de grâce, mon ami! »

Mais monsieur Murdstone ne se laissait pas interrompre ainsi, et, quand ma mère se tut, il reprit sa phrase:

« Lorsque Jane Murdstone, dis-je, est si indignement traitée, mes sentiments sont cruellement refroidis et altérés...

— Non, ne dites pas cela, mon ami, s'écria ma mère d'un ton suppliant. Édouard, par pitié! je ne puis entendre cela. Je sais que je suis affectueuse. Je ne le dirais pas si je n'avais la certitude de l'être. Demandez à Peggoty, elle vous dira que je suis affectueuse.

— Aucune faiblesse, Clara, répliqua monsieur Murdstone, ne saurait avoir le moindre effet sur moi. Vous perdez haleine, Clara.

— Soyons bons amis, dit ma mère, je ne pourrais vivre froidement traitée; je suis si fâchée!... j'ai beaucoup de défauts, je le sais, et c'est bien de la bonté à vous, Édouard, avec votre force d'âme, de chercher à me corriger. Jane, je me rends à tout. Je serais désolée de la seule idée que vous voudriez partir... »

Ma mère était trop affectée pour pouvoir en dire davantage.

« Jane Murdstone, dit monsieur Murdstone à sa sœur, une rude parole entre nous est, j'espère, chose rare. Ce n'est pas ma faute si une pareille scène a eu lieu ce soir; j'y ai été en-

traîné par une autre. Ce n'est pas votre faute non plus, vous y avez été entraînée par une autre aussi. Tâchons, vous et moi, de l'oublier, et comme toutes ces explications, ajouta-t-il après ces phrases magnanimes, ne sont pas bonnes à être données devant l'enfant... David, allez vous coucher ! »

J'eus peine à trouver la porte, tant les larmes me troublaient la vue ; ma mère me semblait si malheureuse ; mais je me retirai à tâtons et montai de même jusqu'à ma chambre dans l'obscurité, n'ayant pas le cœur d'aller dire bonsoir à Peggoty ni de lui demander une lumière. Lorsqu'elle vint elle-même, deux heures après, pour voir si j'étais couché, je fus facilement réveillé par le bruit de ses pas, et j'appris d'elle que ma mère était allée se mettre au lit dans un triste état, laissant monsieur Murdstone et sa sœur en tête-à-tête.

Étant descendu le lendemain matin un peu plus tôt que d'habitude, je m'arrêtai contre la porte du salon en entendant la voix de ma mère ; elle implorait humblement le pardon de miss Murdstone qui le lui accordait. Une réconciliation parfaite eut lieu. Jamais, depuis cette scène, ma mère ne s'avisa plus d'énoncer une opinion sur n'importe quoi, sans en avoir d'abord appelé à miss Murdstone ou avant de s'être informée par quelque voie détournée de l'opinion de miss Murdstone ; jamais je ne vis miss Murdstone, quand elle était de mauvaise humeur (c'était là son unique faiblesse), porter la main à son sac comme si elle allait en tirer les clés et offrir de les rendre à ma mère, sans que celle-ci n'éprouvât une horrible frayeur.

La sombre teinte du caractère des Murdstone se faisait reconnaître jusque dans leur religion qui était austère et inflexible. Je me suis imaginé depuis que miss Murdstone aimait à trouver là encore une nouvelle source de fermeté. Quoi qu'il en fût, je me rappelle très-bien quelles tristes figures nous portions à l'église, qui changea bientôt d'aspect à mes yeux. Ma mémoire me retrace vivement les retours du redouté dimanche. Je me revois entrant le premier dans le vieux banc de la famille, comme un captif qu'on conduirait à un service de condamné. Je suis suivi immédiatement de miss Murdstone, parée d'une robe de velours noir qu'on aurait cru taillée sur un poêle de cercueil ; après elle, ma mère, et enfin son mari ; plus de Peg-

goty, comme dans le bon temps : miss Murdstone murmure les répons de la prière à haute voix, et elle n'appuie avec emphase que sur les menaces que le livre saint adresse aux pécheurs... « Misérables pécheurs, » répète-t-elle en promenant ses yeux noirs autour d'elle comme si elle apostrophait tous les assistants. Entre elle et son frère, ma mère remue timidement les lèvres, ne perdant pas un des mots terribles que l'un et l'autre lui font gronder à chaque oreille comme un tonnerre sourd. Parfois, je réfléchis et tremble en me demandant qui peut avoir raison de notre vicaire, vieux prêtre indulgent, ou de monsieur et miss Murdstone? Est-il bien possible qu'il n'y ait au ciel que des anges exterminateurs? mais si je lève un doigt ou si je détends un des muscles de mon visage, miss Murdstone me rappelle à l'immobilité en me cognant les côtes avec son livre de prière... Enfin, le service est terminé et nous reprenons le chemin de la maison : je remarque quelques-uns de nos voisins qui nous regardent, ma mère et moi, en chuchotant. Monsieur Murdstone donne le bras à ma mère et à sa sœur. Je les suis, et il me semble que ma mère n'a plus la démarche si légère : sa beauté se flétrirait-elle avant l'âge? Y a-t-il déjà si longtemps que ceux qui font, sans doute, tout bas, la même réflexion triste, nous ont vus sortir de l'église ensemble, elle, Peggoty et moi?

On avait, dans l'occasion, parlé de m'envoyer en pension. Monsieur et miss Murdstone avaient, les premiers, émis cette idée, et nécessairement ma mère avait été de leur avis. Rien n'était encore décidé à ce sujet cependant, et je prenais mes leçons au logis.

Oublierai-je jamais ces leçons? Nominalemeut ma mère les présidait, mais sous la présidence réelle de monsieur Murdstone et de sa sœur qui, toujours présents, y trouvaient mainte occasion favorable pour donner à ma mère elle-même quelques leçons de cette prétendue fermeté, poison fatal de sa vie et de la mienne. Je crois qu'on me gardait encore dans ce but. J'avais montré assez de facilité pour apprendre, et même assez de bonne volonté tant que nous avions vécu seuls ma mère et moi. Je me rappelle avoir appris à lire sur son genou. Les grosses lettres de l'alphabet, les O, les Q, les S, n'eurent jamais rien qui m'ef-

frayât : leurs formes bizarres et mystérieuses ne m'inspiraient aucun sentiment de répugnance ; au contraire, ce fut comme à travers un parterre fleuri que je marchai jusqu'au livre où je lisais à Peggoty l'histoire des crocodiles. encouragé, tout le long du chemin, par le sourire et la douce voix de ma mère. Mais les leçons solennelles qui succédèrent à celles-là me reviennent à la mémoire comme le glas funèbre de ma félicité enfantine, comme une monotone et cruelle corvée de tous les jours : leçons longues, nombreuses, difficiles, — la plupart même inintelligibles pour ma pauvre mère comme pour moi.

Je veux essayer de décrire une de ces tortures de chaque matin :

J'entre dans le second salon après le déjeuner, avec mes livres, un cahier d'exercices et une ardoise ; ma mère est prête à son pupitre ; — pas si prête toutefois que monsieur Murdstone qui remplit son fauteuil dans l'embrasure de la fenêtre, quoiqu'il ait l'air occupé à lire ; — pas si prête que miss Murdstone qui, plus rapprochée de ma mère, enfile des grains d'acier. La vue de ces deux personnes exerce sur moi une telle influence, que les mots que j'ai eu tant de peine à apprendre par cœur m'échappent tous les uns après les autres.

Je remets à ma mère un premier volume : peut-être un livre de grammaire, peut-être un livre d'histoire ou de géographie. Je donne un dernier coup d'œil à la page pour tâcher de réveiller ma mémoire mourante, et je me mets à réciter au plus vite ; mais bientôt je passe un mot : monsieur Murdstone lève la tête. Je passe un autre mot : miss Murdstone me regarde. Je rougis, je saute par dessus une phrase entière, et m'arrête. Je crois que ma mère me montrerait le mot si elle l'osait ; mais elle n'ose pas, et dit avec douceur :

« Ah ! Davy ! Davy !

— Clara, dit monsieur Murdstone, soyez ferme avec l'enfant. Ne dites pas : Davy ! Davy ! c'est un enfantillage ; il sait sa leçon ou il ne la sait pas.

— Il ne la sait pas, s'écrie miss Murdstone qui intervient solennellement.

— J'ai réellement peur qu'il ne la sache pas, dit ma mère.

— Par conséquent, Clara, répond miss Murdstone, vous devez lui rendre le livre pour qu'il l'apprenne.

— Oui, certainement, dit ma mère, c'est ce que j'ai l'intention de faire, ma chère Jane. Voyons, Davy, essayez encore, et tâchez de n'être pas stupide. »

J'obéis à la première clause de l'injonction en essayant une fois encore; mais je ne suis pas heureux pour satisfaire à la seconde, car je suis très-stupide. Je m'arrête cette fois avant d'être arrivé à l'endroit où je m'étais arrêté tout à l'heure, là où je ne m'étais pas trompé auparavant, et je tâche de réfléchir... Mais réfléchir à la leçon m'est impossible. Je pense au nombre de mailles dont se compose le bonnet de miss Murdstone, au prix de sa belle robe, ou à tout autre problème dont je n'ai que faire. Monsieur Murdstone laisse échapper un signe d'impatience auquel je m'attends depuis longtemps. Miss Murdstone répète le signe de son frère. Ma mère les regarde d'un air honteux et soumis, ferme le livre, et le met de côté pour y revenir, comme à un arriéré après les autres leçons.

Hélas! ces arriérés s'accroissent bientôt et forment une pile effrayante. Ma *stupidité* s'accroît en proportion : je perds toute idée d'en sortir et m'abandonne à mon sort. C'est vraiment un triste spectacle que de voir le regard de désespoir que j'échange avec ma mère au milieu de mes bévues. Mais le pire résultat de ces misérables leçons, c'est quand ma mère (pensant que personne ne l'observe) cherche à me souffler, du bout des lèvres, le mot qui m'embarrasse. A ce moment, miss Murdstone, qui la guette, s'écrie avec sa voix la plus grave :

« Clara ! »

Ma mère tressaille, rougit et essaye de sourire. Monsieur Murdstone quitte son fauteuil, prend le livre, me le jette à la tête ou m'en donne un coup sur les oreilles, et me pousse à la porte par les épaules.

Même les leçons finies, le pire de tout apparaît sous la forme d'une règle d'arithmétique. C'est une règle inventée pour moi, que monsieur Murdstone me pose ainsi verbalement : — Si je vais chez un marchand de fromages et achète cinq mille fromages doubles de Gloucester, à neuf sous pièce, quelle somme ai-je à payer? — A cette question, je vois miss Murdstone toute radieuse; j'ai beau rêver à ces fromages, le total m'échappe; l'heure du dîner arrivant sans résultat, je suis condamné au

pain sec et je reste en disgrâce pour toute la soirée.

Telles étaient les cruelles épreuves de mes heures d'étude. Il me semble cependant que je m'en serais assez bien tiré sans les Murdstones : mais leur influence opérait sur moi la fascination de deux serpents sur un pauvre petit oiseau.

Alors même que je parvenais à dire passablement mes leçons du matin, je n'y gagnais guère que mon dîner ; car miss Murdstone ne pouvait supporter l'idée de me voir à ne rien faire. Si j'avais l'imprudence de paraître au terme d'une tâche, elle appelait sur moi l'attention en disant : « Clara, il n'est rien de tel que le travail : donnez un exercice à votre enfant ! » Monsieur Murdstone était toujours là, qui m'avait bientôt trouvé un nouveau pensum. Quant à prendre ma récréation avec les autres enfants de mon âge, cela m'arrivait rarement ; car, selon la sombre théologie des Murdstones, tous les enfants n'étaient qu'un petit monde de vipères (comme si le Christ lui-même n'avait pas été un enfant), et ils ne pouvaient que se corrompre l'un l'autre.

Une pareille éducation qui dura, je suppose, six mois ou à peu près, devait naturellement m'assombrir le caractère et étouffer en moi toute intelligence. Ce qui y contribuait encore, c'était de voir le cœur de ma mère s'aliéner de moi tous les jours davantage : je crois que je serais devenu réellement stupide sans une circonstance que voici :

Mon père avait laissé quelques livres dans une petite chambre contiguë à la mienne, au second étage de la maison, et dont personne n'allait troubler la solitude. Ce fut de cette petite chambre que sortirent, l'un après l'autre, pour me tenir compagnie, *Roderick Random*, *Peregrine Pickle*, *Humphrey Clinker*, *Tom Jones*, le *Vicaire de Wakefield*, *Don Quichotte*, *Gil Blas* et *Robinson Crusôé*, — glorieuse famille ! Ils tinrent mon imagination éveillée, et me révélèrent un autre monde que celui où je vivais : grâce leurs en soient rendues, à eux, aux *Mille et une Nuits* et aux *Contes des génies* ! Ils ne me firent aucun mal ; car le mal que quelques-uns auraient pu me faire ne pouvait m'atteindre dans mon innocence. J'ai peine aujourd'hui à expliquer comment je trouvais le temps de lire tous ces livres au milieu de mes odieuses leçons. Mais je les lus,

et, pour me consoler de mes petits malheurs (grands malheurs pour moi), je m'identifiai à mes héros favoris et transformai tous ceux qui excitaient mon antipathie en monsieur Murdstone et sa sœur. J'ai été, pendant toute une semaine Tom Jones (un Tom Jones enfant, innocente créature) ; pendant tout un mois Roderick Random. Je ne saurais dire dans quel livre de voyages maritimes qui se trouvait avec ces romans je pris goût aux aventures d'un brave capitaine, et, me substituant à lui, armé d'une vieille forme de bottes, je parcourus maintes fois les diverses régions de notre demeure en défiant les sauvages qui voulaient me faire prisonnier. Le capitaine ne trahit jamais la dignité de son grade, quoique boxé sur les deux oreilles avec la grammaire latine.

En dépit de toutes les grammaires du monde, je savourais ainsi les plus consolantes illusions. Assis sur mon lit, plongé dans mes livres sans faire attention aux cris des autres enfants du village qui jouaient sous mes fenêtres, sur la pelouse du cimetière, j'associais aussi les lieux de notre voisinage à ces aventures imaginaires. Combien de fois je vis Tom Pipes se hisser jusqu'à la pointe du clocher, comme si c'eût été le mât de son navire, et Strap, son havresac au dos, faire halte à la porte de notre jardin ! Je savais aussi, de science certaine, que le commodore Trunion tenait son club, avec Peregrine Pickle, dans une salle du cabaret où se réunissaient nos propres villageois.

Le lecteur comprend maintenant, aussi bien que moi-même, quel devait être mon caractère au moment de l'épisode de mon histoire que je vais lui raconter.

Un matin, en entrant dans le salon avec mes livres, je remarquai la physionomie inquiète de ma mère et la physionomie ferme de miss Murdstone, pendant que monsieur Murdstone attachait quelque chose autour de sa canne, — canne élastique et mince qu'il discontinua de préparer ainsi à ma vue pour la faire tournoyer dans l'air.

« Je vous répète, Clara, dit monsieur Murdstone, que j'ai été souvent fouetté moi-même.

— Certainement, dit miss Murdstone.

— Je le crois. ma chère Jane, balbutia ma mère ; mais... pensez-vous que cela ait fait du bien à Édouard ?

— Pensez-vous que cela ait fait du mal à Édouard, Clara ? demanda monsieur Murdstone avec gravité.

— C'est là le point en question ! dit sa sœur.

— Oui, vous avez raison, ma chère Jane, » reprit ma mère, et elle n'ajouta plus rien.

J'avais la vague appréhension d'être personnellement intéressé dans ce dialogue, et je cherchai à en être sûr en regardant monsieur Murdstone qui me regardait aussi en ce moment.

« David, me dit-il, vous devez vous appliquer aujourd'hui plus que d'ordinaire. » En parlant ainsi, il fit encore tourner sa canne, acheva d'y attacher l'appendice dont j'ai parlé, la déposa contre son fauteuil en me jetant un coup d'œil significatif et prit son livre.

Il y avait là de quoi raviver certaines mémoires paresseuses ; mais non la mienne, car cette fois je sentis s'évanouir les mots de ma leçon, non plus l'un après l'autre, mais par pages entières. Je fis de vains efforts pour les retenir : nous commençâmes mal et tout alla de mal en pis. J'étais justement venu avec l'idée de me distinguer, me croyant bien préparé : je ne fis qu'accumuler faute sur faute, miss Murdstone ne cessant de nous épier « avec toute sa fermeté ; » aussi, quand me fut adressée la question des cinq mille fromages doubles (que monsieur Murdstone changea en cannes ce jour-là), ma mère fondit en larmes.

« Clara ! dit miss Murdstone de sa voix la plus grave.

— Je ne me sens pas très-bien, ma chère Jane, dit ma mère. »

Je vis monsieur Murdstone lancer un coup d'œil à sa sœur, se lever et prendre sa canne.

« Jane, dit-il, nous ne pouvons nous attendre à voir Clara supporter avec une fermeté parfaite les tourments que David lui a infligés aujourd'hui. Ce serait du stoïcisme. Clara s'est beaucoup fortifiée, mais n'exigeons pas trop d'elle. David, nous allons monter ensemble, mon garçon. »

Il m'entraînait vers la porte : ma mère courut à nous. Miss Murdstone dit : « Clara ! vous êtes vraiment folle ! » et elle la retint. Je vis alors ma mère se boucher les oreilles et j'entendis ses sanglots.

Monsieur Murdstone me conduisit à ma chambre lentement et

gravement. Je suis certain qu'il se complaisait à cette parade d'une justice solennelle... mais à peine entré je fus saisi vivement et ma tête passa sous son bras.

« Monsieur Murdstone ! monsieur ! lui criai-je, arrêtez, — je vous conjure de ne pas me battre. J'ai fait tous mes efforts pour apprendre, monsieur ; mais je ne le puis pendant que vous et miss Murdstone êtes là ; je ne le puis, en vérité !

— Vous ne le pouvez pas, en vérité, David ? dit-il, nous verrons cela. »

Il tenait ma tête comme dans un étau ; mais je parvins à l'enlacer de mon corps et l'arrêtai un moment en le suppliant de ne pas me battre... le moment d'après je sentis l'impression des lanières qu'il avait attachées à sa canne... dans ma rage, je saisis moi-même entre mes dents la main qui me retenait et je la mordis... Je sens à mes dents que je le mordrais encore s'il était là.

Il me battit alors comme s'il eût voulu me faire périr sous ses coups. Malgré tout le bruit que nous faisons, j'entendis qu'on montait les escaliers en courant : j'entendis qu'on pleurait ; — je reconnus la voix de ma mère et celle de Peggoty. Mais déjà il était parti, il avait fermé la porte à clef. Il m'avait laissé, me roulant sur le plancher, en proie au double supplice de ma douleur et de ma rage impuissante.

Devenu plus calme, quel silence étrange me sembla régner dans toute la maison ; en même temps, comme je commençais à me sentir méchant !... J'écoutai, et je fus effrayé de ne rien entendre : je me relevai, et, me regardant à la glace, j'eus presque peur de mon visage si rouge et si enflé ; les coups de lanière m'avaient déchiré la peau, et j'en éprouvais une nouvelle cuisson qui m'arrachait encore des larmes quand je remuais ! mais ce n'était rien comparativement au remords qui me déchirait l'âme. Ce remords n'aurait pas été plus accablant si j'avais commis un crime atroce.

Le jour baissait et j'avais fermé la fenêtre de la chambre, quand la clef tourna dans la serrure de la porte, et miss Murdstone entra avec une tasse de lait, un morceau de viande et du pain, qu'elle déposa sur la table sans prononcer une parole, me regardant avec une fermeté exemplaire : puis elle se retira tirant la porte après elle.

La nuit étant venue, je m'assis, m'attendant toujours à voir venir quelqu'un. Quand je renonçai à cette attente, je me déshabillai et me mis au lit où je repassai dans ma tête tout ce qu'on pouvait me faire. Était-ce bien un acte criminel que j'avais commis? me ferait-on arrêter? m'écrouerait-on en prison? n'étais-je pas en danger d'être pendu?

Je n'oublierai jamais mon réveil du lendemain. La première sensation fut douce, mais le sombre poids des souvenirs de la veille ne tarda pas à m'oppresser. Miss Murdstone reparut avant que je fusse levé, me dit que j'étais libre d'aller me promener dans le jardin pendant tout juste une demi-heure : puis elle se retira, laissant la porte ouverte afin que je pusse profiter de la permission.

J'en profitai en effet, et fis de même tous les matins pendant la durée de mon emprisonnement qui fut de cinq jours. Si j'avais pu voir ma mère seule, je me serais jeté à ses genoux pour implorer mon pardon, mais je ne voyais personne... Je me trompe : chaque jour, à l'heure de la prière, miss Murdstone venait me chercher et m'escortait jusqu'au salon. Là, semblable à un jeune proscrit, je devais m'arrêter sur le seuil de la porte, et, la prière faite, j'étais solennellement reconduit par ma geôlière avant qu'on se fût relevé. Je remarquai que ma mère était aussi loin de moi que possible et le visage tourné d'un autre côté, de manière que je ne la voyais jamais. Monsieur Murdstone avait une main entourée d'une large bande de linge.

Par quel moyen donnerai-je une idée de la longueur de ces cinq jours? ils remplissent dans ma mémoire l'espace de cinq années et les moindres incidents y sont gravés distinctement : j'analysais tous les bruits de la maison qui parvenaient à mon oreille; au dedans le tintement des sonnettes, l'ouverture ou la fermeture des portes, le murmure des voix, les pas sur l'escalier; — au dehors, le vent, la pluie, l'écho d'un rire, d'un sifflement ou d'une chanson, qui me paraissaient plus lugubres que tous les autres bruits dans ma solitude. Comment décrire la marche incertaine des heures surtout la nuit, lorsque je m'éveillais croyant déjà être au matin, et reconnaissant que, — personne de la famille n'étant encore couché, — j'avais à subir toute une longue nuit! et quels rêves, quels cauchemars pendant

mon sommeil ! Mais la journée, peut-être, n'était pas moins désolante, lorsque retentissait soudain la voix des autres enfants aux heures de la récréation, et que je les observais sans oser m'approcher de la fenêtre, de peur qu'ils ne vissent à deviner que j'étais prisonnier ; enfin, c'était une sensation étrange que celle de mon propre silence au milieu de ce continuel retour des sons et du mouvement de la vie ordinaire, qui me rappelait un isolement dont je ne pouvais prévoir le terme.

La dernière nuit de cette séquestration, je fus éveillé en sursaut en entendant prononcer mon nom à voix basse. Je me redressai sur mon lit, et étendant les bras dans les ténèbres, je demandai :

« Est-ce vous, Peggoty ? »

La réponse ne fut pas immédiate ; mais bientôt mon nom fut prononcé encore avec un ton si mystérieux et si effrayant, que je crois que j'aurais eu un accès de convulsion, si je n'avais enfin réfléchi que la voix m'appelait à travers le trou de la serrure.

J'allai à tâtons jusqu'à la porte, et appliquant mes propres lèvres au même étroit passage, je répétais tout bas :

« Est-ce vous, ma bonne Peggoty ? »

— Oui, mon cher petit Davy, répondit-elle ; ne faites pas plus de bruit qu'une souris, ou le chat nous entendra. »

Je compris que le chat était miss Murdstone, sa chambre étant tout proche.

« Comment est maman, ma chère Peggoty ! est-elle bien irritée contre moi ? »

J'entendis à travers la porte Peggoty qui sanglotait en se contenant, comme je sanglotais moi-même de mon côté.

« Non, pas beaucoup, me répondit-elle.

— Qu'est-ce qu'on va me faire, Peggoty, le savez-vous ?

— École... Londres ! »

Je fus obligé de lui faire répéter ces mots une seconde fois, car la première j'avais oublié d'ôter mes lèvres du trou de la serrure pour y coller mon oreille.

« Et quand, Peggoty ? »

— Demain.

— Est-ce pour cela qu'aujourd'hui miss Murdstone a enlevé mes habits, mon linge et mon tiroir ?

- Oui... malle!
- Verrai-je ma mère?
- Demain matin. »

Après ces mots isolés, Peggoty essaya de m'adresser des phrases entières et y parvint à peu près en ces termes : « Cher Davy, si je ne suis pas venue vous voir plus tôt... je ne vous en aime pas moins... Je vous aime toujours autant et davantage, mon chéri... J'ai cru mieux vous servir en ne venant pas... vous et une autre personne... M'écoutez-vous, mon petit homme, m'entendez-vous, m'écoutez-vous, mon petit Davy ?

— Oui, ou..i, Pegg...oty.

— Mon cher enfant, poursuivit-elle avec un accent de pitié, j'ai besoin de vous dire que vous ne devez pas m'oublier... car je ne vous oublierai pas, moi... je prendrai soin de votre maman comme j'ai pris soin de vous... le jour peut venir où elle voudra s'appuyer sur le bras de sa fidèle Peggoty... et je vous écrirai... mon enfant... quoique je ne sois pas une savante. Oui, oui... je vous... » Ici Peggoty, interrompue par ses sanglots, se mit à baiser le trou de la serrure ne pouvant me baiser moi-même.

« Merci, merci, Peggoty... voudrez-vous écrire à monsieur Peggoty, à mistress Gummidge, à Cham et à la petite Émilie... que je ne suis pas aussi méchant qu'on pourrait le leur dire?... écrivez-leur que je les aime... à la petite Émilie surtout... me le promettez-vous ? »

Elle me le promit, et, chacun de notre côté, nous nous mîmes à baiser la serrure que je me rappelle même avoir caressée avec ma main comme j'aurais pu caresser les joues de Peggoty. Là-dessus, nous nous dîmes adieu. De ce moment naquit en moi, pour Peggoty, un sentiment que je ne puis très-bien définir. Elle ne remplaça pas ma mère, une mère ne pouvant pas être remplacée, mais j'éprouvai pour elle une affection comme ne m'en inspira jamais aucune créature humaine. C'était une affection qui avait son côté comique; cependant je ne sais ce que j'aurais fait si elle fût morte.

Le lendemain matin, miss Murdstone se montra à l'heure ordinaire et m'apprit que j'allais en pension; ce qui n'était pas une nouvelle pour moi, comme elle le supposait. Elle me dit

aussi que lorsque je serais habillé, je devais descendre au petit salon pour y déjeuner. Je trouvai là ma mère, très-pâle et les yeux rouges. Je me jetai dans ses bras et lui demandai pardon du plus profond de mon âme.

« Ah ! David, dit-elle, est-il vrai que vous ayez pu faire du mal à quelqu'un que j'aime ! Tâchez d'être meilleur, tâchez d'être meilleur ! Je vous pardonne ; mais je suis bien chagrine, David, de vous voir de si mauvaises passions dans le cœur. »

On lui avait persuadé que j'étais un méchant enfant, et elle était plus affligée de cette idée que de mon départ. J'éprouvais moi-même la peine la plus vive. J'essayai vainement de manger mon déjeuner d'adieu, mes larmes tombaient sur mon pain et dans ma tasse de thé. Les yeux de ma mère allaient tour à tour de miss Murdstone à moi, et puis se baissaient ou se détournaient.

Une voiture s'arrêta à la grille du jardin et un homme entra dans la salle : « Prenez la malle de monsieur Copperfield, » dit miss Murdstone. La malle fut portée à la voiture de mon ancienne connaissance, le voiturier qui nous avait conduits, Peggoty et moi, à Yarmouth. Peggoty n'était pas là ni monsieur Murdstone.

« Clara ! dit miss Murdstone avec sa voix grave.

— Tout est prêt, ma chère Jane, répondit ma mère. Adieu Davy, c'est pour votre bien que vous partez. Adieu ! mon enfant. Vous viendrez à la maison pour les vacances et vous serez meilleur alors, n'est-ce pas ?

— Clara ! répéta miss Murdstone.

— Certainement, ma chère Jane, dit ma mère qui me retenait contre son cœur. Je vous pardonne, mon cher enfant, Dieu vous bénisse.

— Clara ! répéta encore miss Murdstone. »

Miss Murdstone eut la bonté de me conduire elle-même jusqu'à la grille et de me dire qu'elle espérait que je me repentirais avant de faire une mauvaise fin. Je montai dans la voiture... et le cheval, levant narresseusement le pied, se mit en marche.

V

JE SUIS EXILÉ DE LA MAISON MATERNELLE.

Nous pouvions avoir fait un demi-mille et mon mouchoir était tout trempé, lorsque le voiturier s'arrêta tout à coup.

En regardant pour savoir ce qui se passait, je vis, à ma grande surprise, Peggoty s'élançant d'une haie et monter dans la voiture. Elle me prit dans ses bras et m'y serra avec sa brusque tendresse sans prononcer un mot. Enfin, détachant de mon cou un de ses bras, elle l'enfonça jusqu'au coude dans sa poche et tira des sacs de papier pleins de gâteaux dont elle bourra les miennes, puis elle me remit une bourse... toujours sans parler. Après une autre embrassade finale, elle descendit de la voiture et se mit à courir, n'ayant plus, je crois, un seul bouton à sa robe ; j'en ramassai un pour le garder comme un souvenir.

Le voiturier me regardait ayant l'air de me demander si elle allait revenir. Je secouai la tête et lui dit : « Non ! elle ne reviendra pas. — Alors, en avant ! » cria le voiturier au cheval paresseux, et le cheval se remit en marche.

Cependant, après avoir pleuré pendant une demi-heure, je commençai à penser qu'il était bien inutile de pleurer davantage, d'autant plus que ni Roderick Random, ni mon capitaine de la marine royale n'avaient jamais pleuré, si je m'en souvenais bien, dans les crises difficiles de leur vie. Le voiturier, me voyant dans cette nouvelle disposition, me proposa d'étendre mon mouchoir sur le dos du cheval pour le faire sécher. Je le remerciai en y consentant.

J'eus alors le loisir d'examiner la bourse : c'était une bourse en cuir à fermoir, et elle contenait trois shellings qui semblaient neufs, tant Peggoty les avait frottés avec du blanc d'Espagne pour me faire plus de plaisir. Mais le plus précieux de mon trésor était trois demi-couronnes enveloppées d'un papier sur lequel était écrit, de la main de ma mère : « *Pour Davy, avec ma tendresse !* » Je fus si ému que je priai le voiturier de me rendre mon mouchoir ; il me conseilla de m'en

passer tant il était trempé encore, je me contentai de m'essuyer les yeux avec le parement de ma manche.

Après quelques accès de sanglots, je m'avisai de demander au voiturier s'il devait me conduire jusqu'au terme du voyage.

« Jusqu'à quel terme? me demanda-t-il à son tour.

— Jusqu'à Londres.

— Oh! répondit-il, ce cheval serait bien mort avant d'être à moitié chemin. Je vous conduis jusqu'aux environs de Yarmouth, et là je vous remettrai à la diligence qui se chargera de vous. »

Monsieur Barkis (ainsi se nommait le voiturier), était si avare de ses paroles, que, de sa part, c'était beaucoup de m'avoir répondu si catégoriquement. Je crus devoir, en conséquence, lui offrir un gâteau, qu'il avala flegmatiquement, n'en faisant qu'une bouchée, exactement comme eût fait un éléphant.

Cependant il hasarda cette question.

« Est-ce *elle* qui les a faits?

— Qui, *elle*? Peggoty.

— Oui, *elle*!

— C'est elle qui fait toutes nos pâtisseries, répondis-je.

— Ah! vraiment! » s'écria monsieur Barkis en tournant la bouche comme s'il allait siffler, quoiqu'il ne sifflât pas et se contentât de regarder sentimentalement les oreilles de son cheval, puis il ajouta :

« Fille sage, n'est-ce pas?... Peut-être vous *lui* écrirez?

— Sans aucun doute, répondis-je.

— Si vous lui écrivez, peut-être vous souviendrez-vous de lui dire que *Barkis veut bien*.

— Que Barkis veut bien? répondis-je innocemment.

— Oui, que Barkis veut bien.

— Mais vous serez demain de retour à Blunderstone, monsieur Barkis, lui dis-je tristement à l'idée que j'en serais alors si loin, et vous pourrez remplir votre message beaucoup mieux que personne.

— Non, dit-il, faites-moi ce plaisir.

— Volontiers, répondis-je; et, en effet, ce soir-là même, en attendant la diligence à Yarmouth, je demandai du papier, une plume et de l'encre, pour écrire à Peggoty un billet conçu en

ces termes : « Ma chère Peggoty, je suis arrivé ici en bonne santé. *Barkis veut bien*. Ma tendresse à maman. Tout à vous, votre affectionné. — P. S. Il dit qu'il insiste particulièrement pour que vous sachiez que *Barkis veut bien*.

Une fois que j'eus pris l'engagement qu'il désirait, monsieur Barkis retomba dans son silence, et moi, fatigué de toutes mes émotions depuis quelque temps, je m'étendis sur un des coussins de la carriole et dormis jusqu'à Yarmouth. Dans l'auberge où nous nous arrêtàmes, tout me parut si nouveau et si peu familier à mes yeux, que je renonçai tout d'abord à l'espoir secret que j'avais un moment entretenu, de rencontrer quelque membre de la famille Peggoty, et peut-être la petite Émilie elle-même.

La diligence était dans la cour, toute propre et reluisante, mais sans qu'aucun cheval y fût attelé... Rien n'annonçait qu'elle partît jamais pour Londres. Pendant que je l'admirais et me demandais ce qu'il adviendrait définitivement de ma malle et de moi, une dame se montra à une fenêtre intérieure, et dit :

« Est-ce là le petit monsieur qui vient de Blunderstone ?

— Oui, madame, répondis-je.

— Votre nom ?

— Copperfield, madame.

— Ce n'est pas cela, reprit la dame; on n'a payé ici le dîner de personne sous ce nom.

— Est-ce sous le nom de Murdstone? madame, dis-je.

— Si vous êtes monsieur Murdstone, demanda-t-elle, pourquoi preniez-vous d'abord un autre nom ? »

J'expliquai ce qui en était à la dame, qui sonna et dit à un garçon : « William, conduisez monsieur à la salle à manger. » Le garçon qui sortit de la cuisine à cet ordre, parut très-surpris de voir que ce n'était que moi.

Je fus introduit dans une grande salle tapissée de cartes géographiques. Je ne sais si je m'y serais trouvé plus étranger quand ces cartes auraient été réellement les pays qu'elles représentaient. Il me sembla que c'était prendre de grandes libertés que de m'asseoir, mon chapeau à la main, sur le bord d'une chaise près de la porte; et lorsque le garçon mit une nappe exprès pour moi, et sur cette nappe une poivrière avec une sa-lière, je devins tout rouge de modestie.

Le garçon apporta des côtelettes et des pommes de terre. Il ôta les couvercles des plats, et me dit en avançant une chaise vers la table avec beaucoup d'affabilité : « Maintenant, mon géant, asseyez-vous. » Je le remerciai et je m'installai sur le siège ; mais en le voyant planté là devant moi, m'examinant avec ses yeux clignotants, mon embarras était extrême ; je ne savais comment me servir de la fourchette et du couteau. J'avais peur de m'éclabousser avec la sauce. J'allais cependant attaquer une seconde côtelette :

« On a préparé, me dit-il, une pinte d'ale pour vous, faut-il vous la servir ? »

— Oui, répondis-je en le remerciant. »

Là-dessus il remplit un large verre, et l'élevant entre son œil et la lumière qui l'illumina comme un or liquide :

« En vérité, poursuivit-il, c'est superbe, n'est-ce pas ? »

— C'est superbe, répétai-je en souriant, car je devenais enchanté de l'air amical de ce garçon aux cheveux hérissés en pointe, de son regard rieur, et de l'air cavalier avec lequel il se tenait là, debout, une main sur la hanche, élevant de l'autre le cristal couronné d'écume.

« Il y avait hier ici, dit-il, un gentleman, un homme robuste, nommé Topsywyer... peut-être le connaissez-vous ? »

— Non, je ne crois pas...

— Un homme avec des guêtres, chapeau à larges bords, re-dingote grise ?

— Non, je n'ai pas le plaisir de le connaître, déclarai-je timidement.

— Eh bien ! il entra dans cette salle, commanda un verre de cette même ale ; il le voulut absolument malgré ce que je lui dis, il l'ayala et tomba raide mort sur le tapis. Elle était trop vieille pour lui. On n'eût pas dû la tirer, c'est un fait. »

Je fus très-affecté de ce pénible accident, et dis que je pensais qu'il serait plus sage à moi de boire de l'eau.

« Sans doute, » reprit-il fermant un œil sans cesser de fixer l'autre sur le verre plein, mais les maîtres de la maison n'aiment pas qu'on laisse les choses qu'on a commandées, cela les blesse. Aussi je boirai cette ale moi-même, si vous le voulez bien. J'y suis habitué et l'habitude est tout. Je ne crois pas

qu'elle me fasse mal, si je renverse la tête en arrière et l'avale d'un trait. La boirai-je ?

Je lui répondis qu'il m'obligerait beaucoup de la boire, à condition, toutefois, qu'il le ferait sans risque. En le voyant renverser sa tête et vider le verre d'un trait, j'eus une horrible peur, je le confesse, de le voir, comme le malheureux *Topsywyer*, tomber raide mort sur le tapis. Mais la bière ne lui fit aucun mal ; au contraire, il me sembla encore plus gaillard et plus guilleret.

« Oh ! qu'avons-nous ici ? dit-il en mettant une fourchette dans le plat, seraient-ce des côtelettes ?

— Des côtelettes, oui, répondis-je.

— Dieu me bénisse ! s'écria-t-il, je n'aurais pas cru que ce fussent des côtelettes. Or, une côtelette est justement la chose qu'il faut pour neutraliser les mauvais effets de cette bière. N'est-ce pas heureux ? »

De sorte donc, que prenant une côtelette par l'os d'une main et une pomme de terre de l'autre, il mangea avec un excellent appétit, à mon extrême satisfaction ; il prit ensuite une seconde côtelette et une seconde pomme de terre, une troisième côtelette et une troisième pomme de terre. Alors, quand nous eûmes fini, il alla chercher un pouding, le servit devant moi, et parut rêver avec satisfaction pendant quelques instants.

« Comment trouvez-vous le pâté ? demanda-t-il en s'arrachant à ses réflexions.

— C'est un pouding, répondis-je.

— Un pouding ! s'écria-t-il ; mais oui, Dieu me bénisse ! un pouding fait avec de la farine, de la graisse et des œufs ; mon pouding favori. N'est-ce pas heureux ! Allons, mon petit homme, à nous deux, voyons à qui en mangera le plus. »

Nous nous mîmes à l'œuvre ; mais vainement plus d'une fois me cria-t-il : courage !... que pouvait ma petite cuillère à thé contre sa grande cuillère à potage, mon appétit contre son appétit ? Dès la première bouchée je fus *distancé*, je n'eus plus de chance. L'admiration me laissa immobile ; jamais je n'avais vu personne se régaler ainsi d'un pouding, et lorsqu'il n'y en eut plus, le garçon se mit à rire comme s'il s'en régalaient encore.

Le trouvant si bon compagnon, ce fut alors que je lui deman-

dai de l'encre, une plume et du papier pour écrire à Peggoty. Non-seulement il alla me chercher tout cela immédiatement, mais il eut la bonté de regarder par-dessus mon épaule pendant que je griffonnais ma lettre. La lettre cachetée, il me demanda où j'allais en pension.

« Près de Londres, » répondis-je. C'était tout ce que j'en savais.

« Ah ! mon Dieu, s'écria-t-il, j'en suis bien fâché.

— Et pourquoi, je vous prie !

— Ah ! mon Dieu, c'est à cette pension où l'on brisa deux côtes à un petit garçon ; oui, deux côtes... Le pauvre garçon, il avait... Voyons un peu... Quel âge avez-vous ?

— Près de neuf ans.

— C'est cela, juste son âge. Il avait huit ans six mois lorsqu'on lui brisa la première côte, et huit ans et huit mois lorsqu'on lui brisa la seconde. »

Je ne pus m'empêcher de remarquer tout haut que c'était une désagréable coïncidence, et je demandai comment cela avait eu lieu. La réponse n'avait rien de consolant, elle consistait en ces trois mots sinistres : *En le fustigeant !*

Le son du clairon de la diligence vint interrompre à propos une conversation qui cessait d'être gaie. Je pris ma bourse dans ma poche avec un mélange d'hésitation et d'orgueil.

« Ai-je quelque chose à payer ? dis-je.

— Une feuille de papier à lettre, répondit le garçon. Avez-vous jamais acheté une feuille de papier ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Le papier est cher, reprit-il, à cause de la taxe ; six sous ! Voilà comme on nous surtaxe dans ce pays. Vous ne devez plus rien autre... excepté l'étrenne au garçon. Ne vous occupez pas de l'encre, c'est moi qui la fournis à mes frais. »

Je rougis et balbutiai en demandant :

« Combien puis-je... combien dois-je... donner au garçon, s'il vous plaît ?

— Si je n'avais pas une petite famille d'enfants, et si mes enfants n'avaient pas la petite vérole, je ne recevrais pas une pièce de douze sous. Si je n'avais pas à nourrir un père âgé et une jeune sœur (ici le garçon était vivement ému), je ne prendrais

pas un liard. Si j'avais une bonne place et si l'on me traitait bien ici, je serais heureux de donner une bagatelle au lieu de la prendre; mais je vis du rebut de la cuisine et je dors sur les sacs de charbon. » Ici le garçon fondit en larmes.

Je fus très-touché de ses infortunes, et je me serais reproché ma dureté de cœur si je lui avais donné moins de dix-huit sous. Je lui glissai donc dans la main un de mes trois beaux shillings, qu'il reçut avec beaucoup de respect et d'humilité, sans oublier, un moment après, de vérifier avec le pouce s'il était bon.

Lorsque je fus installé sur le siège de derrière où j'avais ma place retenue, je fus un peu déconcerté de découvrir que j'étais supposé avoir mangé seul, sans aucun aide, tout le dîner qui m'avait été servi à l'auberge. Une dame qui voyageait dans l'intérieur passa la tête par la portière et s'adressant au garde de la diligence : « George, lui cria-t-elle, prenez garde à cet enfant, ou il crèvera. » Au même moment, les servantes de la maison accouraient sur le seuil de la cuisine pour admirer en riant le jeune phénomène. Quant au garçon malheureux, qui avait recouvré sa joyeuseté, il ne paraissait nullement confus ou troublé de me voir signalé ainsi comme une merveille, et il se joignait même à l'admiration générale. Si je l'avais soupçonné le moins du monde, je suppose que tous mes doutes eussent été éclaircis; mais telle était ma simplicité enfantine, tel était mon respect naturel pour les personnes plus âgées que moi (simplicité et respect que les enfants n'échangent que trop prématurément contre la sagesse mondaine)... je n'imaginai pas encore avoir été mystifié.

Je n'en trouvai pas moins, je l'avoue, qu'il était dur de me voir le sujet des grosses plaisanteries que se renvoyaient le cocher et le garde : « La diligence est trop chargée par derrière ! » criait l'un. « Il eût fallu mettre au roulage ce jeune voyageur ! » criait l'autre. Bientôt l'histoire de ma voracité supposée circula parmi tous mes compagnons de l'impériale et ils en firent des gorges chaudes. « On vous fera payer pour deux à la pension, » me disait celui-ci. « Vous avez dû faire des conditions particulières, » me disait celui-là. Mais le pire, c'est que je sentais que la honte m'empêcherait de manger, malgré mon léger repas, si nous faisons étape à une nouvelle auberge, et, dans ma préci-

pitation de prendre ma place, j'avais oublié mes gâteaux. En effet, la diligence s'arrêta pour souper ; mais je n'eus pas le courage de m'asseoir avec les autres, quoique mon estomac criât la faim. « Je n'ai besoin de rien, dis-je en me réfugiant au coin du feu. » Cette retraite ne me sauva pas des quolibets ; car un gros Monsieur, à la voix rauque, qui pendant tout le chemin s'était bourré de sandwiches en donnant de fréquentes accolades à une bouteille, prétendit que j'étais un boa constrictor qui, en un repas, dévorait assez pour toute la journée. Cela dit, fidèle à son système de ne pas voyager sans provisions, il remplaça ses sandwiches par une énorme tranche de bœuf qu'il se découpa lui-même.

Nous étions partis de Yarmouth à trois heures de l'après-midi et nous devions être rendus à Londres vers les huit heures du matin. C'était la fin de l'été ; la soirée était belle. Lorsque nous traversions un village, je cherchais à me figurer ce qui se passait dans l'intérieur des maisons, et si les enfants couraient après nous pour se suspendre pendant un bout de chemin à l'arrière-train de la diligence, je me demandais s'ils avaient un père et s'ils étaient heureux chez eux. J'avais donc de quoi exercer mon imagination sans parler de l'endroit où j'allais... sujet de réflexion plus grave que les autres. Quelquefois aussi je revenais en idée à la maison maternelle, à mes premières sensations d'enfant, à la tendresse de ma mère et de Peggoty, puis enfin à cette dernière scène où j'avais mordu monsieur Murdstone.

La nuit ne fut pas aussi agréable que la soirée, car elle se fit froide. Assis entre deux Messieurs (celui qui m'avait comparé au boa et un autre) je faillis étouffer tant ils me serraient quand ils s'endormaient. Deux ou trois fois je ne pus m'empêcher de leur crier : « Pardon, s'il vous plaît. » Mais ils n'aimaient pas cela du tout, parce que je les réveillais. J'avais en face une vieille dame qui, s'enveloppant d'un grand manteau fourré, avait plutôt l'air, dans l'obscurité, d'une botte de foir que d'une dame. Elle voyageait avec un panier dont elle n'avait d'abord que faire, jusqu'à ce que, sous prétexte que mes jambes étaient courtes, elle s'avisa de le pousser sous moi. Impossible de m'étendre et de m'allonger ; car si un de mes mouvements faisai résonner un verre logé dans le panier, je recevais un coup d'

pied auquel la dame ajoutait cette remontrance : « Ne pouvez-vous rester tranquille, mon petit poulet ? »

Enfin, le soleil se leva et mes compagnons semblèrent jouir d'un sommeil plus facile et plus léger, sans l'accompagnement de ces terribles bâillements et ronflements qui, pendant toute la nuit, avaient exprimé de véritables tortures. Ils finirent par se réveiller les uns après les autres, et je me rappelle ma surprise en les entendant tous déclarer qu'ils n'avaient pas dormi du tout ; ils repoussèrent même avec une sorte d'indignation l'accusation d'avoir fermé l'œil. C'est une surprise qui se renouvelle souvent pour moi aujourd'hui encore ; mais j'ai invariablement remarqué, sans m'en rendre bien compte, que de toutes les faiblesses humaines, celle dont nous nous reconnaissons le moins volontiers coupables, est de nous endormir dans la diligence.

Quelle merveilleuse apparition fut pour moi Londres aperçu à distance ! Quelle réalité l'approche de la capitale donna tout à coup aux aventures de mes héros favoris qui y étaient tous, ou à peu près, venus pour chercher fortune ! « Oui, pensai-je, voilà cette ville qui abonde plus qu'aucune autre au monde en prodiges et en crimes de toutes sortes ! » Je devais avoir retenu cette phrase de la lecture de quelque roman ; mais ce n'est pas le cas de citer ici tout mon monologue qui se termina au quartier de White-Chapel ; la diligence nous déposa, à l'heure annoncée, devant la porte de l'auberge où était le bureau des places retenues. Était-ce le *Sanglier bleu* ou le *Taureau bleu* ? Tout ce dont je me souviens, c'est qu'il y avait sur l'enseigne un animal bleu quelconque.

L'œil du garde se fixa sur moi lorsqu'il descendit de son poste, et il dit à la porte du bureau :

« Y a-t-il ici quelqu'un pour réclamer un petit Monsieur appelé Murdstone de Blunderstone, comté de Suffolk ? »

Personne ne répondit.

« Essayez le nom de Copperfield, je vous prie, Monsieur, lui dis-je avec un air malheureux.

— Y a-t-il ici quelqu'un pour réclamer un petit Monsieur inscrit sous le nom de Murdstone de Blunderstone, comté de Suffolk, mais répondant au nom de Copperfield ! Allons, y a-t-il quelqu'un ? répliqua le garde. »

Non, il n'y avait personne. Je promenais tout autour de moi des yeux inquiets ; mais la question n'avait appelé l'attention d'aucun de ceux qui étaient là, si j'en excepte un homme en guêtres, n'ayant qu'un œil, qui suggéra l'idée de me mettre un collier de cuivre comme à un chien, et de m'attacher dans l'écurie.

On appuya l'échelle contre la diligence, et je descendis après la dame que j'ai comparée à une botte de foin, mais qui n'osa pas remuer que son panier ne fût déposé à terre. Bientôt, tous les voyageurs eurent disparu les uns après les autres, les bagages avec eux, et la voiture elle-même, les chevaux ayant été dételés, fut roulée à reculons par des palfreniers qui allèrent la remiser je ne sais où. Cependant, personne ne paraissait pour réclamer le petit Monsieur qui arrivait tout poudreux de Blunderstone, comté de Suffolk.

Plus solitaire que Robinson Crusoé, j'entrai dans le bureau où, sur l'invitation du commis, je passai derrière le comptoir et m'assis sur la balance qui servait à peser les bagages.

Là, pendant que je regardais les paquets, les malles, les registres, etc., respirant les parfums d'une écurie voisine, un cortège effrayant de réflexions nouvelles défila dans mon cerveau. Si personne ne venait me réclamer, combien de temps me tolérerait-on là ? Consentirait-on à m'y laisser jusqu'à ce que j'eusse dépensé les sept shellings qui restaient dans ma bourse ? Dormirais-je sur un des effets de voyage qui attendaient là leur propriétaire ? Irais-je me laver tous les matins à la pompe de la cour ? ou me mettrait-on chaque soir à la porte pour me permettre seulement de revenir le matin attendre toute la journée qu'on vînt me réclamer ? Et si ce n'était pas une méprise ou une négligence sans intention ? Si monsieur Murdstone avait imaginé ce plan pour se débarrasser de moi ? Une fois mes sept shellings consommés, que devenir ? Les gens du *Sanglier bleu* courraient-ils le risque de me voir mourir de faim dans le bureau et d'être forcés de m'enterrer à leurs frais ? Pourquoi ne pas partir tout de suite et retourner auprès de ma mère ? Mais comment retrouver ma route ? Et si j'arrivais qui me recevrait ? Étais-je sûr de personne, excepté de Peggoty ? Peut-être ferais-je mieux d'aller m'engager comme matelot ou comme

soldat... Mais qui voudrait enrôler sur terre ou sur mer un petit garçon de mon âge ?

Ces pensées et cent autres semblables me donnèrent une véritable fièvre, et j'étais au plus haut paroxysme de mes appréhensions sinistres, lorsqu'entra un homme qui alla s'adresser directement au commis. Celui-ci vint me prendre par le bras sur le plateau de la balance, et me livra au survenant comme il eût fait d'un paquet pesé, enregistré et payé.

En sortant du bureau, tenu par la main, j'examinais cet homme haut de taille, jeune encore, les joues creuses, et ayant au menton une barbe aussi noire que celle de monsieur Murdstone ; mais il n'avait pas les cheveux lustrés de celui-ci : son habit râpé avait des manches un peu courtes, son pantalon ne descendait qu'à la cheville, et sa cravate blanche n'était pas d'une propreté irréprochable ; quant au reste de son linge, impossible de le juger : on ne le voyait pas.

« Vous êtes le nouvel écolier ? me demanda-t-il.

— Oui, Monsieur. » Réponse que je fis, persuadé, sauf preuve du contraire, que je devais être l'écolier en question.

« Je suis un des maîtres du pensionnat Salem, dit-il. »

Je fis un salut respectueux et le suivis, ne sachant trop si je pouvais mentionner à un si digne personnage une chose aussi vulgaire que ma malle. Aussi étions-nous déjà à quelques pas du bureau, lorsque je me hasardai à y faire humblement allusion. Nous revînmes sur nos pas, et il donna quelques instructions au commis de la diligence, relativement au voiturier qui viendrait la prendre le lendemain matin.

« Pardon, Monsieur, lui dis-je quelques pas plus loin, le pensionnat est-il loin ?

— Au-delà de Blackheath, répondit-il ; » et, voyant bien que mes connaissances géographiques n'allaient pas jusqu'à me révéler cette distance, il ajouta :

« Environ six milles de chemin ; mais nous irons par la voiture publique. »

J'avais l'estomac si faible, que l'idée de jeûner encore pendant un parcours de six milles m'effraya. Je m'armai de tout mon courage pour dire à mon guide que je lui serais bien obligé s'il me permettait d'acheter quelque chose à manger. Il

parut surpris. — Après m'avoir bien regardé et avoir réfléchi : « J'ai à voir une vieille femme qui demeure ici tout près, me dit-il; le mieux sera d'acheter un pain ou tout ce qui vous sera agréable, et de déjeuner chez cette personne qui nous procurera du lait. »

Nous cherchâmes en conséquence une boutique de boulanger, où nous nous décidâmes pour un pain brun qui me coûta six sous. De là, nous nous arrêtâmes aussi chez un épicier où nous achetâmes un œuf et une tranche de lard, dépense qui me laissa encore quelques sous du shelling dont le boulanger m'avait rendu la monnaie. Ces provisions faites, nous traversâmes un quartier qui me parut bruyant et tumultueux à donner le vertige; nous passâmes sur un pont qui devait être *London-Bridge*, et nous arrivâmes à la demeure de la vieille femme, qui logeait dans un hospice charitable fondé pour vingt-quatre pauvresses, d'après l'inscription gravée au fronton de la porte principale.

Le maître du pensionnat Salem souleva le loquet d'une des petites portes toutes pareilles de cet établissement, et nous entrâmes dans le ménage d'une de ces vingt-quatre vieilles, qui soufflait son feu pour faire bouillir l'eau d'une petite casserole. En voyant entrer le maître, la vieille suspendit l'opération de son soufflet. Je crus entendre qu'elle disait : — « Ah ! c'est mon Charlot ! » Mais en voyant que le maître n'était pas seul, elle se leva et se frotta les mains, un peu confuse, en nous faisant une demi-révérence.

« Pouvez-vous faire cuire le déjeuner de ce petit jeune homme, s'il vous plaît ? dit le maître du pensionnat Salem.

— Si je le puis ? répondit la vieille ; oui, je le puis, assurément.

— Comment se porte aujourd'hui mistress Fibbitson ? » demanda le maître en regardant une seconde vieille dans un fauteuil près du feu, et cachée si bien sous un tas de vêtements que je me félicite encore de ne pas m'être assis sur elle par mégarde.

« Ah ! elle n'est pas très-bien, répondit la première : c'est un de ses mauvais jours. Elle a toujours froid, et je crois que si le feu s'éteignait par quelque accident, elle s'éteindrait aussi pour toujours. »

J'examinai alors plus attentivement cette pauvre invalide : quoiqu'il fit chaud ce jour-là, elle semblait ne penser qu'au feu. On l'aurait cru jalouse de la petite casserole ; or, comme on l'employa à faire cuire mon œuf et à frire mon lard, elle m'en voulut tout d'abord, me menaça même, une fois, du poing pendant cette opération culinaire ; ayant, du reste, rapproché encore son grand fauteuil de la cheminée, elle enveloppait ainsi le feu comme si c'était elle qui le *réchauffait*, et elle le surveillait avec une avare défiance. Enfin mon déjeuner étant cuit et le feu délivré, elle en exprima sa joie par un accès de rire... qui, je dois le dire, n'était nullement mélodieux.

Je m'assis pour manger mon œuf, mon lard et mon pain brun. Grâce à l'addition d'une jatte de lait qu'était allée me chercher la première vieille, je fis là un repas délicieux. Pendant que je jouissais de mon régal, la première vieille dit au maître :

« Avez-vous sur vous votre flûte ?

— Oui, répondit-il.

— Jouez-en un air, dit la vieille avec un ton caressant. Jouez, je vous en prie. »

Le maître, sans se faire prier, passa une main sous son habit, il tira sa flûte en trois morceaux, et, les ayant ajustés, il commença immédiatement sa musique. Il m'en est resté l'impression que jamais homme ne joua plus mal de la flûte. Impossible d'imaginer une cacophonie pareille de sons naturels ou artificiels. Je ne sais si ces sons formaient ce qu'on appelle un air, et si cet air réveilla en moi mes plus tristes pensées ; mais le premier effet de son influence fut de me rappeler tous mes chagrins, jusqu'à me faire venir les larmes aux yeux ; le second, de m'ôter tout appétit, et le troisième de produire une telle somnolence, que j'avais peine à tenir les yeux ouverts. Ce souvenir m'endort presque encore aujourd'hui ; oui, j'ai beau faire, je cesse de voir cette petite chambre de l'hospice, avec son buffet dans un de ses quatre coins, ses fauteuils à dossiers carrés, l'escalier qui conduisait à la chambre au-dessus, la cheminée dont le manteau était décoré de trois plumes de paon (infortuné paon, s'il eût pu se douter du lieu où devait briller un jour sa queue superbe !). Tout cela s'efface et s'évanouit devant moi ; je sommeille... Ce n'est plus la flûte que j'entends, ce sont les roues

de la diligence. Je recommence le voyage ; mais un cahot me réveille en sursaut ; la flûte gémit de nouveau , et le maître du pensionnat Salem, croisant les jambes, enchante mélancoliquement la pauvre vieille. La même influence reproduit les mêmes effets : tout disparaît encore : plus de flûte, plus de maître, plus de vieille, plus de pensionnat Salem, plus de David Copperfield, plus rien qu'un profond sommeil.

Je rêvai, cette fois, que, tandis que l'artiste exécutait cette mélodie lamentable, la pauvre vieille, qui s'était de plus en plus rapprochée de lui dans son extase d'admiration, s'appuyait sur sa chaise, l'embrassait affectueusement et arrêta soudain la musique. J'étais dans un juste milieu entre le sommeil et la veille ; mais bientôt après, je fus bien sûr de ne pas rêver en entendant, très-distinctement, la même femme, demander à mistress Fibbitson : « — N'est-ce pas délicieux ? — Oui, oui, » répondit mistress Fibbitson en regardant le feu, comme si c'était à lui qu'elle attribuait tout le mérite de cet enchantement.

Quand je lui parus avoir assez longuement somméillé, le maître du pensionnat Salem démonta sa flûte en trois morceaux, les cacha dans sa poche, et m'emmena. La voiture publique de Salem n'était pas loin. Nous nous hissâmes sur l'impériale ; mais j'étais si enclin à dormir, qu'à la première halte, lorsque nous primes un nouveau voyageur, celui-ci s'installa à ma place, et l'on me mit dans l'intérieur, dont je me trouvai l'unique occupant. J'y goûtai un sommeil profond jusqu'à ce que la voiture gravit au pas une colline entre deux rangées d'arbres. Bientôt elle s'arrêta : elle était arrivée à destination.

Une courte promenade nous conduisit, — le maître et moi, — au pensionnat Salem, maison à l'aspect triste, et entourée d'un haut mur de briques. Sur la porte était un écriteau avec ces mots : SALEM-HOUSE. Le maître sonna : avant qu'on nous ouvrît, nous fûmes reconnus, à travers un judas grillé, par un homme à figure farouche, au cou de taureau, à la chevelure tenue courte au-dessus des oreilles, et qui avait une jambe de bois.

« Le nouvel écolier, dit le maître. »

L'homme à la jambe de bois inspecta d'un coup d'œil mon petit individu, et, quand il referma la porte sur moi, il mit la clé dans sa poche. Nous nous dirigeons vers l'habitation, sous

une allée touffue, lorsque l'homme à la jambe de bois, debout sur le seuil de sa loge, appela mon conducteur :

« Holà ! »

Nous tournâmes la tête, et le vîmes armé d'une paire de bottes.

« Holà ! le savetier est venu depuis que vous êtes parti, monsieur Mell, et il dit qu'il lui est impossible de les raccommoder encore. Il prétend qu'il ne reste plus un seul morceau de la botte primitive, et il s'étonne que vous ayez pu songer à la possibilité d'un raccommodage. »

En parlant ainsi, il jeta les bottes vers monsieur Mell, qui fit quelques pas pour aller les ramasser, et qui, en les emportant, les regardait d'un air désolé. Je remarquai alors, pour la première fois, que celles qu'il avait aux pieds étaient passablement usées, et qu'on pouvait même apercevoir ses bas à travers une gerçure du cuir.

SALEM-HOUSE était un bâtiment carré de briques avec deux ailes, sans ornement d'architecture extérieure, et d'un ameublement modeste. Cette maison me parut si solitaire et si silencieuse, que je demandai à monsieur Mell si les écoliers étaient sortis. Il eut l'air surpris que j'ignorasse que l'on était à l'époque des vacances ; — que tous les enfants étaient chez leurs parents ; que monsieur Creakle, le chef de l'établissement, était aux bains de mer avec mistress et miss Creakle ; enfin, qu'on m'y envoyait pendant les vacances comme punition.

La salle d'études, où il m'introduisit après m'avoir expliqué tout cela, était une triste et longue pièce avec trois rangs de pupitres, hérissée, tout le long des murs, de champignons pour y pendre les chapeaux et les ardoises. Deux misérables souris blanches, laissées là par leur propriétaire, parcouraient tous les recoins d'une cage en forme de château, cherchant avec leurs yeux rouges quelque chose à ronger. Dans une autre cage plus étroite, un oiseau voletait d'un bâton à l'autre sans chanter ni gazouiller. Une atmosphère étrange et d'une fadeur dégoûtante y rappelait à la fois la fétidité du cuir, celle du papier qu'on laisse moisir, et celle des pommes renfermées qui commencent à fermenter. Les taches d'encre étaient si multipliées, qu'il n'y en aurait pas eu davantage si, la toiture enlevée, il était tombé

pendant quatre saisons une suite de pluies d'encre, de grêles d'encre et de neiges d'encre.

Monsieur Mell m'ayant quitté pour aller porter dans sa chambre son irréparable paire de bottes, j'eus tout le loisir d'arpenter cette salle et d'en inspecter les divers compartiments. Tout à coup j'aperçus un pupitre sur lequel était un écriteau de carton avec ces mots écrits en grosses lettres : — PRENEZ GARDE A LUI, IL MORD.

Je sautai aussitôt sur le banc, ayant peur qu'il y eût sous le pupitre quelque gros chien. Mais j'eus beau regarder, je ne le vis pas, et, en rentrant, monsieur Mell, me trouvant là, me demanda ce que je faisais.

« Pardonnez-moi, monsieur, lui dis-je, mais je cherche le chien.

— Le chien ? quel chien ?

— N'est-ce pas un chien ? monsieur.

— De quel chien voulez-vous parler, encore une fois ?

— De celui auquel il faut prendre garde, monsieur, parce qu'il mord.

— Non, Copperfield, répliqua-t-il gravement, ce n'est pas un chien, c'est un petit garçon. J'ai pour instructions, Copperfield, de vous attacher au dos cet écriteau ; je suis fâché de commencer par là avec vous, mais j'y suis forcé. »

Ce disant, il me fit descendre, prit l'écriteau, parfaitement disposé pour cela, et me l'attacha aux épaules comme un havresac. Partout où j'allai ensuite, j'eus l'agrément de le porter avec moi.

On ne saurait imaginer tout ce que cet écriteau me fit souffrir. Qu'on pût me voir ou non, je croyais toujours que quelqu'un me voyait. Il ne me servait de rien de me retourner et de ne trouver personne, puisque quelqu'un pouvait toujours survenir du côté où j'avais le dos tourné. Mes souffrances étaient encore aggravées par l'homme cruel à la jambe de bois. Il était autorisé à me faire subir ce tourment, et s'il me surprenait adossé à un arbre ou un mur, il me criait de sa voix formidable : « Holà eh Copperfield ; montrez votre écriteau ou je ferai mon rapport.

Je fus, un matin, obligé de me promener dans la cour de récréation, traversée par tous les employés et les fournisseurs de

l'établissement, afin que mon écriteau, lu par tous les domestiques, par le boucher, par le boulanger, les avertît tous qu'on devait prendre garde à moi. Je commençais à avoir peur de moi-même comme d'une espèce de petit sauvage qui mordait.

Il y avait, dans cette cour, une vieille porte sur laquelle les écoliers avaient coutume de sculpter leurs noms : elle était complètement couverte de ces inscriptions faites à la pointe du couteau. En lisant tous ces noms, je me demandais : « Comment celui-ci et celui-là apprendront-ils, à leur retour des vacances, qu'ils ont un nouveau camarade dont il faut se défier parce qu'il mord ? » Un de ces noms, le plus souvent et le plus profondément gravé, était celui d'un certain J. Steerforth. « Ce doit être un grand garçon, me disais-je, qui lira mon écriteau avec emphase et me tirera les cheveux. » Un autre écolier s'appelait Tommy Tradles. « Ce Tommy-là, disais-je, me tournera en ridicule en prétendant être horriblement effrayé ; ce troisième, George Demple, fera une chanson à mes dépens ; » enfin, la pension se composait de quarante-trois élèves, selon monsieur Mell. Il n'y avait pas un seul de ces quarante-trois élèves qui ne m'apparût à la lecture de son nom sur cette porte, et qui ne me huât en criant à sa manière : « Prenez garde à lui, il mord ! »

La même idée me poursuivait à côté de chaque pupitre et de chaque banc dans la salle d'étude, à côté de chaque couchette vide du dortoir, lorsque j'allais moi-même, le soir, me mettre au lit. Je me souviens d'avoir plusieurs nuits de suite rêvé de ma mère, quand ma mère n'aimait que moi ; puis je rêvais encore que je dînais chez la famille Peggoty ou que je voyageais sur l'impériale de la diligence, ou que j'admirais l'appétit de mon infortuné ami le garçon de l'auberge ; mais, tout à coup, ces divers personnages poussaient un cri de terreur en découvrant sur mon dos le fatal écriteau.

Dans la monotonie de ma vie, et avec l'appréhension continue de la réouverture des classes, c'était un insupportable supplice. J'avais, chaque jour, de longs exercices à faire avec monsieur Mell, et je m'en tirais assez bien, monsieur et miss Murdstone n'étant pas là. Mais, entre ces leçons, je me promenais sous la surveillance de l'homme à la jambe de bois. J'eus ainsi le temps de graver dans ma mémoire toutes les particula-

rites de cette grande maison, son atmosphère humide, certaines dalles verdâtres et effondrées de la cour, un vieux réservoir à travers les crevasses duquel l'eau filtrait goutte à goutte, quelques arbres au tronc décoloré, qui semblaient avoir été plus trempés par la pluie et avoir moins reçu les rayons du soleil que les autres.

Nous dînions à une heure après midi, monsieur Mell et moi, à l'entrée d'un long réfectoire rempli de tables de sapin et sentant l'odeur de la graisse. Après le dîner, venaient de nouvelles leçons jusqu'à l'heure où l'on servait le thé, que monsieur Mell buvait dans une tasse de porcelaine bleue, et moi dans une tasse d'étain. Tout le long de la journée, jusqu'à sept ou huit heures du soir, monsieur Mell, installé à son pupitre spécial de la salle d'étude, était incessamment occupé avec un registre, une règle et des feuilles volantes qu'il couvrait de chiffres et d'écritures. Je sus, plus tard, qu'il dressait ainsi les mémoires de chaque élève pour le dernier semestre expiré. Son labeur quotidien terminé, il prenait sa flûte et en jouait avec une telle ardeur qu'il me semblait qu'il finirait par y laisser son dernier souffle.

Je me revois moi-même assis dans les salles mal éclairées, le front sur une main, écoutant les plaintives mélodies de monsieur Mell ou repassant mes leçons du jour suivant. Je me revois là encore, songeant à la maison qui avait autrefois été ma maison, et à la plage de Yarmouth, me trouvant bien triste et bien seul. Je me revois traversant le double rang de couchettes du dortoir et m'asseyant sur le bord de la mienne pour pleurer, parce que Peggoty n'était pas là pour me consoler en me mettant au lit. Je me revois descendant, chaque matin, un long escalier, et regardant la cloche qui m'a réveillé. Je me répète que cette même cloche va bientôt réveiller aussi J. Steerforth et mes autres condisciples inconnus, — idée terrible qui ne le cède en terreur qu'à celle que me représente l'homme à la jambe de bois ouvrant sa grille rouillée au redouté monsieur Creakle. Je ne puis croire que je sois, en vérité, un bien dangereux caractère, mais je ne me dissimule pas que l'écriveau me dénoncera à tous.

Monsieur Mell ne me parlait pas beaucoup, mais il ne me traitait jamais durement. Je suppose que nous nous tenions ré-
iproquement compagnie sans nous parler. J'ai oublié de men-

tionner qu'il se parlait quelquefois à lui-même, faisant de gros yeux, grinçant les dents, serrant les poings ou s'arrachant les cheveux sans cause connue ; mais c'étaient là ses manies. J'en avais d'abord été effrayé, puis je m'y étais accoutumé.

VI

J'AGRANDIS LE CERCLE DE MES CONNAISSANCES.

J'étais depuis un mois l'unique pensionnaire de Salem-House, lorsqu'un matin, le concierge à la jambe de bois, introduisant deux ou trois servantes sous ses ordres, parut dans la salle d'études armé d'un balai et avec un seau rempli d'eau : monsieur Mell et moi nous fûmes mis dehors ; pendant quatre jours nous nous réfugiâmes où nous pûmes, poursuivis de pièce en pièce par le balai, et surpris par un tourbillon de poussière qui nous faisait éternuer comme si Salem-House fût devenue une immense tabatière.

Ces préparatifs annonçaient la prochaine arrivée de monsieur Creakle. Le quatrième jour, monsieur Mell me prévint que ce personnage arriverait le soir même : à l'heure du thé, j'appris qu'il était arrivé ; avant l'heure du coucher, l'homme à la jambe de bois vint me chercher pour me faire comparaître devant lui.

L'aile de la maison qu'habitait monsieur Creakle était beaucoup plus confortable que la nôtre, et il avait, pour son usage, un petit jardin qui ressemblait à un Eden comparativement à la poudreuse cour des récréations, véritable désert d'Arabie en miniature où je me disais quelquefois que, pour s'y trouver bien, il faudrait être chameau ou dromadaire. Je ne songeais guère à ces comparaisons le soir où je fus conduit tout tremblant en présence de monsieur Creakle. Tel était mon trouble, qu'en entrant je ne vis ni mistress Creakle, ni miss Creakle — (quoiqu'elles fussent l'une et l'autre dans le salon). — ni ces dames, ni personne, excepté monsieur Creakle lui-même, robuste monsieur

au gousset duquel pendait un trousseau de clefs de montre et de cachets : il était assis dans un fauteuil, ayant près de lui une table avec une bouteille et un verre.

« Ah ! dit monsieur Creakle, voici donc le jeune homme dont les dents ont besoin d'être limées ! Retournez-le un peu. »

L'homme à la jambe de bois me fit tourner sur moi-même, de manière à exhiber l'écrêteau avec l'inscription qui me dénonçait comme un animal dangereux pour avoir mordu monsieur Murdstone. Quand monsieur Creakle m'eut examiné à loisir, l'homme à la jambe de bois me fit faire encore volte-face et alla se poster à côté de monsieur Creakle. Celui-ci avait un visage rubicond, de petits yeux enfoncés, de grosses veines sur le front, le nez court et un large menton. Chauve au sommet du crâne, il conservait encore quelques cheveux grisonnants, assujettis comme un bandeau sur chaque tempe, de manière à venir se joindre sur ses sourcils. Mais ce qui me fit le plus d'impression, c'est qu'il avait la voix éteinte et parlait comme quelqu'un qui vous chuchote à l'oreille. L'effort que lui coûtait la parole ou la contrariété qu'il éprouvait de parler ainsi, ajoutait à l'expression colère de sa physionomie et gonflait de plus en plus ses veines saillantes, ce qui m'explique comment je fus surtout frappé de cette particularité caractéristique.

« Voyons, demanda monsieur Creakle, quel est le rapport sur cet enfant ?

— Il n'y a encore rien contre lui, répondit l'homme à la jambe de bois, — l'occasion a manqué. »

Il me sembla que monsieur Creakle était désappointé, et il me sembla aussi que mistress et miss Creakle ne l'étaient pas, car je venais enfin de les apercevoir et de les regarder l'une après l'autre attentives et immobiles.

« Venez ici, monsieur, me dit monsieur Creakle me faisant signe d'approcher.

— Venez ici, dit l'homme à la jambe de bois répétant le geste.

— J'ai le bonheur de connaître votre beau-père, poursuivit monsieur Creakle me saisissant par l'oreille, et c'est un digne homme, un homme d'un caractère énergique. Il me connaît et je le connais. Me connaissez-vous, eh ? dit monsieur Creakle me pinçant l'oreille avec une férocité badine.

— Pas encore, monsieur, répondis-je en me retenant pour ne pas crier.

— Pas encore, eh! répéta monsieur Creakle, mais vous me connaîtrez bientôt, eh?

— Vous le connaîtrez bientôt, eh? » répéta à son tour l'homme à la jambe de bois, et j'appris par la suite qu'avec sa grosse voix il servait généralement d'interprète à monsieur Creakle auprès des élèves.

J'étais fort effrayé : « Je l'espère, monsieur, s'il vous plaît, essayai-je de dire, sentant, pendant ce temps-là, mon oreille en feu tant il me pinçait!

— Je vais vous dire ce que je suis, reprit monsieur Creakle lâchant à la fin mon oreille avec un dernier pincement qui me fit jaillir les larmes dans les yeux, je suis un Tartare.

— Un Tartare! dit l'homme à la jambe de bois.

— Quand j'ai dit que je ferai une chose, je la fais, dit monsieur Creakle, et lorsque j'ai dit que je veux qu'une chose soit faite, je veux qu'on la fasse.

— ... Qu'une chose soit faite, je veux qu'on la fasse, répéta l'homme à la jambe de bois.

— Je suis d'un caractère inflexible, dit monsieur Creakle; voilà ce que je suis. Je fais mon devoir, voilà ce que je fais; mon sang et ma chair... — Il regarda ici mistress Creakle, — mon sang et ma chair, lorsqu'ils se lèvent contre moi, ne sont plus ma chair et mon sang... je les renie... Cet individu est-il revenu ici? demanda-t-il à l'homme à la jambe de bois.

— Non, fut la réponse.

— Non, dit monsieur Creakle; il ne s'en aviserait pas. Il me connaît. Qu'il se tienne à l'écart, reprit monsieur Creakle frappant sur la table et regardant mistress Creakle; oui, il me connaît... Quant à vous, mon jeune ami, vous avez commencé à me connaître et vous pouvez vous retirer... Ramenez-le. »

Je fus enchanté d'être congédié ainsi, car mistress et monsieur Creakle essuyaient leurs yeux et je me sentais aussi chagriné pour elles que pour moi-même. Cependant, j'avais une pétition à faire, une pétition sur un sujet qui m'intéressait si vivement que je recueillis tout mon courage, et, quoique surpris d'oser parler, je finis par dire :

« Excusez-moi, monsieur, si... »

Monsieur Creakle m'interrompit en s'écriant de sa voix éteinte : « Ah ! qu'est-ce que c'est donc ? » et il fixa sur moi ses deux yeux comme s'il voulait me brûler de leur flamme.

Je repris en bégayant : « Excusez-moi, monsieur, si je vous le demande, mais je vous assure que je suis bien fâché, monsieur, de ce que j'ai fait... Voulez-vous permettre qu'on m'ôte cet écriteau avant que les élèves ne reviennent... »

Monsieur Creakle était-il de bonne foi ? Ne voulait-il que m'effrayer ? je l'ignore ; mais il fit un bond comme pour s'élan- cer sur moi, et, sans attendre l'escorte de l'homme à la jambe de bois, je m'esquivai au plus vite. Je ne m'arrêtai qu'à la porte de ma chambre, et là, voyant que je n'étais pas poursuivi, je me mis au lit où je restai à trembler pendant une couple d'heures.

Le lendemain matin revint monsieur Sharp. Monsieur Sharp était le premier maître et le supérieur de monsieur Mell. Monsieur Mell prenait ses repas avec les élèves, mais monsieur Sharp dînait et soupait à la table de monsieur Creakle. C'était un homme à l'air délicat, le nez un peu saillant, et portant la tête penchée sur une épaule comme si elle était trop lourde pour lui. Il avait la chevelure bouclée ; mais le premier élève qui fut de retour m'apprit que c'était une perruque (achetée d'occasion, prétendait-il), et que monsieur Sharp sortait tous les samedis, dans l'après-midi, pour aller la faire friser.

Ce premier élève de retour se trouvait être justement Tommy Traddles, et nous fîmes tout d'abord connaissance.

« Vous avez dû, me dit-il, remarquer mon nom gravé sur la grande porte de la cour, à côté du verrou ?

— Traddles ! lui répondis-je ; car j'avais, en effet, remarqué surtout ce nom-là et celui de Steerfort.

— C'est cela même ; et, à votre tour, qui êtes-vous ? me demanda Tommy Traddles. »

Je me nommai, et il me fit raconter toute mon histoire.

Ce fut, pour moi, une heureuse circonstance que Traddles revînt le premier à la maison. Du caractère dont il était, il s'amusa tellement de mon écriteau, qu'il m'épargna l'embarras de le montrer ou de le cacher ; car ce fut lui qui fit en quelque

sorte les honneurs de ma personne aux autres élèves, grands et petits, en leur disant : « Regardez, voici de quoi rire. » Un peu de honte est bientôt passé : j'éprouvai la vérité du proverbe, grâce à cette brusque introduction. Il faut dire aussi que la plupart des élèves revenaient assez tristes, et qu'ils ne firent pas tant de bruit à mes dépens que je l'avais pensé. Il y en eut bien quelques-uns qui dansèrent autour de moi comme des sauvages indiens autour d'un prisonnier. Quelques-uns encore ne purent résister à la tentation de prétendre que j'étais un chien, pour me caresser et me flatter comme s'ils avaient peur d'être mordus, en me disant : Tout beau, monsieur ! et en m'appelant : *Toutou* ! Cela était assez humiliant pour moi au milieu d'étrangers : j'en éprouvai quelque confusion, je versai quelques larmes, mais sur le tout je m'étais attendu à pire.

Pendant, on ne me considéra pas comme formellement accepté dans la pension, jusqu'à ce que J. Steerforth fût arrivé. J. Steerforth était une sorte de chef ; il passait pour fort dans ses classes, avait un air de distinction naturelle, et il devait être mon aîné au moins de six ans. On m'amena devant lui comme devant un magistrat. Il était assis sous un auvent comme sous un dais de cérémonie, et il me questionna sur les motifs de ma punition.

« Allons, dit-il, c'est une injustice. » Je lui fus à jamais reconnaissant de cette sentence.

« Avez-vous de l'argent, Copperfield ? me demanda-t-il ensuite en me prenant à part, lorsqu'il eut ainsi prononcé sur mon sort.

— Oui, sept shellings.

— Vous feriez mieux de me les confier, me dit-il, j'en aurai soin... si toutefois vous le voulez, car vous n'y êtes pas forcé. »

Je m'empressai de me rendre à cette invitation amicale, et ouvrant la bourse que Peggoty m'avait donnée, je la vidai dans la main de J. Steerforth.

« Désirez-vous dépenser quelque chose à présent ? me demanda-t-il.

— Non, merci.

— Vous le pouvez si vous le voulez, dit Steerforth, vous n'avez qu'à parler.

— Non, merci, répétais-je.

— Peut-être aimeriez-vous à dépenser deux ou trois shellings pour acheter une bouteille de vin de groseille que nous boirions ce soir dans le dortoir ! dit Steerforth... je sais que vous êtes de mon dortoir.

— Oui, j'aimerais assez cela, répondis-je, quoique certainement l'idée ne m'en fût pas venue un moment auparavant.

— Très-bien, dit Steerforth ; vous seriez encore charmé de dépenser un autre shelling en gâteaux d'amandes, n'est-ce pas ?

— Oui, j'aimerais encore assez cela.

— Et un autre shelling en biscuits, puis un autre en fruits. Eh ! je vous vois venir, petit Copperfield ! »

En parlant ainsi, Steerforth sourit et je souris comme lui, mais j'avais une sorte de trouble intérieur.

« Fort bien, dit-il ; nous ferons tout ce que l'on peut faire avec une pareille somme, et je vous promets, quant à moi, de faire de mon mieux. J'ai la permission de sortir et j'introduirai notre régal en contrebande. »

A ces mots, il glissa l'argent dans sa poche et ajouta avec bienveillance que je pouvais être tranquille parce qu'il se chargeait de tout.

Il fut fidèle à sa parole, et je n'eus rien à lui reprocher, quoiqu'au fond du cœur j'éprouvasse, pour mon compte, un certain remords à dissiper ainsi tout d'un coup les shellings de ma mère. Quand le dortoir fut fermé et qu'il n'y eut plus d'autre lumière que la clarté de la lune à travers les croisées, Steerforth mit sur mon lit la provision en disant :

« Voilà ce que c'est, petit Copperfield ; vous avez là de quoi banqueter royalement. » A mon âge, avec un camarade comme lui à mon côté, je ne pouvais songer à faire les honneurs du festin ; l'idée seule eût paralysé ma main. Je le priai donc de présider ; ma requête étant appuyée par les autres élèves de notre dortoir, il s'y rendit, s'assit sur mon oreiller, distribua les gâteaux avec une égalité parfaite, et versa à chacun sa part de vin de groseille dans un petit verre sans pied qui était sa propriété particulière. J'étais moi-même assis à sa gauche : les autres convives groupés autour de nous sur les couchettes les plus proches ou sur le plancher.

Je me rappelle tous les détails de notre petite fête et notre causerie à voix basse, ou plutôt leur causerie, car je me contentais d'écouter avec une attention respectueuse ; la lune dessinait sur le plancher la forme décalquée de la fenêtre à travers laquelle ses rayons s'introduisaient obliquement dans le dortoir ; cette espèce de crépuscule lunaire s'illuminait quelquefois aussi artificiellement, lorsque Steerforth, pour mieux voir les friandises dont nous nous régaliions, plongeait une allumette dans un briquet phosphorique d'où elle ressortait comme une petite fusée, jetant une flamme bleuâtre qui s'éteignait presque aussitôt. On devine l'impression que dut produire sur mon imagination d'enfant cette fête secrète, célébrée avec tant de mystère, au milieu de la nuit, et chaque convive parlant bas : par moment, je ne pouvais tout à fait bannir un sentiment de terreur vague et je ne souriais qu'à demi lorsque Traddles prétendait apercevoir un revenant dans un coin.

Je fus dès lors mis au courant du pensionnat et de tout ce qui lui appartenait ou en dépendait. J'appris que ce n'était pas sans raison que monsieur Creakle s'était vanté d'être un Tartare ; car il était le plus dur et le plus sévère des maîtres de pension, passant la journée à exécuter lui-même ses propres jugements sur les élèves : Steerforth ajoutait que c'était d'ailleurs là tout ce qu'il savait faire, étant aussi ignorant que l'écolier le plus ignare de la pension. Son premier métier ne lui avait pas réussi ; car, avant de se faire maître de pension, il avait été petit marchand de houblon dans un faubourg de Londres, et ayant perdu à ce commerce la dot de mistress Creakle, il avait fini par se déclarer en banqueroute. J'étais étonné de tout ce que savaient mes chers condisciples ; ils m'apprirent encore que l'homme à la jambe de bois, qui s'appelait Tungay, était un autre barbare qui avait autrefois assisté monsieur Creakle dans le trafic du houblon, et s'était même cassé la jambe au service de son maître, ce qui expliquait suffisamment comment ce serviteur dévoué l'avait suivi dans l'exploitation du commerce scolaire ; mais, selon les élèves, à qui cette supposition ne coûtait guère, il avait d'autant plus de titres à la reconnaissance de monsieur Creakle, qu'il était le confident et même le complice de mainte action peu délicate. D'ailleurs, à l'exception de mon-

sieur Creakle, Tungay considérait le reste de l'établissement, maîtres et enfants, comme ses ennemis naturels, mettant tout le bonheur de sa vie à satisfaire sa méchanceté. Monsieur Creakle avait un fils qui n'était pas l'ami de Tungay : ce fils, étant au nombre des maîtres, n'avait pas craint d'adresser quelques remontrances à son père sur quelques abus de sa cruelle discipline : il s'était permis aussi de protester contre la tyrannie exercée sur sa mère. En conséquence, monsieur Creakle l'avait mis à la porte : depuis ce temps-là, me dit-on, mistress et miss Creakle versaient souvent des larmes.

Mais ce que j'appris de plus merveilleux relativement à monsieur Creakle, c'est qu'il y avait dans la pension un élève sur lequel il ne se hasardait jamais à lever la main, et cet élève, c'était J. Steerforth. Steerforth lui-même confirma l'observation, lorsqu'elle fut faite, en disant :

« Je voudrais bien qu'il s'avisât de me toucher.

— Et si on vous touchait? lui demanda un élève timide (ce n'était pas moi). » Steerforth plongeait une allumette dans le phosphore comme pour éclairer sa réponse : « S'il s'en avisait, dit-il, je commencerais par lui asséner un coup de la grosse bouteille d'encre qui est toujours sur la cheminée. » A cette réplique, chacun des auditeurs admira J. Steerforth.

J'appris que monsieur Sharp et monsieur Mell passaient pour être très-mal payés : quand on servait sur la table de monsieur Creakle un plat de viande froide et un plat de rôti chaud, il était à peu près convenu que monsieur Sharp préférait toujours la viande froide : « C'est la vérité pure, » dit Steerforth, le seul élève qui dînât quelquefois à la table des maîtres. « Et sa perruque, dit Traddles, est-ce que monsieur Sharp s'imagine qu'elle lui va bien ? Il ne faut pas qu'il en soit si fier, comme si on ne voyait pas sortir par derrière ses cheveux rouges ? »

Autre anecdote : un des élèves, fils d'un marchand de charbon, payait sa pension avec le mémoire de l'établissement, d'où provenait son sobriquet de monsieur Troc ; au moins avait-on ainsi de bon combustible ; mais la bière de table était, disait-on unanimement, un vol fait aux parents, et le pouding qu'on vantait dans les prospectus n'était qu'une déception. On parla de miss Creakle : tout le monde s'accordait pour dire qu'elle

aimait J. Steerforth ; et, certes, on pouvait le croire, en pensant à la voix agréable de cet élève, à son air distingué, à ses cheveux bouclés, à ses manières aisées.

Et monsieur Mell, que disait-on de lui ? Que ce n'était pas un mauvais homme, mais qu'il n'avait pas six pence vaillant et que l'on croyait savoir que sa mère était pauvre comme Job. Je me souvins de mon déjeuner à l'hospice et de la vieille qui avait appelé monsieur Mell *mon Charlot* ; mais je suis heureux de pouvoir ajouter que je restai là-dessus muet comme un poisson.

Toute cette causerie se prolongea quelque temps après le banquet. Puis, peu à peu, tous les convives gagnèrent leurs couchettes : il ne restait plus que Steerforth et moi, lorsque celui-ci me dit :

« Bonne nuit, petit Copperfield, j'aurai soin de vous.

— Vous êtes bien bon, répondis-je avec gratitude : bonne nuit ; » et j'avoue que je ne fus pas médiocrement heureux de cette assurance de protection de la part d'un élève qui exerçait un tel ascendant sur toute la pension. Qui m'eût prédit qu'un jour?... mais je ne raconte encore que mes souvenirs d'écolier.

VII

MON PREMIER SEMESTRE A SALEM-HOUSE.

Les classes commencèrent tout de bon le lendemain. Je me rappelle quelle impression fut produite sur moi par le tumulte de voix qui remplissait la salle d'études, et par le silence soudain, le silence de mort qui lui succéda, lorsque, après le déjeuner, nous vîmes apparaître monsieur Creakle... il s'arrêta sur le seuil et promena son regard comme le géant du conte lorsqu'il inspecte ses captifs.

Tungay se tenait à côté de monsieur Creakle. Il me sembla qu'il aurait bien pu se dispenser de crier avec un accent si fé-

roce : « SILENCE ! » car nous étions tous immobiles et muets.

Nous vîmes parler monsieur Creakle et nous entendîmes Tun-
gay prononcer à peu près ce discours :

« Or, çà, élèves, voici un nouveau semestre. Attention, s'il vous plaît, à ce que vous allez faire pendant ce nouveau semestre. Je vous engage à être bien appliqués à vos leçons, car je serai appliqué au châtement. Je ne faiblirai pas ; vous aurez beau vous gratter, vous ne gratterez pas les marques que j'imprimerai sur votre peau. A l'ouvrage donc, chaque élève. »

Après ce formidable exorde, monsieur Creakle s'approcha de mon banc et me dit que si j'étais fameux pour mordre, il n'était pas moins fameux pour mordre aussi à sa manière. Et me montrant sa canne : « Que pensez-vous de cette dent, eh !... est-ce une dent bien aiguisée ? Est-ce une double dent ? Croyez-vous qu'elle morde bien, eh ? » A chacune de ces questions, je recevais un coup qui me faisait tressaillir sur mon banc. Je fus bientôt, comme dit Steerforth, un des chevaliers de Salem-House, grâce à cette accolade.

Je partageai cette marque de distinction spéciale avec beaucoup d'autres. Monsieur Creakle, en faisant le tour de la salle, s'arrêtait à chaque élève, et la plupart, les plus petits surtout, avaient aussi l'honneur de sentir la canne sur les épaules : je craindrais de paraître exagérer si je disais que la grande majorité attesta aux autres, par ses cris et ses pleurs, que monsieur Creakle revenait des bains de mer plus tyran que jamais.

Je ne pense pas qu'aucun maître de pension ait joui de sa profession avec un bonheur égal à celui de monsieur Creakle. Frapper les enfants était pour lui un besoin, un appétit qu'il ne pouvait s'empêcher de satisfaire. Il ne résistait pas au plaisir de souffleter un enfant joufflu ; des joues vermeilles exerçaient sur lui une véritable fascination : il les regardait le matin avec une envie inquiète, et la journée ne se passait pas sans qu'il eût trouvé l'occasion d'y appeler une teinte plus foncée encore avec le revers de sa main. J'étais un petit joufflu moi-même et j'en parle en connaissance de cause. Je ne saurais penser à monsieur Creakle aujourd'hui sans éprouver l'indignation désintéressée qui me révolterait si j'avais pu le connaître sans avoir été en son pouvoir ; mais je m'indigne, parce que je sais quelle

incapacité s'alliait à cette brutalité, chez cet homme aussi peu propre à conduire des enfants qu'à être grand-amiral ou général en chef, — deux fonctions dans lesquelles il eût moins fait de mal, à coup sûr, que dans celle de maître de pension.

Et nous, infortunées victimes d'une idole implacable, avec quelle abjection nous cherchions à l'apaiser. Quelle honte ! il me semble aujourd'hui, quelle honte et quelle dégradation, même pour des enfants, d'être si servilement soumis à un homme aussi médiocre !

Je me vois assis à mon pupitre, épiant humblement son regard, tandis qu'il règle le cahier d'une victime qui essuie ses larmes. Un double rang d'élèves épie, comme moi, ce regard funeste avec la même anxiété, ne sachant lequel de nous va avoir son tour. Je crois, en vérité, que, malgré sa feinte indifférence, il nous guette de son côté et jouit malignement de cette cruelle fascination qu'il exerce sur ses jeunes victimes : on le devine à son oblique clignotement, et, bientôt, ayant choisi un second coupable : « Approchez ici ! » lui dit-il. L'infortuné obéit, balbutie une excuse, promet de mieux faire le lendemain : Monsieur Creakle lui lance un quolibet avant de le battre, et nous d'en rire... oui, lâches que nous sommes, nous rions, pâles et tremblants !

Assis à mon pupitre encore, dans l'après-midi d'un jour étouffant de l'été, je sens que je m'assoupis en entendant autour de moi comme le bourdonnement de grosses mouches, et je donnerais tout au monde pour qu'il me fût permis de dormir ; mais monsieur Creakle vient d'entrer, et mon œil le suit, mon œil à demi-ouvert, comme celui d'un jeune hibou luttant contre la lumière. Je succombe enfin, et incline sur mon livre ma tête accablée, croyant l'observer toujours dans mon sommeil ; lui, cependant, est venu sournoisement par derrière, et un coup de canne me réveille en sursaut.

Me voici dans la cour de récréation, ne pouvant l'apercevoir, mais poursuivi par la conviction qu'il ne me perd pas de vue. A une courte distance est la fenêtre de la salle où je sais qu'il est à dîner, et c'est cette fenêtre qui me fascine. Montre-t-il son visage à travers les carreaux, le mien prend une expression de soumission suppliante. Si la fenêtre s'ouvre, le plus hardi des

élèves (excepté Steerforth) interrompt le jeu le plus animé. Un jour, Traddles (le plus chanceux enfant du monde) brisa avec sa balle, une vitre de cette fenêtre. Je frémis au souvenir terrible de cet accident, comme si la balle bondissait de nouveau sur le front sacré de monsieur Creakle.

Pauvre Traddles ! à la fois le plus gai et le plus misérable de tout le pensionnat, il était comme prédestiné aux coups de canne. Je crois qu'il n'y eut pas un jour de ce semestre qu'il n'en reçut, excepté un lundi où il fut quitte pour avoir des coups de règle sur les doigts. Traddles avait un oncle ; il parlait toujours d'écrire à son oncle pour se plaindre, et il n'écrivait jamais ; mais, après avoir caché sa tête un moment sur son pupitre, il la relevait, reprenait son air joyeux, et, avant que ses larmes fussent essuyées, il se remettait à dessiner des squelettes sur son ardoise. Je ne pouvais, au commencement, m'expliquer quel plaisir trouvait Traddles à dessiner des squelettes, et, pendant quelque temps, je le considérais comme une espèce d'ermite qui, par ces emblèmes de notre vie mortelle, cherchait à se rappeler que les coups de canne ne pouvaient durer toujours ; mais je crois qu'il dessinait plutôt ces figures que d'autres, parce qu'elles étaient plus faciles, n'exigeant aucune variété de physionomie.

C'était, d'ailleurs, un enfant plein d'honneur que Traddles, estimant que le devoir inviolable des élèves était de ne jamais se trahir les uns les autres. En maintes occasions, ce sentiment-là lui coûta cher, une fois particulièrement : Steerforth avait ri à la chapelle, et le bedeau, pensant que c'était Traddles, l'expulsa de son banc. Je le vois sortir, sous la garde du bedeau, au milieu des fidèles scandalisés. Il ne voulut jamais dire quel était le vrai coupable, quoiqu'il fût puni le lendemain et passât plusieurs heures au cachot, d'où il sortit avec tout un cimetière de squelettes dessinés sur son dictionnaire latin. Mais il eut sa récompense : Steerforth déclara qu'il n'y avait rien du *capon* dans Traddles, et nous sentîmes tous que c'était là un grand éloge. Quant à moi, j'aurais consenti à bien des choses (quoique moins brave que Traddles et plus jeune) pour mériter une récompense semblable.

C'était pour moi un beau spectacle que de voir Steerforth nous

précéder à la chapelle en donnant le bras à miss Creakle. Je ne croyais pas miss Creakle aussi jolie que la petite Émilie, et je ne l'aimais pas (je n'eusse pas osé) ; mais elle me semblait une jeune personne extraordinairement attrayante et d'une distinction supérieure. Quand Steerforth, en pantalon blanc, portait son ombrelle, j'étais fier de connaître Steerforth, et je comprenais qu'il était impossible qu'elle ne l'aimât pas. Monsieur Sharp et monsieur Mell étaient, à mes yeux, deux personnages notables ; mais Steerforth était à monsieur Sharp et à monsieur Mell ce que le soleil est à deux astres secondaires.

Steerforth continua de me protéger, et son amitié me fut très-utile, personne n'osant tourmenter quelqu'un qu'il honorait de son appui. Il ne me protégeait pas contre les sévérités de monsieur Creakle, — l'aurait-il pu ? mais, chaque fois que j'étais traité plus cruellement que d'ordinaire, il me répétait que je manquais de son énergie, et qu'à ma place il ne se laisserait pas tyranniser ainsi. C'était un encouragement dont je lui savais gré : la barbarie même de monsieur Creakle eut cela de bon pour moi, qu'elle me débarrassa de mon écriteau. Il s'aperçut qu'il me servait en partie de bouclier contre ses coups de canne, et il ne tarda pas à me le faire ôter pour cette raison.

Une circonstance particulière cimentait mon intimité avec Steerforth : ce fut pour moi un sujet d'orgueil, quoique non sans inconvénients. Je ne sais plus à quel propos je comparais, un jour, quelqu'un à l'un des héros de *Peregrine Pickle* : « Vous avez donc lu ce roman ? me demanda Steerforth, le soir, quand nous montâmes au dortoir.

— Ce roman et plusieurs autres, lui répondis-je en lui expliquant comment.

— Et vous en souvenez-vous ?

— Oui, certainement, » répliquai-je ; car j'avais, en effet, une excellente mémoire.

— Eh bien ! savez-vous ? mon petit Copperfield, me dit Steerforth, vous me les raconterez. J'ai quelque peine à m'endormir, et je me réveille toujours de bonne heure chaque matin ; nous repasserons tous vos romans, les uns après les autres : nous en ferons une sorte de *Mille et une Nuits*. »

Je me sentis très-flatté de ce projet et nous commencâmes à

P'écouter le même soir. Ah ! comme je dus arranger mes auteurs favoris en me rendant leur interprète ! Mais j'avais la foi du lecteur ingénu, et peut-être une certaine manière de raconter avec une simplicité sérieuse qui devait plaire à mes auditeurs.

Malheureusement, j'avais souvent envie de dormir, ou j'étais peu en train de continuer une histoire, et c'était alors une tâche pénible qu'il fallait toutefois accomplir à tout prix... Comment désappointer Steerforth ! comment songer à lui déplaire ! Puis, le matin, si je me sentais fatigué et disposé à goûter une heure de repos de plus, o'était peu amusant d'être réveillé comme la sultane Scheherazade et forcé de débiter de longues aventures avant que la cloche sonnât. Mais Steerforth était un auditeur résolu, et comme, en retour, il m'expliquait mes leçons d'arithmétique, mes versions ou tout ce qu'il y avait de difficile dans mes devoirs de classe, je gagnais quelque chose à notre transaction : je veux cependant me rendre cette justice que je n'étais excité par aucun motif d'intérêt ou de crainte. J'admirais et j'aimais Steerforth : son approbation me dédommageait amplement.

Steerforth avait d'ailleurs des attentions pour son conteur, et il me le prouva dans une circonstance où Traddles et les autres durent subir le supplice de Tantale. Dans le second mois du semestre arriva la lettre promise de Peggoty, — aimable lettre accompagnée d'un gâteau au milieu de deux douzaines d'oranges et de deux bouteilles de vin de primevère. Comme de raison, je tressai ce trésor aux pieds de Steerforth pour qu'il en disposât.

« Non, mon petit Copperfield, me dit-il, le vin servira à vous humecter le gosier quand vous me conterez des histoires. »

Je rougis à cette idée et le priai modestement d'y renoncer. Mais il prétendit avoir observé que je m'enrouais quelquefois et il voulait que personne ne me fit tort d'une goutte. Il s'empara donc des bouteilles qu'il enferma dans sa malle, près de son lit, et le contenu m'en fut administré par lui-même, toutes les fois qu'il jugeait que j'avais besoin d'être rafraîchi, au moyen d'un tuyau de plume adapté au bouchon. Parfois, pour rendre le spécifique souverain, il y ajoutait un quartier d'orange ou une pastille de menthe, et quoique tout cela ne composât pas précisément un stomachique selon l'ordonnance de la Faculté, j'avais avec reconnaissance.

Peregrine Pickle dut bien durer plus d'un mois, et plus d'un mois aussi chacune de mes autres histoires. Ce qu'il y a de certain, c'est que la pension avait encore sa provision de contes lorsque le conteur eut épuisé ses rafraîchissements. Pauvre Traddles.... je ne pense jamais à cet élève sans avoir à la fois envie de rire et de pleurer... Il remplissait à côté de moi les fonctions du chœur dans les pièces antiques, affectant des convulsions de rire aux endroits plaisants, et tremblant comme la feuille quand survenait une péripétie alarmante. J'en étais quelquefois embarrassé. Une de ses plaisanteries habituelles était de prétendre ne pouvoir s'empêcher de claquer des dents dès qu'il était question de certain alguazil des Aventures de Gil Blas, et lorsque Gil Blas rencontra à Madrid le capitaine des voleurs, mon infortuné bouffon feignit un tel accès d'épouvante, qu'il finit par être entendu par monsieur Creakle, qui rôdait dans le corridor comme un chat en quête d'une proie : Traddles fut fustigé d'importance, atteint et convaincu d'avoir troublé l'ordre dans le dortoir.

Tout ce qu'il y avait en moi de romanesque et de rêveur, fut entretenu et surexcité par ces continuels récits d'histoires et de contes faits dans l'obscurité : sous ce rapport, c'était un exercice dangereux. Mais j'étais stimulé par la gloriole de me voir aimé et recherché comme un élève précieux pour amuser les autres ; car mon petit talent fit du bruit parmi nos camarades. Dans une pension dirigée par un système de cruauté, que ce soit un sot ou un homme capable qui y préside, on risque de ne pas apprendre grand'chose. Je crois que les élèves de monsieur Creakle étaient aussi ignorants qu'aucun écolier au monde ; ils étaient trop souvent maltraités et battus pour apprendre : qu'apprendrait dans la vie ordinaire un homme tourmenté par une incessante persécution ? Mais ma petite vanité et le secours de Steerforth développèrent ma jeune intelligence, et, quoique je ne fusse guère moins puni que les autres, je faisais exception en ramassant réellement quelques bribes d'instruction.

Je dus aussi beaucoup aux soins de monsieur Mell, qui avait conçu pour moi une affection dont je me souviens avec gratitude. Cela m'affligeait d'observer que Steerforth le traitait avec un dénigrement systématique et saisissait volontiers l'occasion

de blesser son amour-propre. J'en étais d'autant plus chagrin que, n'ayant aucun secret pour Steerforth, je lui avais confié notre visite aux deux pauvresses, et j'avais toujours peur que Steerforth n'en parlât pour humilier l'infortuné sous-maître.

Nous ne nous doutions guères, ni lui ni moi, des conséquences qu'aurait l'introduction de mon insignifiante personne dans cette maison de charité où je m'endormis au son de la flûte, sous l'ombre des deux plumes de paon.

Un jour que monsieur Creakle avait gardé la chambre par indisposition, ce qui naturellement répandait une vive joie parmi nous, la classe du matin avait été très-bruyante. En vain le redoutable Tungay se présenta jusqu'à trois fois pour rétablir l'ordre et prendre les noms des plus turbulents. La jambe de bois n'en imposa guère. On était sûr d'être puni le lendemain, on voulait au moins jouir d'un jour de liberté.

C'était un samedi, et l'usage en faisait presque un demi-congé ; mais le temps n'étant pas favorable pour une promenade, nous reçûmes l'ordre de rentrer en classe dans l'après-midi. Nous aurions pu troubler le repos de monsieur Creakle en jouant sous ses fenêtres, et l'on se contenta de nous imposer quelques devoirs faciles, préparés pour la circonstance. C'était le jour de la semaine où monsieur Sharp sortait pour faire friser sa perruque ; de sorte que monsieur Mell, à qui incombait toujours la corvée, présidait seul à l'étude.

Si je pouvais associer l'image d'un ours ou d'un taureau avec un homme aussi doux que monsieur Mell, je le comparerais à un de ces animaux assailli par une meute de chiens. Je me le rappelle, au plus fort de la tempête, appuyant sa tête brûlante sur sa main osseuse et cherchant misérablement à poursuivre son travail au milieu d'un tumulte qui aurait donné le vertige à l'orateur de la chambre des Communes. Il y avait des élèves qui quittaient leurs places pour aller dans un coin jouer au chat ; il y en avait qui riaient, il y en avait qui chantaient, d'autres qui parlaient haut, d'autres qui dansaient ; il y en avait qui hurlaient, il y en avait qui piétinaient, qui pirouettaient sur leurs talons autour de la classe, faisant la grimace à monsieur Mell, le singeant derrière son dos ou même en face, le tournant en dérision, ridiculisant sa pauvreté, ses bottes, son habit

râpé, sa mère, tout ce qui aurait dû être respecté par eux.

« Silence ! s'écria monsieur Mell se levant tout à coup et frappant avec un livre sur son pupitre. Qu'est-ce que cela signifie ? Impossible de le supporter. C'est à en devenir fou. Comment pouvez-vous, messieurs, vous conduire ainsi envers moi ? »

C'était avec mon livre qu'il avait frappé sur son pupitre. Et comme j'étais en ce moment à côté de lui, je suivis son regard d'indignation promené autour de la salle où les élèves s'arrêtaient tout à coup, quelques-uns surpris, quelques-uns un peu intimidés, d'autres éprouvant un regret peut-être.

La place de Steerforth était à l'extrémité de la salle : il se trouvait là adossé négligemment à la muraille, les mains dans les goussets et regardant monsieur Mell avec les lèvres à demi closes de quelqu'un qui siffle.

« Silence, monsieur Steerforth ! lui dit monsieur Mell.

— Silence vous-même, répliqua Steerforth devenant rouge ; à qui parlez-vous donc ?

— Asseyez-vous ! dit monsieur Mell.

— Asseyez-vous vous-même, répondit Steerforth, et occupez-vous de vos affaires. »

Il se fit un chuchotement d'approbation ; mais monsieur Mell était si pâle que le silence se rétablit immédiatement : un élève, qui s'était avancé en imitant sa mère, la main tendue à l'aumône, renonça à cette parodie et prétendit n'avoir voulu que le prier de tailler sa plume.

« Pensez-vous, Steerforth, dit monsieur Mell, que j'ignore quelle influence vous pouvez exercer sur tous ici ? — (et en parlant il posa machinalement, je suppose, sa main sur ma tête.) Ne vous ai-je pas vu, il y a quelques minutes, excitant les autres à m'outrager de toutes les manières ?

— Je ne me donne pas la peine de penser à vous, dit froidement Steerforth, c'est là toute ma réponse.

— Pouvez-vous bien, monsieur, poursuivit monsieur Mell les lèvres frémissantes, pouvez-vous bien abuser de votre favoritisme pour insulter un gentleman ?

— Un quoi ? où est-il ce gentleman ? » demanda Steerforth avec ironie.

Ici quelqu'un s'écria : « Fi ! J. Steerforth, c'est indigne ! » Ce quelqu'un était Traddles : Monsieur Mell l'arrêta aussitôt en lui intimant de se taire, et il reprit :

« Oui, pour insulter quelqu'un qui n'est pas dans une situation heureuse, monsieur, et qui ne vous a jamais offensé en rien. A votre âge, monsieur, vous pouvez comprendre fort bien les mille raisons qu'il y aurait de ne pas agir ainsi ; c'est donc un acte vil et bas que vous commettez. Vous pouvez maintenant vous asseoir ou rester debout, comme il vous plaira, monsieur... Copperfield, continuez votre leçon.

— Copperfield, un moment ! dit Steerforth qui s'avança au milieu de la salle. Je veux vous apprendre une chose, monsieur Mell, une fois pour toutes. Quand vous prenez la liberté de me traiter de vil ou de bas, savez-vous ce que vous êtes : un impudent mendiant ! Vous êtes toujours un mendiant, vous le savez ; mais quand vous me manquerez, vous serez un impudent mendiant. »

Je ne sais trop ce qui allait se passer entre eux : monsieur Mell aurait-il frappé Steerforth ou Steerforth aurait-il frappé monsieur Mell ? Peut-être n'en avaient-ils l'intention ni l'un ni l'autre ; mais soudain tous les élèves furent comme pétrifiés : monsieur Creakle se montra au milieu d'eux avec Tungay à sa droite ; mistress et miss Creakle, effrayées, s'étaient arrêtées à la porte. Monsieur Mell, les coudes sur son pupitre et le visage dans ses mains, observa lui-même le silence.

« Monsieur Mell, lui dit monsieur Creakle en le secouant par le bras, et, malgré sa voix éteinte, on l'entendit si clairement que l'homme à la jambe de bois jugea inutile de répéter ses paroles, monsieur Mell, vous ne vous êtes pas oublié, j'espère ?

— Non, monsieur non, répondit le sous-maître en se découvrant le visage et se frottant les mains avec tous les signes d'une vive agitation.. Non, monsieur, non. Je ne me suis pas oublié, monsieur, et je voudrais... que vous vous fussiez un peu plus tôt souvenu de moi, monsieur Creakle. C'eût été de votre part, monsieur, un témoignage de bienveillance et de justice, ajouterai-je ; cela m'eût épargné quelque chose. monsieur. »

Monsieur Creakle, fixant sur monsieur Mell son regard le plus dur et s'appuyant sur l'épaule de Tungay, se tourna vers Steerforth et dit :

« Voyons, monsieur, puisque monsieur Mell ne daigne pas me l'apprendre, de quoi donc s'agit-il ? »

Steerforth éluda d'abord de répondre, se contentant de jeter sur son adversaire un regard de colère méprisante : j'avoue qu'en comparant alors l'air fier de Steerforth et l'air humilié de monsieur Mell, c'était l'élève qui avait sur le maître tous les avantages d'une noble distinction. Enfin Steerforth se décida à parler :

« Demandez-lui, monsieur, dit-il à monsieur Creakle, ce qu'il entend par favoritisme ? »

— Favoritisme ! répéta monsieur Creakle dont les veines frontales se gonflèrent insensiblement, favoritisme ! qui a parlé de favoritisme ?

— C'est monsieur Mell, dit Steerforth.

— Je vous prie, monsieur, » reprit monsieur Creakle se tournant avec colère du côté de son sous-maître, « je vous prie, qu'entendez-vous par là ? »

— J'entendais, monsieur, répondit monsieur Mell d'un ton modeste, qu'aucun élève n'a le droit de se prévaloir des privilèges du favoritisme pour me dégrader.

— Pour vous dégrader ! *vous !* dit monsieur Creakle se croisant les bras et fronçant les sourcils. Eh ! non Dieu, permettez-moi de vous demander... monsieur, comment vous appelez-vous... si, en parlant de favoritisme, vous avez eu pour moi le respect que vous me devez ? pour moi, monsieur, qui suis le principal de cet établissement et celui de qui vous tenez votre place.

— Monsieur, répondit monsieur Mell, je conviens que je ne l'eusse pas fait si j'avais été de sang-froid »

Ici Steerforth intervint de nouveau en ces termes :

« Il a dit encore que j'étais vil, que j'étais bas, et moi je l'ai appelé un mendiant. Si j'avais été de sang-froid, moi aussi, je ne l'eusse pas appelé mendiant ; mais je l'ai fait et je suis prêt à en subir les conséquences. »

Ce discours nous parut à tous un discours courageux, et il nous enthousiasma pour Steerforth, sans qu'aucun de nous se

donnât la peine de considérer quelles pouvaient être ces conséquences que Steerforth avait le courage de braver.

« Votre franchise vous honore, Steerforth, dit monsieur Creakle, oui, elle vous honore certainement, quoique je sois surpris, je dois le déclarer, que vous appliquiez un pareil terme à quelqu'un qui est employé et payé dans ce pensionnat. »

Steerforth fit entendre un petit ricanement.

« Ce n'est pas répondre, monsieur, à ma remarque, dit monsieur Creakle. J'attends quelque chose de plus explicite, Steerforth. »

Si monsieur Mell avait paru vulgaire à mes yeux d'enfant à côté du beau et fier élève, je ne saurais dire combien plus vulgaire, en ce moment, m'apparut monsieur Creakle.

« Qu'il ose le nier, dit Steerforth. »

— Nier qu'il est un mendiant, Steerforth ? s'écria monsieur Creakle. Où donc va-t-il mendier ?

— S'il n'est pas un mendiant lui-même, sa plus proche parente en est une, dit Steerforth, n'est-ce pas la même chose ? »

Steerforth me regarda et monsieur Mell appuya doucement sa main sur mon épaule : s'il eût détaché ses yeux de ceux de Steerforth pour examiner les miens, il aurait pu y lire l'expression de mon remords.

« Puisque vous voulez que je me justifie, continua Steerforth, et que je m'explique, — ce que j'entends, c'est que sa mère vit d'aumônes dans une maison de charité. »

La main de monsieur Mell ne quitta pas mon épaule, et je crus entendre qu'il se disait tout bas à lui-même : « Je m'y attendais. »

Monsieur Creakle se tourna vers son sous-maître avec un front sévère et une politesse affectée :

« Vous avez entendu, monsieur Mell, dit-il, ayez l'obligeance de démentir ceci devant toute la pension. »

— Monsieur, répondit monsieur Mell au milieu d'un profond silence, je n'ai rien à démentir ; ce qu'il a dit est vrai.

— Alors soyez assez bon, poursuivit monsieur Creakle en promenant son regard dans la salle, soyez assez bon pour déclarer publiquement si je savais jusqu'à ce matin ce que je viens d'apprendre.

— Je ne crois pas que vous l'ayez su directement, répliqua monsieur Mell.

— Vous ne croyez pas, vraiment, mon cher monsieur Mell ?

— Je ne crois pas, veux-je dire, que vous ayez jamais supposé que je fusse dans une situation brillante, répondit le sous-maître. Vous savez quelles fonctions je remplis ici.

— Puisque vous en venez là, dit monsieur Creakle dont les veines se gonflèrent de plus en plus, je crains que vous ayez pris mon établissement pour une école de charité. Monsieur Mell, nous nous quitterons, s'il vous plaît. Le plus tôt sera le mieux.

— Le plus tôt... c'est à l'instant, monsieur, dit monsieur Mell.

— Comme il vous plaira, repartiit monsieur Creakle.

— Je prends congé de vous, monsieur Creakle, et de vous tous, messieurs, dit monsieur Mell promenant son regard autour de lui et me frappant de nouveau doucement sur l'épaule. James Steerforth, le meilleur souhait que je puisse vous laisser en partant, c'est que vous ayez honte un jour de ce que vous avez fait aujourd'hui. Quant à présent, je ne voudrais pas de vous pour être mon ami ni l'ami de qui m'intéresse. »

Une dernière fois il posa la main sur mon épaule ; puis, prenant sa flûte et quelques volumes dans son pupitre, il quitta la pension avec tout son bagage sous le bras. Monsieur Creakle fit alors un discours par l'organe de Tungy, remerciant Steerforth d'avoir défendu (quoique trop chaucement peut-être) l'indépendance et la considération de Salem-House : il conclut par donner une poignée de main à Steerforth, et nous poussâmes trois acclamations... Ces trois acclamations étaient pour Steerforth aussi, je suppose, ou du moins, si j'y mêlai ma voix, ce fut pour lui, malgré le sentiment pénible dont je ne pouvais me défendre. Enfin monsieur Creakle donna quelques coups de canne à Traddles pour le punir de pleurer au lieu d'applaudir comme les autres au départ de monsieur Mell. Après cette exécution, il retourna à son lit ou à son sofa.

Ainsi laissés à nous-mêmes, nous échangeâmes entre nous des regards très-peu triomphants. Quant à moi, j'éprouvais un tel remords de ce qui était arrivé, que j'aurais pleuré, je crois, comme Traddles, si je n'avais craint ce paraître désertier la cause de mon ami Steerforth... ou plutôt de mon protecteur,

quand je pense à la distance qui séparait mon âge du sien. Il en voulait beaucoup à Traddles et il lui dit qu'il était bien aise d'avoir appris à le connaître.

Le pauvre Traddles, qui cherchait déjà à se distraire des derniers coups de canne qui venaient de lui être administrés en créant une nouvelle famille de squelettes, selon sa coutume, répondit qu'il se moquait du déplaisir de Steerforth et qu'il croyait que monsieur Mell avait été indignement traité.

« Et qui l'a traité indignement, femmelette que vous êtes? lui dit Steerforth.

— Vous-même, répondit Traddles.

— Et qu'ai-je fait à Mell?

— Ce que vous lui avez fait? répliqua Traddles, vous avez blessé son amour-propre et vous l'avez privé de sa place.

— Son amour-propre! répéta Steerforth dédaigneusement, son amour-propre reprendra le dessus, j'en suis certain; son amour-propre n'est pas le vôtre, mademoiselle Traddles; quant à sa place... fameuse place, n'est-ce pas? Pensez-vous que je ne vais pas écrire à ma mère pour qu'on lui compte une indemnité. »

Nous trouvâmes que Steerforth exprimait là de nobles intentions : il avait pour mère une veuve riche qui, disait-on, ne refusait rien à son fils. Nous finîmes par être tous enchantés de voir Traddles si bien relevé et nous exaltâmes Steerforth presque au troisième ciel, — surtout lorsqu'il nous eut déclaré, comme il daigna nous le répéter, qu'il n'avait rien fait que dans notre intérêt.

Il eut beau dire, se soir-là, tandis que je racontais une histoire dans l'obscurité du dortoir, plus d'une fois je crus entendre la vieille flûte de monsieur Mell résonner mélancoliquement à mon oreille, et lorsque Steerforth s'endormit, je me trouvai très-malheureux en fermant les yeux pour m'endormir moi-même, parce que je pensais que probablement l'infortuné sous-maître cherchait quelque part à se consoler avec son instrument bien-aimé.

Je l'oubliai, néanmoins, en admirant toujours Steerforth qui, jusqu'à l'arrivée de son successeur, entreprit de le remplacer avec l'air aisé d'un amateur, sans le secours d'un livre, comme

s'il savait tout par cœur. Le nouveau sous-maître n'entra pas en fonctions sans avoir dîné à la table de monsieur Creakle avec Steerforth, à qui il fut ainsi présenté pour que celui-ci en pût dire son opinion. Steerforth le trouva à son gré et nous le vanta comme très-supérieur à monsieur Mell. Peut-être l'était-il réellement, mais il ne prit pas pour m'instruire la même peine que monsieur Mell avait prise.

Plusieurs raisons me feront enregistrer ici un autre événement qui, en dehors des incidents journaliers de l'école, fit époque pour moi parmi ceux du semestre.

Une après-midi, la grosse voix de Tungay vint crier dans la salle : « Une visite pour Copperfield ! »

Quelques mots ayant été échangés entre monsieur Creakle et Tungay pour décider entre eux où la visite serait reçue, on m'ordonna d'aller la recevoir dans le réfectoire. J'y courus tout troublé, me demandant qui ce pouvait être, pensant d'abord à monsieur ou à miss Murdstone, puis à ma mère, et à cette dernière idée, ma main, déjà sur le loquet de la porte, ne le leva pas ; je m'arrêtai pour soulager mon cœur par un sanglot.

En entrant, je ne vis d'abord personne ; quand mon émotion se fut calmée, je reconnus messieurs Peggoty et Cham qui, serrés contre le mur, me saluaient à grands coups de chapeaux. Je ne pus m'empêcher de rire, mais ce fut surtout de plaisir : les larmes vinrent après le rire dans l'échange de nos cordiales poignées de main... larmes de plaisir encore. Monsieur Peggoty s'écria que j'étais bien grandi ; Cham fit la même exclamation. Je leur demandai comment étaient ma mère, la bonne Peggoty, mistress Gumidge et la petite Kémilie, — série de questions sur lesquelles ils me satisfirent de leur mieux ; puis, après un intervalle de silence, monsieur Peggoty tira de sa poche deux énormes homards, une large écrevisse de mer et un grand sac plein de crevettes :

« Nous n'avons pas oublié que vous les aimiez, dit-il ; c'est la vieille mère, la veuve de l'ancien qui les a fait bouillir. »

Je remerciai.

Monsieur Peggoty m'apprit ensuite comment sa sœur ayant su qu'il devait conduire sa barque de Yarmouth jusqu'à Gravesend, elle lui avait envoyé mon adresse en lui recomman-

dant de ne pas manquer de venir me voir à Salem-House : « Or le vent et la marée aidant, ajouta-t-il, nous sommes venus comme vous voyez ! »

J'étais de plus en plus ravi, et les questions se multipliaient : « Vous me trouvez bien grandi et bien développé, dis-je à monsieur Peggoty ; mais la petite Émilie doit être, comme moi, bien changée ? »

— Oh ! répondit-il, c'est une petite femme à présent ! » et, avec l'enthousiasme d'une affection vraiment paternelle, monsieur Peggoty me racontait tous les progrès, toutes les perfectionnements de cette charmante petite femme, lorsque Steerforth survint, et, me voyant dans un coin avec deux étrangers, interrompit une chanson qu'il fredonnait pour me dire : « Je ne savais pas que vous étiez ici, mon cher Copperfield. »

En effet, monsieur Creakle n'avait pas jugé à propos de me faire recevoir deux pêcheurs, même endimanchés, dans le salon réservé aux visites.

« Ne vous en allez pas, Steerforth, lui répondis-je ; car, dans mon petit orgueil, je n'étais pas fâché de présenter à mes deux visiteurs un ami tel que Steerforth ni de faire connaître à celui-ci qui étaient messieurs Peggoty et Cham : Ne vous en allez pas, Steerforth, je vous prie. Voici deux mariniers de Yarmouth, — braves et excellentes gens, — des parents de ma bonne, et venus de Gravesend pour me voir.

— Oui, oui, dit Steerforth revenant sur ses pas, je serais charmé de faire leur connaissance. Je vous salue, messieurs. »

Quelle aisance dans ses manières ! quelle grâce naturelle et quelle distinction ! Sa voix avait un timbre si séduisant. Ah ! il avait réellement un attrait auquel peu de personnes pouvaient résister ! Je ne fus pas surpris qu'il produisît son effet ordinaire sur l'oncle et le neveu.

« Quand vous verrez ma chère Peggoty, leur dis-je, ou quand Émilie lui écrira, je veux qu'on sache à la maison que monsieur Steerforth est bien bon pour moi, et que sans lui je ne sais pas ce que je deviendrais ici.

— Allons donc, n'allez rien dire de cela ! s'écria Steerforth en riant.

— Et si monsieur Steerforth vient jamais dans le comté de

Suffolk, soyez certain, monsieur Peggoty, poursuivis-je, que je l'emmènerai à Yarmouth pour voir votre maison. Jamais vous n'avez vu une maison pareille, Steerforth, elle est faite d'un navire.

— Vraiment ? dit Steerforth, faite d'un navire ! C'est bien alors la maison qu'il fallait à un marin bâti comme celui-là !

— Vous avez raison, mon jeune monsieur, s'écria Cham tout fier du compliment adressé à son oncle, c'est un marin bien bâti ! »

Monsieur Peggoty ne fut pas moins charmé que son neveu, quoique sa modestie l'empêchât de le crier aussi haut que Cham.

« Merci, monsieur, merci, dit-il, je fais de mon mieux mon métier, voyez-vous !

— C'est tout ce que les plus grands génies peuvent faire, répliqua Steerforth ; » et les bonnes paroles échangées entre nous ne s'arrêtèrent pas là, tant nous étions contents les uns des autres.

Quand monsieur Peggoty et Cham eurent enfin pris congé de nous, ce fut secrètement que nous transportâmes les homards et les crevettes dans le dortoir, où nous fîmes un grand festin. Hélas ! le pauvre Traddles joua seul de malheur, comme d'habitude. Il fut réveillé au milieu de la nuit par d'horribles coliques ; c'était une indigestion, pour laquelle il fallut avaler je ne sais combien d'amères pilules et de médecines noires. Puis, après avoir été drogué, comme il refusa d'avouer ce qui l'avait rendu malade, il reçut en punition des coups de canne et eut six chapitres du Nouveau Testament à traduire du grec.

Mes souvenirs du reste de ce semestre sont un chaos de nos leçons de chaque jour, de mauvais dîners où le mouton et le bœuf rôtis et bouillis alternaient avec le bœuf et le mouton bouillis et rôtis, de poudings à la graisse et de tartines de beurre, de rudiments avec des oreilles à chaque page, d'ardoises écornées ou fendues, et de cahiers tachés de larmes, de coups de canne et de coups de règle, de cheveux tondus, de dimanches pluvieux, et de nos récréations d'hiver dans la grande salle d'étude, vaste réfrigérant où nous grelottions du matin au soir, etc.

A la fin, au milieu de cette atmosphère de poussière et

d'encre, l'idée lointaine des vacances, après être restée longtemps comme un point imperceptible et stationnaire à l'horizon, s'avança vers nous comme une réalité de plus en plus prochaine; après avoir compté par mois, nous comptâmes par semaines et puis par jours. Alors aussi je me demandai avec inquiétude si l'on me ferait venir auprès de ma mère; quelle joie lorsque Steerforth m'apprit tenir de monsieur Creakle que l'on avait écrit à ce personnage de m'envoyer à Blunderstone, et que ma place était même retenue dans la diligence de Yarmouth!

Lecteur, me voilà en chemin dans l'intérieur de cette diligence : le sommeil m'a gagné, je rêve, je crois être encore à Salem-House : quel est le bruit qui m'a réveillé? Loué soit le ciel, c'est le cocher qui fait claquer son fouet, ce n'est pas monsieur Creakle brisant sa canne sur les épaules de Traddles.

VIII

MES VACANCES DE LA NOËL.

Nous arrivâmes, avant le jour, à l'auberge où s'arrêtait la diligence : ce n'était pas celle à laquelle était attaché mon ami le garçon qui m'avait si bien aidé à faire honneur à mon dîner. On me conduisit à une petite chambre avec un DAUPHIN peint sur la porte. J'avais bien froid, malgré une tasse de thé qu'on m'avait servie devant un grand feu dans une pièce du rez-de-chaussée. Après m'être déshabillé au plus vite dans la chambre du dauphin, je fus très-heureux de pouvoir m'enfoncer dans le lit du dauphin, de me mettre autour de la tête les draps du dauphin et de m'endormir dans le lit du dauphin!

M. Barkis, le voiturier, devait venir me chercher le matin à neuf heures. Je me levai à huit, un peu fatigué encore après un si court sommeil, mais je tenais à être prêt. Monsieur Barkis me reçut exactement comme s'il s'était écoulé tout juste cinq minutes depuis notre dernier voyage, plaça ma malle dans sa voiture,

m'y fit monter, s'assit lui-même sur le siège et mit le cheval à son pas accoutumé.

« Vous vous portez bien, monsieur Barkis ? » lui dis-je, pensant lui être agréable.

Monsieur Barkis, pour toute réponse, passa sa manche sur son visage.

« Je fis votre commission, j'écrivis à Peggoty, repris-je, espérant le rendre plus communicatif.

— Ah ! dit monsieur Barkis assez sèchement.

— Est-ce que j'ai mal fait ?

— Non, mais elle n'a pas répondu.

— Y avait-il donc une réponse ?

— Quand un homme dit *qu'il veut bien*, c'est comme s'il disait qu'il attend une réponse, dit monsieur Barkis avec un air grognon.

— Désirez-vous que je le lui rappelle ?

— Volontiers, répliqua-t-il, je vous serai obligé de lui dire cette fois : Barkis veut bien et il attend une réponse..... A propos, quel est son nom ?

— Peggoty.

— Est-ce son nom de chrétienne ou son nom de famille ?

— Peggoty est son nom de famille, son nom de baptême est Clara.

— Ah ! dit monsieur Barkis. » Et trouvant là sans doute un sujet de réflexion profonde, il prit un air rêveur comme s'il sifflait en dedans :

« Eh bien ! répéta-t-il au bout de quelque temps, dites-lui que Barkis veut bien et qu'il attend une réponse.

— Je vous le promets, monsieur Barkis ; » et sur cette assurance le taciturne voiturier retomba dans son silence jusqu'à ce que nous fussions arrivés, après avoir tiré toutefois de sa poche un morceau de craie blanche et écrit en forme de *memorandum*, sur la bâche de sa voiture : CLARA PEGGOTY !

Ah ! quelle étrange sensation de retourner à la maison quand ce n'est plus la *maison* pour nous, quoique tous les objets qu'on voit vous rappellent le temps où elle l'était encore ! qu'il me semblait loin dans le passé, ce temps où ma mère, Peggoty et moi, nous étions tout les uns pour les autres, sans que per-

sonne s'interposât entre nous ! souvenirs qui me semblaient être ceux d'un rêve que je ne ferais plus ! J'en ressentis une telle tristesse, que je ne savais comment expliquer la joie avec laquelle j'étais parti de Salem-House, et je crois que j'en aurais de bon cœur repris le chemin pour me retrouver avec Steerforth ; mais au moment où je faisais cette réflexion amère, les vieux ormes agitaient sur ma tête leurs branches dépouillées de feuilles en éparpillant les derniers débris des nids de grolles.

Le voiturier déposa ma malle à la grille du jardin et me laissa là. Je m'engageai dans le sentier qui conduisait à la maison ; regardant les fenêtres et craignant à chaque fois d'y voir apparaître monsieur ou miss Murdstone. Mais personne. Je parvins inaperçu jusqu'à la porte du vestibule, et ayant l'habitude de l'ouvrir, j'entrai, sans frapper, d'un pas timide.

Mon Dieu, quel ressouvenir de ma première enfance réveille en moi le son de la voix que j'entends dans le salon ! Ma mère murmure un chant que je crois reconnaître, quoique nouveau pour mon oreille, un chant que je comparerais à la voix de ces figures amies dont on cherche à démêler les traits au retour d'une longue absence. Ah ! si j'ai déjà entendu cet air et ces paroles, ce doit être lorsqu'elle me berçait dans ses bras pour appeler le sommeil.

Le murmure mélancolique de la voix de ma mère me révélait qu'elle était seule... Je me glissai sans bruit dans le salon ; elle était assise au coin du feu, seule en effet, dans ce sens qu'elle n'avait d'autre compagnon qu'un petit enfant à qui elle donnait le sein et qui entourait son cou de ses petites mains. Elle le contemplait en lui chantant le refrain qui m'avait si tendrement ému.

« Ma mère ! » A ce mot que je prononçai sur le seuil de la porte, elle tressaillit et poussa un cri. Mais, en me voyant, elle m'appela son cher Davy, son cher enfant ! et, venant au devant de moi jusqu'au milieu du salon, s'agenouilla, me baisa et pressa ma tête sur son sein, près de la petite créature qu'elle y abritait en portant sa main à mes lèvres.

Ah ! si j'avais pu mourir... mourir ainsi, avec le sentiment qui me remplissait le cœur ! le ciel se fût ouvert pour moi, j'en suis certain.

« C'est ton frère, dit ma mère en me caressant : Davy, mon pauvre enfant, mon chéri ! »

Et elle me couvrait de baisers en passant ses bras autour de mon cou, lorsque survint Peggoty accourant, Peggoty qui se mit à faire des folies à côté de nous pendant un quart d'heure.

Je n'étais pas attendu si tôt, le voiturier ayant de beaucoup devancé l'heure de son voyage habituel : monsieur et miss Murdstone, qui étaient allés faire une visite dans le voisinage, ne devaient pas être de retour avant la nuit. Je n'avais pas espéré cela. Je n'avais pas pensé que nous pourrions nous retrouver une fois encore tous les trois ensemble : il me sembla que nous étions revenus au temps où j'étais si heureux.

Nous dinâmes auprès du feu. Peggoty voulait nous servir, mais ma mère exigea qu'elle se mît à table avec nous. J'eus mon ancienne assiette, sur laquelle, dans un fond brun, était peint un vaisseau déployant toutes ses voiles ; Peggoty l'avait cachée quelque part pendant mon absence, « et, dit-elle, pour cent guinées elle n'aurait pas voulu qu'elle fût cassée. » J'eus mon ancien verre de cristal avec *David* gravé dessus, mon ancienne fourchette et mon ancien petit couteau qui ne voulait pas couper !

Tandis que nous étions à table, j'eus l'occasion favorable pour parler à Peggoty de monsieur Barkis. Je n'avais pas fini qu'elle rit aux éclats et se couvrit le visage avec son tablier.

« Peggoty, demanda ma mère, de quci s'agit-il ? »

Peggoty de rire plus fort sans ôter son tablier qui resta comme un sac sur sa tête lorsque ma mère voulut le tirer.

« Qu'est-ce que cela signifie ? sottie que vous êtes, dit ma mère en riant à son tour.

— Oh ! quel homme, s'écria Peggoty : il veut se marier avec moi.

— Ce serait un beau mariage pour vous, n'est-ce pas ? dit ma mère.

— Oh ! je ne sais pas, répondit Peggoty. Ne me le demandez pas ! Je ne voudrais pas l'épouser pour son pesant d'or, ni lui ni un autre.

— Alors, pourquoi ne pas le lui dire, sottie ? dit ma mère.

— Le lui dire ! répliqua Peggoty jetant un coup d'œil de dessous son tablier. Il ne m'en a jamais soufflé un mot. Il

sait trop bien ce qui l'attendrait. S'il avait la hardiesse de me parler, je lui appliquerais un soufflet sur la joue. »

Son visage était devenu pourpre, mais elle le voila de nouveau avec son tablier et puis fut prise encore d'un accès de rire. Après deux ou trois de ces accès, elle continua son dîner.

Je remarquai que ma mère avait eu beau sourire en regardant Peggoty, elle devenait de plus en plus pensive et sérieuse. J'avais déjà observé en arrivant qu'elle était changée : toujours jolie, mais ayant l'air soucieux : sa main avait maigri et paraissait d'une blancheur presque transparente. Je fus surtout frappé de l'expression de physionomie avec laquelle ma mère entendit parler d'une proposition de mariage faite à sa fidèle servante : j'y lus une inquiétude et une anxiété qui ne tardèrent pas à se manifester plus clairement.

« Peggoty, dit-elle en prenant affectueusement la main de celle-ci ; Peggoty, ma chère, vous n'allez pas vous marier ?

— Moi, madame, répondit Peggoty effarée, Dieu vous bénisse, non.

— Pas encore, n'est-ce pas, dit ma mère tendrement.

— Jamais ! s'écria Peggoty.

— Ne me quittez pas, Peggoty, reprit ma mère en lui serrant la main, restez avec moi : ce ne sera pas pour longtemps peut-être. Que ferais-je sans vous ?

— Moi, vous quitter ! s'écria Peggoty ; non, pour rien au monde. Qui a pu vous mettre cela en tête ? Quelle folle idée vous avez là ! » Car Peggoty était depuis longtemps habituée à traiter quelquefois ma mère comme un enfant.

« Je vous remercie, Peggoty, dit ma mère.

— Moi vous quitter ! poursuivit-elle ; comment cela me serait-il possible ? Peggoty s'en irait d'auprès de vous... Je voudrais bien l'y voir. Non, non, répéta-t-elle en secouant la tête et croisant les bras, elle n'en fera rien. Ce n'est pas qu'il n'y ait des chats qui en seraient enchantés ; mais elle ne leur fera pas ce plaisir. Qu'ils attendent. Je veux demeurer avec vous jusqu'à ce que je sois une vieille décrépète ; quand je serai trop sourde, trop aveugle, trop impotente pour être bonne à rien, même à être grondée... alors j'irai trouver mon Davy et le prierai de me recevoir.

— Et moi, Peggoty, dis-je, je serai heureux de vous voir et vous recevrai comme une reine.

— Le ciel vous bénisse, cher enfant ! s'écria Peggoty, je sais bien comme vous me recevrez. » Et elle m'embrassa à-compte sur sa reconnaissance pour ma future hospitalité. Après quoi elle se couvrit encore le visage de son tablier et eut un accès de rire aux dépens de monsieur Barkis ; puis elle prit le petit enfant dans son berceau et le dorlota sur ses genoux. Enfin, elle ôta la table, sortit, revint avec un nouveau bonnet, sa boîte à ouvrage, son morceau de bougie, son ruban à mesurer ; toujours la même Peggoty d'un autre temps.

Assis autour du feu, nous eûmes une causerie délicieuse. Je leur racontai les cruautés de monsieur Creakle et elles me plainquirent. Je leur dis quel aimable protecteur était Steerforth, et Peggoty déclara qu'elle ferait dix lieues à pied pour aller le voir. Je pris dans mes bras mon petit frère quand il s'éveilla, et je le berçai avec affection ; quand il se rendormit, je me rapprochai de ma mère comme j'avais toujours fait, j'inclinai ma tête sur son épaule et sentis sur mon front la douce impression de ses beaux cheveux... que je comparais à une aile d'ange. Je m'en souviens... Ah ! j'étais heureux. Assis là, regardant le feu et y contemplant les figures de la flamme, je me laissais aller à croire que je n'avais jamais quitté la maison ; que monsieur et miss Murdstone n'étaient aussi que des figures fantastiques qui s'évanouiraient quand s'éteindrait le feu, et qu'il n'y avait de réel dans tous mes souvenirs, que ma mère, Peggoty et moi.

Peggoty raccommodait un bas, tant qu'elle pouvait y voir, puis le passait sur sa main gauche comme un gant, son aiguille dans sa main droite, prête à reprendre une autre maille dès que la flamme jetait une lueur.

« Je me demande, dit Peggoty qui interrompait quelquefois ses éternelles reprises pour *se demander* tout à coup quelque chose, je me demande ce qu'est devenue la grand'tante de Davy ? »

Ma mère, en ce moment, était à rêver, et cette question la tira de sa rêverie.

« Qui peut vous la rappeler ainsi ? dit-elle à son tour.

— Je ne sais, madame ; mais je me demande ce qu'elle est devenue.

— Que vous êtes absurde, Peggoty ! répliqua ma mère : on supposerait que vous désireriez qu'elle nous fît une seconde visite.

— Le ciel nous en préserve ! s'écria Peggoty.

— Eh bien ! alors, dit ma mère, à quoi bon en parler ? miss Betsey doit être enfermée dans son cottage près de la mer, et elle y restera. A tout événement, il n'est guère probable qu'elle vienne nous troubler encore.

— Non, ce n'est pas probable, murmura Peggoty ; mais je me demande si, venant à mourir, elle ne laisserait pas quelque chose à Davy.

— Ah ! mon Dieu ! Peggoty, reprit ma mère, quelle femme absurde vous faites ! Avez-vous oublié qu'elle prit comme un affront personnel la naissance du pauvre enfant ?

— Je suppose, dit Peggoty, qu'elle ne serait pas trop disposée à lui pardonner à présent.

— Et pourquoi ? dit ma mère d'un ton un peu dépité.

— A présent qu'il lui est venu un frère, dit Peggoty. »

Ma mère se mit à pleurer.

« Comment pouvez-vous parler ainsi ? dit-elle. Quel mal a pu vous faire, à vous ou à personne, ce pauvre petit innocent dans son berceau, jalouse que vous êtes ! Vous feriez mieux d'épouser monsieur Barkis, le voiturier ! Pourquoi ne l'épouseriez-vous pas ?

— Je rendrais miss Murdstone trop heureuse, répliqua Peggoty.

— Quel mauvais caractère vous avez, Peggoty ! Vous êtes ridiculement jalouse de miss Murdstone. Vous voudriez tenir les clefs de la maison ? je suppose. Vous savez bien cependant qu'elle ne les garde que par complaisance pour moi et avec les meilleures intentions.

— La peste soit des bonnes intentions ! murmura Peggoty.

— Je vous comprends, méchante fille, dit ma mère. Comment ne rougissez-vous pas de juger ainsi une personne qui vous a répété si souvent que je suis trop étourdie et trop...

— Trop jolie... dit Peggoty voyant que ma mère hésitait pour prononcer le mot.

— Eh bien ! reprit ma mère en souriant, est-ce ma faute si elle est assez folle pour le dire et si elle veut m'épargner tous les ennuis qu'elle s'impose à elle-même, allant fureter dans tous les recoins et jusque dans le trou au charbon, où, certes, je n'irais pas à sa place?... N'est-ce pas du dévouement? Oseriez-vous l'insinuer?

— Je n'insinue rien du tout, dit Peggoty.

— Si, si, Peggoty, vous ne faites que cela, vous insinuez toujours, poursuit ma mère; et monsieur Murdstone, ne parlez-vous pas aussi de ses bonnes intentions?...

— Je n'en ai jamais parlé, répliqua Peggoty.

— Non, Peggoty; mais, encore une fois, vous l'avez insinué comme vous faites selon votre coutume : nierez-vous que vous ayez maintes fois voulu interpréter défavorablement les motifs qui le font agir? N'ai-je pas été obligée maintes fois de le justifier? Car s'il semble sévère avec quelqu'un... et je ne parle de personne qui soit ici, Davy... c'est pour le bien de ce quelqu'un, oui, uniquement pour son bien. Il aime ce quelqu'un à cause de moi, et il sait mieux que moi ce qu'il faut faire pour lui, car je suis une tête étourdie et il est un homme ferme, sérieux, grave. Aussi dois-je lui être bien reconnaissante des peines qu'il se donne avec moi... Quand je ne crois pas être reconnaissante comme je le devrais, je me le reproche, Peggoty; je m'en veux alors et je doute de mon pauvre cœur. »

Ici Peggoty, voyant les yeux de ma mère se remplir de larmes, resta silencieuse en regardant le feu, et ma mère, à son tour, voyant Peggoty prendre l'air si triste, changea encore de ton et lui dit :

« Allons, Peggoty, ne nous querellons pas; vous êtes ma véritable amie, si j'en ai une au monde. Quand je vous appelle une créature absurde ou tourmentante, ou n'importe quel nom je vous donne, je ne cesse pas de penser que vous êtes ma meilleure amie et que vous l'avez toujours été, depuis le soir où monsieur Copperfield, m'amenant ici pour la première fois, vous vîntes sur la porte pour me recevoir. »

Peggoty ne tarda pas à répondre à ces cordiales paroles, et ratifia le traité d'amitié en me faisant à moi une de ses plus caressantes embrassades : je pense bien avoir deviné alors le

vrai motif de cette explication ; mais aujourd'hui je suis certain que la bonne fille l'avait provoquée à dessein, uniquement pour que ma mère pût se consoler par la petite conclusion contradictoire qui la terminait. Elle réussit, car je me souviens que ma mère parut tout à fait heureuse pendant le reste de la soirée.

Nous prîmes le thé. Je voulus lire à Peggoty un chapitre du livre des crocodiles, en souvenir d'autrefois... le livre se trouvait justement dans sa poche, comme si elle l'y avait toujours gardé. Puis nous reparlâmes de Salem-House, ce qui me ramena à Steerforth, mon texte favori. Soirée de bonheur, la dernière des soirées bénies de mon enfance ! Jamais elle ne sortira de ma mémoire !

Il était près de six heures quand nous entendîmes le bruit de la voiture qui s'arrêtait devant la grille. Nous nous levâmes tous. Ma mère dit qu'il était bien tard, ajoutant que, comme monsieur Murdstone et miss Murdstone approuvaient que les enfants allassent se coucher de bonne heure, je ferais peut-être mieux d'aller me mettre au lit. Je l'embrassai et montai dans ma chambre aussitôt, avant que monsieur Murdstone et sa sœur entrassent au salon. Sur les degrés de l'escalier, mon imagination d'enfant me fit penser qu'ils introduisaient avec eux, dans la maison, un souffle glacial qui faisait évanouir toutes les images de mes premières années. Hélas ! ma chambre avait été aussi ma prison.

Le lendemain matin, je me sentis peu à mon aise en descendant pour déjeuner. Je n'avais plus fixé les yeux sur monsieur Murdstone depuis mon mémorable attentat. Cependant il fallait bien le revoir. Je me présentai donc au salon, non sans avoir fait deux ou trois haltes à moitié chemin et être remonté en courant dans ma chambre sur la pointe des pieds.

Monsieur Murdstone était debout, le dos tourné au feu, tandis que miss Murdstone faisait le thé. Il me regarda d'un air sec, n'ayant pas l'air de me reconnaître.

J'allai à lui après un moment de confusion, et lui dis :

« Je vous prie de me pardonner, monsieur ; je suis bien fâché de ce que j'ai fait.

— Je suis charmé d'apprendre que vous êtes fâché, David, répondit-il. »

La main qu'il me tendit était la main que j'avais mordue. Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil sur une petite cicatrice ; mais je fus bientôt troublé par la simple expression de sa physionomie.

« Comment vous portez-vous, madame ? dis-je à miss Murdstone.

— Ah ! Seigneur Dieu ! répondit-elle avec un soupir et en me tendant la pince à sucre au lieu de ses doigts, combien durent les vacances ?

— Un mois, madame.

— A compter depuis quand ?

— D'aujourd'hui, madame.

— Oh ! alors, dit miss Murdstone, c'est un jour de passé. »

Elle tint un calendrier de vacances conforme à cette manière de compter, et chaque matin elle effaçait un jour lorsqu'il était à peine commencé. Elle fit cette opération avec humeur jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à dix. Mais quand elle put mettre deux chiffres à côté l'un de l'autre, l'espérance commença à épanouir son visage, et en voyant approcher le trentième jour, elle eut même une certaine gaieté.

Hélas ! dès le premier jour, j'eus le malheur de la jeter dans une terreur violente, quoiqu'elle ne fût pas, en général, sujette à ces faiblesses.

J'étais entré dans le salon où elle était assise, occupée à enfiler des perles d'acier, sa récréation ordinaire. Le nouveau-né (qui n'avait que quelques semaines) étant sur les genoux de ma mère, je le pris avec précaution dans mes bras. Tout à coup miss Murdstone poussa un cri si effrayant, que je faillis le laisser tomber.

« Ma chère Jane ! s'écria à son tour ma mère.

— Bonté du ciel ! Clara ! voyez-vous cela ! s'écria encore miss Murdstone.

— Quoi donc ? Mais qu'est-ce, ma chère Jane, demanda ma mère.

— Il l'a pris ! dit miss Murdstone avec la même épouvante, Davy a pris le petit enfant. »

Elle était comme paralysée d'horreur ; mais elle se raidit pour s'élançer sur moi et me reprendre mon petit frère ; puis

elle faillit s'évanouir, se plaignit comme si elle était très souffrante, et il fallut lui faire avaler de l'eau-de-vie de cerises. Dès qu'elle eut recouvré ses sens, elle m'interdit solennellement de jamais toucher mon frère, n'importe sous quel prétexte, et ma pauvre mère, qui, je le voyais bien, eût désiré le contraire, confirma doucement l'interdiction en ajoutant : « Sans doute, vous avez raison, ma chère Jane. »

Un autre jour, nous trouvant encore tous trois ensemble, ce même cher petit frère (car il m'était vraiment cher, à cause de notre mère), devint une nouvelle occasion, pour miss Murdstone, de se mettre en colère. Ma mère, qui venait d'examiner ses yeux pendant qu'il était sur ses genoux, me dit :

« Davy, venez ici ? » et elle examina les miens.

Miss Murdstone était tout attention.

« Je déclare, dit ma mère avec douceur, qu'ils sont exactement semblables. Je suppose qu'ils viennent de moi ; je crois qu'ils sont de la couleur des miens ; mais ils sont étonnamment semblables.

— Que dites-vous là, Clara ? demanda miss Murdstone.

— Ma chère Jane, répondit ma mère en balbutiant, un peu troublée par le ton dur de cette interrogation, je trouve que les yeux de l'enfant et ceux de Davy sont exactement semblables.

— Clara, dit miss Murdstone se redressant d'un air fâché, vous êtes quelquefois bien folle.

— Ma chère Jane ! dit ma mère comme si elle voulait réclamer.

— Une vraie folle ! reprit miss Murdstone. Qui pourrait comparer l'enfant de mon frère avec le vôtre ? Ils ne se ressemblent en rien. Ils diffèrent complètement l'un de l'autre. J'espère qu'il en sera toujours ainsi. Je ne resterai pas ici pour entendre faire de pareilles comparaisons. »

Là-dessus elle sortit et referma la porte avec humeur.

Bref, je n'étais pas le favori de miss Murdstone ; à vrai dire, je n'étais le favori de personne ; car ceux qui m'aimaient ne pouvaient le témoigner, et ceux qui ne m'aimaient pas le témoignaient si clairement, que j'avais la conscience intérieure de me sentir toujours maussade, contraint, gêné et gênant pour

les autres. Si j'entrais dans le salon où ma mère était avec monsieur Murdstone et sa sœur, tous les trois causant ensemble et ma mère paraissant disposée à une certaine gaieté, je voyais un nuage d'inquiétude se répandre aussitôt sur son charmant visage. Si, par hasard, monsieur Murdstone était de bonne humeur, il devenait sombre ; si miss Murdstone était dans un de ses plus mauvais quarts d'heure, je la rendais plus grondeuse encore. A travers ma susceptibilité, je reconnaissais bien que ma mère était une victime. Elle avait peur de me parler ou de paraître tendre pour moi, de peur d'être sermonée plus tard, comme si elle eût commis un crime : aussi était-elle continuellement sur ses gardes pour elle-même, en même temps qu'elle suivait tous mes mouvements en redoutant l'effet qu'ils pouvaient produire sur les autres. Je résolus donc de me tenir à l'écart autant que possible. Maintes fois j'entendis sonner la cloche dans le silence de ma chambre, enveloppé de ma petite redingote, ou gardant le lit, occupé à lire un de mes romans.

Quelquefois, dans la soirée, j'allais m'asseoir avec Peggoty dans la cuisine. Là, je me retrouvais à mon aise et n'avais plus peur de me montrer ce que j'étais naturellement. Mais on n'approuva, au salon, aucune de ces deux ressources, et l'esprit de tyrannie qui y régnait chercha à me priver de l'une et de l'autre. On me jugeait encore nécessaire à l'éducation de ma pauvre mère, et comme un moyen d'éprouver ses progrès à l'école de la fermeté. Mes absences furent donc un nouveau grief contre moi.

« David, me dit monsieur Murdstone un jour qu'après dîner j'allais quitter le salon comme à l'ordinaire, je suis fâché d'observer que vous êtes d'un caractère boudeur et sombre.

— Aussi sombre qu'un ours, » dit miss Murdstone.

Je ne bougeai pas et baissai la tête.

« Or, David, reprit monsieur Murdstone, un caractère boudeur, sombre et obstiné est le pire de tous les caractères.

— Et cet enfant, remarqua sa sœur, est, de tous les enfants boudeurs, sombres et obstinés que j'ai vus, le plus boudeur, le plus sombre et le plus obstiné. Je pense, ma chère Clara, que vous l'avez observé vous-même.

— Pardonnez-moi, ma chère Jane, dit ma mère ; mais êtes-

vous bien sûre, vous ne m'en voudrez pas de ce doute, êtes-vous bien sûre de comprendre Davy ?

— Je serais un peu honteuse de moi-même, Clara, répondit miss Murdstone, si je ne comprenais pas cet enfant ou n'importe quel enfant. Je ne me vante pas d'être très-profonde, mais j'ai la prétention d'avoir le sens commun.

— Sans doute, ma chère Jane, dit ma mère, vous êtes d'une intelligence peu ordinaire, et...

— Non, ma chère, non : je vous prie de ne pas dire cela, interrompit miss Murdstone d'un ton aigre.

— Si, si, j'en suis sûre, repartit ma mère, et c'est l'opinion de tout le monde. Je profite tellement de votre rare intelligence, ou du moins je devrais si bien en profiter, que personne n'en est plus convaincue que moi. Aussi je parle avec une grande hésitation toutes les fois que j'exprime un avis contraire au vôtre.

— Eh bien ! soit, Clara, dit miss Murdstone en rajustant sur ses poignets ses bracelets d'acier ; mettons que je ne comprend pas l'enfant... je conviendrai, si cela vous plaît, que je ne le comprends pas du tout, qu'il est trop profond pour moi... Mais peut-être la pénétration de mon frère lui permet-elle de voir clair dans ce caractère, et je crois que mon frère en parlait lorsque, peu discrètement, nous l'avons interrompu.

— Je pense, Clara, dit monsieur Murdstone d'une voix grave, qu'il est des juges plus clairvoyants et plus impartiaux que vous sur une pareille question.

— Édouard, répondit timidement ma mère, vous êtes sur toutes les questions meilleur juge que je n'ai la prétention de l'être. Jane et vous, je vous reconnais comme très-supérieurs à moi. Je disais seulement...

— Vous disiez quelque chose de très-léger et de très-inconsidéré, repartit monsieur Murdstone ; tâchez de ne plus le faire, Clara, et de veiller sur vous. »

Ma mère remua les lèvres comme si elle répondait : « Oui, mon cher Édouard ; » mais elle ne prononça pas distinctement cette réponse.

Monsieur Murdstone s'adressa alors à moi de nouveau, et me répéta très-sérieusement et très-sèchement : « J'ai le regret d'observer, David, que vous êtes d'un caractère boudeur et

sombre. Ce n'est pas un caractère que je puisse laisser se développer devant mes yeux, sans m'efforcer de le corriger. Vous devez chercher, David, à combattre cette disposition. Nous devons la combattre nous-mêmes.

« Je vous demande pardon, monsieur, dis-je en balbutiant, je n'ai jamais eu l'intention de bouder depuis que je suis revenu du pensionnat.

— N'ayez pas recours à un mensonge, monsieur, pour vous justifier, répliqua-t-il avec une telle impétuosité, que ma mère étendit involontairement sa main tremblante comme pour intervenir entre nous; vous vous êtes retiré dans votre chambre pour bouder; vous y êtes resté quand vous auriez dû être ici. Je vous déclare, une fois pour toutes, que je veux que vous soyez ici et non pas là. De plus, je veux que vous apportiez ici un air de soumission. Vous me connaissez, David, je le veux. »

Miss Murdstone fit entendre un rire enroué.

« Je veux une conduite respectueuse, de la docilité et de l'empressement envers moi, continua-t-il, envers Jane Murdstone et envers votre mère. Je ne veux pas qu'on fuie ce salon comme s'il était infecté. Je ne veux pas avoir à lutter contre le caprice d'un enfant. Asseyez vous. »

Il me parla comme s'il eût parlé à un chien, et j'obéis comme un chien.

« Une chose encore, dit-il, j'observe que vous avez les goûts vulgaires. Vous ne devez pas vivre dans l'intimité des domestiques. Ce n'est pas dans la cuisine que vous acquerrez les qualités qui vous manquent. Quant à la servante qui vous gâte... je n'en parle pas... puisque vous, Clara, ajouta-t-il d'une voix moins élevée en s'adressant à ma mère, puisque vous-même, une longue habitude et d'anciens souvenirs vous inspirent pour elle une faiblesse que vous ne pouvez encore vaincre.

— Illusion bien inexplicable! s'écria miss Murdstone.

— Je dis seulement. David, reprit-il revenant à moi, je dis que je désapprouve que vous préféreriez une compagnie comme celle de miss Peggoty à la nôtre, et qu'il faut y renoncer. Maintenant, vous me comprenez, je veux être obéi à la lettre, et vous savez quelles seraient les conséquences de votre désobéissance. »

Je le savais, mieux peut-être qu'il ne le pensait, relativement à ma pauvre mère, et je lui *obéis à la lettre*. Je ne me retirai plus dans ma chambre, je ne me réfugiai plus auprès de Peggoty ; je demeurai ennuyusement au salon, appelant de tous mes vœux l'heure de me mettre au lit.

Quelle monotone contrainte je subis, passant des heures entières dans la même attitude, n'osant remuer un bras ou une jambe, de peur que miss Murdstone ne se plaignît de ma turbulence ; évitant son regard, de peur d'y trouver l'expression de son mécontentement ! Quel ennui intolérable d'entendre le tic-tac du balancier de la pendule, ou de compter tout bas les petites perles d'acier que miss Murdstone enfilait en chapelet ! Quelquefois, je me demandais si elle ne se marierait jamais, et cette supposition me faisait déplorer le sort du malheureux qui la prendrait pour femme.

Que de promenades solitaires je fis dans les sentiers de notre voisinage, par le ciel gris d'hiver, emportant avec moi le triste salon avec la présence de monsieur et miss Murdstone, monstrueux fardeau qui me suivait partout, cauchemar de jour qu'il était impossible de secouer et qui engourdissait ma vivacité naturelle !

Que de repas silencieux où je sentais qu'il y avait à table un couvert de trop, le mien ; une chaise de trop, la mienne ; quelqu'un de trop, enfin, moi !

Que de soirées où l'on s'attendait à me voir prendre un livre, et où, n'osant pas en prendre un qui fût amusant, je choisissais moi-même quelque traité d'arithmétique et essayais en vain de trouver les termes du problème, qui se mettaient d'accord pour moi comme un air à boire et une romance !

Que de bâillements involontaires, que de pénibles efforts contre le sommeil, que de réveils en sursaut, lorsque j'espérais pouvoir dormir inaperçu ; que de réponses vainement attendues à de petites observations, rares d'ailleurs ! Je me sentais à la fois compté pour rien, et néanmoins gênant pour tout le monde. Je n'avais souvent qu'un moment d'aise dans la journée, c'était le dernier, lorsque sonnait le premier coup de neuf heures, et que miss Murdstone, ravie elle-même, me disait :

« Allez vous coucher. »

Ainsi se traînèrent les vacances de Noël, jusqu'au matin où miss Murdstone s'écria : « C'est aujourd'hui le dernier jour, » et me versa la dernière tasse de thé.

Je ne fus pas fâché de partir. J'étais tombé dans un état de torpeur stupide ; cependant, je commençai à me réveiller un peu en songeant que j'allais revoir Steerforth, quoique monsieur Creakle fût derrière lui. Monsieur Barkis reparut encore une fois à la grille du jardin, et, encore une fois, lorsque ma mère se baissait pour me donner le baiser d'adieu, miss Murdstone, de sa voix sévère, lui dit : « Clara ! »

J'embrassai ma mère ainsi que mon petit frère, et j'éprouvai alors un vif chagrin, quoique ce ne fût pas le chagrin de la quitter ; car, dans la maison même, existait un vide entre nous, — dans la maison même, notre séparation se renouvelait chaque jour. C'est aussi bien moins le baiser de ma mère que je retrouve gravé dans ma mémoire, quoiqu'il fût aussi tendre qu'il pouvait l'être... c'est bien moins ce baiser que ce qui suivit.

J'étais déjà dans la voiture, quand je m'entendis appeler. Je regardai, et ma mère était sur le seuil de la grille, seule, tenant dans ses bras mon petit frère. Le froid était vif ; elle restait là, immobile, fixant sur moi son ardent regard et tenant son second enfant.

Ainsi je la quittai, ainsi je la revis ensuite dans mon sommeil au pensionnat ! — silencieuse et immobile près de mon lit ; — fixant sur moi le même regard ; — tenant son enfant dans ses bras !

IX

MÉMORABLE ANNIVERSAIRE.

J'omets tout ce qui se passa au pensionnat jusqu'à l'anniversaire de ma naissance, qui revenait en mars. Je ne me souviens de rien, si ce n'est que Steerforth obtenait de plus en plus mon admiration. Il devait partir à la fin du semestre ou même avant.

De plus en plus indépendant, de plus en plus sûr de lui-même, il me semblait doué, chaque jour, de séductions nouvelles : mais tout le reste est sorti de ma mémoire. Le grand événement qui signala pour moi cette époque, a absorbé en quelque sorte tous les autres, et il survit seul dans mon imagination.

J'ai même quelque difficulté à me persuader qu'il y eut un intervalle de deux longs mois entre mon retour à Salem-House et le mémorable anniversaire. Pour le comprendre, j'ai besoin de savoir que cela fut, j'ai besoin de me le dire ; autrement je croirais bientôt qu'il y eut tout au plus l'intervalle de deux fois vingt-quatre heures.

Comme je me rappelle quel temps il faisait ce jour-là ! Je sens le brouillard du matin qui enveloppait la maison ; je vois, à travers sa vapeur, la neige tombée la veille ; les mèches de mes cheveux se transforment en glaçons sur mes joues ; de distance en distance, la lueur d'une chandelle lutte contre l'atmosphère brumeuse de la salle d'étude, qu'épaissit encore la respiration des élèves soufflant dans leurs doigts pour les réchauffer, et battant de la semelle sur le plancher.

C'était après le déjeuner, et nous avons été rappelés de la cour dans la salle, lorsque entra monsieur Sharp, qui dit :

« On demande David Copperfield au parloir. »

J'attendais une bourriche de Peggoty et je devins tout radieux. Quelques-uns de mes camarades s'approchèrent de moi et me prièrent de ne pas les oublier dans la distribution des friandises que je leur avais annoncées. Je prenais donc joyeusement ma course vers le parloir.

« Ne vous pressez pas tant, David, dit monsieur Sharp ; vous avez le temps, mon enfant, ne vous pressez pas. »

Si j'y avais réfléchi, j'aurais pu être surpris de l'accent compatissant de monsieur Sharp ; mais je n'y songeai qu'ensuite. Je courus au parloir. J'y trouvai monsieur Creakle assis à table, occupé à déjeuner, ayant sa canne et un journal devant lui, mistress Creakle une lettre à la main... et point de bourriche.

« David Copperfield, dit mistress Creakle me conduisant à un sofa et m'y faisant asseoir auprès d'elle, j'ai à vous parler en particulier... J'ai quelque chose à vous dire, mon enfant. »

Monsieur Creakle, que je regardai naturellement, secoua la tête sans la tourner de mon côté, et il étouffa un soupir en avalant une tartine de beurre.

« Vous êtes trop jeune pour savoir combien le monde change chaque jour, continua mistress Creakle, et avec quelle rapidité la vie y passe; mais nous sommes tous condamnés à l'apprendre, David, quelques-uns dans la jeunesse, d'autres dans la vieillesse, d'autres encore à tout âge. »

Je la regardai attentivement.

« Lorsque vous quittâtes vos parents après les vacances de Noël, reprit mistress Creakle. se portaient-ils tous bien?... »

Je ne répondis rien.

« Votre mère était-elle malade? » demanda mistress Creakle au bout d'une minute de silence.

Je tremblais sans savoir pourquoi, et je la regardais toujours avec la même attention sans essayer de répondre.

« C'est parce que... continua-t-elle... c'est parce que j'ai la douleur de vous apprendre qu'on m'écrit ce matin... que votre mère est très-malade. »

Un nuage se leva entre mistress Creakle et moi : je la voyais encore, mais bientôt je ne la vis plus, tant mes yeux se remplissaient de larmes.

« Votre mère est en danger, » ajouta-t-elle...

Ah! je savais tout avant qu'elle m'eût dit : « Elle est morte. » Elle aurait pu se dispenser de me le dire. J'avais déjà poussé un cri de désespoir, le cri de l'enfant qui se sent orphelin dans le désert du monde.

Mistress Creakle fut très-bonne pour moi. Elle me garda tout le jour, me laissant quelquefois seul. Je pleurai et pleurai encore jusqu'à éprouver l'accablement qui précède le sommeil; je dormis, et me réveillai pour recommencer à pleurer. Lorsque mes larmes se tarirent, je me mis à réfléchir, et alors l'oppression de mon cœur fut telle qu'il me semblait que rien ne pouvait le soulager.

Cependant mes réflexions se succédaient vagues et sans suite. Elles ne se concentraient pas sur mon malheur : je passais en revue tous les souvenirs qu'il avait réveillés, et cherchais à me figurer quelles en devaient être les conséquences immédiates :

je pensais à notre maison fermée, au silence qui y régnait, à mon petit frère que mistress Creakle m'avait dit être languissant et ne pouvant longtemps survivre; je pensais au tombeau de mon père dans le cimetière, et à l'abri si bien connu de moi sous lequel ma mère aussi allait être déposée. Lorsque mistress Creakle me laissa seul, j'étais assis; je me levai pour regarder à la glace si mes yeux étaient rouges et mon visage affligé. En remarquant que mes larmes cessaient déjà de couler au bout de quelques heures, je me demandai avec inquiétude si elles seraient toutes taries pour le jour des funérailles... car on m'attendait pour conduire le deuil; j'éprouvais un singulier sentiment d'importance, comme si ma perte et ma douleur me revêtaient d'une dignité parmi les autres élèves.

Si jamais enfant fut pénétré d'une affliction sincère, c'est moi. Mais je me souviens que cette importance me causait une sorte de satisfaction lorsque, dans l'après-midi, je traversai la cour et que je vis mes camarades me regarder par les fenêtres en se rendant à leurs classes: je me sentis distingué, je pris un air plus triste et ralentis le pas! La classe finie, ils vinrent me parler, et je me trouvai un bon et modeste enfant de leur répondre sans orgueil et de les reconnaître tous comme auparavant.

Je partis le soir par une lourde diligence de nuit, qui desservait principalement les petites localités intermédiaires de la route. Je ne songeais guère, en quittant Salem-House, que je ne reverrais plus le pensionnat. Nous n'arrivâmes à Yarmouth que le lendemain matin entre neuf et dix heures. Je cherchais des yeux monsieur Barkis: à sa place je vis un petit vieillard, un peu obèse, à respiration courte et l'air riant, vêtu de noir, en bas de soie avec des ganses de ruban aux genoux, un chapeau à larges bords. Il s'approcha tout essoufflé de la portière de la diligence et prononça mon nom sur un ton d'interrogation.

« Le jeune monsieur Copperfield? »

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Venez avec moi, s'il vous plaît, mon jeune monsieur, j'aurai le plaisir de vous conduire à la maison. »

Je mis ma main dans la sienne, ne sachant qui il pouvait

être, et l'accompagnai ainsi jusqu'à un magasin situé au milieu d'une rue étroite : on lisait sur l'enseigne :

OMER, DRAPIER, TAILLEUR, PASSEMENTIER.

Fournisseur d'articles de deuil et entrepreneur de pompes funèbres.

Ce magasin était encombré de vêtements, les uns tout faits, les autres à demi confectionnés : la croisée contenait l'étalage, qui se composait aussi de chapeaux de castor et autres. Nous passâmes dans une arrière-boutique où nous trouvâmes trois jeunes femmes occupées à coudre une masse d'étoffes noires entassées sur la table et dont les découpures jonchaient le plancher. Un bon feu pétillait dans la cheminée : on respirait une odeur de crêpes échauffées... J'ai appris depuis à distinguer cette odeur qu'alors je ne connaissais pas encore.

Les trois jeunes femmes, qui semblaient très-actives, levèrent la tête pour me regarder et se remirent à leur ouvrage. Le petit bruit de leur couture me frappa, et je remarquai aussi que d'un atelier placé dans la cour, au delà de l'arrière-boutique, partait le retentissement régulier d'un marteau : *toc, toc, toc, etc.*, sans variation de cadence.

« Fort bien ! dit mon guide à l'une des trois jeunes ouvrières ; avançons-nous, Minette ? »

— Nous serons prêtes à l'heure, reprit-elle gaiement sans tourner la tête ; n'ayez pas peur, mon père. »

Monsieur Omer déposa son chapeau à larges bords, s'assit et reprit haleine, après quoi il répéta :

« Fort bien ! »

— Mon père, dit Minette d'un air folâtre, comme vous gagnez de l'embonpoint !

— C'est vrai, répondit-il, ma chère, je m'en aperçois.

— Vous vivez si confortablement, dit Minette, et vous prenez toutes choses si tranquillement.

— Il ne faut pas les prendre autrement, ma chère, répondit monsieur Omer.

— Non, sans doute, dit Minette ; aussi sommes-nous tous ici très-gais, n'est-ce pas, mon père ?

— Je l'espère, ma fille, dit monsieur Omer, et il ajouta : Maintenant que j'ai un peu respiré, je prendrai mesure à ce jeune écolier ; voulez-vous venir dans la boutique, monsieur Cospersfield ? »

Je fis ce qu'il désirait. Après m'avoir montré une pièce d'un drap qu'il vanta comme superfin et dit être exactement ce qu'il fallait pour le deuil d'un père et d'une mère, il me prit mesure en s'interrompant pour inscrire ses notes sur un registre. Puis, cela fait, il appela mon attention sur les articles de son industrie de tailleur, me montrant une mode nouvelle et une autre déjà vieillie.

« Et ce sont toutes ces brusques variations de la mode qui nous font perdre des sommes considérables, dit monsieur Omer. Mais les modes sont comme les hommes mortels. Elles viennent on ne sait ni comment ni pourquoi ; elles s'en vont de même. Tout est l'image de la vie humaine, selon moi, si vous voulez voir les choses à ce point de vue. »

En toutes circonstances, ces réflexions eussent fait, je suppose, fort peu d'impression sur mon esprit d'enfant. Dans mon vif chagrin, je ne pouvais guère les discuter, et monsieur Omer ayant satisfait son habitude de les émettre à tout venant, me ramena auprès de ses ouvrières.

Là, ouvrant une petite porte qui donnait sur un escalier, il s'écria : « Apportez le thé et les tartines de beurre ! »

Au bout de quelque temps que je passai à regarder et à écouter le bruit de la couture avec l'accompagnement du marteau, une servante vint avec un plateau à thé qui se trouva être pour moi.

Mais je ne me pressais pas d'en profiter ; au milieu de cet atelier de deuil, mon appétit n'était pas très-vif. Monsieur Omer me contempla pendant quelques minutes, et me dit :

« Je vous connais depuis longtemps, mon jeune ami !

— Vraiment, monsieur ?

— Je vous ai connu depuis votre naissance, et, pourrais-je dire, avant que vous fussiez né, reprit monsieur Omer. Je connaissais aussi votre père ; il avait cinq pieds neuf pouces et quelques lignes ; il repose dans un terrain de vingt-cinq pieds carrés. »

Ici le bruit du marteau : *toc, toc, toc.*

« Oui, il repose dans un terrain de vingt-cinq pieds carrés, reprit monsieur Omer : il avait lui-même désigné l'emplacement... »

— Savez-vous comment est mon petit frère, monsieur ? demandai-je. »

Monsieur Omer se contenta de hocher la tête, et le marteau se répondit *toc, toc, toc* ; mais mon regard lui exprimant encore ma question, monsieur Omer dit enfin :

• Il est dans les bras de sa mère.

— Ah ! pauvre enfant ! est-il mort ?

— Modérez votre chagrin, mon jeune monsieur Copperfield, oui, il est mort. »

Cette nouvelle rouvrit la plaie de ma douleur. Au lieu de goûter au déjeuner qu'on venait de me servir, j'allai pleurer dans un coin de l'arrière-boutique, en me penchant sur une petite table d'où Minette se dépêcha d'enlever les étoffes qui la garnissaient et que mes larmes auraient pu tacher. C'était une bonne fille, dont la main caressante écarta mes cheveux qui tombaient sur mes yeux humides, mais elle était toute joyeuse d'avoir presque fini son ouvrage et d'être certaine d'arriver à temps. Quelques minutes après, en effet, le bruit de la couture et le bruit du marteau s'arrêtèrent : un jeune homme de bonne mine entra par la porte de la cour ; il avait à la main un marteau et entre les lèvres de petits clous qu'il fut obligé d'ôter pour parler.

« Eh bien ! Joram, dit monsieur Omer, où en êtes-vous ? »

— C'est fini, monsieur, » répondit Joram.

Minette rougit, et les deux autres jeunes filles se regardèrent en souriant.

« Vous y avez donc travaillé hier au soir, à la lumière, pendant que j'étais au club ? dit monsieur Omer en clignotant.

— Oui, répondit Joram, vous nous aviez promis de nous laisser faire avec vous cette promenade, Minette et moi, et tout était fini à l'heure convenue !

— Je l'ai promis, en effet, dit monsieur Omer.

— Et maintenant, reprit Joram, voulez-vous venir voir la chose et m'en dire votre opinion ?

— Volontiers, dit monsieur Omer. Allons, mon cher... » Et,

se tournant vers moi : « Seriez-vous bien aise, ajouta-t-il, de voir le...

— Non, mon père, non, dit Minette en s'interposant.

— Je pensais que cela pouvait lui être agréable, ma chère, dit monsieur Omer, mais peut-être avez-vous raison ! »

Je ne saurais expliquer comment je savais que c'était le cercueil de ma pauvre mère qu'on allait voir. Je n'avais jamais entendu faire un cercueil, je n'en avais jamais vu un... mais j'avais déjà tout deviné en entendant le bruit du marteau, et quand le jeune homme entra, je ne doutais pas de ce qu'il venait de faire.

L'ouvrage étant fini, les deux ouvrières dont j'ignorais les noms ayant passé une brosse sur leurs robes, allèrent dans le magasin pour mettre tout en ordre et attendre les pratiques. Minette resta pour plier ce qu'elles avaient cousu et le ranger dans deux corbeilles. Pendant qu'elle s'acquittait de cette tâche en fredonnant un air de joyeuse chanson, Joram, qui me parut son prétendu, vint furtivement lui dérober un baiser sans faire la moindre attention à moi. « Votre père, lui dit-il, est allé chercher la voiture et je n'ai que le temps d'aller tout préparer. » Il sortit alors ; — quant à Minette, elle mit son dé et ses ciseaux dans sa poche, fixa au corsage de sa robe une aiguille encore enfilée d'un fil noir, et rajusta proprement les diverses parties de son costume devant un miroir où j'apercevais l'image de sa figure heureuse.

J'observai tout cela du coin où j'étais assis, la tête penchée sur ma main et occupé de pensées bien différentes. La voiture, espèce de tapissière peinte en noir et attelée d'un cheval noir à longue queue flottante, s'arrêta bientôt devant la porte : on y transporta les corbeilles, et il y avait encore de la place pour nous tous.

Après ce que ces personnes venaient de faire, me trouver là avec elles, et les voir jouir du voyage que nous faisons ensemble comme d'une partie de plaisir!... je ne crois pas avoir jamais éprouvé depuis dans ma vie une sensation si étrange. Je ne leur en voulais pas ; non, mais c'était une sorte de frayeur qu'elles m'inspiraient, comme si elles eussent été des créatures d'une autre nature que la mienne. Rien n'interrompait leur

gaieté. Le vieux monsieur Omer conduisait la voiture, assis sur la première banquette et se retournant de temps en temps pour répondre. Minette et à Joram, dont la causerie ne tarissait pas : ils m'adressèrent deux ou trois fois la parole ; mais je boudais, sombre et silencieux, choqué de leurs joyeux propos, et m'étonnant que le ciel ne punit pas ce qui me semblait une grande dureté de cœur.

Quand nous fîmes une halte pour rafraîchir le cheval, je refusai d'accepter aucune des friandises qu'ils avaient touchées, préférant ne rien manger, et quand nous fûmes à quelques pas de la maison, je me laissai glisser de la voiture par derrière, aussi lestement que possible, afin de ne pas me trouver avec eux devant ces mélancoliques croisées qui me faisaient l'effet de grands yeux frappés tout à coup de cécité. Et moi qui m'étais inquiété de savoir ce qui rouvrirait la source de mes larmes ! il suffit de la fenêtre de la chambre de ma mère à côté de celle qui, en des temps plus heureux, avait été la mienne.

J'étais dans les bras de Peggoty avant d'avoir franchi le seuil de la porte, et ce fut avec elle que j'entrai. Sa douleur avait éclaté dès qu'elle m'avait aperçu ; mais elle la contint, me parla à voix basse et évita de faire du bruit en marchant, comme si on pouvait troubler le sommeil des morts ! La pauvre fille, il y avait deux semaines qu'elle ne s'était couchée, passant les nuits à veiller sa *pauvre chérie*, comme elle appelait ma mère, — et elle l'avait veillée encore les deux nuits précédentes, ne voulant pas l'abandonner tant qu'elle serait sur la terre.

Monsieur Murdstone ne fit aucune attention à moi lorsque j'entrai dans le salon, où je le trouvai assis près du feu, les larmes aux yeux, je dois le dire. Miss Murdstone, très-affairée à copier des lettres qui couvraient déjà le bureau où elle écrivait, me tendit ses doigts glacés en me demandant, avec son accent dur, si on m'avait pris mesure pour le deuil.

« Oui, répondis-je.

— Et vos chemises, dit-elle, les avez-vous rapportées ?

— Oui, madame, j'ai rapporté tous mes effets et tout mon linge. »

Ce fut toute la consolation dont sa fermeté me gratifia. Je ne doute point qu'elle n'éprouvât un vrai plaisir à faire parade, en

pareille occasion, de ce qu'elle appelait sa présence d'esprit, sa force d'âme, son bon sens et tout le catalogue de ses diaboliques qualités. Elle était particulièrement fière de son aptitude aux affaires : elle en donna la preuve en réduisant tout à des écritures et en ne se laissant émouvoir de rien. Pendant cette triste entrevue et jusqu'au lendemain, elle ne cessa pas d'écrire, parlant de temps en temps avec le même accent imperturbable, toujours raide, toujours impassible.

Son frère prenait un livre, l'ouvrait, avait l'air de le lire, et restait une heure entière sur la même page, puis le fermait, le laissait là, et se promenait en long et en large dans le salon. Je restais, de mon côté, les mains jointes, l'observant, comptant ses pas. Il parlait rarement à sa sœur, jamais à moi. Il semblait le seul de la maison qui fit un mouvement.

Je ne revis Peggoty que le soir, lorsqu'elle vint elle-même s'asseoir quelque temps au chevet de mon lit dès qu'elle me fut couché. Le lendemain matin, en passant près de la chambre où était toujours ma mère avec mon petit frère, je trouvai Peggoty sur le seuil de la porte, et elle me prit la main pour me faire entrer. Je remarquai le lit fait avec un soin particulier. Je me souviens que sous quelque chose comme une couverture blanche, il me sembla qu'il devait y avoir la personnification glacée de cette solennelle et silencieuse immobilité qui régnait dans la maison. Je ne sais quelle direction prenait déjà ma pensée, lorsque Peggoty fit un geste pour soulever la couverture. « Oh ! non, oh ! non, » m'écriai-je, et je lui retins la main.

Toute la cérémonie des funérailles m'est présente à l'esprit comme si elle avait eu lieu hier. Je revois, tel qu'il était arrangé, le grand salon, la flamme brillante de la cheminée, la table sur laquelle on avait disposé des carafes contenant du vin, et des assiettes avec le gâteau d'usage, le costume de miss Murdstone et celui des autres personnes qu'on introduisait silencieusement. Avant moi était entré l'accoucheur, monsieur Chillip, et il vint me saisir la main.

« Comment êtes-vous, mon cher David ? » me demanda-t-il affectueusement.

Pour toute réponse, je laissai ma main dans la sienne.

« Bonté du ciel ! poursuivit-il essayant de sourire et se re-

tournant du côté de miss Murdstone avec une larme aux yeux, comme nos jeunes amis grandissent autour de nous ! Il faut ne pas les avoir perdus de vue pour les reconnaître, madame. »

Miss Murdstone resta muette comme moi.

« Il s'est fait ici de grandes améliorations, madame, » dit encore monsieur Chillip que ce silence embarrassait.

Cette fois, miss Murdstone fronça le sourcil. Monsieur Chillip, déconcerté, se retira avec moi dans un angle du salon, et il n'ouvrit plus la bouche.

Au reste, je me sentis indifférent à cette scène et à quelques autres, observant tout avec une sorte de stupeur jusqu'à ce que j'entendisse le son de la cloche de l'église, qui me fit tressaillir. Puis entra monsieur Omer avec un autre monsieur qui nous dit de nous préparer. Peggoty m'a répété souvent que le salon réunissait les personnes qui avaient accompagné mon père au cimetière.

Nous marchions en tête, monsieur Murdstone, notre voisin monsieur Grayper, monsieur Chillip et moi. Nous trouvâmes devant la porte les quatre porteurs avec le cercueil : nous les suivîmes dans le sentier du jardin, sous les grands ormes, et de là dans la triste enceinte où j'ai si souvent entendu les oiseaux gazouiller au lever du soleil.

Nous voici autour de la fosse, tous tête découverte. Le jour me semble différent de tout autre jour, la lumière n'est plus de la même couleur, elle a une teinte plus triste. Après un recueillement solennel, le prêtre, d'une voix grave, lente et distincte, prononce ces mots : « Je suis la résurrection et la vie, dit le Seigneur. » Des sanglots l'ont interrompu. Je regarde : à part, à quelques pas de nous, c'est elle, cette bonne et fidèle servante, celle que j'aime le mieux dans ce monde, celle à qui, mon cœur d'enfant en est sûr, le Seigneur dira un jour : « Vous avez bien agi. »

Je vois d'autres visages à moi connus, des visages que je voyais à l'église quand j'y laissais errer mes regards distraits pendant le service, — les mêmes qui avaient dû sourire les premiers à ma mère le jour où elle arriva dans le village, parée de tout l'éclat de sa jeunesse. Je les vois, je les reconnais, je ne puis faire autrement, quoique tout entier à ma douleur qui ne

m'empêche pas non plus de remarquer Minette échangeant un regard d'intelligence avec son prétendu, debout auprès de moi !

Tout est terminé ; la fosse est comblée ; nous nous retirons en silence. Devant moi est notre maison, toujours jolie, toujours la même, toujours intimement associée dans ma mémoire à tous les incidents de mon jeune âge : à cette vue, je crois ressentir un nouveau chagrin plus amer que celui qui m'accable depuis trois jours. Mais on m'entraîne, monsieur Chillip me parle, et quand nous sommes dans le salon, il me rafraîchit les lèvres avec un verre d'eau ; je lui demande la permission de me retirer dans ma chambre : « Oui, mon ami, allez-y, » me dit-il avec la tendresse d'une femme.

Tout cela, je le répète, me paraît l'histoire d'hier. Que d'événements plus récents se sont effacés de mon souvenir pour ne reparaître qu'au jour où tous les événements de notre existence seront évoqués à nos regards... mais celui-là est toujours présent.

Je savais que Peggoty viendrait me retrouver dans ma chambre. Le calme de ce jour correspondait si bien à toutes nos pensées, le calme d'un jour de dimanche, car j'avais oublié cette ressemblance de jours. Elle s'assit à côté de moi sur mon petit lit ; elle me prit la main dans la sienne, tantôt la portant à ses lèvres, tantôt la caressant comme elle eût fait à mon petit frère si c'eût été lui qu'elle avait à consoler. Enfin, par un effort, elle me fit, à sa manière, ce récit de tout ce qui s'était passé :

« Elle n'avait plus sa santé depuis longtemps ; son esprit était troublé, elle n'était pas heureuse. Quand le petit enfant vint au monde, je crus d'abord qu'elle irait mieux ; mais, de plus en plus délicate, elle s'affaiblissait de jour en jour. Avant sa naissance, elle aimait à rester seule pour pleurer ; mais après, elle avait pris la coutume de chanter au nouveau-né d'une voix si douce, que je crus une fois, en l'entendant, que c'était la voix d'un ange qui volait au-dessus d'elle.

» Il semblait, dans ces derniers temps, qu'elle devenait plus timide et frappée d'une secrète terreur. Un mot dur la blessait comme un coup qu'on lui eût donné. Mais, pour moi, elle n'était pas changée. Elle fut toujours la même pour sa folle Peggoty, cette chère petite. »

Ici Peggoty fit une pause et me caressa la main, puis elle poursuivit :

« La dernière fois que je la revis telle qu'elle avait été jadis, ce fut le soir que vous revîntes de la pension, mon cher David. Le jour que vous partîtes, elle me dit : « Je ne reverrai plus » mon cher enfant, quelque chose m'en avertit, quelque chose » qui m'assure que c'est la vérité, je le sais. »

» Elle s'efforça ensuite de dissimuler ce pressentiment, et maintes fois, quand on lui reprochait d'être légère d'esprit et de cœur, elle eût voulu elle-même le faire croire ; mais cela n'était plus. Elle ne confia jamais à son mari ce qu'elle m'avait confié... elle avait peur de le dire à personne autre... jusqu'à ce qu'un soir, une semaine environ avant l'événement, elle dit à monsieur Murdstone : « Mon cher ami, je crois que je vais mourir. »

« J'ai soulagé mon âme d'un poids, ma chère Peggoty, » me dit-elle ce soir-là, quand je l'aidai à se coucher... « Il y » croira davantage chaque jour, le pauvre homme, pendant » quelque temps, et puis ce sera passé. Je sens une grande fatigue. Si c'est là du sommeil, reste près de moi pendant que » je dormirai. Ne me quitte pas. Dieu bénisse mes deux enfants ! » Dieu protège et conserve mon enfant orphelin. »

» Je ne la quittai plus à compter de ce moment, reprit Peggoty. Elle parlait souvent à ces deux personnes de là-bas... car elle les aimait ; elle n'aurait pas pu ne pas aimer n'importe qui était auprès d'elle... mais quand elles s'éloignaient de son lit, elle se retournait toujours vers moi, comme s'il n'y avait pour elle de repos que là où était Peggoty, et ce n'était qu'avec moi qu'elle s'endormait.

» La dernière nuit, elle m'embrassa et dit : « Si mon petit » enfant mourait aussi, Peggoty, je désire qu'on le place dans » mes bras et qu'on nous ensevelisse ensemble. » (Ce qui a été fait, car le pauvre agneau n'a vécu que quelques heures de plus qu'elle). Puis elle ajouta : « Que mon bien-aimé Davy nous accompagne à notre dernière demeure, et répète-lui que sa mère » ne l'a pas béni une fois, mais mille. »

Après un autre moment de silence et une autre caresse sur ma main, Peggoty poursuivit :

« C'était bien avant dans la nuit lorsqu'elle me demanda

quelque chose à boire, et quand elle eut rafraîchi ses lèvres, elle me remercia par un sourire de patience si doux... ma chérie ! ma toute belle !...

» Le jour avait paru et le soleil se levait lorsqu'elle me rappela combien monsieur Copperfield avait toujours été pour elle bon et attentif, lui répétant, quand elle doutait d'elle-même, qu'un cœur aimant valait mieux que le plus brillant esprit et qu'elle le rendait le plus heureux des hommes... « Peggoty, ma chère, ajouta-t-elle ensuite, rapproche-moi de toi... (car elle se sentait bien faible), soutiens-moi avec ton bras, ma bonne fille, et ne détourne pas la tête, car je veux te voir.... » — Je fis ce qu'elle voulait... ah ! Davy, le moment était venu où se réalisait ce que je vous avais annoncé en vous faisant mes adieux... Oui, hélas ! il était venu le moment où elle se trouvait heureuse de pouvoir s'appuyer sur le bras de sa vieille Peggoty... et elle mourut comme un enfant qui s'endort. »

Ainsi finit le récit de Peggoty. Du moment que j'avais su la mort de ma mère, l'image de ce qu'elle était devenue pendant les derniers mois de sa vie s'était effacée de ma mémoire. Je ne me la rappelai plus que comme la jeune mère de mes premières impressions, roulant les belles boucles de ses cheveux autour de son doigt ou sautant avec moi dans le parloir. Ce que Peggoty venait de me raconter, loin de raviver mes souvenirs plus récents, ne fit que graver plus profondément dans mon esprit la première image. Cela peut paraître étrange, mais c'est ce qui est. Par sa mort je la vis revoler vers sa calme et belle jeunesse, et tout le reste s'évanouit.

La mère qui reposait dans son tombeau fut la mère de mon enfance : la petite créature dans ses bras, ce fut moi-même, tel que j'avais été autrefois... dormant à jamais sur son cœur.

X

ON ME NÉGLIGE ET L'ON ME TROUVE UNE CONDITION.

« Peggoty, vous avez un mois pour chercher une autre place. » Ce congé donné à Peggoty fut le premier acte d'administration que fit miss Murdstone le lendemain des funérailles et dès que la lumière put de nouveau pénétrer dans la maison. Quelque désagréable qu'eût été pour Peggoty le service de monsieur et miss Murstone, je suis certain qu'elle eût préféré encore cette maison à toute autre à cause de moi. Elle m'apprit que nous devions nous séparer et nous échangeâmes en toute sincérité nos mutuelles condoléances.

Quant à moi, quant à mon avenir, il n'en fut pas dit un mot ; il ne fut fait aucune démarche. J'ose dire qu'on eût été heureux si on avait pu me donner aussi mon congé en me prévenant un mois d'avance. Je m'armai de tout mon courage pour demander à miss Murdstone si je devais bientôt retourner au pensionnat. Elle me répondit sèchement qu'elle croyait que je n'y retournerais plus du tout : ce fut toute la réponse que j'obtins d'elle. Je restai donc très-inquiet sur mon sort ; Peggoty n'était pas moins inquiète à mon sujet. Qu'allait-on faire de moi ? il nous fut impossible d'en rien savoir.

Dans ma situation s'opéra un changement qui me délivrait en grande partie de mes ennuis présents, mais qui, si j'avais été capable d'y réfléchir sérieusement, aurait pu augmenter mon anxiété pour l'avenir. On cessa d'exercer sur moi la contrainte qui m'avait rendu si malheureux. Loin d'exiger que j'occupasse mon triste poste au salon, plus d'une fois miss Murdstone, me voyant entrer, fronça le sourcil et d'un geste me mit à la porte. Loin de m'interdire la société de Peggoty, on ne s'occupait nullement de savoir où je pouvais être, pourvu que je n'eusse pas l'air de m'imposer à la solitude de monsieur Murdstone. J'avais d'abord eu une peur atroce qu'il n'entreprît de nouveau mon éducation ou que miss Murdstone ne daignât s'y dévouer ; mais je ne tardai pas à penser que ces terreurs étaient sans fonde-

ment et que je ne devais m'attendre qu'à une chose, à être négligé.

Cette découverte ne me causa pas alors beaucoup de peine, j'étais encore tout étourdi de la mort de ma mère. Parfois je me figurais qu'abandonné totalement à moi-même, je pourrais bien être réduit à vagabonder avec les enfants du village : alors, semblable à l'un de mes héros de roman, j'entrevois la perspective de mon départ à la recherche de la fortune. Mais ces visions passagères, qui se retraçaient d'elles-mêmes sur la muraille de ma chambre, en disparaissaient aussi bientôt et elles me laissaient seul, libre d'aller rejoindre Peggoty à sa cuisine et de m'y réchauffer les mains au feu du dîner.

« Peggoty, lui dis-je un soir en baissant la voix, monsieur Murdstone m'aime de moins en moins. Il ne m'a jamais aimé beaucoup, mais je crois qu'à présent il se passerait volontiers de ma vue.

— C'est peut-être l'effet de son chagrin, répondit Peggoty en posant une main sur mes cheveux.

— Non, Peggoty : j'ai du chagrin, moi aussi, je pense. Si je croyais que c'est son chagrin, je n'y ferais pas attention ; mais ce n'est pas cela, oh non ! ce n'est pas cela.

— Comment savez-vous que ce n'est pas cela ? me demanda Peggoty,

— Oh ! répondis-je, son chagrin est toute autre chose. Il a du chagrin en ce moment, assis au coin du feu avec miss Murdstone ; mais si j'entrais, Peggoty, il témoignerait quelque chose de plus.

— Et quoi donc ?

— De la colère, répliquai-je en imitant involontairement le sombre froncement de ses sourcils. S'il n'avait que du chagrin, il ne me ferait pas les yeux qu'il me fait. Je n'ai que du chagrin, moi, et je ne m'en sens que plus tendre. »

Peggoty se tut pendant quelques instants et me laissa, silencieux comme elle, me réchauffer les doigts.

« Davy, écoutez-moi, dit-elle à la fin.

— Je vous écoute, Peggoty, répondis-je.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, mon cher enfant, pour trouver ici, à Blunderstone, une place, une condition quelconque : j'ai

tout fait et tout imaginé, j'ai frappé à toutes les portes... Rien, mon enfant.

— Et que comptez-vous faire, ma bonne Peggoty, dis-je tout pensif, où comptez-vous aller chercher fortune ?

— Je m'attends à être forcée d'aller à Yarmouth, répondit-elle, pour tâcher d'y vivre.

— Vous auriez pu aller beaucoup plus loin, dis-je un peu rassuré ! Vous auriez pu aller si loin que vous auriez été perdue pour moi. Je vous reverrai encore, ma bonne Peggoty ; Yarmouth n'est pas tout à fait à l'autre bout dumonde. Vous viendrez quelquefois à Blunderstone ?

— Certes, oui, j'y viendrai, s'écria Peggoty avec animation : s'il plaît à Dieu, aussi longtemps que vous y serez, mon chéri, je viendrai toutes les semaines de ma vie pour vous embrasser. Une fois toutes les semaines. »

Cette promesse m'ôtait déjà un grand poids de dessus le cœur ; mais Peggoty n'avait pas encore tout dit.

« Je vais aller d'abord, poursuivit-elle, faire une autre visite de quinze jours à mon frère... pour me donner le temps de me reconnaître et de prendre un parti définitif. Or, j'ai pensé que peut-être, comme on n'a pas besoin de vous ici pour le moment, on pourrait vous laisser venir avec moi. »

Dans les circonstances où je me trouvais, si quelque chose pouvait tout à coup réveiller en moi un sentiment de plaisir, c'était un pareil projet. Ce fut un baume pour mon cœur que l'idée de me revoir entouré de ces figures bienveillantes et charmées de me recevoir, d'aller avec Émilie errer le dimanche matin sur la plage, de lui raconter mes peines, de jouir du son des cloches, de ramasser des coquillages, etc., mais, le moment d'après, mon espérance était déjà troublée par le doute que miss Murdstone voulut y consentir !

Heureusement ce doute ne fut pas long ; car nous causions ensemble de nos projets, lorsque miss Murdstone vint faire son inspection du soir dans l'office, et Peggoty, avec une adresse qui m'émerveilla, mit la question sur le tapis.

« L'enfant fera là de la paresse, dit miss Murdstone, et la paresse est la mère de tous les vices. Mais certainement il fera de la paresse ici... il en fera partout ; c'est mon opinion. »

Je vis, à l'air de Peggoty, qu'elle avait sur les lèvres une réplique un peu vive; mais elle la supprima pour l'amour de moi et garda le silence.

« Ainsi donc, reprit miss Murdstone en examinant un pot de conserves, comme il y a une chose plus importante qu'aucune autre, le repos de mon frère... je crois que je ferai mieux de dire : *oui*. »

Je la remerciai sans aucune démonstration de joie, de peur qu'elle ne rétractât ce consentement. Je n'aurais pas eu l'expérience du passé, que cette prudence m'eût été inspirée par la malignité du regard qu'elle fixait sur moi. Cependant elle se montra au moins femme de parole, et, le mois expiré, Peggoty et moi nous fîmes notre voyage.

Monsieur Barkis vint dans la maison chercher les deux malles de Peggoty : pour la première fois il franchissait la grille du jardin, et en chargeant sur son épaule la malle la plus lourde, il m'adressa un coup d'œil qui me parut significatif, si cette impassible physionomie pouvait réellement exprimer quelque chose.

Peggoty était naturellement triste de quitter une maison qui avait été si longtemps la sienne, et où elle avait formé les deux grands attachements de sa vie, pour ma mère et pour moi. Elle était sortie de bonne heure le matin pour aller au cimetière. Quand elle monta dans la carriole, elle avait son mouchoir sur les yeux.

Tant qu'elle resta ainsi, monsieur Barkis ne fit pas le moindre mouvement : assis sur son siège habituel, il aurait pu être pris pour un conducteur empaillé. Mais quand elle commença à relever la tête, quand elle me parla, monsieur Barkis fit une grimace. A qui l'adressait-il ? qu'exprimait-elle ? Je ne sais.

« La journée est belle, monsieur Barkis, lui dis-je par politesse.

— Elle n'est pas laide, répondit l'énigmatique messager, qui se compromettait rarement par une parole affirmative.

— Peggoty est tout à fait bien à présent, monsieur Barkis, lui dis-je pensant lui faire plaisir.

— Est-elle tout à fait bien ? » répondit-il.

Après y avoir réfléchi d'un air qui prétendait à la sagacité,

monsieur Barkis se décida à regarder Peggoty et à lui faire la question :

« Êtes-vous réellement bien ? »

Peggoty répondit *oui* en riant.

Ce *oui* ravit monsieur Barkis, et pour l'entendre encore : « Êtes-vous réellement bien ? » répéta-t-il ; mais cette fois, joignant le geste à la parole, il imagina de donner un léger coup de coude à Peggoty, et en se rapprochant d'elle avec intention, il faillit m'étouffer.

Sur l'observation que Peggoty lui en fit, il se remit sur son siège ; mais il avait pris goût à cette ingénieuse pantomime, il trouvait sans doute que c'était là une merveilleuse invention pour causer sans frais de discours, et de temps en temps j'eus à supporter ses lourdes approches. Je finis par prendre mes précautions chaque fois que je le voyais s'émouvoir, et je me penchais aussi lestement que possible afin de le prévenir, livrant la pauvre Peggoty à ces singulières interrogations qui, pour elle, étaient plus risibles que dangereuses.

Monsieur Barkis se montra, d'ailleurs, galant d'une autre manière : il nous fit faire halte à une auberge située à mi-chemin, et insista pour nous y régaler d'une côtelette de mouton sur le gril avec une bouteille de bière ; mais là encore un coup de coude faillit faire perdre la respiration à Peggoty au moment où elle buvait tranquillement. Heureusement, quand nous fûmes plus près de Yarmouth, monsieur Barkis revint à sa discrétion habituelle, obligé de faire attention à son cheval et à la carriole pour ne pas être accroché par les voitures que nous rencontrions plus souvent sur le pavé.

Monsieur Daniel Peggoty et Cham nous attendaient à l'endroit accoutumé. Ils nous reçurent et échangèrent une poignée de main avec monsieur Barkis qui, son chapeau sur le derrière de la tête et s'efforçant de sourire significativement, avait vraiment un air tout à fait comique.

Tandis que l'oncle et le neveu chargeaient chacun une des malles de Peggoty, monsieur Barkis m'appela d'un geste du doigt sous une porte voûtée.

« J'espère, me dit-il, que tout va bien. »

Je le regardai en face, et, voulant me donner l'air de le com-

prendre, puisqu'il me faisait l'honneur de me choisir pour confident, je lui répondis gravement : *ah!*

« Tout n'est pas fini encore, me dit-il avec mystère, mais cela va bien.

— Ah! répondis-je de nouveau.

— Je suis votre ami, reprit monsieur Barkis, car je sais ce que je vous dois; vous vous rappelez... *Barkis veut bien! eh?* »

Je répondis cette fois par un simple signe de tête, et je ne sais pas si je serais parvenu à deviner ce sphinx de la réticence à force de le regarder en face; mais Peggoty me cria qu'elle m'attendait, et j'allai la rejoindre.

En cheminant devant messieurs Daniel et Cham, elle me demanda ce que monsieur Barkis m'avait dit : « Il prétend *que tout va bien*, répondis-je.

— Voyez un peu l'impudence, dit-elle; mais que m'importe! Mon cher Davy, que penseriez-vous si je songeais à me marier? »

Je réfléchis un moment et lui dis : « Ce que je penserais? je suppose que vous m'aimeriez toujours autant que vous m'aimez à présent, Peggoty! »

Au grand étonnement des passants et de ses deux parents qui nous précédaient, la bonne créature ne put résister au désir de s'arrêter pour m'embrasser dans la rue, en me faisant mainte protestation de son inaltérable attachement.

Après cette explosion de tendresse, lorsque nous nous remîmes en marche, elle me demanda encore : « Voyons, que diriez-vous, mon chéri? »

— Si vous pensiez à vous marier... avec monsieur Barkis, Peggoty?

— Oui, dit-elle.

— Je penserais que ce serait une très-bonne chose; parce qu'alors, voyez-vous, Peggoty, vous auriez toujours à votre disposition la carriole et le cheval pour venir me voir; vous viendriez pour rien, et vous seriez certaine de pouvoir venir.

— Quelle intelligence a ce cher enfant! s'écria Peggoty. C'est justement ce à quoi je pense depuis un mois. Oui, mon chéri, et j'aurais ainsi plus d'indépendance : je laisserais mon ouvrage bien plus tranquillement dans ma propre maison que dans celle de n'importe qui. Et puis, à quoi pourrais-je être

bonne désormais, s'il me fallait être la servante d'une étrangère? Oui, je serai, par ce moyen, toujours dans le voisinage de mon chéri : je pourrai le voir toutes les fois que je le voudrai, et, lorsque je serai morte, je ne serai pas enterrée loin de ma maîtresse bien-aimée. »

Nous paraphrasâmes ce texte-là pendant quelque temps.

« Mais, reprit Peggoty, je n'y aurais pas songé un moment de plus si mon Davy avait été opposé à ce mariage... S'il avait dit *non*, je n'aurais jamais dit *oui*, m'aurait-on déjà mis la bague au doigt au pied de l'autel.

— Regardez-moi, Peggoty, répondis-je, et voyez si je ne suis pas réellement enchanté. » Et c'était vrai, je l'étais.

— Eh bien! mon cher, dit-elle, puisque c'est ainsi et que nous sommes d'accord, je vais y penser sérieusement et consulter mon frère : jusque-là, gardons le secret vous et moi. Barkis est un brave homme ; je puis être pour lui une bonne femme, attentive à mes devoirs, et par conséquent, *tout peut aller*, puisqu'il *veut toujours bien*. »

La citation des propres paroles de monsieur Barkis venait tellement à propos, que nous en rîmes de bon cœur et que nous entrâmes tout joyeux chez monsieur Peggoty.

La maison-navire était toujours la même, excepté peut-être qu'elle s'était un peu amoindrie à mes yeux ; mistress Gummidge se tenait debout sur la porte, immobile comme si elle n'avait pas bougé de là depuis la dernière fois que je l'avais vue. A l'intérieur, rien de changé ; je reconnus ma petite cabine, et quand j'allai faire ma visite aux homards, aux crabes et aux autres crustacés dans le recoin où ils étaient mis en réserve, je les retrouvai les mêmes aussi, toujours agglomérés, toujours ouvrant leurs pinces pour mordre.

Mais où était la petite Émilie ?

A cette question, que je fis naturellement en ne l'apercevant pas, monsieur Daniel Peggoty, débarrassé de la malle de sa sœur et s'essuyant le front, me répondit :

« Elle est à l'école ! encore vingt minutes et elle sera de retour, Dieu merci ! car nous sentons tous qu'elle nous manque dès qu'elle n'est plus là. »

Mistress Gummidge fit entendre un gros soupir

« Allons, du courage, la mère, lui dit monsieur Peggoty.

— C'est que je sens cela plus que personne, répondit la veuve plaintive ; je suis une créature isolée et il n'y a que la petite Émilie qui ne me contrarie pas. »

A ces mots, mistress Gummidge, murmurant et hochant la tête, se mit à souffler le feu. Le bon monsieur Daniel Peggoty, nous regardant, sa sœur et moi, avec la main sur le coin de la bouche pour n'être pas entendu de la pauvre femme, nous dit à demi-voix : « Elle pense à l'ancien. » De tout cela je conclus que mistress Gummidge n'avait pas changé non plus.

Je dois le dire, quelque plaisir que j'éprouvasse à me retrouver dans cette originale habitation qui m'avait tant charmé lors de ma première visite, il me sembla qu'un certain désappointement se mêlait à ce plaisir : peut-être était-ce parce que la petite Émilie n'était pas là ; sachant par où elle devait passer pour revenir, je sortis pour aller au devant d'elle.

Je ne tardai pas à l'apercevoir de loin. Elle était toujours la petite Émilie, quoiqu'elle eût grandi et se fût développée. A mesure qu'elle approchait, je remarquai tout ce que sa petite personne avait acquis de grâces ; sa physionomie était devenue à la fois plus réfléchie et plus vive, ses yeux avaient une teinte bleue plus prononcée... Je ne saurais définir le sentiment qui me fit feindre de ne pas la reconnaître ; mais je la laissai passer à côté de moi, comme si je regardais quelque chose au delà ! Plus tard, dans ma vie, je crois bien avoir joué une fois ou deux la même scène.

La petite Émilie n'eut pas l'air de s'en préoccuper. Elle comprit tout de suite ce jeu, et au lieu de venir à moi, de tourner autour de moi, elle passa et se mit à rire en courant. Cela me força de courir après elle, et elle courut si vite que nous étions près de la porte lorsque je la rattrapai.

« Ah ! est-ce donc vous ? dit la petite Émilie.

— Mais vous saviez bien qui c'était, Émilie, lui répondis-je.

— Et vous donc, reprit-elle, ne saviez-vous pas qui c'était ? » Je voulais l'embrasser, mais elle couvrit de ses mains sa bouche vermeille en disant : « Je ne suis plus une petite fille à présent... » Puis elle s'esquiva et entra dans la maison, riant plus que jamais.

Elle parut prendre plaisir à me contrarier. C'était là en effet un changement qui me surprit beaucoup. La théière fumait sur la table et notre petit coffre fut mis à l'ancienne place... mais, au lieu de venir s'y asseoir à côté de moi, elle voulut tenir compagnie à la plaintive mistress Gummidge ; lorsque monsieur Daniel Peggoty lui demanda pourquoi, elle feignit d'ajuster ses cheveux pour cacher son visage et ne fit que rire.

« C'est une petite chatte, dit monsieur Daniel Peggoty en la caressant de sa large main.

— Oui, c'en est une ! s'écria Cham : c'est une petite chatte, monsieur Davy. » Et le brave Cham rit si fort en la regardant d'un air d'admiration, qu'il en devint tout rouge.

Par le fait, la petite Émilie était leur enfant gâté à tous, mais plus encore l'enfant gâté de monsieur Daniel Peggoty lui-même, à qui elle aurait fait faire n'importe ce qu'elle aurait voulu, rien qu'en allant poser ses joues sur ses rudes favoris. Je fus plus d'une fois témoin de ce manège enfantin, et j'avoue que je compris comment monsieur Peggoty y cédait avec une si heureuse complaisance. Si affectueuse, si douce, sachant si bien être à la fois malicieuse et tendre, Émilie me captiva plus que jamais.

Dès le premier soir j'eus un témoignage de sa sensibilité ; car pendant que nous étions assis autour du feu, monsieur Daniel Peggoty ayant fait allusion à ma perte récente, je la vis se tourner vers moi et m'adresser à travers ses larmes un regard de si sincère compassion que je lui en fus reconnaissant.

« Ah ! dit monsieur Daniel Peggoty en déroulant sur ses doigts une des longues boucles de ses blonds cheveux, elle est aussi orpheline, voyez-vous, monsieur Davy, — et voici encore un autre orphelin, ajouta-t-il en montrant Cham, dont je suis le tuteur...

— Ah ! si vous étiez mon tuteur, monsieur Peggoty ! m'écriai-je.

— Vous avez bien raison, monsieur Davy, s'écria à son tour Cham que ce sentiment vrai transportait, c'est un bon tuteur que nous avons là, » et il serra affectueusement la main de son oncle que la petite Émilie voulait embrasser.

« Et comment se porte votre ami ? me demanda monsieur Daniel Peggoty.

Mon ami Steerforth ?

— C'est son nom, en effet, que j'avais oublié, car je n'ai pas la mémoire des noms, mais celle des gens... Votre ami Steerforth, comment se porte-t-il ?

— Il se portait bien lorsque je l'ai quitté. répondis-je.

— Ah ! cela me réjouit, dit monsieur Daniel Peggoty. C'est un ami, celui-là, un véritable ami ! Je donnerais quelque chose pour le revoir.

— C'est un beau jeune homme, n'est-ce pas ? m'écriai-je avec l'enthousiasme de mon amitié.

— Il est plus que beau, dit monsieur Daniel Peggoty.

— Et brave comme un lion, ajoutai-je, et instruit, et adroit, et parlant bien... et généreux, etc. ; » car, une fois lancé, je ne pouvais assez vanter Steerforth, mon ami, mon protecteur !

La petite Émilie, comme mes autres auditeurs, m'écoutait avec la plus vive attention, et chacun le remarqua, tant ses beaux yeux bleus s'étaient animés.

« Émilie est comme moi, dit monsieur Daniel Peggoty, et elle voudrait bien voir votre ami. »

Mais cette observation la rendit confuse. Voyant que nous la regardions tous, elle rougit de plus en plus, se leva sans rien dire, se retira et ne reparut pas de la soirée.

Je me couchai dans le vieux petit lit à l'arrière de la maison-navire, et, avant de m'endormir, je pus entendre le vent gémir sur la plage comme autrefois ; mais cette voix de la mer n'évoqua plus pour moi les mêmes images : je ne me figurai plus que l'Océan pouvait tout à coup soulever ses vagues et submerger la demeure de l'honnête famille qui me donnait l'hospitalité : je pensai à ma propre maison et à son naufrage. Je pensai à ceux qui dormaient à jamais sous l'if de Blunderstone. Je priai pour eux... Puis, faisant un retour sur moi-même, je mis une clause à ma prière afin que Dieu m'accordât la grâce de grandir pour épouser un jour la petite Émilie. Je fermai les yeux pour continuer dans mon sommeil ce rêve d'amour enfantin.

Pendant cette seconde visite à Yarmouth, nos journées se passèrent à peu près comme pendant la première, excepté toutefois, — et c'était une grande exception, — excepté que la petite Émilie et moi nous nous promenâmes beaucoup plus rare-

ment sur la plage. Elle avait des leçons à apprendre, des ouvrages d'aiguille à faire, et elle était absente une bonne partie des vingt-quatre heures. Je sentais d'ailleurs qu'en eût-il été autrement, nous n'aurions pu recommencer nos longues courses au bord de la mer. Quoique toujours capricieuse et folâtre enfant, Émilie était, plus que je ne pensais, devenue une petite femme. Une année ou deux lui avaient suffi pour me devancer considérablement. Elle m'aimait, oui, mais elle riait de moi et me tourmentait ; elle affectait de m'éviter si j'allais à sa rencontre et prenait un autre chemin : je retournais tout désappointé et la voyais qui riait sur le seuil de la porte. Mes plus doux moments étaient quand elle s'asseyait tranquillement devant la maison, et que moi à ses pieds, sur un tabouret, je lui faisais la lecture. Charmantes matinées d'avril, je n'ai jamais admiré depuis un soleil aussi brillant que le vôtre, une plus jolie image que celle de cette petite fée attentive à ma voix, un ciel plus pur, une mer plus belle, de plus glorieux vaisseaux déployant leurs blanches voiles dans un horizon doré.

Dès le lendemain de notre arrivée, monsieur Barkis vint le soir saluer la famille, et nous remarquâmes sa physionomie embarrassée. En se retirant, il oublia une douzaine d'oranges qu'il avait apportées dans un mouchoir. Cham, croyant à sa distraction, courut après lui afin de les lui restituer ; mais il revint en nous disant qu'elles avaient été laissées à l'intention de Peggoty. Le lendemain et les jours suivants, à la même heure, nouvelle apparition de monsieur Barkis avec un nouveau paquet, régulièrement déposé derrière la porte et toujours oublié à son départ. Ces offrandes galantes étaient variées d'une manière fort originale ; je me rappelle, entre autres, qu'il oublia une brosse, une grosse pelote à épingles, un demi-boisseau de pommes, une paire de pendants d'oreilles en jais, une douzaine d'oignons d'Espagne, une boîte de dominos, un serin dans sa cage et un jambonneau mariné.

Je me rappelle aussi que monsieur Barkis faisait sa cour d'une façon toute spéciale ; il ne parlait pas, il s'asseyait au coin du feu dans la même attitude que sur le siège de sa carriole, et contemplait Peggoty, assise en face de lui, occupée à coudre. Un soir, dans un tendre accès, je suppose, il s'empara

violemment du morceau de bougie dont elle se servait pour son fil de couture, le mit dans son gilet et l'emporta. Après cela, sa grande jouissance était, chaque fois qu'on en avait besoin, de le tirer à moitié liquéfié de son gousset pour l'y replonger quand on s'en était servi. Il paraissait d'ailleurs jouir pleinement de son silencieux bonheur, sans se croire obligé de dire une parole. Si, par occasion, il lui était accordé une promenade en tête à tête sur la plage avec sa prétendue, il se contentait de lui demander de temps en temps comment elle se trouvait, puis retombait dans sa quiétude amoureuse : quelques incidents rendaient parfois ces visites assidues assez plaisantes, puisque je me rappelle encore que lorsque monsieur Barkis était parti, Peggoty se couvrait la tête de son tablier et riait pendant une demi-heure. Bref, nous nous en amusions tous, plus ou moins, excepté la lamentable mistress Gummidge, qui, probablement, avait été autrefois courtisée de la même manière, puisque cela lui remettait toujours en mémoire la perte de l'*ancien*.

Enfin, la quinzaine était sur le point d'expirer : on parla d'une partie que devaient faire ensemble M. Barkis et Peggoty : partie dont la petite Émilie et moi nous devons être. Je n'eus, la veille, qu'un sommeil interrompu, tant j'étais agité par l'idée de passer un jour tout entier avec Émilie. Nous fûmes tous levés de bonne heure, et nous étions encore à déjeuner, lorsque parut à distance monsieur Barkis, conduisant une carriole plus légère que la sienne, et la dirigeant vers l'objet de ses affections.

Peggoty avait une robe noire très-simple, sa toilette habituelle de deuil ; mais monsieur Barkis s'était donné un habit neuf en drap bleu ! Le tailleur le lui avait taillé si large et si ample, que les manches auraient rendu les gants superflus, même par le froid le plus vif ; son collet montait si haut, qu'il lui relevait les cheveux sur le sommet de la tête ; ses boutons de métal étaient du plus grand calibre : grâce à ce costume, complété par un pantalon gris et un gilet chamois, monsieur Barkis me parut un personnage digne de toute considération.

Le signal du départ produisit une certaine agitation, et je vis monsieur Daniel Peggoty s'armer d'un vieux soulier qui devait être jeté après nous pour porter bonheur.

« C'est vous que cela regarde, dit M. Peggoty à mistress Gummidge en lui tendant le singulier talisman.

— Non, répondit-elle; non, Daniel, il vaut mieux que ce soit toute autre personne. Je suis moi-même une pauvre créature, seule sur la terre, et tout ce qui me rappelle ceux que j'ai perdus me fend le cœur.

— Allons, ma vieille amie, s'écria monsieur Daniel Peggoty, prenez et jetez!

— Non, non, Daniel, répéta-t-elle toute en larmes, je ne le puis; vous ne savez pas, vous, tout ce que je souffre: jetez-le vous-même. »

Mais la bonne Peggoty qui, après avoir pris congé de Cham, s'était installée avec monsieur Barkis, la petite Émilie et moi dans la carriole, s'écria qu'il fallait que mistress Gummidge jetât le soulier, et mistress Gummidge s'y décida. Hélas! la chose faite, ce fut pour elle une nouvelle explosion de sanglots qui faillit troubler la gaieté de notre partie, car elle tomba dans les bras de Cham et sembla au moment de s'évanouir.

Monsieur Barkis n'était pas homme à renoncer à la partie, quand bien même, moins occupé de sa prétendue, il aurait pu croire que mistress Gummidge avait réellement perdu connaissance. Il fit claquer légèrement son fouet et nous partîmes au trot dans la direction de l'église. Là, nous fîmes déjà une première halte: monsieur Barkis attacha le cheval à la grille, fit descendre Peggoty qui, nous priant, Émilie et moi, d'attendre un quart d'heure, entra au bras de son fiancé.

« Je vais bientôt vous quitter, dis-je à la petite Émilie; j'espère que nous serons d'accord et heureux toute la journée?

— Je le veux bien, répondit-elle.

— D'abord, poursuivis-je, je commence par vous embrasser. »

La petite Émilie consentit à ce nouveau gage d'alliance. Mais quand, exalté par une telle faveur, je lui fis une belle déclaration, en jurant que je tuerais quiconque oserait prétendre à sa main,—la petite Émilie eut un accès de fou rire; puis, prenant un air grave et se redressant avec la dignité d'une jeune matrone: « Vous êtes un enfant! » me dit-elle.

Un enfant! quand je venais de faire ma déclaration. Mon dépit fut extrême: mais son rire était si charmant, que j'ou-

bliai, en la regardant, cette expression qui me dégradait à mes propres yeux.

Monsieur Barkis et Peggoty dépassèrent bien de quelques minutes le quart d'heure qu'ils avaient demandé. Cependant ils revinrent à la fin et le cheval trotta du côté de la campagne.

« A propos, monsieur Davy, dit monsieur Barkis ne pouvant lui-même, avec toute sa réserve habituelle, garder plus longtemps le secret qui lui avait été recommandé, à propos, vous rappelez-vous le nom que j'écrivis sur la bâche de ma voiture ?

— Clara Peggoty, répondis-je.

— Eh bien ! quel nom écrirais-je à présent s'il y avait une bâche ici ?

— Clara Peggoty encore, je suppose.

— *Clara Peggoty Barkis!* » s'écria-t-il, et il partit d'un d'un éclat de rire qui ébranla sa carriole.

En un mot, ils étaient mariés ; ils n'étaient entrés à l'église que pour cela. Peggoty avait décidé que la cérémonie se passerait ainsi, sans témoins. Le sacristain avait fait les fonctions de père. Elle fut un peu confuse quand monsieur Barkis révéla brusquement son mariage, et elle m'embrassa avec un redoublement de tendresse comme pour me prouver que j'étais toujours son bien-aimé ; cependant elle recouvra son calme habituel et dit qu'elle était enchantée que tout fût fini.

Nous prîmes un chemin de traverse et nous arrêtàmes à une auberge où nous étions attendus ; on nous servit un bon dîner, et la journée s'acheva gaiement. Peggoty aurait compté dix ans de mariage qu'elle n'aurait guère été plus à son aise. C'était toujours la même Peggoty, et, avant le thé, elle nous mena faire une promenade Emilie et moi, laissant monsieur Barkis fumer philosophiquement sa pipe, dans la contemplation de son bonheur. Du reste, le mariage ne lui ôta pas l'appétit ; car, quoiqu'il eût fort bien dîné, il demanda une tranche de jambon pour son souper, et s'en régala en l'arrosant de plusieurs tasses de thé.

Quelle noce singulière ! J'ai souvent pensé depuis à l'innocente originalité de notre partie. Il commençait à faire nuit lorsque nous remontâmes en voiture, et, tout le long de la route, nous

admirâmes les étoiles en répétant que le ciel était magnifique. J'avais déjà reçu à Salem-House quelques notions d'astronomie élémentaire, et je fis parade de mon savoir d'écolier. Monsieur Barkis lui-même m'écoutait avec extase : j'avais regret de ne pas en avoir appris davantage, tant son attention me flattait ; ah ! si j'avais été aussi fort sur la sphère céleste que sur les romans ! n'importe, monsieur Barkis n'en revenait pas de tout ce que je lui débitais : à cette époque, le prodige à la mode était ce tragédien de douze ans qui jouait Shakspeare sur les grands théâtres. Monsieur Barkis dit à sa femme en parlant de moi : c'est un jeune Rochus (Roscius).

Lorsque j'eus épuisé le thème des étoiles ou plutôt l'admiration de monsieur Barkis, la petite Émilie et moi nous fîmes un manteau d'une vieille toile cirée, et nous nous abritâmes dessous pendant le reste du voyage. Ah ! que je l'aimais ! quel bonheur, pensais-je, si nous étions mariés, pour aller n'importe où vivre ensemble dans une forêt enchantée, sans cesser d'être jeunes, toujours enfants, errant en nous donnant la main à travers les prairies émaillées de fleurs, reposant la nuit sur un lit de mousse, goûtant le sommeil des innocentes amours, et ensevelis par les petits oiseaux, comme les enfants de la ballade, quand la mort viendrait nous surprendre. Cette vie idéale avec ses pures jouissances fut mon unique désir tout le long du chemin. Il m'est doux de penser qu'il y ait eu deux cœurs aussi innocents que celui d'Émilie et le mien au mariage de Peggoty ; il m'est doux de penser que les amours et les grâces de ma rêverie formaient l'invincible cortège de ce simple hyménée.

Nous fûmes de retour avant neuf heures au vieux navire, où monsieur et mistress Barkis ne firent qu'une courte apparition pour se retirer au domicile conjugal. Pour la première fois, je sentis que j'avais perdu Peggoty ; je crois que je me serais trouvé cette nuit-là, bien triste sous tout autre toit que celui qui protégeait la tête de la petite Émilie.

Monsieur Daniel Peggoty et Cham devinèrent ma secrète pensée ; leur bienveillante hospitalité chercha à me distraire : on servit le thé, la petite Émilie vint s'asseoir à côté de moi sur notre siège de ma première visite, ce qu'elle n'avait pas fait encore. J'acceptai de bon cœur toutes ces consolations.

C'était une nuit de marée : à l'heure du coucher, monsieur Daniel Peggoty et Cham partirent pour la pêche. Je fus tout fier de me croire, dans la maison solitaire, le protecteur d'Emilie et de mistress Gummidge. Ah ! si un lion ou un serpent, ou tout autre monstre non moins terrible était venu nous attaquer, afin que je pusse le tuer et me couvrir de gloire ! Comme nulle créature de cette espèce ne se hasarda cette nuit-là sur la plage de Yarmouth, il fallut bien me contenter de combattre des dragons en rêve jusqu'au lendemain matin.

Était-ce donc un songe aussi que l'événement de la veille ? Monsieur Barkis n'était-il qu'un personnage imaginaire ? j'aurais pu le penser à mon réveil en entendant Peggoty qui m'appelait comme à son ordinaire. Après le déjeuner, elle me conduisit à sa propre maison... jolie petite maison ! De tous les meubles qui la garnissaient, je fus surtout émerveillé d'un vieux bureau en bois noir qui était dans le petit salon, car la cuisine servait de grand salon. Ce bureau s'ouvrait par en haut et devenait un pupitre en laissant voir au fond une belle édition in-4° du *Livre des Martyrs* par Fox, précieux volume dont je ne me rappelle pas un mot, quoique je l'aie bien souvent lu par la suite, n'ayant rien de plus pressé, dès que j'entrais chez Peggoty, que d'aller au bureau, d'y prendre ce trésor théologico-biographique, et de le dévorer. Je crains d'avoir été surtout édifié par les images qui étaient en grand nombre et représentaient toutes sortes de sombres horreurs. Quoi qu'il en soit, je ne puis séparer le *Livre des Martyrs* du souvenir de la maison de Peggoty.

Je pris congé, ce jour-là, de monsieur Daniel, de Cham, de mistress Gummidge et de la petite Émilie, pour aller m'installer dans une petite chambre qui devait être toujours la mienne chez monsieur Barkis. Ainsi le dit Peggoty en me montrant, sur une petite tablette au chevet du lit, le fameux livre des crocodiles.

« Jeunes ou vieux, cher Davy, tant que je vivrai, tant que je pourrai avoir ce toit sur ma tête, vous trouverez cette chambre préparée pour vous recevoir. C'est moi qui me charge d'en avoir soin, comme j'avais soin de suivre votre chambre à Blunderstone, mon chéri. Vous iriez en Chine que vous pourriez vous dire qu'elle vous attend à votre retour.

Excellente créature ! Comment me lasser de raconter les témoignages de sa persévérante affection ! Hélas ! il fallait déjà lui dire adieu et reprendre le chemin de Blunderstone. Elle voulut du moins m'y ramener elle-même avec monsieur Barkis et m'embrasser encore à la grille du jardin. Cruelle séparation ! On devine ce que j'éprouvai en voyant la carriole s'éloigner, emportant Peggoty et me laissant seul sous les grands ormes ; ici, plus une figure amie pour me recevoir, personne pour m'aimer.

J'étais de retour. Ce fut alors que je me vis tellement négligé que je ne puis me le rappeler sans me faire pitié à moi-même ; monisolement devint complet : pas un enfant de mon âge pour jouer un moment, pour échanger une parole ; je n'eus de compagnie que celle de mes lugubres réflexions... dont l'ombre semble encore assombrir la page que j'écris.

Que n'aurais-je pas donné pour être envoyé à l'école la plus sévère... où l'on pût m'enseigner quelque chose ! Cette espérance m'était interdite. J'étais détesté, on me regardait à peine ou c'était avec des yeux qui me remplissaient de terreur. Je crois que monsieur Murdstone se trouvait un peu gêné dans ses affaires ; mais le contraire eût existé, il eût été millionnaire, que cela ne lui eût pas inspiré plus d'amitié pour moi ; je crois qu'il aurait voulu ne pas me voir pour oublier qu'il avait des devoirs à remplir à mon égard... il y réussit.

Je n'étais pas maltraité, battu, privé de nourriture ; mais j'étais la victime d'un froid et systématique abandon. Qu'aurait-on fait de moi si j'étais tombé malade ? il y a apparence qu'on m'eût oublié dans ma chambre et que j'y serais mort faute de soins.

Quand monsieur et miss Murdstone habitaient la maison, je mangeais avec eux ; en leur absence, je mangeais seul. Je pouvais, il est vrai, aller en liberté rôder dans le voisinage, mais avec l'injonction d'éviter les personnes qui auraient pu s'intéresser à moi... on avait peur, sans doute, que je ne me plaignisse et que le souvenir de mon père ou de ma mère ne me suscitât une protection. C'est pourquoi monsieur Chillip avait beau m'inviter d'aller le voir, je n'osais que rarement accepter cette invitation charitable ; cependant, je passais de temps en temps

l'après-midi dans son cabinet de chirurgie, lisant là comme partout, car j'avais heureusement conservé la passion des livres, ou me rendant utile en pilant quelques drogues dans un mortier, sous la direction du bon Esculape.

Par le même motif, outre l'ancienne haine contre Peggoty, on m'accordait bien rarement la permission d'aller lui rendre visite. Fidèle à sa promesse, ou elle venait me voir ou elle me rencontrait quelque part toutes les semaines, et jamais les mains vides. Après bien des refus, on me laissait, à de longs intervalles, aller passer quelques jours à Yarmouth. J'appris là que monsieur Barkis avait son imperfection. Il était un peu avare *ou un peu serré*, comme disait Peggoty, qui, en femme respectueuse, n'eût pas voulu employer le premier mot en parlant de son mari. Monsieur Barkis aimait à thésauriser : il entassait des écus dans un coffre placé sous son lit, et qui, selon lui, ne contenait que des hardes. Pour soustraire de ce coffre l'argent nécessaire aux dépenses de la semaine, Peggoty était réduite à une foule d'artifices et de petits complots.

Je disais que j'avais heureusement conservé ma passion de lecture : j'aurais été complètement misérable sans la vieille bibliothèque de mon père. Les livres, mes fideles amis, me trouvèrent fidèles comme eux. Je les lisais et relisais avec un plaisir toujours nouveau.

Un épisode vint enfin varier cette existence monotone : j'étais destiné à une épreuve nouvelle, et voici comment elle fut amenée.

J'étais allé, un matin, rêver oisivement, selon mon usage ; je revenais à petits pas de ma solitaire excursion, lorsqu'au détour d'une des ruelles de Blunderstone, je rencontrai monsieur Murdstone qui marchait avec un autre gentleman. Un peu embarrassé, je voulais passer outre sans rien dire : mais le gentleman m'aperçut et me cria :

« Ah ! c'est Brooks !

— Pardon, monsieur, répondis-je, je suis David Copperfield.

— Non, non, reprit-il ; vous êtes Brooks, Brooks de Sheffield. C'est votre nom. »

Le lecteur se rappellera ici la promenade que me fit faire un jour monsieur Murdstone à Lowestoft, la rencontre de ses deux amis et le nom qu'ils me donnèrent pour parler de moi tout à

leur aise et abuser de ma naïveté. Je regardai attentivement le gentleman qui persistait à m'appeler Brooks, et je reconnus monsieur Quinion.

« Et comment allez-vous, Brooks ? dans quelle pension êtes-vous ? » me demanda monsieur Quinion en mettant la main sur l'épaule pour m'arrêter, et me faisant pirouetter devant lui. Je ne savais que répondre, et mes yeux interrogèrent timidement ceux de monsieur Murdstone, qui répondit pour moi :

« Il est à la maison pour le quart d'heure ; il n'est dans aucune pension. Je ne sais qu'en faire : c'est un sujet difficile. »

En parlant ainsi, il fixa sur moi, un moment, son regard sévère, et puis il le détourna en fronçant le sourcil pour exprimer son aversion. Je songeais au moyen d'échapper à la main qui pesait toujours sur mon épaule ; mais monsieur Quinion aurait voulu prolonger l'entretien :

« Je suppose, me dit-il, que vous êtes toujours un petit gail-
lard intelligent.

— Oui, oui, il n'est pas sot, répondit encore pour moi monsieur Murdstone avec impatience ; mais vous ferez mieux de le laisser aller : il ne vous saura pas gré de le retenir. »

Là-dessus monsieur Quinion me relâcha, et je me mis à courir du côté de la maison. Avant de prendre la rue de traverse qui devait me conduire à la grille du jardin, je m'arrêtai, et, en tournant la tête, je vis monsieur Murdstone appuyé sur le guichet du cimetière pendant qu'il écoutait monsieur Quinion. Ils me suivaient des yeux, et je compris qu'ils parlaient de moi.

Monsieur Quinion coucha à Blunderstone ce jour-là, et le lendemain il déjeuna avec nous. Le déjeuner fini, j'écartais ma chaise pour me retirer ; monsieur Murdstone me rappela. Il alla s'asseoir à une petite table où sa sœur s'installait en même temps pour faire ses écritures. Monsieur Quinion, les mains dans ses poches, regardait par la fenêtre, moi je les regardais tous les trois.

« David, me dit monsieur Murdstone avec gravité, dans ce monde l'inaction ne vaut rien pour la jeunesse ; la jeunesse ne doit pas passer le temps à boudier...

— Comme vous faites, ajouta sa sœur.

— Jane Murdstone, laissez-moi parler seul, je vous prie. Je répète donc, David, que dans ce monde l'inaction ne vaut rien

pour la jeunesse, et qu'elle ne doit pas passer le temps à boudier. Cela est vrai, surtout, pour un jeune garçon de votre caractère, qui a besoin de correction et à qui on ne peut rendre de plus grand service que de le forcer de se façonner aux habitudes du travail : il faut vous dompter et vous rompre, David.....

— Car l'obstination ne réussirait pas ici, dit sa sœur. Le caractère de cet enfant a besoin d'être dompté ; il a besoin de l'être, il faut qu'il le soit et il le sera. »

Monsieur Murdstone, à cette nouvelle interruption, regarda sa sœur d'un air qui exprimait moitié le reproche et moitié l'approbation ; puis il continua :

« Je suppose que vous savez, David, que je ne suis pas riche. En tout cas, apprenez-le à présent. Vous avez déjà reçu une dose considérable d'éducation. L'éducation est dispendieuse ; d'ailleurs, elle ne le serait pas, et je pourrais y pourvoir, que je suis d'avis qu'il ne serait nullement avantageux pour vous d'être mis en pension. Quelle est la perspective que vous avez devant vous ? la lutte avec le monde : eh bien ! le plus tôt vous la commencerez, le meilleur ce sera. »

Il me semble que j'avais déjà commencé cette lutte sur mon petit théâtre : peut-être même, tout enfant que j'étais, cette réflexion me vint-elle à l'esprit pendant ce discours.

« Vous avez entendu parler quelquefois, dit monsieur Murdstone, *du comptoir* ?

— Du comptoir, monsieur ? répétai-je.

— Oui, du comptoir de Murdstone et Grinby, pour le commerce des vins. »

Je suppose que je lui parus assez mal informé de ce dont il était question, car il reprit :

« Vous avez dû entendre mentionner le *comptoir*, ou la raison commerciale, ou les caves, ou quelque chose comme cela.

— Je pense, monsieur, avoir entendu mentionner cette affaire, répondis-je (me rappelant, en effet, vaguement, qu'on disait que monsieur Murdstone et sa sœur avaient un intérêt dans un commerce...) Oui, monsieur, mais je ne sais pas quand.

— Peu importe quand, répliqua-t-il ; monsieur Quinion dirige cette maison. »

Je regardai avec un air de déférence monsieur Quinion qui était toujours à la fenêtre.

« Monsieur Quinion, dit monsieur Murdstone, me suggère que nous employons là quelques autres garçons de votre âge, et qu'il ne voit pas de raison qui empêche de vous employer aussi aux mêmes conditions.

— S'il n'a pas d'autre perspective que celle-là, » remarqua ici monsieur Quinion en se tournant de notre côté et à demi-voix.

Monsieur Murdstone ne répondit à cette interruption que par un geste d'impatience, et reprit le fil de son discours.

« Ces conditions sont que vous gagnerez assez par vous-même pour vous nourrir comme vous l'entendrez et avoir le surplus comme argent de poche. Quant à votre logement, je m'en charge : je m'en occupe déjà ; votre blanchissage sera aussi à mon compte...

— Et c'est moi qui réglerai cette dépense, dit la sœur.

— On se chargera aussi de vous habiller ; car, de quelque temps encore, vous ne pourrez gagner assez pour cela. Ainsi donc, vous allez partir pour Londres, David, avec monsieur Quinion, pour y débiter dans la vie active.

— Bref, dit la sœur pour résumer aussi la harangue, vous voilà pourvu et vous voudrez bien faire votre devoir. »

Quoique je compris bien que tout cela tendait à se débarrasser de moi, je ne saurais me rappeler très-distinctement si j'en fus content ou effrayé. Probablement j'eus à lutter contre la confusion de mes idées, sans pouvoir me fixer sur aucune ; le temps me manqua aussi pour les définir très-clairement, monsieur Quinion devant partir le lendemain.

Lecteur, voyez-moi donc le lendemain avec un petit chapeau gris passablement usé et entouré d'un crêpe de deuil. avec une veste noire et un pantalon de velours à côtes que miss Murdstone estimait la meilleure de toutes les armures pour défendre les jambes dans la bataille de la vie : voyez-moi ainsi équipé, emportant tout ce que je possédais au monde dans une petite malle. Pauvre enfant isolé (comme aurait pu dire la plaintive mistress Gummidge), je prends place dans la chaise de poste de louage qui conduisait monsieur Quinion jusqu'à Yarmouth, où nous devons joindre la diligence de Londres. Adieu notre mai-

son et notre église qui disparaissent déjà dans le lointain. J'ai beau tourner la tête, je ne saurais plus apercevoir ni le tombeau sous l'if du cimetière, ni l'if lui-même, ni la flèche du clocher...

XI

MON DÉBUT DANS LA VIE ACTIVE.

Je connais assez le monde à l'âge où je rédige ces souvenirs pour être difficilement surpris de quelque chose, et, cependant, je ne puis m'empêcher d'être un peu surpris aujourd'hui même, qu'on pût si facilement se débarrasser d'un enfant si jeune. Je devais inspirer d'autant plus d'intérêt que j'étais réellement d'une précocité d'intelligence peu commune, d'une sensibilité exquise, et avec cet air à la fois délicat et vif qui fait remarquer un orphelin. Eh bien ! non, personne ne fit la moindre démonstration en ma faveur, et je devins, à l'âge de dix ans, un petit ilote au service du comptoir de Murdstone et Grinby.

Le comptoir ou magasin de Murdstone et Grinby était sur le bord de la Tamise, près du pont de Blackfriars. Ce quartier a reçu quelques améliorations depuis ce temps-là. La maison où je fus conduit par M. Quinion était la dernière d'une rue étroite, aboutissant à quelques escaliers d'embarcadère où l'on venait prendre le bateau à la marée haute ; car, à la marée basse, la rivière, en se retirant, laissait là une vase sur laquelle venaient s'ébattre les rats du voisinage. Je fus frappé de l'aspect sale et enfumé de cette vieille baraque, de ses planchers effondrés, de ses marches en ruine et de l'odeur de moisissure qu'on y respirait.

Le comptoir de Murdstone et Grinby fournissait du vin et des liqueurs à plusieurs classes de consommateurs ; mais la branche la plus importante de leur commerce était l'approvisionnement de divers paquebots qui faisaient, je crois, la plupart, la traversée régulière des Indes et des Antilles. Une des conséquences de ce trafic était l'arrivée continuelle d'une quantité de

bouteilles vides, qu'il fallait examiner à la lumière afin de rejeter celles qui pouvaient être fêlées, et de rincer les autres. Après ce travail sur les bouteilles vides venait le travail sur les bouteilles pleines, qu'il fallait décorer d'une étiquette, ou boucher hermétiquement, ou coiffer d'une cire rouge, ou emballer dans des caisses quand le reste était fait. Tout cela était mon ouvrage ; c'est-à-dire j'étais un des jeunes garçons qui remplissaient cet emploi spécial dans le magasin. Nous étions trois ou quatre en me comptant ; ma place fut marquée dans un angle de l'entrepôt, où monsieur Quinion pouvait m'apercevoir en se redressant sur l'espace d'estrade grillée qu'occupait son pupitre dans le comptoir. Ce fut là que, dès le premier matin de mon début, le plus ancien de mes co-employés fut chargé de m'enseigner ma tâche. Il s'appelait Mick Walker, était coiffé d'un chapeau de papier et portait un tablier déchiré. Il m'informa que son père était un canotier de la Cité, et qu'à la cérémonie de l'installation du lord-maire, il marchait dans le cortège avec une toque de velours noir. Passant de là aux renseignements sur nos collaborateurs, il nomma le principal d'entre eux *Pomme-de-terre-farineuse*. Je découvris plus tard que ce nom, qui me semblait assez extraordinaire, n'était ni un nom de famille ni un nom de baptême, mais un sobriquet indiquant le teint pâle ou farineux de ce brave jeune homme, dont le père avait deux professions qu'il exerçait, l'une de jour, l'autre de nuit. Batelier sur la Tamise, il était pompier attaché à l'un des grands théâtres, où une petite sœur de Pomme-de-terre-farineuse jouait les lutins dans les pantomimes.

Je me sentis secrètement humilié de ces nouveaux compagnons, les comparant aux petits amis de ma première enfance si heureuse, et à ceux du pensionnat, à Traddles, à Steerforth surtout. Plus d'espoir pour moi, me disais-je, de devenir jamais un homme instruit et distingué ! Quelle honte, quelle angoisse pour mon jeune cœur qui avait sa petite ambition et son petit orgueil ! On s'en ferait difficilement une idée, et mes larmes se mêlèrent souvent à l'eau avec laquelle je rinçais les bouteilles, lorsque je croyais ne pas être vu. Mais je ne suis encore qu'à mon apprentissage.

La pendule du comptoir marquait midi et demi, et chacun se

préparait à dîner, lorsque monsieur Quinion me fit signe de venir près de lui. Je le trouvai avec un personnage à large tête chauve, d'une quarantaine d'années, en habit râpé, armé d'une canne, et ayant un lorgnon en sautoir, ornement de toilette et rien de plus, car il ne s'en servait jamais et il n'aurait pu utilement s'en servir.

« Le voilà, dit monsieur Quinion en me montrant.

— Ah! c'est donc là le jeune monsieur Copperfield, répondit le personnage avec un air de dignité indéfinissable qui me fit beaucoup d'impression, d'autant plus qu'il ajouta avec un accent affable : « J'espère que vous vous portez bien, monsieur.

— Très-bien, monsieur, je vous remercie, » répondis-je, dissimulant de mon mieux mon malaise moral, parce que je n'étais pas d'une nature plaintive.

« J'ai reçu, poursuivit-il avec un sourire, une lettre de monsieur Murdstone, qui m'exprime le désir que je vous donne un lit dans un appartement de ma maison. J'ai, sur le derrière, une pièce à présent inoccupée, et je suis enchanté de l'offrir à un jeune homme tel... que vous.

— Vous voyez monsieur Micawber, me dit monsieur Quinion.

— Ah! oui, c'est mon nom, dit le personnage en relevant les deux angles d'un énorme col de chemise qui encadrait sa large figure.

— Monsieur Micawber, dit monsieur Quinion, est connu de monsieur Murdstone; il prend par commission des commandes pour notre comptoir. Monsieur Murdstone s'est adressé à lui pour vous procurer un logement, et vous serez son locataire.

— Mon adresse, dit monsieur Micawber, est Terrasse de Windsor (City-Road); et... bref, c'est là que je demeure, » répéta-t-il avec le même air de condescendance et le sourire d'un homme content de lui-même.

Je m'inclinai pour lui faire un salut.

« Soupçonnant, reprit-il, que vous n'avez pas encore beaucoup pérégriné dans cette métropole, et que vous auriez quelque peine à vous reconnaître à travers les méandres de la moderne Babylone, — craignant, en d'autres termes, que vous ne vous égariez... je serai heureux de passer ce soir, en personne, pour vous révéler la science du chemin le plus court. »

Je le remerciai de tout mon cœur de cette offre amicale, rendue en style si imposant.

« A quelle heure? demanda monsieur Micawber, qui, je m'en aperçus bientôt, parlait tour à tour à demi-mot et par périphrases.

— A huit heures à peu près, répondit monsieur Quinion.

— A huit heures à peu près donc! dit monsieur Micawber; je vous souhaite le bonjour, monsieur Quinion, sans vous importuner plus longtemps. »

Ayant remis son chapeau, il s'en alla, sa canne sous le bras, le buste droit et fredonnant un air dès qu'il eut franchi le seuil du comptoir.

Alors monsieur Quinion m'exhorta solennellement à me rendre aussi utile que possible dans le magasin, pour mériter mon salaire fixé à six ou sept shillings par semaine; — c'est-à-dire à six pour commencer et à sept un peu plus tard. Il me remit une semaine d'avance, et je donnai six pence à Pomme-de-terre-farineuse pour faire porter ma malle à la Terrasse-Windsor, quand la nuit serait venue; car, toute petite qu'elle était, je n'aurais pu la charger sur mes épaules. Je dépensai six pence encore pour mon dîner, qui consista en un pâté à la viande arrosé de l'eau d'une pompe voisine; repas bientôt expédié et dont je fis la digestion en me promenant dans les rues.

Le soir, à l'heure précitée, monsieur Micawber reparut. Je me lavai les mains et le visage pour faire honneur à la dignité de mon hôte, et nous nous rendîmes ensemble à *notre* maison, si je puis l'appeler *notre*. En chemin, monsieur Micawber me nommait les rues et me faisait observer celles qui avaient quelque signe caractéristique, pour que je me reconnusse le lendemain.

Arrivé à la Terrasse-Windsor, je remarquai que la demeure de monsieur Micawber lui ressemblait assez, car elle n'était pas neuve, mais ne manquait pas d'une certaine apparence. Les fenêtres du premier restaient fermées, pour dissimuler aux voisins que cet étage était tout à fait sans meubles. Dans le salon du rez-de-chaussée était assise une dame, maigre, vêtue d'une robe fanée, ayant un nourrisson à son sein. C'était mistress Micawber à qui je fus présenté. Le nourrisson avait un frère

jumeau, et je dirai ici, par anticipation, que je devais rarement voir les deux frères détachés en même temps du sein maternel : il y en avait toujours un qui tétait pendant que l'autre attendait son tour.

Outre les jumeaux, deux autres enfants faisaient partie de la famille, le petit Micawber l'aîné, âgé quatre ans, et miss Micawber, âgée de trois. Une servante, qui était affligée d'un reniflement continuel, vint une demi-heure après faire aussi ma connaissance, en se disant orpheline et élevée à l'hospice Saint-Luc. Ce fut mistress Micawber elle-même cependant qui voulut m'installer dans ma chambre, située sous le toit, à l'arrière de la maison : le mobilier en était peu considérable, et son plus bel ornement provenait d'une sorte de badigeon bleu sur la muraille.

« Je n'aurais jamais pensé, dit mistress Micawber en s'asseyant pour reprendre haleine, quand, avant mon mariage, je vivais chez papa et maman, que je serais un jour forcée de recevoir un locataire. Monsieur Micawber, malheureusement, est dans des circonstances difficiles, et il faut taire tout sentiment de susceptibilité.

— Oui, madame, dis-je, ne sachant que répondre à cette confidence.

— Les circonstances difficiles, poursuivit-elle, sont même accablantes pour le quart d'heure, et je ne sais trop si monsieur Micawber pourra s'en tirer. Quand je vivais chez papa et maman, je ne me serais guère doutée du sens pénible de ces mots... l'expérience ne me l'a que trop appris, — comme disait papa. »

A moins que ma mémoire ne me trompe, elle me raconta alors que monsieur Micawber avait été officier dans l'artillerie; mais qu'il eût été officier ou qu'il eût appartenu à l'armée de mer sous un autre titre, il était devenu une espèce de commis-voyageur dans l'enceinte de la capitale pour placer diverses marchandises, et malheureusement il n'en plaçait guère, j'en ai peur.

« Si les créanciers de monsieur Micawber ne veulent pas lui donner du temps, continua mistress Micawber qui tenait à me mettre au courant, ils en subiront les conséquences. Le plus tôt sera le meilleur : on ne peut tirer du sang d'une pierre, et,

pour le moment, on ne tirerait pas d'argent de monsieur Micawber ; on aura beau faire des frais de justice, on en sera pour les frais. »

Mon émancipation prématurée trompait-elle mistress Micawber sur mon âge ? ou était-elle si pleine de son sujet qu'il lui fallait à tout prix un confident ? Je crois vraiment, qu'à mon défaut, elle eût adressé le même discours à ses deux jumeaux. Aussi, cette première communication se renouvelait-elle souvent avec quelques variantes, pendant tout le temps que j'eus l'honneur de la connaître.

Pauvre mistress Micawber ! « J'ai tout fait pour lutter contre la fortune, » disait-elle, et c'était vrai, je n'en doute pas. Une grande plaque de cuivre couvrait le centre de la porte de la rue ; on y lisait, gravé en lettres noires : « *Pensionnat de jeunes personnes tenu par mistress Micawber.* » Hélas, aucune jeune personne n'y venait recevoir les leçons de l'institutrice, aucune n'était venue se proposer, rien n'annonçait qu'on en eût sérieusement attendu une seule. Les visiteurs uniques dont j'entendisse parler ou que je rencontrasse, étaient des créanciers. Oh ! ceux-là venaient et revenaient à toute heure, et quelques-uns se montraient réellement féroces. Un entre autres, au teint sombre et sale, un bottier, je crois, se plantait tous les matins, à sept heures, dans le corridor au bas de l'escalier, et, de là, il criait à monsieur Micawber : « Allons, payez donc, vous savez bien que vous n'êtes pas sorti. Payez-nous. Voulez-vous nous payer ? Ne vous cachez pas, voyons ! c'est une bassesse : je ne voudrais pas faire de bassesse à votre place. Décidez-vous enfin à nous payer... payez ; oh ! vous m'entendez bien, quoique vous ne répondiez pas. » Comme on ne lui répondait pas davantage, le terrible bottier changeait de ton et se servait de gros mots : « Voleurs, filous. » Puis, exaspéré par le silence, il retraversait la rue, se postait sur le trottoir de l'autre côté, et là, il vociférait jusqu'au second étage, où il savait que se tenait monsieur Micawber. Dans ces occasions-là, monsieur Micawber, mortifié et désespéré, menaçait de se suicider avec un rasoir, comme j'en fus instruit un matin par le cri d'épouvante que j'éta sa pauvre femme. Mais, deux heures après, cet infortuné débiteur, revenu à lui-même,

se mettait à cirer ses bottes, et puis sortait en fredonnant un air de chanson avec sa dignité et son affabilité habituelles. Mistress Micawber n'était pas d'humeur moins élastique. Je l'ai vue s'évanouir à quatre heures en recevant une assignation du fisc, et l'heure d'ensuite manger des côtelettes panées arrosées d'un verre d'ale, après avoir été forcée de mettre en gage deux petites cuillers à thé pour se procurer ce dîner. Le soir venu, ayant réparé le désordre de ses cheveux et allaité successivement ses deux jumeaux, elle m'invitait à m'asseoir à côté d'elle, devant le feu, et là me racontait des histoires de papa et de maman, ainsi que du beau monde qu'on traitait à la maison paternelle.

C'était dans l'intérieur de cette famille que je passais mes heures de loisir. Je me procurais moi-même mon déjeuner exclusif, qui consistait en un penny de lait et un pain de la même somme (deux sous ou dix centimes). Je gardais un second petit pain et un morceau de fromage sur la planche d'une armoire pour faire mon souper lorsque je rentrais le soir. Je faisais là une soustraction sur les six ou sept shellings de ma journée, je le sais bien, il fallait avec le reste me sustenter toute la semaine. On conviendra que c'était assez chanceux, pour un enfant qui, depuis le lundi matin jusqu'au samedi soir, n'avait ni conseil, ni encouragement, ni consolation, ni secours, ni assistance d'aucune sorte. Si jeune, si dépourvu de toute expérience, s'étonnera-t-on que je cédasse à certaines tentations? Oubliant que j'avais seul la charge de tous mes repas, il m'arriva deux ou trois fois, en me rendant au comptoir, de m'arrêter devant un pâtissier, et là, séduit par les gâteaux de rebut, d'y dépenser ce que j'aurais dû réserver pour mon dîner. Ces jours-là, je dînais par cœur ou j'achetais tantôt un pain d'un penny, tantôt une tranche de pouding aux raisins de Corinthe, selon l'état de mes finances. Quand je dînais régulièrement, c'était tour à tour avec une tranche de veau ou une tranche de bœuf rôti, que j'allais chercher moi-même chez un traiteur; parfois encore je me contentais d'un morceau de fromage et d'un verre de bière que je prenais dans un misérable cabaret à l'enseigne du *Lion*. Je me rappelle enfin qu'un jour, avec mon pain sous le bras enveloppé dans du papier comme un livre, j'entrai près du théâtre de

Drury-Lane, chez le fameux restaurateur du *Bœuf à la mode*, et je me fis servir une portion de cette friandise culinaire. A la vue d'un consommateur de ma taille, le garçon me regarda d'abord tout ébahi, et puis alla chercher un camarade pour lui faire partager sa surprise ou son admiration. Je lui donnai un demi-penny en guise de pour-boire, et il n'eut pas honte de l'accepter.

Une autre fois, ma hardiesse me valut un admirateur plus consciencieux, — c'était l'après-midi, il faisait chaud; la circonstance, je ne sais laquelle, me semblait mériter un extra : peut-être était-ce l'anniversaire de ma naissance; j'entrai chez un débitant de spiritueux, et dis au publicain : « Quelle est votre ale de meilleure qualité, — de qualité supérieure? et combien le verre? »

— Trois pences le verre est le prix de la véritable *stunning ale*, répondit le débitant.

— Eh bien ! repartis-je en produisant les trois pences, « versez-moi un verre de la véritable *stunning ale* et que la mousse déborde.

Le débitant me regarda des pieds à la tête avec un sourire étrange et, au lieu de tirer la bière, il tourna la tête et dit quelques mots à sa femme assise derrière lui : sa femme se leva et tous les deux me contemplèrent un moment : j'étais confus. Ils me firent ensuite plusieurs questions : Quel âge avais-je ? Quel était mon nom ? mon état ? D'où étais-je venu et où allais-je ? Je me piquai de discrétion et je dois m'accuser d'avoir inventé quelque histoire qui satisfit d'ailleurs le mari et la femme, car ils se décidèrent à remplir un verre, quoique je soupçonne que ce n'était pas de la véritable *stunning ale*. Mais lorsque je l'eus vidé, la femme, venant à moi, me rendit mon argent et me donna un baiser, moitié d'admiration, moitié de compassion : je suis sûr qu'elle avait un excellent cœur de femme.

Je n'exagère, qu'on le croie bien, ni la mesquinerie de mes ressources, ni les difficultés de ma vie. Je travaillais heureusement du matin au soir avec mes camarades, et je ne tardai pas à être presque aussi mal vêtu qu'eux. J'aurais fini, sans doute, si Dieu n'avait eu pitié de moi, par devenir un petit voleur ou un petit vagabond ; car, lorsqu'un shelling de gratification m'était

donné par monsieur Quinion, je ne me faisais aucun scrupule de dîner ce jour-là plus copieusement ou de régaler les autres employés avec un thé complet ou du café. J'avais surtout une propension à la flânerie qui me poussait tantôt vers le marché de Covent-Garden, où je regardais les ananas avec une certaine convoitise, tantôt sous les arcades d'Adelphi, mystérieux labyrinthe, tantôt enfin du côté d'un cabaret, près de la rivière, où les charbonniers se donnaient rendez-vous devant la porte et dansaient joyeusement. Cela m'amusait d'être le témoin muet de ce bal vulgaire : que devaient penser de moi tous les danseurs ?

M'étais-je ainsi peu à peu accoutumé à une condition qui m'avait d'abord paru dégradante ? On l'aurait cru, tant j'étais parvenu à déguiser mon sentiment d'humiliation. C'était encore un soin que je prenais de ma dignité : je n'aurais pas voulu qu'on sût tout ce que j'avais souffert, tout ce que je souffrais toujours. Je compris bientôt que, traité par monsieur Quinion sur le même pied que les autres employés du comptoir, je serais mal venu à afficher aucune supériorité d'origine : je me taisais sur ma famille et je ne cherchais d'autre distraction que celle que pouvait m'attirer le mérite d'être laborieux et expéditif. Cette justice me fut rendue facilement. Peut-être, cependant, ma conduite et mes manières contrastaient-elles avec la familiarité que j'affectais avec tous, puisque, lorsque l'on me chercha un surnom, on me trouva celui de *Petit-gentilhomme*. Je m'avisai aussi de me souvenir de mon talent de conteur si apprécié de Steerforth, et j'eus un succès qui causa un accès d'envie à *Pomme-de-terre-farineuse* : je crois même que ce noble fils du pompier me traita un jour d'aristocrate ; mais j'avais pour moi Mick Walker, un nommé Grégory, le chef des emballeurs, et Tipp, le camionneur, qui m'appelaient amicalement David.

Il me semblait si difficile de m'arracher à cette existence, qu'en écrivant à Peggoty, je me serais bien gardé de lui révéler la vérité et de lui dire à quel point j'étais malheureux. Avec elle aussi j'éprouvais une certaine honte, et puis, à quoi bon désespérer la pauvre femme, puisque j'avais pris mon parti ?

Les embarras de monsieur Micawber aggravèrent encore mes ennuis. Dans mon abandon je m'étais attaché à sa famille : com-

bien de fois je me promenai tout pensif, portant sur mes épaules le poids des dettes du mari, calculant les ressources de la femme ! Le samedi soir même cette préoccupation troublait le plaisir que j'éprouvais à me voir libre pour toute la journée du dimanche avec mes sept shellings dans la poche. Pendant ces vingt-quatre neures-là, les confidences de mistress Micawber étaient naturellement plus longues et plus expansives ; mais heureusement elles se terminaient toujours de la même manière : après des sanglots à fendre le cœur, elle trouvait une transition pour chanter une chanson ou une ballade, et monsieur Micawber, à son tour, une fois qu'il avait déclaré qu'il n'avait plus d'autre chance que d'aller vivre en prison, soupaît de bon appétit et allait se coucher en calculant ce que lui coûterait le balcon neuf dont sa maison avait besoin « si jamais les dés tournaient en sa faveur. »

Malgré la distance de nos âges, nos situations respectives établissaient une curieuse égalité entre la famille Micawber et moi ; mais on aura une nouvelle preuve de ma délicate discrétion, lorsque l'on saura que je me serais fait un scrupule d'accepter la moindre invitation de m'asseoir à la table de ceux que je savais en discussion continuelle avec le boucher et le boulanger. En effet, mistress Micawber me fit un soir sa confidence entière :

« Mon cher monsieur Copperfield, me dit-elle, je ne vous regarde pas comme un étranger, je n'hésite donc pas à vous avouer que les embarras de monsieur Micawber touchent à une crise. »

Je contempalai avec une douloureuse sympathie la pauvre femme en pleurs, et elle poursuivit en ces termes :

« A l'exception d'une croûte de fromage de Hollande qui n'est guère propre à mettre sous la dent de nos enfants, je n'aperçois plus rien sur la planche de l'office. Je me servais du mot d'office quand je vivais chez papa et maman : c'est par habitude et sans y faire attention que je m'en sers encore : ce que je veux exprimer par là, c'est qu'il n'y a rien à manger dans la maison.

— Hélas ! mon Dieu ! m'écriai-je. »

J'avais dans ma poche deux ou trois shellings sur les gages de ma semaine (ce qui me fait présumer que nous étions à mer-

credi), et je les offris cordialement à mistress Micawber.

« Non, non, me dit-elle en m'embrassant, je n'accepterai pas ; mais vous me rendrez un service... parce que vous êtes la discrétion même, malgré votre âge.

— Que faut-il faire ? je suis prêt.

— J'ai vendu moi-même, continua-t-elle, toute notre argenterie ; mais il nous reste quelques bagatelles... quoique monsieur Micawber y tienne, il faut bien nourrir ces pauvres enfants. Charger de cette commission l'orpheline de Saint-Luc, ce serait l'autoriser à des libertés qui me seraient pénibles... Puis-je vous prier, vous, mon cher monsieur Copperfield?... »

Je compris alors de quoi il s'agissait. Dès ce soir-là j'allai faire un premier message, et puis un autre le lendemain matin, et ainsi de suite tous les jours de la semaine, avant de me rendre au comptoir ou lorsque j'en étais revenu.

Ainsi partirent d'abord quelques volumes que monsieur Micawber appelait pompeusement sa bibliothèque, et qui passèrent successivement de la maison à l'étalage d'un bouquiniste du voisinage ; après les volumes disparurent, par mon intermédiaire, plusieurs autres articles qui me rendirent très-connu d'un prêteur sur gages demeurant quelques portes plus loin : le bouquiniste savait, par parenthèse, à peine lire ; il était souvent ivre et sa femme concluait les marchés pour lui ; tandis que le prêteur sur gages était un latiniste qui me priait de lui conjuguer un verbe pendant qu'il inscrivait sur son registre ce que je lui apportais de la part de mistress Micawber.

Ces dernières ressources s'épuisèrent aussi ; la crise éclata enfin, et un beau matin monsieur Micawber, arrêté tout de bon, fut emmené à la prison du Banc du Roi. « C'en est fait, me dit-il en quittant sa maison, le dieu du jour a tiré le rideau sur moi ! » Je le crus réellement au désespoir. J'appris plus tard que le soir même il avait fait une partie de quilles dans la cour de la geôle.

Le dimanche après son incarcération, j'allai lui rendre ma première visite, non sans avoir été forcé de demander plusieurs fois mon chemin ; lorsque je franchis le seuil fatal, je me souvins de mon héros Roderick Random, grâce auquel je n'ignorais pas tout à fait ce qu'était une prison pour dettes.

Monsieur Micawber m'attendait au préau ; il pleura et me supplia solennellement de ne jamais oublier que si un homme qui a vingt livres sterling de rente ne dépense que dix-neuf livres dix-neuf shellings et six pence, il sera heureux ; mais que s'il dépense la somme totale il sera misérable. Après cette sentence, qui lui était familière, il m'emprunta un shelling pour faire venir une bouteille de porter, écrivit un *bon à mon ordre* en remboursement sur mistress Micawber, s'essuya les yeux et reprit courage.

Nous fûmes joints par un autre débiteur qui faisait chambre commune avec lui, et qui apportait pour son écot de leur souper une longe de mouton : je fus prié alors d'aller jusqu'à la chambre au-dessus emprunter « au capitaine Hopkins » un couteau et une fourchette.

Le capitaine Hopkins occupait cette chambre avec sa femme et ses deux filles. Ces dames étaient si mal coiffées que je me félicitai de ne pas être chargé de leur demander leur peigne : le capitaine, dont les cheveux n'étaient guère plus soignés et qui avait une redingote aussi sale que râpée, me confia le couteau et la fourchette, que je lui rapportai, deux heures après, avec les remerciements de monsieur Micawber.

Je m'en retournai ensuite pour donner des nouvelles de celui-ci à sa femme : elle s'évanouit en m'apercevant ; mais non moins prompte à se consoler que le prisonnier, elle fit pour la soirée un petit punch aux œufs dont j'acceptai ma part.

Je ne sais comment se vendirent les derniers meubles de la famille ; mais ils furent vendus et emportés, excepté quatre chaises, la table de cuisine et deux lits, y compris le mien. Nous campâmes quelques jours encore dans la maison désolée de la Terrasse-Windsor, jusqu'à ce que monsieur Micawber ayant obtenu une chambre pour lui à la prison, mistress Micawber put s'y transporter. On me loua une petite chambre dans le voisinage, à ma grande satisfaction, car nous étions trop nécessaires les uns aux autres, les Micawber et moi, pour nous séparer. L'orpheline de Saint-Luc fut aussi pourvue d'un logement peu coûteux dans le même quartier. Le mien était un grenier sous les combles d'où la vue s'étendait sur un chantier. J'en pris possession avec une joie relative, en pensant que les affaires de

mes amis ne pouvaient empirer après la crise, et, qu'en attendant, il me serait accordé, matin et soir, d'être introduit une heure au moins auprès d'eux.

Nouveau témoignage de ma discrétion : je n'ouvris pas la bouche de tous ces incidents au comptoir de Murdstone et Grinby. Ce fut un de mes secrets. D'ailleurs rien de nouveau dans mon occupation de tous les jours : même travail, même assiduité, même dégoût, même mystère. Il n'y eut de changé pour moi que les nouvelles relations que me procurèrent mes visites journalières à la prison pour dettes, jusqu'à ce que monsieur Micawber se fût décidé à profiter du bénéfice de la loi qui permet à tout débiteur anglais de se proclamer judiciairement insolvable. « On me rendra au moins ma liberté, dit-il ; je commencerai une vie nouvelle, et qui sait si cette fois les dés ne tourneront pas en ma faveur ? »

Il voulut aussi que son passage à la prison fût signalé par un acte de philanthropie, et il rédigea une pétition adressée à la Chambre des Communes, pour réclamer une modification de la législation sur l'emprisonnement pour dettes.

Il y avait dans la prison même un club. Monsieur Micawber, en homme comme il faut, en était devenu un membre influent. Il communiqua son idée au club et y fut fortement approuvé. La pétition avait été transcrite sur une immense feuille de papier ; chacun reçut l'invitation d'y venir apposer sa signature, et l'on fixa un jour pour la faire sanctionner solennellement, comme cela se pratique : je me procurai un demi-jour de congé afin d'assister à la cérémonie et pris place dans un coin ; mon vieil ami, le capitaine Hopkins, lisait lui-même le document à tous ceux qui désiraient signer en connaissance de cause, et quoique plusieurs l'en dispensassent, d'autres demandaient la lecture. Le capitaine ne se faisait pas prier et prenait même un vrai plaisir à sa déclamation : chaque fois monsieur Micawber l'écoutait avec l'attention vaniteuse d'un auteur dont un bon acteur fait valoir l'œuvre, ou plutôt avec la satisfaction d'un philanthrope qui espérait ne pas invoquer en vain, par des raisons si pathétiques, la sagesse et l'humanité de la législature.

XII

JE PRENDS UNE GRANDE RÉOLUTION.

Le jour où la cour du Banc du Roi prononça formellement que monsieur Micawber était libre, fut célébré par un grand dîner au club de la prison. Mistress Micawber me retint pour lui faire compagnie à table, et porta un toast au souvenir de *papa et maman*.

Je me permis de lui demander, dans ce tête-à-tête, ce que son mari avait l'intention de faire dès qu'il aurait réglé son compte avec le geôlier.

« Ma famille, » répondit mistress Micawber, qui prononçait toujours ce mot avec un certain air... quoique je n'aie pu découvrir quelles personnes désignait cette dénomination, depuis que papa et maman étaient morts... « ma famille est d'avis que monsieur Micawber doit quitter Londres, et qu'avec son talent... car il a du talent, aidé de quelque protection locale, il peut obtenir à Plymouth un emploi dans la douane. »

Cette nouvelle confiance fut suivie d'une scène attendrissante dont je supprime les détails; et, lorsque je me retirai, je me sentis moi-même tout ému en pensant que notre séparation était inévitable. Je passai une nuit d'insomnie, pendant laquelle je fis sur moi-même un si pénible retour, qu'effrayé de l'isolement où j'allais bientôt me trouver, je conçus la première idée d'un projet qui, peu à peu, se transforma en résolution inébranlable.

« Impossible, me dis-je, de subir plus longtemps l'existence à laquelle m'ont condamné à tout jamais monsieur et miss Murdstone! »

J'avais rarement entendu parler du frère et de la sœur : deux fois seulement un paquet de vêtements neufs ou raccommodés avait été envoyé à monsieur Quinion pour m'être remis, avec une simple note qui disait que J. Murdstone espérait que David C... s'appliquait à son emploi et se dévouait à tous ses devoirs!... Ce laconisme m'annonçait qu'on ne songeait guère à me chercher une condition nouvelle. C'était donc à moi et à moi seul d'y songer.

Dès le lendemain, je vis bien que la famille Micawber ne ferait plus, en effet, qu'un court séjour à Londres. Elle loua un logement dans la maison où était mon galetas et elle ne loua que pour une semaine... A l'expiration du septième jour, le père, la mère et les enfants devaient être en route pour Plymouth. Monsieur Micawber vint au comptoir prévenir monsieur Quinion qu'il me rendrait à lui avant la huitaine expirée, et il ajouta que je méritais ses éloges pour ma conduite exemplaire. Monsieur Quinion appela Tipp, le camionneur, homme marié et qui avait une chambre à louer. Il fut convenu entre eux et moi que j'en serais le locataire; je dis entre eux et moi parce que le proverbe prétend que *qui ne dit mot consent*; je ne dis rien... mais ma détermination était déjà arrêtée.

Pendant tout le temps que nous résidâmes sous le même toit, je passai mes soirées avec monsieur et mistress Micawber, toujours plus enchantés eux de moi et moi d'eux. Le dernier dimanche ils m'invitèrent à dîner. J'avais apporté un cheval de bois au petit Wilkins Micawber et une poupée à la petite Emma. J'avais aussi donné un shelling à l'orpheline qui devait retourner à l'hospice.

La journée fut charmante, quoique notre plaisir fût un peu troublé par la pensée de la séparation prochaine.

« Mon ami, me dit mon hôte, car vous êtes mon ami et non un locataire... j'ai sur vous l'avantage de l'expérience, et, en attendant un meilleur coup de dé, il faut bien que je vous offre tout ce que je puis vous offrir pour le moment : c'est un bon avis... Hélas ! j'aurais dû le suivre moi-même, misérable que je suis !... »

— Mon cher Micawber ! interrompit sa femme avec un air qui le conjurait tendrement de s'épargner tout reproche.

— Non, non, reprit monsieur Micawber, misérable que je suis ! Mon bon avis est qu'il ne faut jamais faire demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui. Retardement est un voleur qui nous dérobe notre temps : prenez-le au collet.

— La maxime de mon pauvre papa ! observa mistress Micawber.

— Ma chère, dit monsieur Micawber, votre papa était un homme parfait dans son genre. Je n'oublierai pas qu'il fut ma

caution plusieurs fois. Oui, tout bien considéré... nous ne verrons jamais peut-être son égal... pour lire sans lunettes à son âge... Mais la maxime que je cite, c'est à notre mariage qu'il l'appliqua, ma chère, et, en conséquence, il fut conclu si prématurément que je n'en ai pas retrouvé les frais... Non que j'en sois fâché, ma chère amie, ajouta-t-il en regardant sa femme avec un sourire pour lui prouver qu'il n'avait voulu faire qu'une plaisanterie, et, sans attendre qu'elle lui dît qu'elle ne l'entendait pas autrement, il continua :

« J'ai encore un autre avis, Copperfield, qui est excellent à retenir, et celui-là vous le connaissez déjà. Revenu : vingt livres sterlings ; dépense dix-neuf livres sterlings et six pence ; résultat : bonheur. Revenu : vingt livres sterlings ; dépense : vingt livres six pence ; résultat ; misère. La fleur se fane, la feuille se flétrit, l'arbre meurt... bref, vous êtes par terre... comme moi ! »

Pour donner plus d'emphase à sa comparaison, monsieur Micawber but un verre de punch avec une vive satisfaction et siffla un air populaire.

Je lui promis de ne pas oublier ses avis, et je déclare que, tout jeune que j'étais, ils m'affectèrent visiblement. Le lendemain, j'allai accompagner toute la famille à la diligence qui devait la conduire à Plymouth.

« Mon cher Copperfield, me dit mistress Micawber, que le ciel vous bénisse. Je me souviendrai toujours de vous.

— Copperfield, dit à son tour monsieur Micawber, adieu. Soyez heureux. Si par la suite du temps je pouvais croire que ma funeste destinée a été pour vous un exemple profitable, je croirais n'avoir pas vécu en vain. Si les dés tournent en ma faveur (et je l'espère), je ne négligerai pas de faire quelque chose pour votre fortune. »

Je restai là jusqu'au dernier moment. Je ne puis m'empêcher de croire que, lorsque mistress Micawber se fut assise sur l'impériale et qu'elle me regarda, ses yeux se dessillèrent et elle ne vit plus en moi que ce que j'étais : le pauvre petit enfant abandonné. Je le crois, dis-je, parce qu'elle me fit signe de monter auprès d'elle et qu'il y avait dans son visage une nouvelle expression, celle de la tendresse maternelle. Oui, elle m'em-

brassa alors comme elle eût embrassé son propre fils. Je n'eus que le temps de redescendre. La diligence s'éloigna au trot des chevaux, et la minute d'après je vis disparaître aussi, au détour de la rue, les mouchoirs agités... le dernier adieu des voyageurs. L'orpheline de Saint-Luc et moi nous trouvâmes seuls. Nous primes aussi congé l'un de l'autre. Elle s'en retourna à l'hospice, et moi je regagnai le comptoir de Murdstone et Grinby pour y commencer ma laborieuse journée.

Mais mon intention était de ne pas en recommencer beaucoup d'autres. Non, j'avais résolu de prendre la fuite... d'aller, n'importe comment, hors de Londres, trouver la seule parente que j'eusse au monde, et de raconter mon histoire à ma tante miss Betsey.

J'ai déjà dit que j'ignorais comment cette idée désespérée m'était venue à l'esprit, mais qu'une fois là elle y resta et s'y transforma en résolution inébranlable, non que je fusse positivement convaincu qu'il en résulterait pour moi quelque chose d'heureux, mais rien n'aurait pu me détourner de l'exécution.

Depuis la nuit où cette pensée avait entretenu mon insomnie, cent fois et cent fois encore je m'étais raconté à moi-même la vieille histoire de ma naissance que ma mère aimait tant à redire et que j'aimais tant à lui entendre répéter. Ma tante était, dans ce récit, un personnage imposant et redoutable ; mais il était un petit détail de son apparition qui me donnait un peu de courage. Je ne pouvais oublier que ma mère prétendait avoir senti qu'elle touchait ses beaux cheveux avec une main caressante. Peut-être n'était-ce qu'une supposition gratuite de ma mère, mais je m'en emparai comme d'un fait ; j'en conclus que ma terrible tante n'avait pu s'empêcher d'éprouver un tendre intérêt pour cette pauvre jeune mère, dont l'image angélique ne me quittait jamais. C'en était assez pour me faire espérer que quelque vif qu'eût été son desappointement de voir venir au monde un neveu au lieu d'une nièce, elle ne repousserait pas trop durement le petit orphelin qui viendrait se livrer à elle.

Comme je ne savais même pas où demeurait miss Betsey, j'écrivis une longue lettre à Peggoty et lui demandai, incidemment, si elle pouvait me l'apprendre, ajoutant que j'avais ouï parler d'une dame du même caractère, qui habitait une ville

que je nommais au hasard, et que je serais curieux de savoir si c'était la même. Dans un autre paragraphe de la même lettre, je disais à Peggoty que j'avais un grand besoin d'une demi-guinée, et que si elle pouvait me prêter cette somme, je lui dirais plus tard, en le lui rendant, ce que j'en voulais faire.

La réponse de Peggoty arriva bientôt, réponse affectueuse et contenant la demi-guinée... Hélas! que de peine elle avait dû se donner pour la soutirer du coffre de monsieur Barkis! Elle m'apprenait que miss Betsey vivait près de Douvres, mais sans pouvoir dire si c'était à Douvres même, à Hythe, à Sandgate ou à Folkestone. Un de nos journaliers, à qui je fis quelques questions sur ces trois localités, m'ayant dit qu'elles étaient toutes rapprochées les unes des autres, je pensai que cela me suffirait et je me décidai à partir le dernier jour de la semaine. - Honnête enfant et ne voulant laisser après moi qu'une mémoire honorable, je me considérai comme obligé de rester jusqu'au samedi soir. J'avais reçu une semaine d'avance lors de mon installation. Je ne devais donc pas me présenter au comptoir à l'heure ordinaire pour y toucher mon salaire. C'était pour cette raison que j'avais emprunté la demi-guinée, ne voulant pas non plus me mettre en route sans avoir de quoi fournir à mes frais de voyage. En conséquence, le samedi soir venu, au moment où les autres se rendaient à la paye, je priai Mick Walker de dire à monsieur Quinion que j'étais allé faire transporter ma malle chez Tipp. Je dis aussi un dernier bonsoir à Pomme-de-terre-farineuse et me mis à courir de l'autre côté de l'eau, dans la direction de la prison pour dettes, où j'avais encore couché la veille.

Au dos d'une des cartes d'adresse que nous fixions avec des clous sur nos caisses de vin, j'avais écrit d'avance : « M. David, à Douvres, pour être laissée au bureau de la diligence jusqu'à ce qu'on la réclame; » c'était l'adresse que je comptais mettre sur ma malle après l'avoir retirée de mon ancien logement. Quand je fus aux environs de la rue même où il était situé, je cherchai des yeux quelqu'un qui m'aidât à transporter mon bagage au bureau de Londres.

Près de l'obélisque, dans Blackfriars-Road, j'aperçus un grand jeune homme qui stationnait là, à côté d'une petite char-

rette vide attelée d'un âne. « Voilà un drôle qui n'a pas six pence vaillant, à moins que ce ne soient six pence volés, me dit-il, importuné sans doute de mon regard inquisiteur.

— Je n'ai nullement prétendu vous offenser, lui dis-je, et la preuve, c'est que je vous proposerai de me rendre un service, en vous payant, bien entendu.

— Quel service ? me demanda-t-il.

— De me transporter une malle.

— Quelle malle ?

— La mienne, qui est là dans la rue voisine et que je vous prierai de me transporter au bureau de la diligence de Douvres, pour six pence.

— Cela me va ! » répliqua le grand jeune homme qui mit aussitôt sa petite charrette en mouvement et d'un train à me permettre tout au plus de suivre le pas de l'âne.

Il y avait dans les manières du grand jeune homme, je ne sais quoi de méprisant qui ne me souriait guère ; mais le marché était fait : je le menai avec moi jusqu'à ma chambre. Nous descendîmes la malle et la plaçâmes sur la voiture. Je n'aurais pas voulu mettre encore l'adresse sur la malle, de peur d'un curieux voisin qui me regardait faire. « Vous voudrez bien, dis-je au jeune homme, vous arrêter au tournant de la rue ; » mais à peine avais-je prononcé ces mots, que le jeune homme, l'âne, la voiture et ma malle partirent comme si le diable les emportait, et je ne pus les atteindre qu'en face de la cour du Banc du Roi.

Là, encore tout essoufflé et troublé par ma course, je fis tomber ma demi-guinée de ma poche en retirant ma carte d'adresse, et pendant que j'attachais celle-ci d'une main tremblante, je mis, pour plus de sûreté, la pièce d'or entre mes dents. Tout à coup je me sens violemment frappé sous le menton par le grand jeune homme et vois ma demi-guinée passer de ma bouche dans sa main.

« Oh ! oh ! me dit-il en me saisissant par le collet, c'est ici un cas de police. Vous allez mettre votre vol en sûreté, n'est-ce pas ? A la police, mon jeune coquin, à la police.

— Rendez-moi mon argent, s'il vous plaît, et laissez-moi ! lui dis-je très-effrayé.

— A la police, répéta le jeune homme, à la police, vous prouverez là que tout ceci est à vous.

— Rendez-moi ma malle et mon argent, lui dis-je fondant en larmes.

— A la police, à la police! » Le jeune homme n'avait pas d'autre réponse, me poussant contre son âne comme s'il y avait quelque affinité entre l'animal et un magistrat, lorsque, changeant tout à coup d'idée, il me laissa, monta dans sa voiture, et, fouettant l'âne en disant qu'il allait à la police, il partit d'un train plus rapide encore que tout à l'heure.

Je courais après lui, mais j'étais trop hors d'haleine pour crier, et peut-être n'aurais-je pas osé si je l'avais pu. Je faillis plus de vingt fois être écrasé par les voitures que je rencontrai dans une course d'un demi-mille, tantôt apercevant mon grand jeune homme, tantôt le perdant de vue, ici recevant le coup de fouet d'un cocher, là tombant dans le ruisseau, me relevant et me précipitant dans les bras d'un passant ou contre un poteau de réverbère. Enfin, étouffant de peur et de chaleur, craignant que tout Londres ne fût à mes trousses, je laissai aller le grand jeune homme où il voulut avec mon argent et ma malle. Je reconnus alors que j'étais bientôt hors de la ville et dans la direction de Greenwich ; je savais que c'était aussi la route de Douvres ; hors d'haleine, fondant en larmes, mais sans m'arrêter, je continuai de marcher pour arriver si je le pouvais à la maison de ma tante miss Betsey, n'étant guère mieux pourvu sur ma personne que le jour où ma naissance la contraria si désagréablement.

XIII

CONSÉQUENCES DE MA RÉOLUTION.

Une fois sur la route du comté de Kent et renonçant à poursuivre le voleur de ma malle et de ma demi-guinée, j'allai d'un pas à arriver tout droit aux portes de Douvres ; mais le moment vint où mon épuisement trahit un dernier effort, et j'allai m'as-

soir sur les marches d'une entrée de maison en terrasse. Je me rappelle qu'il y avait un bassin au milieu et un informe Triton de pierre soufflant dans une conque marine. Là je calmai un peu mon agitation, et après avoir pleuré en me reposant, je me levai en entendant sonner dix heures.

La nuit était venue cependant : par bonheur, c'était une belle nuit d'été. D'ailleurs, quelle que fût ma détresse, je ne songeais nullement à rebrousser chemin... je n'y aurais pas songé probablement, alors même qu'une avalanche de neige m'eût barré le passage.

Je me remis donc à marcher ; mais mon inquiétude ne fit que s'accroître quand je réfléchis que j'avais tout juste dans ma poche la somme de trois pence (trente centimes). Comment en avais-je même autant ? je ne sais trop, en vérité, puisque c'était le samedi soir. Je commençai à me figurer l'effet que produirait, dans un jour ou deux, sur les lecteurs de journaux, la nouvelle qu'on m'avait trouvé mort au pied d'une haie. Un moment après je passai devant une petite boutique sur la fenêtre de laquelle était écrit qu'on achetait la garde-robe des dames et des messieurs, un prix honnête étant garanti pour les chiffons, les os et les débris de la cuisine. Le maître de cette boutique, assis en manche de chemise sur le banc à côté de sa porte, fumait sa pipe. En voyant tant d'habits, de pantalons et autres vêtements suspendus au plafond, on aurait pu penser, à la lueur de deux chandelles fumeuses qui composaient tout l'éclairage intérieur, que c'étaient les dépouilles de tous ses ennemis que cet homme avait tués, et qu'il jouissait tranquillement de sa vengeance.

Mes dernières relations avec la famille Micawber me suggérèrent que je pourrais trouver là de quoi écarter de moi, pendant quelque temps, le loup de la faim. Je m'éloignai jusqu'à la plus proche ruelle, j'ôtai mon gilet, le roulai sous mon bras, et revenant à la boutique : « S'il vous plaît, monsieur, dis-je au fripier, je voudrais vendre ceci à un prix raisonnable. »

Monsieur Dolloby — Dolloby était du moins le nom qu'on lisait sur la porte — déposa sa pipe, me dit de le suivre dans sa boutique, y moucha les deux chandelles avec ses doigts, prit le gilet, l'étendit sur le comptoir, l'examina, le retourna en tous sens et dit enfin

« Qu'appellez-vous un prix raisonnable pour ce petit gilet ?

— Ah ! vous le savez mieux que moi, répondis-je modestement.

— Je ne puis, répliqua-t-il, être à la fois l'acheteur et le vendeur ; nommez vous-même votre prix.

— Serait-ce trop de dix-huit pence ! (un franc quatre-vingt centimes) me hasardai-je à dire après un peu d'hésitation. Monsieur Dolloby roula le gilet et me le rendit en disant : — Je volerais ma famille si j'en offrais neuf pence. »

C'était une cruelle manière de présenter le marché, puisque je me voyais, moi étranger, accusé de vouloir voler sa famille à mon profit. La circonstance était malheureusement si pressante que je déclarai que je me contenterais de neuf pence ; monsieur Dolloby me les compta, non sans grogner. Je lui souhaitai le bonsoir et sortis de la boutique plus riche de neuf pence et plus pauvre de mon gilet, mais je boutonnai ma veste : « Elle me suffit bien, » pensai-je..... si surtout je pouvais n'être pas forcé de m'en défaire comme du gilet.

Hélas ! je prévoyais déjà qu'elle y passerait aussi, et que je devrais m'estimer bien heureux si j'arrivais à Douvres avec ma chemise et mon pantalon !

Toutefois je bannis cette préoccupation du lendemain et, satisfait de mes neuf pence, je me dis que le plus pressé était de faire un plan pour passer la nuit. Je reconnaissais les lieux où je me trouvais, et il me parut très-ingénieux d'aller me coucher contre le mur même de mon ancien pensionnat, dans un coin où je me rappelais qu'il y avait habituellement une meule de foin. « Je dormirai, me dis-je, près du dortoir où j'ai raconté de si belles histoires à mes jeunes camarades, et ils ne se douteront pas qu'ils ont si près d'eux le pauvre conteur. »

Je me traînai donc jusqu'à Salem-House : une meule de foin était encore derrière la maison ; je m'y réfugiai après avoir regardé aux fenêtres et m'être assuré que tout était nuit et silence autour de moi. Je n'oublierai jamais la sensation que j'éprouvai en me couchant ainsi pour la première fois sans un toit sur ma tête.

Le sommeil me ferma les yeux comme il ferma, cette nuit-là, ceux de tant d'autres infortunés qui n'auraient pu s'approcher

d'une maison où il y avait un chien sans être repoussés par ses farouches aboiements. Je dormis et rêvai que j'occupais mon ancienne couchette du dortoir, amusant mes camarades par un romanesque récit. Je me réveillai au bout de quelques heures, le nom de Steerforth sur mes lèvres ; surpris d'abord d'apercevoir les étoiles, mon premier mouvement fut de me lever et de m'éloigner avec un sentiment de terreur indéfinissable ; mais je me rassurai aussitôt et je revins à la même place où je me rendormis... quoique souffrant légèrement de la froidure du matin. Le soleil brillait quand j'entendis la cloche qui réveillait aussi les élèves de Salem-House. Si j'avais pu espérer que Steerforth fût du nombre, je me serais tenu caché quelque part afin de le guetter au passage ; mais je savais qu'il n'y était plus depuis longtemps ; Traddles pouvait y être encore ; c'était douteux cependant, et puis, quelle que fût ma confiance en son bon cœur, je n'en avais pas assez en sa discrétion ; il était si chanceux dans tout ce qu'il entreprenait, le pauvre Traddles, que je n'étais guère tenté d'avoir recours à lui. Je me glissai donc le long du mur et gagnai furtivement le chemin poudreux que nous avions maintes fois traversé dans nos promenades d'écoliers. C'était le chemin de Douvres : je le connaissais depuis ces promenades, alors que je ne me serais guère douté qu'on me verrait un jour le parcourir comme un petit vagabond.

C'était dimanche et les cloches carillonnèrent toute la matinée dans les airs ! O mes cloches des dimanches de Yarmouth, ce n'étaient plus vos joyeuses voix qui charmaient tant mes excursions sur la plage. Vainement celles-ci invitaient aussi le monde au repos et à la prière ; vainement, passant devant une église, je pus apercevoir par la grande porte à deux battants, la congrégation des fidèles paisiblement assise en attendant le prédicateur ; vainement, de l'enceinte d'une autre, vint jusqu'à moi le chant des psaumes accompagné par les mélodies de l'orgue ; vainement je vis sous le porche le bedeau endimanché respirer la fraîcheur de l'ombre, — ce dimanche n'était pas un de mes anciens dimanches... le calme et le repos étaient partout excepté en moi : en me sentant sale, poudreux, presque déguenillé, les cheveux en désordre, je sentais aussi naître dans mon cœur de malveillants instincts. Ah ! pour continuer mon triste pèlerinage,

plus d'une fois j'eus besoin d'évoquer le tableau qui me représentait ma mère, belle, jeune et pure, pleurant auprès de son feu et inspirant une tendre pitié à ma tante redoutée... heureusement cette image ne m'abandonna pas, je ne cessai de la voir devant moi et je la suivis.

Je fis, ce dimanche-là, vingt-trois milles sur la route directe, quoique non sans peine, car j'étais neuf à ce genre de fatigue. Je me vois, à la tombée de la nuit, passant le pont de Rochester, les pieds endoloris et mordant un morceau de pain que j'avais acheté pour souper. Une ou deux petites maisons m'avaient tenté par leurs enseignes qui annonçaient « qu'on y logeait les voyageurs ; » mais j'avais peur de dépenser les pence qui me restaient, et j'étais plus effrayé encore d'y rencontrer les hommes de mauvaise mine qui parcouraient la même route que moi. Je ne cherchai donc d'autre abri que la voûte du ciel, et me traînai jusqu'à Chatham qui, tel qu'il m'apparut ce soir-là, serait encore un chaos de terre crayeuse, de ponts-levis et de navires sans mâts, avec une toiture comme celle de l'arche de Noé ; je me glissai sur une espèce de batterie revêtue de gazon, qui dominait un sentier creux où une sentinelle faisait sa faction. Je me couchai là, près d'un canon, heureux d'entendre le bruit régulier des pas du factionnaire, quoiqu'il ne se doutât pas plus de mon voisinage que les écoliers de Salem-House ne s'étaient doutés, la veille, qu'ils avaient si près d'eux un de leurs anciens condisciples. Je dormis profondément jusqu'au lendemain.

Je me réveillai, cette fois, au son des tambours, et il me semblait, en entendant de tous côtés la marche des détachements de troupes, qu'une armée entière m'entourait : je descendis de ma batterie vers la longue rue étroite de Chatham ; mais, à la raideur de mes pieds, je compris que si je voulais pouvoir arriver jusqu'à Douvres, je ferais prudemment de ménager, ce jour-là, mes forces, en me contentant d'une courte étape. Je calculai aussi mes finances, et résolus de commencer mes opérations par la vente de ma veste. Je m'en dépouillai donc pour apprendre à m'en passer, et, la mettant sous mon bras, j'inspectai les diverses boutiques de fripier.

Je me trouvais dans le meilleur lieu du monde pour vendre une veste, car les marchands d'habits d'occasion étaient non-

seulement nombreux, mais généralement aux aguets des chalandis sur le seuil de leurs portes. La plupart aussi avaient, parmi leurs défroques, un ou deux uniformes d'officiers avec épaulettes et le reste : ces splendides costumes me rendirent timide, et je n'aurais jamais osé déployer ma modeste marchandise dans de si belles boutiques.

Je me rabattis, en conséquence, sur les fripiers qui étalaient les costumes de calfats ou de matelots, et sur ceux dont le vulgaire étalage me rappelait monsieur Dolloby. J'en découvris un à la fin que je crus être ce qu'il me fallait, au coin d'une sale ruelle, et dont la fenêtre grillée offrait à ma vue de vieilles nippes suspendues parmi des fusils rouillés, des chapeaux en toïie cirée, de vieilles ferrailles et des clés assez variées pour ouvrir toutes les portes du monde.

Dans cette boutique étroite, basse, que la fenêtre assombrissait plutôt qu'elle ne l'éclairait, on descendait par quelques degrés de pierre. J'y entrai le cœur palpitant, et mon émotion ne fut pas calmée lorsque, d'une noire alcôve, s'élança sur moi un horrible vieillard qui me saisit aux cheveux. Il avait une barbe grise touffue, portait une veste de flanelle jaunâtre et puait le rhum.

« Oh ! que voulez-vous ? » marmotta le vieillard d'un son de voix rauque, sourd et monotone. « Oh ! par les cornes de Moïse ! que voulez-vous ? *gr, gr, gr, gr, gr.* »

Je fus si troublé par cette brusque attaque et surtout par le grognement qui terminait la question, que je ne pus répondre. Le vieillard me répéta donc :

« Oh ! que voulez-vous ? par les cornes de Moïse, que voulez-vous ? que voulez-vous ? *gr, gr, gr, gr.* »

— Je voulais, répondis-je alors, retrouvant la parole, je voulais savoir si vous m'achèteriez une veste ?

— Oh ! voyons la veste ! s'écria-t-il. Oh ! par les cornes de Moïse ! voyons la veste ! »

Et, se détachant de mes cheveux, ses mains, vraies serres d'oiseau de proie, cherchèrent des bésicles dont il orna ses yeux aux paupières rouges.

« Combien pour la veste ? dit-il après l'avoir examinée. Combien ? *gr, gr, gr, gr.* »

— Une demi-couronne (*trois francs dix centimes*), dis-je, retrouvant ma présence d'esprit.

— Oh! par les cornes de Moïse! s'écria le vieillard, non, non; dix-huit pence! *gr, gr, gr.* »

Chaque fois qu'il adjurait ainsi les cornes de Moïse, il répétait aussi ce grognement guttural dont je rends mal le son odieux par deux consonnes empruntées à l'alphabet des langues humaines.

J'avais hâte de conclure mon marché : « Eh bien! lui dis-je, je me contenterai de dix-huit pence (*un franc quatre-vingts centimes*). »

— Oh! me dit alors le vilain vieillard, comme désolé d'être pris au mot et gardant cependant ma veste, oh! par les cornes de Moïse! sortez de ma boutique... *gr, gr, gr*, ne me demandez pas d'argent, faisons un troc. »

Je surmontai mon épouvante en lui répondant humblement que c'était d'argent que j'avais besoin, mais que j'irais volontiers l'attendre dehors. Je sortis en effet, je m'assis contre le mur et j'attendis... mais j'attendis en vain pendant plusieurs heures.

Là, j'appris bientôt à qui j'avais affaire : le vieillard était un ivrogne, un avaro, connu dans le voisinage, où il avait la réputation de s'être vendu au diable : de temps en temps les enfants venaient escarmoucher aux alentours de la boutique et provoquer le misérable fripier en lui criant : « Tu sais bien que tu n'es pas pauvre, Charley. Apporte ton or; donne-nous quelques-unes des guinées que tu caches dans ton lit, et pour lesquelles tu t'es livré à Satan. Veux-tu un couteau pour éventrer ta paille? viens le chercher, en voilà un; viens, Charley, si tu n'es plus ivre! » Ces provocations exaspéraient le vieux juif, et il faisait une sortie contre les enfants qui s'enfuyaient et revenaient sans cesse. Quelquefois, dans sa rage, il me prenait pour un des asquillants et me menaçait comme s'il allait me mettre en pièces : puis, me reconnaissant juste à temps, il me laissait là, se replongeait dans sa boutique, et je devinais qu'il s'étendait sur le grabat de son alcôve en distinguant les grognements de son rauque gosier. Pour comble de disgrâce, les enfants, à me voir là si patient, finirent par me confondre avec l'établissement, me jetèrent des pierres et me crièrent des injures.

Je ne savais quel parti prendre, lorsque le vieux fripier, vaincu aussi par ma persévérance, essaya de se débarrasser de moi en me proposant toutes sortes de trocs, etc. « Voulez-vous une ligne à pêcher ? un violon ? un chapeau à retroussis ? une flûte ? » Je résistai à toutes ces belles offres et le suppliai, les larmes aux yeux, de me rendre ma veste ou de me compter mon argent. A la longue, il se décida à me payer, mais en menue monnaie, penny par penny et laissant l'intervalle d'une heure entre chaque demi-shelling.

Il s'en fallait de six pence que j'eusse touché mon total, lorsqu'il me proposa de me contenter de deux encore.

« Je ne le puis, lui dis-je. Je mourrais de faim.

— En voulez-vous trois ?

— Non, non, tout l'argent m'est nécessaire.

— En voulez-vous quatre ? *gr, gr, gr, gr.* »

J'étais si fatigué que je consentis, et, tirant de ses griffes les quatre pence, je partis, plus que jamais affamé et altéré. Avec trois pence, je me restaurai si complètement, que je me remis en route et fis sept milles jusqu'à la nuit.

Je passai cette nuit-là, comme la première, sous une meule de foin, ayant d'abord lavé mes pieds dans un ruisseau et pansé avec des feuilles vertes les ampoules qui les enflaient.

Le lendemain matin, quand je poursuivis mon voyage, je fus charmé de voir que c'était entre des plantations de houblon et des vergers d'arbres à fruits. Les pommes commençaient à rougir et, dans quelques endroits, la récolte du houblon occupait déjà les paysans. Ce fut pour moi un beau spectacle et je me réjouis à l'idée de dormir cette nuit sous les guirlandes d'une houblonnière ; il fallait toute la magie de ma jeune imagination, pour me promettre une nuit de doux repos au milieu de ces échelas autour desquels s'enroulaient les festons gracieux du houblon.

Les rencontres que je fis ce jour-là n'étaient cependant pas rassurantes. Je me croisai avec de grands coquins dont le regard féroce me glaçait d'un nouveau genre de terreur. Quelques-uns s'arrêtaient après m'avoir laissé passer et me criaient de revenir sur mes pas afin de leur parler : ils me jetaient des pierres quand ils me voyaient courir. Un jeune drôle, un chaudronnier

ambulant, je suppose, — à en juger par son havresac et son brasier portatif, — qui cheminait avec une femme, commença de même par me regarder, et, quand je fus à vingt pas, me rappela d'une voix si tonnante, que je fis halte malgré moi.

« Voulez-vous venir quand on vous le dit, répéta le chaudronnier, ou je vous ouvre les entrailles ! »

Je crus plus sage d'obéir, et, en me rapprochant, je remarquai que la femme avait un œil poché.

« Où allez-vous ? me demanda le chaudronnier en me saisissant par la chemise avec sa main noircie.

— A Douvres, dis-je.

— D'où venez-vous ? poursuivit-il en donnant un tour de main à ma chemise pour être sûr que je ne lui échapperais pas.

— Je viens de Londres.

— Quel est votre état ? Êtes-vous un filou ?

— Non, répondis-je.

— Non, de par Dieu ! si vous voulez faire le fanfaron de votre honnêteté avec moi, je vous fais sauter le crâne. »

A cette menace se joignit un geste qui eût suffi pour me prouver qu'il était le plus fort.

« Avez-vous sur vous le prix d'une pinte de bière ? Si vous l'avez, donnez-le avant que je le prenne. »

Je l'aurais certainement donné si un regard de la femme, son léger hochement de tête et un mouvement de ses lèvres ne m'eussent inspiré la réponse négative.

« Je suis très-pauvre, dis-je en essayant de sourire, et je n'ai pas d'argent.

— Qu'entendez-vous par là ? repartit le chaudronnier avec un regard tellement sinistre, que je craignais presque qu'il ne vît mon argent à travers ma poche.

— Que signifie, continua le jeune coquin, la cravate de soie que vous avez au cou ? C'est celle de mon frère : rendez-la-moi. » Et, la détachant lui-même au même instant, il la jeta à la femme.

La femme partit d'un éclat de rire, comme si elle pensait que ce n'était qu'une plaisanterie, et me rejeta la cravate avec un nouveau signe de tête qui me disait aussi clairement que possible : « Allez-vous-en. » Avant que j'eusse levé le pied, le chau-

dronnier ressaisit la cravate avec un geste violent, puis, se retournant sur la femme, lui asséna un coup terrible sur la tête. Je la vis tomber, rouler dans la poussière, et quand, ayant fui à quelques pas, je ne pus m'empêcher de la regarder encore, elle était assise sur le bord de la route, s'essuyant avec un coin de son châle ce qui me parut du sang.

Cette aventure me causa une telle alarme, que du plus loin que j'apercevais ou croyais apercevoir un de ces chaudronniers, je me cachais jusqu'à ce qu'il eût passé, et cela m'arrivait assez souvent pour retarder sérieusement ma marche. Mais ce danger, comme tous les autres, ne m'arrêta pas. L'image de ma mère était toujours à mes côtés. Elle était avec moi dans le champ de houblon où je dormis cette nuit-là ; elle y était à mon réveil ; elle m'accompagna le lendemain encore toute la journée, si bien que je ne saurais la séparer de la perspective où m'apparurent aussi le profil de la vénérable cathédrale de Cantorbéry, les portes gothiques de la ville, les grolles et les corneilles voltigeant au-dessus des tours. L'image protectrice fit encore luire un rayon d'espérance sur les dunes solitaires de Douvres : c'était le sixième jour ; mais, chose étrange !... ce jour-là, l'image sembla s'évanouir comme un rêve, me laissant à demi nu, avec des souliers en lambeaux et découragé, au moment où je touchais à ce but si désiré de ma fuite.

Je me dirigeai du côté du port et m'adressai d'abord aux bateliers en leur demandant s'ils connaissaient la demeure de miss Betsey Trotwood. Je reçus diverses réponses :

« Miss Trotwood ! dit l'un, elle habite dans le phare de *South-Foreland*, et elle s'y est roussi les moustaches !

— Eh non ! dit un autre, c'est cette dame qui s'est fait attacher par un câble à la grande bouée de l'entrée du port, et il faut attendre la marée basse pour aller lui rendre visite.

— Allons donc ! dit un troisième, c'est la vieille qu'on a enfermée dans la prison de Maidstone pour avoir volé un enfant.

— Mon garçon, dit un quatrième, vous arrivez trop tard : on a vu cette miss Betsey, tout à l'heure, monter sur un balai et faire voile pour Calais. »

Les cochers des voitures de place, que j'interrogeai ensuite, ne furent ni moins plaisants, ni plus respectueux pour miss

Betsey. Les marchands en boutiques, à qui mon air piteux ne plut guère, me répondaient généralement sans m'écouter : « Allez-vous-en, nous n'avons rien pour vous. » Je ne m'étais pas senti encore si triste et si malheureux depuis le premier jour de ma fuite. Mon argent était épuisé ; je n'avais plus rien dont je pusse faire ressource. J'avais faim, j'avais soif, j'éprouvais une affreuse lassitude, et il me semblait que j'étais aussi loin de mon but que si je n'eusse pas quitté Londres.

La matinée s'était passée ainsi en vaines recherches. Je m'assis découragé au coin d'une rue, près du marché, sur la borne d'une boutique vide. Je délibérais en moi-même si je n'irais pas parcourir les villages et la banlieue de Douvres, lorsqu'un cocher, survenant avec sa voiture, laissa tomber la couverture du cheval. Je la ramassai pour la lui remettre, et je crus trouver un air de bonté dans la physionomie de cet homme. Je me hasardai donc encore à lui demander s'il pouvait me dire où demeurerait miss Trotwood. J'avais répété si souvent la question, que la parole faillit expirer sur mes lèvres.

« Trotwood, répondit-il ; voyons donc, je crois connaître ce nom : une dame d'âge ?

— Oui, cela doit être ! repris-je.

— Taille un peu raide ? ajouta le cocher en redressant son épine dorsale.

— Oui, dis-je, ce doit être elle.

— Qui porte un sac ?... un grand sac accroché à sa ceinture ? Elle est brusque et vient sur vous vivement. Eh !... »

Je sentis battre mon cœur en croyant reconnaître le portrait de ma tante.

« Eh bien ! écoutez-moi, poursuivit cet homme en me montrant avec son fouet les hautes falaises de Douvres, montez par là, tournez à droite, et arrêtez-vous aux maisons qui ont leur façade sur la mer ; demandez-y miss Trotwood, je crois bien qu'elle habite par là, et voilà un penny pour vous, mon petit garçon. »

J'acceptai le penny avec reconnaissance, et achetai un petit pain que je mangeai en suivant la direction que m'avait indiquée le brave cocher. Il me fallut marcher longtemps ; mais enfin j'aperçus les maisons avec la façade sur la mer, et entrant dans une petite boutique d'épicier :

« Voulez-vous avoir la bonté de m'apprendre où demeure miss Trotwood ? dis-je en m'adressant à un homme qui pesait une livre de riz à une jeune fille. Ce fut celle-ci qui prit la question pour elle et se retourna pour y répondre :

— Ma maîtresse ! dit-elle. Que lui voulez-vous, mon petit garçon ?

— Je désirerais lui parler, s'il vous plaît.

— Pour lui demander l'aumône, n'est-ce pas ? répliqua la jeune fille.

— Non, certes ! » répondis-je. Mais me rappelant qu'au fond elle avait à peu près deviné, je me tus et me sentis monter le rouge au visage.

La servante de ma tante, — car elle l'était, puisqu'elle l'avait nommée sa maîtresse, — mit son riz dans un petit cabas et sortit de la boutique en me disant que je pouvais la suivre si je voulais savoir où demeurait miss Trotwood. Je n'eus pas besoin de me le faire répéter et je la suivis, quoique mon agitation fût telle que mes jambes tremblantes pouvaient à peine me porter. Nous fûmes bientôt arrivés à une jolie maisonnette isolée, avec de gracieuses fenêtres cintrées : sur le devant, un jardinet bien cultivé, aux allées sablées en gravier, embaumait l'air du parfum de ses fleurs.

« Voici la maison de miss Trotwood, dit la servante, c'est tout ce que je peux faire que de vous la montrer ! » Et, à ces mots, elle me laissa là comme pour se débarrasser de toute responsabilité à mon égard. Je restai donc à la grille, les yeux fixés sur la fenêtre du salon : un rideau de mousseline, en partie écarté, me permettait de voir une petite table et un grand fauteuil qui me suggéra la pensée que ma tante pouvait bien, en ce moment, y être assise solennellement.

J'ai dit que mes souliers étaient dans un misérable état : à peine s'ils conservaient quelque chose de leur forme primitive, tant les semelles étaient déchiquetées, tant le cuir était crevassé. Mon chapeau, qui m'avait servi aussi de bonnet de nuit, ne ressemblait guère non plus à un chapeau. Ma chemise et mon pantalon, souillés par la sueur, la rosée, le gazon et l'argile du comté de Kent, auraient suffi pour effrayer les moineaux du jardin de ma tante. La brosse et le peigne n'avaient plus

touché ma chevelure depuis mon départ de Londres. Le grand air et le soleil avaient tanné et noirci la peau de mon visage, de mon cou et de mes mains, une poussière si épaisse me poudrait de la tête au pied, que je semblais sortir d'un four à plâtre. Tel était mon accoutrement, telle était mon apparence extérieure : impossible de me dissimuler qu'elle n'était pas propre à faire une impression très-favorable sur mon imposante tante, si je persistais à m'introduire ainsi devant elle ; mais je ne pouvais plus reculer.

Le silence qui régnait au salon me fit enfin conclure que la maîtresse du logis n'y était pas et je levai les yeux jusqu'à la fenêtre du premier étage. Là, j'aperçus un monsieur à la mine fleurie, au regard affable, dont les cheveux grisonnaient, et qui fermait de temps en temps un œil de la façon la plus grotesque. Il m'avait aperçu lui-même, puisqu'il me fit plusieurs fois un signe de tête et me sourit également, après quoi il se retira.

Que voulait-il dire ? Se moquait-il de moi ? Je fus interdit par cette pantomime muette, et je crois que j'allais m'éloigner pour réfléchir à ce que je devais faire, quand je vis sortir de la maison une dame avec un mouchoir noué par-dessus son bonnet, des gants de jardin aux mains, un sac ou une grande poche à la ceinture, semblable à celui que portent les gardiens du péage, et une petite serpette à tailler les plantes. Je reconnus immédiatement miss Betsey, car elle sortit de sa maison exactement comme elle était entrée dans notre jardin de Blunderstone, d'après la description qui m'en avait été si souvent faite par ma mère.

« Allez-vous-en, me dit miss Betsey en décrivant un demi-cercle dans l'air avec sa serpette, allez-vous-en ! nous ne voulons pas d'enfants ici. »

Je la suivis des yeux, le cœur sur les lèvres, lorsqu'elle alla dans un coin du jardin où elle se baissa pour arracher je ne sais quelle mauvaise herbe. Ce fut alors qu'avec un accès de courage ou plutôt de désespoir, j'entrouvris la grille et me glissai sans bruit jusqu'auprès d'elle.

« S'il vous plaît, madame, » dis-je en la touchant du bout du doigt.

Elle tressaillit en se relevant, et regarda.

« S'il vous plaît, ma tante.

— Eh! s'écria miss Betsey avec un accent d'étonnement dont rien ne peut donner l'idée.

— S'il vous plaît, ma tante, je suis votre neveu.

— Oh! seigneur Dieu! » s'écria encore ma tante, et cette fois-ci elle fut si stupéfaite que les jambes lui manquèrent sans doute, car elle s'assit au beau milieu de l'allée du jardin.

Cependant, je poursuivis :

« Je suis David Copperfield, de Blunderstone dans le comté de Suffolk, où vous vîtes le jour de ma naissance comme me l'a raconté ma pauvre mère. J'ai été bien malheureux depuis qu'elle est morte. On m'a négligé, on ne m'a rien appris, on m'a abandonné à moi-même, et puis on m'a condamné à un travail qui n'est pas convenable pour moi; c'est pour cela que je me suis enfui et que je viens à vous. De Londres à Douvres j'ai fait toute la route à pied, sans me coucher une seule fois dans un lit depuis le commencement du voyage: j'ai été volé, dépouillé, et vous me voyez... »

Je ne sais d'où m'était venue la force d'en dire tant d'une seule haleine; mais enfin cette force était épuisée. Je ne pus que faire un geste de mes mains pour appeler l'attention de ma tante sur mon aspect déguenillé, qui attestait suffisamment tout ce que j'avais dû souffrir. et, fondant en larmes, je suppose que je versai toutes celles qui s'étaient accumulées en moi depuis une semaine.

Ma tante, dont les yeux fixés sur les miens n'exprimaient jusque-là que la plus singulière surprise, ne tint pas à l'explosion de ma douleur: elle me releva vivement, me saisit et m'entraîna dans le salon. Là, son premier soin fut d'ouvrir une grande armoire d'où elle tira diverses bouteilles et me fit avaler quelques gouttes de chacune. Il paraît qu'elle les avait prises au hasard, car je suis sûr d'avoir avalé successivement de l'eau d'anis, de la sauce aux anchois et du vinaigre. Ces cordiaux ne suffisant pas pour calmer mes sanglots, qui étaient devenus tout à fait convulsifs, ma tante, effrayée, me coucha sur le sofa, avec un châle sous ma tête et son propre fichu sous mes pieds. de peur que je ne salisse trop l'étoffe du meuble. Cela fait, elle alla s'asseoir contre la fenêtre et y répéta l'exclamation de :

« *Miséricorde ! Miséricorde !* » pendant près de dix minutes, sans pouvoir dire autre chose.

Enfin elle sonna et la servante entra.

« Jeannette, lui dit ma tante, montez chez monsieur Dick, saluez-le de ma part et priez-le de descendre parce que je désire lui parler. »

Jeannette ne fut pas peu étonnée de m'apercevoir étendu sans mouvement sur le sofa, car je n'osais bouger de peur de déplaire à ma tante : mais elle alla remplir son message. Miss Betsey, les mains derrière le dos, se promena en long et en large dans le salon jusqu'à ce qu'entrât le personnage qui m'avait souri ou fait la grimace de la fenêtre du premier étage.

« Monsieur Dick, lui dit ma tante, ne soyez pas un fou, parce que personne ne saurait être plus sensé que vous quand vous le voulez. Nous le savons bien tous. Ne soyez donc pas un fou, n'importe ce que vous êtes. »

Le personnage ainsi interpellé prit aussitôt un air sérieux et me regarda d'une manière qui me semblait signifier qu'il me priait de ne rien dire de ce que j'avais aperçu à la fenêtre.

« Monsieur Dick, lui demanda alors ma tante, vous m'avez entendu mentionner David Copperfield?... Ne prétendez pas avoir perdu la mémoire, car vous et moi nous savons que vous l'avez très-bien conservée.

— David Copperfield ! répondit monsieur Dick qui ne semblait pas s'en souvenir parfaitement : *David... Copperfield ?* Oh ! oui, assurément, David !

— Eh bien ! reprit ma tante, voici son enfant... son fils... il ressemblerait autant que possible à son père, s'il ne ressemblerait aussi à sa mère.

— Son fils ? dit monsieur Dick, le fils de David ? En vérité !

— Oui, continua ma tante, et il a fait une jolie chose ! il s'est échappé de Londres où il était. Ah ! sa sœur, Betsey Trotwood, n'aurait jamais pris la fuite !... » Ma tante secoua la tête avec l'expression de sa ferme conviction sur le caractère et la conduite de cette sœur qui n'avait jamais existé.

« Ah ! vous croyez qu'elle n'aurait jamais pris la fuite ? dit monsieur Dick.

— Dieu vous bénisse, monsieur Dick, et moi aussi ! s'écria

ma tante avec un peu de dépit. Me contesterez-vous cela à présent ? Je le sais bien, monsieur Dick. Elle aurait vécu avec sa marraine, et nous aurions été dévouées l'une à l'autre. Je vous le demande au nom du ciel, pourquoi la sœur de cet enfant se serait-elle enfuie, et pour aller où ?

— Nulle part, répondit monsieur Dick.

— Eh bien donc ! dit ma tante apaisée par cette réponse, comment pouvez-vous prétendre que vous divaguez, monsieur Dick, quand vous avez l'esprit aussi pointu qu'une lancette ? Ainsi vous voyez là le fils de David Copperfield, et la question que je vous pose par rapport à cet enfant est celle-ci : Qu'en ferai-je ?

— Ce que vous en ferez ? répondit monsieur Dick à demi-voix et se grattant l'oreille. Oh ! ce que vous en ferez !

— Oui ! répliqua ma tante d'un air grave et levant son index, Allons, parlez, j'ai besoin d'un bon avis.

— Eh bien ! si j'étais vous, dit monsieur Dick m'examinant et ayant l'air de réfléchir. Eh bien !... Il hésitait ; mais après m'avoir regardé encore, il parut inspiré par une idée soudaine et ajouta vivement : Je le ferais laver !

— Jeannette, dit ma tante se retournant vers la servante avec l'expression d'un calme triomphe que je ne compris pas alors : Jeannette, monsieur Dick nous tire d'embarras. Chauffez le bain. »

Quoique très-intéressé au résultat de ce dialogue, je ne pus m'empêcher, tout en l'écoutant, d'observer ma tante, monsieur Dick et Jeannette, comme aussi de compléter l'inspection de la pièce où nous nous trouvions tous les quatre.

Ma tante était une femme grande de taille et dont la physiologie avait quelque chose de dur, mais nullement désagréable. Il y avait dans son visage, dans sa voix, dans sa démarche et dans toute son allure, une sorte d'inflexibilité qui m'expliquait fort bien l'impression produite par elle sur une douce et timide créature comme ma mère ; mais, malgré leur austérité, ses traits étaient plutôt beaux que laids. Je remarquai surtout qu'elle avait un œil vif et brillant. Ses cheveux, déjà gris, se partageaient en deux grands bandeaux. Sa coiffe ou bonnet, plus simple que ceux qu'on porte aujourd'hui, se nouait par deux rubans sous le manton. Sa robe couleur de lavande, était d'une pro-

prété ex-trême, mais taillée juste et courte ; on eût dit d'un costume d'amazone dont elle aurait rogné la jupe comme une superfluité embarrassante. A sa ceinture on voyait une montre d'homme en or avec une chaîne et des breloques. Autour du cou elle avait une collerette qui ressemblait assez à nos cols de chemise d'homme, et au poignet des manchettes de toile.

J'ai déjà dit que monsieur Dick était un homme à tête grise et au teint fleuri. J'ajouterai seulement que sa tête était curieusement penchée, non par l'âge... non, c'était plutôt comme la tête d'un des écoliers de monsieur Creakle lorsqu'il venait de recevoir des coups de canne. Ses yeux saillants brillaient d'une sorte d'éclat humide qui contribuait, avec son air distrait, sa soumission à ma tante et la joie enfantine que lui causait un compliment, à me faire soupçonner que c'était un fou. Mais s'il était fou, me disais-je quand cette idée me venait, comment serait-il ici ? Je ne savais donc trop qu'en penser. Son costume était celui de tout le monde : petite redingote du matin, gilet blanc et pantalon blanc. Il avait une montre dans son gousset et de l'argent dans sa poche, car il le faisait sonner en frappant dessus comme s'il en était fier.

Quant à Jeannette, qui pouvait avoir de dix-huit à dix-neuf ans, c'était une jolie fille, proprette et fraîche. J'appris plus tard que ma tante l'avait prise à son service, comme elle prenait successivement toutes ses servantes, qui formaient une série de protégées élevées expressément dans le renoncement au mariage, et qui finissaient toutes généralement par épouser le boulanger de la maison.

Par sa propreté, le salon était digne de L... tante et de Jeannette. Avant de le décrire, j'ai déposé un moment ma plume pour me le rappeler en détail. J'ai aspiré encore l'air de la mer qui est venu à moi imprégné du parfum des fleurs. J'ai revu l'antique mobilier bien ciré et bien luisant, le grand fauteuil inviolable de ma tante et son guéridon contre la croisée, le tapis recouvert d'une serge, le chat, la bouilloire, les deux canaris, la vieille porcelaine, un grand vase plein de feuilles de roses desséchées, la vaste armoire, réceptacle de toute une armée de pots et de bouteilles, le sofa, moi-même enfin, étendu tout sale, tout déguenillé, sur ce beau meuble et prenant note de tout.

Jeannette venait de sortir pour préparer et chauffer le bain, lorsque je fus alarmé à la vue de ma tante, saisie d'une subite indignation, rappelant sa servante et s'écriant d'une voix presque étouffée : « Jeannette ! des ânes ! Jeannette ! des ânes ! » Accourant à ces mots, Jeannette descendit l'escalier à la hâte, comme si le feu était à la maison, et franchit au plus vite le jardin. Sur une petite pelouse, de l'autre côté de la grille, deux ânes sellés et montés par des dames avaient osé profaner de leur sabot vulgaire ce carré de verdure. Jeannette leur dit de se retirer, tandis que ma tante elle-même, qui avait suivi sa fidèle servante, saisissant par la bride un troisième baudet, le remettait dans le chemin après avoir administré une paire de soufflets au malencontreux écuyer de la cavalcade, petit polisson à peu près de mon âge.

Aujourd'hui encore, il me serait difficile d'établir que ma tante avait le moindre titre qui légitimât sa prétention à la propriété de cette pièce de gazon ; mais elle s'était persuadé qu'elle était bien à elle, et cela revenait au même. Le plus grand outrage qu'on pût lui faire, outrage qui demandait une vengeance immédiate, était le passage d'un âne sur le terrain sacré. Quelle que fût l'occupation intérieure qui réclamât ses soins, quelque intéressant que fût l'entretien dans le salon, un âne survenait-il, le cours de ses idées se trouvait soudain détourné, ma tante fondait sur le profane animal. Des bâtons étaient cachés derrière la porte, armes défensives et offensives. Des vases et des arrosoirs remplis d'eau étaient tenus en réserve dans un coin du jardin pour pouvoir être vidés sur les petits âniers qui se faisaient un malin plaisir de perpétuer les incursions et de revenir sans cesse à la charge ; peut-être aussi l'obstination naturelle des ânes les ramenait-elle volontiers dans cette direction. Toujours est-il qu'avant que le bain fût prêt, trois nouvelles alarmes eurent lieu, et que la troisième attaque, plus sérieuse que les autres, faillit amener un combat singulier entre ma tante armée d'un bâton et un méchant ânier qui avait peine à comprendre qu'il dût rebrousser en arrière sur un simple avertissement.

Le bain fut pour moi un reconfort parfait. Je commençais à ressentir de grandes douleurs dans tous les membres, une fati-

gue générale et une somnolence contre laquelle j'avais peine à lutter. Quand je sortis de la baignoire, ma tante et Jeannette me firent entrer dans une chemise et dans un pantalon appartenant à monsieur Dick, puis elles m'enveloppèrent de deux ou trois châles. Ainsi empaqueté, je fus encore transporté sur le sofa; là, ma tante s'étant imaginé que je devais mourir de faim et qu'il fallait me nourrir à petites doses, me faisait avaler du bouillon par cuillerées. lorsqu'une nouvelle interruption ridicule la fit courir, pour la quatrième fois, à la défense de son territoire violé par l'ennemi... « Jeannette, des ânes! » A ce cri, je fus laissé sur mon lit provisoire où je m'endormis tout de bon.

Serait-ce dans un songe que je crus avoir entrevu ma tante revenant auprès de moi, arrangeant confortablement un coussin sous ma tête, écartant d'une main délicate mes cheveux tombés sur mes yeux et me regardant avec bienveillance? Lorsque je me réveillai, j'avais aussi dans l'oreille les mots de *gentil enfant* et de *pauvre enfant*! Oui, c'était peut-être encore dans mon songe que je les avais entendus, car ma tante était tranquillement assise près de la fenêtre, rêvant ou occupée à admirer la mer.

Nous dinâmes bientôt après que je fus réveillé : un poulet rôti et un pouding garnissaient la table ; quant à moi, toujours empaqueté sur ma chaise, j'étais fort gêné dans le mouvement de mes bras ; mais comme c'était ma tante qui m'avait arrangé ainsi, je n'aurais jamais osé me plaindre. Une vive préoccupation m'agitait au fond du cœur. Que ferait-elle de moi? Mon inquiétude était extrême. Elle ne dit rien qui pût la calmer, dînant en silence et se contentant de s'écrier de temps en temps : *Miséricorde! miséricorde!* lorsqu'elle fixait les yeux sur moi. Ce n'était pas cette exclamation qui pouvait m'apprendre grand-chose sur ma future destinée.

La nappe ayant été enlevée, une bouteille de xérès fut apportée par Jeannette ; ma tante m'en fit avaler un petit verre et envoya chercher monsieur Dick, qui n'avait pas dîné avec nous. Elle voulut que je lui racontasse toute mon histoire, et m'aida elle-même par de nombreuses questions en priant monsieur Dick de bien écouter. Celui-ci me parut deux ou trois fois assez disposé à faire un petit somme ; mais les yeux de ma tante ne le

perdaient pas de vue, et il n'osait ni dormir ni sourire quand elle fronçait le sourcil en le regardant.

Mon récit fini, vinrent les commentaires de ma tante et de monsieur Dick :

« Je ne puis concevoir ce qui forçait cette malheureuse enfant à se remarier, dit ma tante en parlant de ma mère ; non, je ne puis le concevoir.

— Peut-être, répliqua monsieur Dick, était-elle devenue amoureuse de son second mari.

— Amoureuse ! s'écria ma tante ; qu'entendez-vous par là ? Qu'avait-elle besoin de devenir amoureuse, je vous prie ?

— Peut-être, balbutia monsieur Dick après un moment de réflexion, peut-être crut-elle se donner un protecteur.

— Un protecteur, en vérité ! répliqua ma tante. La belle chance que cherchait la pauvre enfant ! Quelle confiance devait-elle avoir en un homme qui ne cherchait qu'à la tromper d'une manière ou d'une autre ? Non, non, ce n'est pas cela, et je voudrais savoir quel était son but, son véritable but ? Elle avait déjà eu un mari ; elle savait ce que c'est : cela devait lui suffire. Elle avait un enfant... Ah ! mon Dieu, la mère était un enfant elle-même lorsqu'elle mit au monde celui que vous voyez là assis devant nous. Je vous prie donc de me dire ce qu'elle voulait de plus ? »

Monsieur Dick secoua la tête en me regardant et de l'air d'un homme qui ne savait comment résoudre le problème.

Ma tante, heureusement, en posa un autre sans attendre la solution du premier.

« Avait-elle envie d'avoir une fille après un garçon ? A la bonne heure ! mais alors, pourquoi ne pas commencer par là ? Je le lui avais positivement demandé : « Faites-moi une fille. » Mais la sœur de ce garçon, la petite Betsey Trotwood, ne vint pas. Où était-elle ? Faites-moi le plaisir de me l'apprendre ? »

Monsieur Dick parut réellement effrayé de cette question-ci ; mais ma tante poursuivit :

« C'était un vendredi. Si vous aviez vu ce petit accoucheur, qu'on appelait, je crois, monsieur Jellip, avec sa tête penchée sur l'épaule, lorsqu'il vint m'annoncer que c'était un garçon :

« Un garçon ! » Les voilà bien tous ! les imbéciles ! »

Cette franche dénonciation de tout notre sexe ne rassura nullement monsieur Dick, et j'avoue que, pour ma part, je tremblais sur le sort qui m'était réservé.

« Eh bien ! ce garçon, le voilà ! oui, le voilà ! et bien heureux d'avoir pris la place de sa sœur ! n'est-ce pas ? Il vient de vous dire ce que c'était que ce Murdstone qu'on lui avait donné pour second père. Il n'y a pas tenu ; il a pris la fuite, et, comme un petit Caïn, il a été vagabond sur la grande route ! »

Monsieur Dick, à son tour, fronça le sourcil en m'examinant, pour vérifier si j'avais réellement sur le front la marque du fratricide !

Ma tante avait encore quelque chose sur le cœur. Je lui avais dit que Peggoty s'était mariée, elle aussi. Il fallait que Peggoty eût son paquet :

« Et cette femme au nom païen, dit-elle, cette Peggoty, qui met comme les autres sa tête dans le guêpier !... Comme si elle n'avait pas assez des deux mariages de sa maîtresse, ne va-t-elle pas aussi prendre un mari !... Tout ce que j'espère, c'est que ce mari est au moins une de ces brutes dont les gazettes nous racontent journellement la belle conduite, et qu'il la battra pour lui apprendre ce que c'est que le mariage. »

Je ne pus laisser traiter ainsi ma bonne Peggoty ni entendre l'expression d'un pareil vœu sans tenter de la défendre : « Vous vous trompez, ma tante, m'écriai-je ; Peggoty est la meilleure, la plus fidèle, la plus dévouée des amies et des servantes. Peggoty m'a toujours aimé tendrement, elle a toujours aimé ma mère : c'est elle qui a soutenu dans ses bras sa tête mourante ; c'est elle qui a reçu son dernier baiser avec son dernier soupir. »

Ce souvenir m'émut au point que je ne pus raconter qu'en balbutiant comment Peggoty m'avait toujours déclaré que sa maison était la mienne, et que si je n'avais pas craint d'être une charge pour elle dans son humble situation, c'était à elle que j'avais d'abord songé à aller demander un asile.

Je ne pus en dire davantage ; mes sanglots m'étouffaient, et je me cachai le visage dans mes mains en appuyant mes deux coudes sur la table.

« Bien, bien, dit ma tante ; l'enfant a raison de défendre ceux qui l'ont défendu... Jeannette ! des ânes ! »

Sans ces malheureux ânes, je crois vraiment que nous étions au moment de nous entendre ; car ma tante avait posé sa main sur mon épaule, et, encouragé par son approbation, je l'aurais embrassée et suppliée d'être ma protectrice. Mais l'interruption et l'accès d'indignation qui en fut la suite, comme cela ne manquait jamais à chaque attaque, bannirent pour le moment toutes les bonnes pensées : jusqu'à l'heure du thé, miss Trotwood ne parla plus à monsieur Dick que des ânes de Douvres et de leurs propriétaires, exprimant la résolution de s'adresser aux tribunaux afin d'obtenir contre eux un bon arrêt.

Après le thé, nous nous assîmes près de la fenêtre, et l'air de vexation inquiète que prit ma tante me fit supposer que c'était pour surveiller l'invasion : heureusement l'ennemi ne se montra plus, et quand la nuit vint, Jeannette ayant baissé les stores, nous nous plaçâmes autour d'une table de trictrac où ma tante et monsieur Dick firent la conversation à la clarté des bougies.

Ma tante, levant gravement son index, dit à son partenaire : « Or çà, monsieur Dick, je vais vous adresser une autre question. Regardez cet enfant.

— Le fils de David ? répondit monsieur Dick avec sa physionomie à la fois attentive et embarrassée.

— Oui, exactement, reprit ma tante ; qu'en feriez-vous à présent ?

— Ce que je ferais du fils de David ?

— Oui, du fils de David.

— Oh ! dit monsieur Dick, ce que j'en ferais... Eh bien !.... je le mettrais au lit.

— Jeannette ! s'écria ma tante avec la même satisfaction triomphante que j'avais déjà remarquée, Jeannette, monsieur Dick a raison, si le lit est prêt, nous allons l'y mettre. »

Le lit étant prêt, au dire de Jeannette, j'y fus immédiatement conduit, avec bienveillance, comme une espèce de prisonnier, entre ma tante et Jeannette, ma tante devant moi et Jeannette à l'arrière-garde. La seule circonstance qui ranima mon espérance, fut que ma tante s'arrêta sur l'escalier pour demander ce que signifiait certaine odeur de roussi : Jeannette répondit qu'elle avait brûlé ma chemise dans la cuisine. La chambre qui m'était destinée ne contenait d'autres vêtements à mon usage

que ceux dont j'étais burlesquement attifé : mon escorte féminine m'y laissa avec un bout de bougie que ma tante m'avertit ne devoir durer que cinq minutes, et j'entendis qu'on fermait la porte en dehors. En réfléchissant à ce qui venait de se passer, je conclus que, peut-être, miss Betsey Trotwood, ne me connaissant pas, soupçonnait que c'était en moi une habitude de m'évader et qu'elle prenait ses précautions pour me retrouver le lendemain matin.

La chambre était une jolie chambrette à l'étage le plus élevé de la maison, et de la fenêtre on avait vue sur la mer où brillait la lune dans toute sa splendeur. Après avoir dit mes prières et lorsque la bougie s'éteignit, je me rappelle avoir quelque temps contemplé ces vagues si magnifiquement éclairées, comme si j'espérais y lire ma destinée, ou comme si, sur cette voie lumineuse, ma mère allait venir à moi, son enfant dans les bras, pour me sourire ainsi qu'elle m'avait souri la dernière fois que je l'avais vue. Lorsqu'enfin, le cœur plein d'une émotion solennelle, après cette vaine attente, je me retournai vers le lit aux rideaux blancs où je pouvais me reposer, tout autre sentiment fit place bientôt à celui de la reconnaissance pour la protection céleste qui m'y avait conduit. Cette reconnaissance ne diminua en rien après que je me fus doucement étendu entre les draps, où j'éprouvai un bien-être sensuel en pensant aux nuits que je venais de passer en plein air, exposé à toutes les inclémences de l'atmosphère : « Mon Dieu, dis-je, daignez m'accorder la grâce de ne plus être sans asile, et faites que je n'oublie jamais ceux qui n'en ont pas. » En m'endormant avec de telles dispositions, je ne pouvais manquer de descendre bientôt moi-même sur le brillant sentier des vagues pour aller de là faire une excursion dans le paradis des songes.

XIV

MA TANTE PREND UN PARTI A MON ÉGARD.

Le lendemain matin je n'étais plus sous clé ; une fois levé, je me rendis auprès de ma tante et je la trouvai plongée dans une méditation profonde, accoudée sur la table du déjeuner et ne s'apercevant pas que l'eau bouillante commençait à s'échapper de l'urne à thé. Je me persuadai que j'étais le sujet de ses réflexions et je me sentais de plus en plus curieux de savoir ce qu'elle avait décidé à mon égard : cependant je n'osai pas exprimer tout haut mon anxiété, de peur qu'elle ne parût indiscreète.

Mes yeux ne pouvaient cependant être aussi facilement contenus que ma langue, et, bien souvent, pendant le déjeuner, je regardai ma tante. Chaque fois elle m'examinait de même avec une attention extraordinaire ; puis, le déjeuner fini, se renversant sur sa chaise, contractant ses sourcils, croisant ses bras, elle me contempla encore tout à son aise, et je finis par être troublé, confus même, d'être étudié et observé ainsi : mon embarras se trahit par toutes sortes de maladresses et de gaucheries, justement parce que, pour le cacher, voulant paraître tout occupé de finir mon déjeuner, je heurtai mon couteau contre ma fourchette et m'étouffais en avalant trop vite ma tasse de thé.

« Eh bien ! » s'écria ma tante.

Cette fois je levai les yeux avec respect.

« Je lui ai écrit, dit-elle.

— A... ?

— A votre beau-père, répondit-elle, voyant bien que je n'osais achever ma question. Je lui ai écrit une lettre à laquelle il faudra qu'il fasse attention ou nous aurons maille à partir.

— Sait-il où je suis ? demandai-je avec alarme.

— Je le lui ai appris, dit ma tante en hochant la tête.

— Lui serai-je... lui serai-je livré ? demandai-je en balbutiant.

— Je ne sais pas, répondit ma tante, nous verrons.

— Ah ! m'écriai-je, et moi je ne sais pas ce que je ferai si je dois retourner chez monsieur Murdstone.

— Je ne suis encore décidée à rien, reprit ma tante : nous verrons. »

Je fus accablé par ces paroles : je ne pus dissimuler mon abattement et ma tristesse. Ma tante, sans paraître beaucoup s'occuper de moi, ouvrit l'armoire, en retira un tablier qu'elle mit par-dessus sa robe, lava elle-même les tasses, et quand elles furent lavées, essuyées, rangées en ordre sur le plateau, sonna Jeannette pour lui dire de tout emporter : alors elle se ganta, s'arma d'un petit balai et balaya le tapis où vous auriez en vain cherché un atome de miette de pain. Après le tapis, elle épousseta les meubles qui avaient été déjà époussetés le matin. Quand ce soin de ménage fut accompli à sa satisfaction, elle ôta ses gants et son tablier, les plia, les serra dans l'armoire, posa sa boîte à ouvrage sur le guéridon près de la croisée ouverte, et se mit à travailler paisiblement.

« Je vous prie de monter chez monsieur Dick, me dit ma tante en enfilant son aiguille, et vous lui ferez mes compliments ; je désire savoir où il en est de son mémoire. »

Je me levai avec empressement pour m'acquitter de ce message. Ma tante m'arrêta en me regardant comme elle regardait tout à l'heure l'œil de son aiguille : « Je suppose, ajouta-t-elle, que vous trouvez que monsieur Dick a un nom bien court, n'est-ce pas ?

— C'est, en effet, répondis-je, la remarque que je faisais en moi-même hier.

— Vous ne supposez pas à votre tour, j'espère, dit ma tante d'un air plus hautain, que s'il voulait en porter un autre plus long, il ne le pourrait pas. Il s'appelle Babley, — monsieur Richard Babley, — c'est là son vrai nom. »

J'allais, avec la familiarité de mon âge, et en toute humilité cependant, demander à ma tante s'il ne serait pas convenable à moi d'accorder à monsieur Dick tout le bénéfice de son vrai nom, lorsqu'elle reprit :

« Mais n'allez pas le nommer ainsi : il ne peut souffrir son nom : c'est une de ses bizarreries, quoique peut-être n'est-ce pas une bizarrerie si déraisonnable, tant il a été maltraité par des gens qui ont le droit de le porter comme lui ? Je comprends son antipathie et je m'y prête ; il s'appelle donc monsieur Dick ici

et partout ailleurs même, si jamais il pouvait songer à aller ailleurs. Prenez donc garde, mon enfant, de ne pas l'appeler autrement que monsieur Dick. »

Je promis de me conformer à cette recommandation et je montai pour demander à monsieur Dick des nouvelles de son mémoire, puisque c'était un mémoire qu'il faisait. J'avoue que le matin, en descendant de ma chambre et passant devant la sienne, dont la porte était entr'ouverte, je l'avais aperçu fort affairé à écrire au milieu de paperasses. Je le trouvai dans la même attitude, et si appliqué, qu'il me fut loisible, avant qu'il se doutât de ma présence, de voir dans un coin, sur un tas de manuscrits, un énorme cerf-volant.

« Ah ! Phébus ! s'écria-t-il enfin en s'interrompant, quel drôle de monde que celui-ci ! voulez-vous que je vous dise tout bas ce qu'est ce monde, mon jeune ami ? approchez, car je ne veux pas qu'on m'entende ! » Je m'approchai, et il me glissa dans le tuyau de l'oreille : « Ce monde-ci est un monde de fous, un grand hôpital de lunatiques ! » Après cette confidence, il puisa une prise de tabac dans une boîte ronde qui était sur la table, et partit d'un éclat de rire.

Sans oser donner mon opinion sur cette question grave, je m'acquittai du message de ma tante.

« Bien ! répondit monsieur Dick, portez-lui mes compliments et dites-lui que je crois avoir fait un grand pas... je crois avoir fait un grand pas, répéta-t-il en passant la main à travers ses cheveux gris et lançant un coup d'œil à sa copie... Vous avez été dans un pensionnat ?

— Oui, monsieur, pendant quelque temps.

— Vous rappelez-vous la date de l'année où Charles I^{er} fut décapité ? me demanda-t-il avec un regard très-sérieux et s'apprêtant à noter ce que j'allais répondre.

— Je crois, lui dis-je, car j'avais assez bonne mémoire, je crois que ce fut l'année seize cent quarante-neuf.

— Oui, repliqua monsieur Dick se grattant l'oreille avec sa plume et me regardant d'un air dubitatif. Oui, c'est ce que les livres prétendent ; mais je ne vois pas comment cela pourrait être, car s'il y a si longtemps de cela, comment les gens de son entourage auraient-ils pu faire pour avoir transvasé de sa tête

dans *la mienne* quelques-uns des soucis qui la troublaient avant qu'on la lui tranchât ? »

Je laisse à deviner la surprise que me causa ce problème dont il me fut impossible de trouver la solution.

« C'est étrange, répéta monsieur Dick en regardant ses papiers d'un air désolé et passant encore la main à travers ses cheveux. C'est très-étrange que je ne puisse éclaircir tout cela, ni le rendre parfaitement clair. Mais n'importe, n'importe ! poursuivit-il moins tristement, j'ai le temps d'y arriver. Faites mes compliments à miss Trotwood et dites-lui que j'avance. »

Je me retirais, lorsqu'il appela mon attention sur le cerf-volant.

« Que pensez-vous de ce cerf-volant ? » me dit-il.

Je répondis qu'il était magnifique. En effet, il pouvait bien avoir sept pieds de haut.

« C'est moi qui l'ai fait. Nous irons l'enlever, vous et moi, ajouta monsieur Dick. Voyez-vous ceci ? »

Il me montra que le cerf-volant était recouvert de manuscrits en lignes fines et soignées, d'un caractère si lisible que je crus y distinguer dans deux ou trois endroits quelque allusion à la tête de Charles I^{er}.

« La ficelle est longue, dit monsieur Dick, et, lorsqu'il est lancé, il porte loin avec lui les faits authentiques. Je ne sais pas où ils peuvent retomber. Cela dépend du temps, du vent et de tout ce qui s'ensuit : mais c'est une chance. »

Monsieur Dick me dit cela avec un air si doux et si agréable, il avait dans sa physionomie quelque chose de si honnête, que je ne savais plus s'il voulait plaisanter un moment avec moi. Je me mis à rire et il rit aussi : nous nous quittâmes donc les meilleurs amis du monde.

« Eh bien ! mon enfant, me demanda ma tante quand je fus redescendu, où en est monsieur Dick, ce matin ? »

Je répondis qu'il lui envoyait ses compliments et qu'il avançait dans son travail.

« Que pensez-vous de lui ? » dit ma tante.

J'avais quelque idée d'é luder la question et de répondre qu'il me semblait un homme fort aimable ; mais ma tante n'était pas femme à se contenter d'une réponse évasive. Elle laissa son ouvrage, et se croisant les mains :

« Allons ! parlez... votre sœur Betsey Trotwood m'aurait dit tout de suite ce qu'elle pensait de quelqu'un : soyez comme votre sœur autant que possible, et parlez.

— Est-ce que monsieur Dick... je le demande parce que je ne le sais pas, ma tante... est-ce qu'il serait insensé?... » dis-je en balbutiant.

Je sentais que je marchais sur un terrain dangereux.

« Pas le moins du monde, répliqua ma tante.

— Ah ! en vérité, dis-je timidement.

— S'il est au monde quelque chose que monsieur Dick ne soit pas, dit ma tante d'un ton positif et ferme... c'est cela !

— Ah ! en vérité ! » Cette exclamation fut tout ce que je pus répondre encore.

« On l'a *appelé* fou, dit ma tante : j'éprouve un égoïste plaisir à répéter qu'on l'a appelé fou... Sans cela je n'aurais pas, depuis plus de dix ans, l'avantage de sa société et de ses bons avis... En effet, c'est depuis le désappointement que votre sœur Betsey Trotwood me fit éprouver.

— Il y a aussi longtemps que cela ! observai-je.

— Oui, continua ma tante, et c'étaient des gens d'esprit qui avaient l'audace de l'appeler fou. Monsieur Dick est un de mes parents éloignés... peu importe à quel degré, cela n'y fait rien. Sans moi son propre frère l'aurait tenu enfermé pour le reste de sa vie... Rien que cela ! »

J'ai bien peur d'avoir eu un peu d'hypocrisie lorsque, voyant ma tante si affectée et si indignée, je m'efforçai de paraître aussi indigné qu'elle.

« Orgueilleux sot ! s'écria-t-elle... parce que son frère était un peu excentrique... et quoiqu'il ne soit pas moitié aussi excentrique que bon nombre de gens à moi connus... il ne se souciait pas qu'on le vît dans sa maison et il l'envoya dans un asile d'aliénés, trahissant ainsi les volontés de leur père défunt qui l'avait recommandé particulièrement à ses soins, le père aussi s'imaginant que son pauvre Richard était ce qu'on appelle un idiot... En vérité, le père devait croire aussi avoir toute la sagesse du monde, pour porter un tel jugement... un idiot lui-même, je gage, ce père-là ! »

Ma tante ayant encore parlé avec un air de ferme conviction,

je m'efforçai d'être convaincu comme elle et elle continua en ces termes :

« J'intervins entre les deux frères et fis un offre au prétendu sage : « Votre frère a la tête saine, lui dis-je, plus saine que la » votre aujourd'hui... plus saine, j'espère, que la vôtre ne sera » jamais. Laissez-lui son petit revenu et qu'il vienne vivre avec » moi. Je n'en ai pas peur, je ne suis pas fière, moi ; je suis » prête à en prendre soin et je ne le maltraiterai pas comme l'ont » maltraité certains gens, sans parler des gardiens de la maison » d'aliénés. » Là-dessus, grande discussion, querelle entre le prétendu sage et moi... Mais je l'emportai à la fin, et le pauvre Richard vint ici où il est resté depuis. C'est la créature la plus affectueuse et la plus docile qui se puisse voir : et pour donner un bon conseil... Ah ! il n'y a que moi qui sache ce qu'est l'esprit de cet homme. »

En prononçant cette dernière phrase, ma tante prit un air de défi comme si elle eût voulu que quelqu'un vînt lui contester son opinion, et je n'eus garde d'exprimer le moindre doute.

« Il avait une sœur, poursuivit ma tante, une sœur qu'il aimait, une bonne fille, et qui était pleine d'attentions pour lui. Mais elle fit ce qu'elles font toutes... elle se maria... et le mari qu'elle avait choisi fit ce qu'ils font tous... il la rendit malheureuse. Le chagrin de cette sœur produisit une telle impression sur l'esprit de M. Dick (ce n'est pas là de la folie, j'espère), que, jointe à la peur qu'il avait de son frère, elle lui causa un accès de fièvre. C'était avant qu'il ne vînt chez moi... cependant il en a gardé un souvenir qui l'affecte péniblement. Vous a-t-il parlé du roi Charles I^{er}, mon enfant ?

— Oui, ma tante.

— Ah ! reprit-elle en se grattant le front comme si elle était un peu contrariée, c'est sa manière allégorique d'exprimer le souvenir que je vous raconte : il rattache ses chagrins à sa maladie, n'est-ce pas naturel ? Et c'est la figure, la similitude ou n'importe comme on l'appelle, dont il se sert pour en parler. Et pourquoi ne le ferait-il pas ? il en a bien le droit, si cela lui convient.

— Certainement, ma tante, répondis-je.

— Ce n'est pas, dit ma tante, la langue des affaires, ni même

celle du monde. Je le sais, et c'est pourquoi j'insiste pour qu'il ne dise pas un mot de cela dans son mémoire.

— Est-ce un mémoire sur sa propre histoire qu'il écrit, ma tante ? demandai-je.

— Oui, mon enfant, répondit-elle en se grattant encore le front ; il compose un mémoire pour le lord chancelier ou le lord n'importe qui, — pour un de ces personnages qu'on paye afin d'avoir le droit de leur adresser des mémoires ; il relate dans le sien ce qu'on lui a fait. Je suppose qu'il l'aura terminé un de ces jours... Il n'a pu encore le rédiger sans y introduire sa façon particulière de s'exprimer, et il recommence souvent ; mais, qu'importe ? cela l'occupe. »

Dans le fait, j'appris, par la suite, que monsieur Dick s'efforçait depuis plus de dix ans d'évincer Charles I^{er} de son mémoire, sans pouvoir y parvenir. Charles I^{er} y revenait toujours et il y était encore.

« Je vous le répète, reprit ma tante, il n'y a que moi qui sache ce qu'est l'esprit de cet homme, et c'est la nature la plus douce et la plus affectueuse qui soit au monde ; il aime, sans doute, de temps en temps, à lancer un cerf-volant ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Franklin aimait aussi à lancer un cerf-volant. Franklin était un quaker ou quelque chose de ce genre, si je ne me trompe. Un quaker qui lance un cerf-volant est bien plus ridicule que toute autre personne qui en fait autant. »

Si j'avais pu supposer que ma tante avait raconté tous ces détails pour m'en faire la confidence spéciale, je me serais cru très-honoré de cette distinction et j'aurais tiré un augure favorable de cette marque de son attachement ; mais je ne pus m'empêcher d'observer qu'elle satisfaisait le besoin qu'elle avait d'en parler à quelqu'un : c'était évidemment un problème qu'elle aimait à poser et à résoudre pour elle-même : un auditeur la mettait en verve, et si elle s'adressait à moi, c'était faute d'un autre, uniquement parce que j'étais là.

Cette réflexion, que je fis à part moi, en cherchant toujours à deviner ce que je pouvais devenir, ne me découragea pas ; au contraire, la générosité avec laquelle ma tante s'était faite le champion du pauvre monsieur Dick, me fit espérer qu'elle ne serait pas moins généreuse à mon égard. C'était pour moi la ré-

vélotion du bon côté de son caractère. Je commençai à penser que malgré toutes ses bizarreries et ses humeurs excentriques, ma tante était un de ces bons cœurs qui savent aimer et se faire aimer. Je la redoutai un peu moins et l'honorai davantage ce jour-là, quoiqu'elle se montrât plus irritée que la veille, chaque fois que les ânes de Douvres renouvelèrent leurs incursions; un affront nouveau et le pire de tous, vint même mettre le comble à son indignation: — un jeune homme osa, sans respect pour la dignité de la maison, s'approcher de la fenêtre et lancer des œillades à Jeannette à travers les carreaux!

L'anxiété que j'éprouvai jusqu'à ce qu'arrivât la réponse de monsieur Murdstone, fut extrême, mais je fis tout mon possible pour la contenir afin de me rendre agréable à ma tante et à monsieur Dick; celui-ci m'aurait mené avec lui pour lancer le grand cerf-volant, si j'avais eu un costume qui me permit de faire cette sortie; mais accoutré comme je l'étais encore, je ne pouvais songer à me montrer de jour hors de la maison, et ma tante elle-même n'osait me faire faire une promenade hygiénique que le soir, où elle me conduisait pendant une heure sur le rocher de Douvres avant de me faire monter dans ma chambre. Enfin, après l'intervalle nécessaire, la réponse de monsieur Murdstone arriva et ma tante m'informa, à ma grande terreur, qu'il devait venir lui-même en personne le lendemain pour lui parler. Le lendemain, toujours attifé de mes curieux habillements, je restai toute la matinée assis sur une chaise, comptant les minutes, agité par le conflit de mes espérances et de mon découragement, regardant du côté de la porte et tressaillant au moindre bruit qui annonçait l'approche de quelqu'un.

Ma tante me parut encore un peu plus impérieuse et sévère que les jours précédents: je n'observai d'ailleurs aucun préparatif de sa part pour recevoir la visite par moi si redoutée; elle était assise près de la croisée, travaillant à l'aiguille, et moi à côté d'elle. Notre dîner avait été indéfiniment différé, jusqu'à une heure assez avancée de l'après-midi. Dans mon agitation d'esprit j'aurais oublié plus longtemps encore mon jeune appétit; mais il se faisait si tard que ma tante sonna enfin Jeannette et lui dit de servir. En ce moment même eut lieu une nouvelle invasion: ma tante poussa le cri d'alarme, et jugez de ma con-

sternation lorsque je vis miss Murdstone, montée sur un âne, traverser hardiment la pelouse sacrée et s'arrêter devant la maison en regardant autour d'elle.

« Voulez-vous bien vous en aller ! » s'écria ma tante montrant le poing par la fenêtre. « Que venez-vous faire ici ? Comment osez-vous violer ma propriété ? A-t-on vu une pareille audace ? »

Ma tante fut si exaspérée du sang-froid avec lequel miss Murdstone promenait ses regards autour d'elle, que, contre sa coutume, elle restait immobile et incapable de fondre sur l'ennemi. Je crus devoir lui apprendre qui était cette femme, en ajoutant que monsieur Murdstone lui-même était le monsieur qui arrivait en ce moment à pied, sur les traces de sa sœur, ayant eu quelque peine à gravir le sentier par lequel celle-ci avait conduit sa monture ou ayant fait peut-être un détour.

« Que m'importe qui ce peut être ! s'écria ma tante continuant à gesticuler très-peu gracieusement à la fenêtre : Je ne veux pas qu'on viole ma propriété. Je ne le tolère point. Retirez-vous ! Jeannette, faites éloigner cet âne, chassez-le ! »

Tout tremblant derrière ma tante, je fus témoin d'une espèce de bataille sur la pelouse ; le baudet entêté résistant à tout le monde, Jeannette voulant le faire tourner à gauche, monsieur Murdstone le tirant pour le faire avancer, miss Murdstone donnant un coup de parasol à Jeannette, et cinq à six petits garçons accourus au bruit, criant de toute la force de leurs poumons. Soudain ma tante reconnut le jeune malfaiteur qui était le gardien de l'âne et un de ses assaillants les plus invétérés, quoique à peine âgé de dix ans. Elle s'élança à son tour sur la scène, le saisit, le fait prisonnier et le traîne avec sa veste pardessus la tête jusque dans le jardin d'où elle crie à Jeannette d'aller chercher les constables pour qu'il soit appréhendé au corps, jugé et exécuté sur place ! Cet épisode ne dura pas longtemps, toutefois ; car le jeune drôle, pétri de malice et qui savait des stratagèmes dont ma tante n'avait aucune idée, lui échappa bientôt et s'en alla en sifflant avec son âne, non sans laisser sur les plates-bandes les traces profondes de ses gros souliers ferrés.

Pendant cette dernière scène de l'action, miss Murdstone avait

mis pied à terre et elle attendait avec son frère, sur le seuil de la porte, que ma tante eût le loisir de les recevoir. Ma tante, un peu ébouriffée par le combat, rentra chez elle avec une froide dignité, les coudoyant sans les voir, ne faisant aucune attention à eux jusqu'à ce que Jeannette vînt les annoncer.

« Dois-je me retirer, ma tante ? lui demandai-je toujours tremblant.

— Non, certes, monsieur, non, » me répondit-elle, et elle me poussa dans un coin où elle plaça une chaise devant moi comme pour en faire la barre du tribunal derrière laquelle on installe le prisonnier dans les cours de justice. Je gardai cette position jusqu'à la fin de l'entrevue, et ce fut de là que je vis entrer monsieur et miss Murdstone.

« Ah ! dit ma tante, je ne savais pas d'abord à qui j'avais affaire ; mais je n'autorise personne à passer sur cette pièce de gazon, je ne fais d'exception pour personne... pour personne...

— Votre règle invariable est assez singulière pour des étrangers, répondit miss Murdstone.

— Vraiment ! » répliqua ma tante.

Monsieur Murdstone parut avoir peur du renouvellement des hostilités et intervint en disant :

« Miss Trotwood !

— Je vous demande pardon, interrompit ma tante avec un regard scrutateur : Vous êtes le monsieur Murdstone qui a épousé la veuve de feu mon neveu, David Copperfield, de Blunderstone-Rookery ?... quoique je ne sache trop pourquoi on ajoute *Rookery* à Blunderstone.

— C'est moi-même, répondit monsieur Murdstone.

— Vous m'excuserez, monsieur, si je dis, poursuivit ma tante, que, selon moi, il eût été beaucoup mieux et plus heureux de laisser veuve cette pauvre enfant.

— Je suis d'accord avec miss Trotwood, observa miss Murdstone en redressant la tête, — dans ce sens que je considère notre regrettée Clara comme ayant été une enfant.

— C'est, dit ma tante, une consolation pour vous et pour moi, qu'on ne puisse dire la même chose de nous, qui commençons à vieillir et qui n'avons guère la chance d'être rendues malheureuses par nos agréments personnels.

— Sans doute, répliqua miss Murdstone qui ne me sembla pas accepter le très-bonne grâce ce compliment... et certainement aussi j'ajouterais, comme vous, qu'il eût été mieux et plus heureux pour mon frère de n'avoir jamais contracté ce mariage, ce fut toujours mon opinion.

— J'en suis bien persuadée, dit ma tante qui sonna et qui ajouta en s'adressant à sa servante : « Jeannette, faites mes compliments à monsieur Dick et priez-le de descendre. »

Jusqu'à ce que monsieur Dick vînt, ma tante n'ouvrit plus la bouche, se tournant du côté du mur en fronçant le sourcil. Quand monsieur Dick entra, elle le présenta officiellement.

« Monsieur Dick !... c'est un ancien et intime ami, sur le jugement duquel je compte, » poursuivit ma tante avec emphase pour avertir monsieur Dick qui se mordait l'index et commençait ses grimaces de fou.

Monsieur Dick, averti ainsi, retira son doigt de sa bouche et se plaça au milieu du groupe avec une expression de gravité attentive. Ma tante fit un signe de tête à monsieur Murdstone pour l'inviter à parler. et monsieur Murdstone commença en ces termes :

« Miss Trotwood, à la réception de votre lettre, j'ai cru que je me devais à moi-même, peut-être aussi que je vous devais à vous...

— Merci, dit ma tante le regardant toujours avec la même défiance ; merci, vous n'avez pas besoin de ces précautions.

— J'ai cru, je le répète, reprit monsieur Murdstone répétant encore sa phrase, que je me devais à moi-même et peut-être aussi que je vous devais à vous d'apporter ma réponse en personne, plutôt que de la faire par écrit. Je n'ai donc pas fait attention au dérangement du voyage : me voici. Ce malheureux enfant, qui a déserté ses protecteurs et son travail...

— Et dont l'accoutrement est parfaitement scandaleux, dit miss Murdstone appelant l'attention sur mon costume indéfinissable.

— Jane Murdstone ! s'écria son frère, ayez la bonté de ne pas m'interrompre... Ce malheureux enfant, miss Trotwood, a été la cause de bien des ennuis domestiques soit durant la vie de ma chère défunte femme, soit depuis sa mort. Il a un caractère

sombre, boudeur, indocile, violent, intraitable. Ma sœur et moi nous avons tout fait pour le corriger de ses vices, mais sans aucun résultat. J'ai donc compris... nous avons compris tous les deux, ma sœur ayant toute ma confiance, qu'il était juste de vous faire entendre cette sérieuse et calme déclaration.

— Il n'est guère nécessaire que je confirme ce que mon frère a exprimé, dit miss Murdstone, mais je désire faire l'observation que de tous les enfants de ce monde, celui-ci est le pire sans contredit.

— C'est un peu fort, dit ma tante.

— C'est cependant conforme aux faits, reprit miss Murdstone.

— Ah ! murmura ma tante. Eh bien ! monsieur ? »

Le visage de monsieur Murdstone s'assombrissait à mesure qu'il échangeait des regards avec ma tante.

— J'ai mon opinion, dit-il, sur le meilleur moyen de diriger l'éducation de cet enfant, et cette opinion se fonde d'une part sur l'étude que j'ai faite de ce caractère difficile, et de l'autre sur mes moyens de fortune. Je suis responsable envers moi-même de cette opinion ; j'agis en conséquence, et il est inutile que j'en parle plus longuement. J'avais placé cet enfant sous la surveillance d'un ami, dans un commerce honorable. Eh bien ! cela ne lui plaît pas : il s'échappe, court les grands chemins comme un vagabond, et arrive ici, tout déguenillé, pour avoir recours à vous, miss Trotwood. Je désire vous exposer, loyalement, les conséquences exactes de l'appui que vous lui donneriez.

— Oui, mais d'abord, dit ma tante, parlons de ce commerce honorable ; s'il était votre propre fils, vous l'auriez placé là de même, je suppose.

— S'il avait été le propre fils de mon frère, dit miss Murdstone qui ne put s'empêcher d'intervenir encore ici, son caractère, j'espère, aurait été tout à fait différent.

— Et si sa mère avait vécu, reprit ma tante, le pauvre enfant aurait-il été placé de même dans ce commerce honorable ?

— Je crois, répondit monsieur Murdstone en secouant la tête, que Clara n'aurait pas eu d'objection à faire une fois que ma sœur et moi nous aurions été d'accord sur le meilleur parti à prendre. »

Miss Murdstone confirma la déclaration de son frère par un murmure inarticulé.

« Ah ! s'écria ma tante, la malheureuse enfant ! »

Ici monsieur Dick fit retourner l'argent contenu dans son gousset, si bien que ma tante crut devoir lui imposer silence par un regard sévère avant de faire une question à monsieur Murdstone :

« La pauvre enfant avait une rente viagère qui a dû cesser à sa mort ?

— Oui, répondit monsieur Murdstone.

— Et la maison de mon neveu, cette propriété qu'on appelle Rookery, avait été léguée par lui à sa veuve sans faire retour à l'enfant.

— Elle lui avait été léguée sans condition aucune par son premier mari, dit monsieur Murdstone.

— *Sans condition aucune !* s'écria ma tante qui ne put contenir son impatience ! Je le sais ; vous n'avez pas besoin d'insister sur cette expression. Il me semble voir David Copperfield rédigeant lui-même ses dernières volontés, et parfaitement convaincu que ce serait faire injure à sa veuve que de lui imposer des conditions en faveur de son enfant. Mais quand elle se décida à vous accepter vous-même pour mari, monsieur Murdstone, personne, donc, ne songea à défendre et à garantir les intérêts de l'enfant !

— Ma défunte femme aimait son second mari, madame, et avait entière confiance en lui, dit monsieur Murdstone.

— Votre défunte femme, répliqua ma tante de plus en plus aigrie, était une très-innocente et très-infortunée enfant. Voici ce qu'elle était, monsieur, et maintenant qu'avez-vous à ajouter encore ?

— Simplement ceci, miss Trotwood, dit-il ; je suis venu ici pour ramener David, pour le ramener sans condition, pour faire de lui ce que je croirai convenable, pour agir à son égard comme je le croirai juste. Je ne veux faire aucune promesse ni prendre aucun engagement avec personne. Vous auriez peut-être quelque idée, miss Trotwood, de le soutenir, d'écouter ses plaintes, d'approuver sa fuite. Vos manières qui, j'ose le déclarer, n'ont rien de très-conciliant, me font supposer que telle pour-

rait bien être votre intention. Or, je vous prévins que si vous le soutenez une fois, vous le soutenez pour toujours : si vous vous interposez entre lui et moi, miss Trotwood, c'est pour tout de bon. Je ne suis pas homme à traiter les choses légèrement. Il ne faut pas me traiter légèrement non plus. Je viens une fois pour toutes afin de ramener David. Est-il prêt à revenir ? S'il n'est pas prêt... si c'est vous qui me le dites, n'importe sous quel prétexte, cela m'est indifférent... ma porte lui est fermée dorénavant, et la vôtre lui est ouverte : telle est ma conclusion. »

Ma tante avait attentivement écouté cette harangue, la taille droite et raide, les mains croisées sur un genou, et fronçant le sourcil pour examiner l'orateur. Quand il eut fini, elle se tourna du côté de miss Murdstone et lui lançant un regard qui prévint l'envie que celle-ci avait de placer aussi ses phrases, elle lui dit :

« Eh bien ! madame, avez-vous quelque observation à faire ?

— En vérité, miss Trotwood, répondit miss Murdstone, tout ce que je pourrais dire a été si bien dit par mon frère, il a si bien exposé les faits, si exactement et si clairement, que je n'ai rien à ajouter. Il ne me reste qu'à vous remercier de votre politesse, — de votre extrême politesse, répéta miss Murdstone avec un accent d'ironie qui ne troubla pas plus ma tante que le canon sous lequel j'avais dormi à Chatham.

— Et que dit l'enfant ? me demanda ma tante : — Êtes-vous prêt à vous en retourner, David ?

— Non, non, m'écriai-je, je vous supplie, ma tante, de ne pas me laisser aller ! » Alors, inspiré par la peur d'être livré à monsieur et à miss Murdstone, j'osai dire qu'ils ne m'avaient jamais aimé, qu'ils ne m'avaient jamais traité avec bonté : « Oui, ils ont rendu aussi bien malheureuse ma pauvre mère par rapport à moi, ma pauvre mère qui m'aimait, elle ! Je le sais bien ; Peggoty aussi le sait : jamais enfant de mon âge n'a pu être à plaindre autant que je l'ai été. Je vous en conjure donc, ma tante, soyez mon amie et ma protectrice pour l'amour de mon père ! » Je ne saurais citer précisément les expressions de cette supplique, mais je me souviens que j'en trouvai de très-touchantes.

« Monsieur Dick, demanda ma tante à son oracle, que ferai-je de cet enfant ? »

Monsieur Dick réfléchit, hésita, puis réfléchit encore, et s'écria enfin : « Il faut lui faire prendre immédiatement mesure d'un habillement complet.

— Monsieur Dick, répliqua ma tante triomphante, donnez-moi la main, car votre bon sens est inappréciable. »

Ayant secoué cordialement la main de monsieur Dick, elle me poussa devant elle et dit à monsieur Murdstone :

« Vous pouvez aller où bon vous semblera. Je courrai la chance de garder l'enfant. S'il est aussi détestable que vous le prétendez, je puis au moins ici faire autant pour lui que vous avez fait vous-même ; mais je n'en crois pas un mot.

— Miss Trotwood, reprit monsieur Murdstone en haussant les épaules et se levant, si vous étiez un homme...

— Bah ! phrases qui n'ont pas de sens, dit ma tante ; dispensez-moi de vous entendre.

— Quelle exquise politesse ! s'écria miss Murdstone se levant aussi : c'est admirable réellement !

— Pensez-vous que je ne sais pas, poursuivit ma tante sans écouter la sœur et s'adressant au frère avec une expression d'in-définissable dédain, pensez-vous que j'ignore quelle vie a dû subir avec vous la pauvre et malheureuse enfant qui vous prit pour son second protecteur ? Pensez-vous que j'ignore quelle fatale fascination vous dûtes exercer sur la timide créature le jour où elle vous rencontra sur son chemin, tout miel et tout sourires, ouvrant de grands yeux, n'est-ce pas, et puis clignotant, déclamant de belles paroles, et puis jouant au silence éloquent.

— Je n'ai jamais rien ouï de plus élégant, remarqua miss Murdstone.

— Croyez-vous, continua ma tante, que je ne vous sais pas par cœur, maintenant que je vous ai entendu... et, je le confesse franchement, ce n'est guère un plaisir pour moi ? Oh ! oui, béni soit le ciel ! Comme il était doux et aimable d'abord, ce cher monsieur Murdstone, comme il faisait bien patte de velours ! comme il adorait la pauvre petite veuve, — et son enfant donc, il l'aimait aussi, il le trouvait bien gentil alors. Il promettait d'être pour lui un second père : quel aimable et charmant homme ! Avec lui la vie serait couleur de roses ! N'est-ce pas, monsieur

Murdstone?... Il me semble que vous vous reconnaissez là, Monsieur ?

— Je n'ai jamais entendu une pareille femme ! » s'écria miss Murdstone.

Mais ma tante était décidée à défilier tout son chapelet.

« Enfin, poursuivit-elle, la pauvre petite folle s'est laissée prendre au filet. Voilà l'oiseau en cage : il s'agit maintenant de l'appivoiser, monsieur Murdstone ; il faut lui apprendre à chanter vos airs ; il faut qu'il obéisse à l'appel, et, pour cela, on ne le flatte plus, on lui fait voir à quel oiseleur il a affaire.

— C'est de la démençe ou de l'ivresse, dit ici miss Murdstone désolée de ne pouvoir détourner sur elle-même la faconde de ma tante... ce doit être de l'ivresse ! » Mais miss Betsey, sans s'occuper le moins du monde de l'interruption et de l'interruptrice, passa de l'apologue à l'apostrophe directe, et s'écria, de plus en plus indignée :

« Monsieur Murdstone, vous avez été le tyran de cette enfant simple et naïve. Vous avez brisé son cœur : son cœur était un cœur aimant, je le sais, — je le savais avant que vous l'eussiez connue et vue peut-être ; c'est de sa faiblesse même que vous avez abusé, et vous l'avez fait mourir. Voilà la vérité, monsieur ; tant pis pour vous si elle vous déplaît. Je vous la dis, moi, à vous et à vos complices ?

— Permettez-moi de demander, miss Trotwood, reprit ici miss Murdstone revenant à la charge, permettez-moi de vous demander ce que vous entendez par les complices de mon frère, pour me servir de vos expressions choisies ? »

Mais, toujours sourde à cette voix, miss Betsey avait résolu d'accabler monsieur Murdstone qui continuait de se taire :

« Le ciel l'a voulu, sans doute, dit-elle, et nous devons respecter les décrets de la Providence, quoique j'aie peine à comprendre que le malheur frappe ainsi de faibles et innocentes créatures... Je devinai bien que la pauvre enfant se laisserait tôt ou tard prendre à un second mariage lorsque je la vis ; mais j'espérais que la chose n'aboutirait pas à un dénouement si fatal. Je veux parler, monsieur Murdstone, du soir où elle donna le jour à cet enfant... à ce pauvre enfant que vous deviez protéger et que vous avez tourmenté si cruellement, que le souvenir de

« votre propre persécution vous rend sa vue odieuse... Oui, oui, vous avez beau essayer de sourire, je ne dis rien que de vrai. Vous ne pouvez le nier vous-même. »

Je regardai à ces mots monsieur Murdstone, et je reconnus qu'en effet, en voulant sourire, il n'avait fait que pâlir et contracter ses noirs sourcils. Il était déjà près de la porte, ayant peine à respirer et sans rien répondre.

« Adieu, monsieur, lui dit ma tante comme si elle devinait qu'il était temps de le laisser partir. Adieu, vous aussi, madame, ajouta-t-elle en se tournant tout à coup vers la sœur. Que je vous prenne encore une fois à passer sur un âne à travers *ma* pelouse, et je me charge de vous apprendre moi-même à qui elle appartient. »

Le geste dont cette dernière apostrophe fut accompagnée, indiquait clairement que si miss Trotwood ne se croyait pas précisément le droit de faire tomber la tête de la délinquante, elle pourrait provisoirement lui arracher au moins son chapeau et le fouler aux pieds.

Il faudrait un peintre, un peintre d'un rare talent, pour peindre la physionomie et le geste de ma tante, ainsi que l'impression que cette menace inattendue produisit sur la physionomie de miss Murdstone. Celle-ci en fut atterrée, elle qui semblait étonnée, un moment auparavant, de l'humiliante et muette résignation de son frère : sans avoir plus que lui la force de répliquer, elle passa son bras à travers le sien, et, tous les deux, affectant de porter la tête haute, sortirent de la maison.—Quant à ma tante, elle alla se mettre à la fenêtre, préparée sans doute à faire ce qu'elle avait dit, si un âne osait reparaitre. Mais miss Murdstone, après s'être passé la fantaisie de chevaucher sur un baudet depuis la plage jusque chez miss Betsey, n'avait pas commandé de monture pour le retour.

Aucun âne ne se montrant, ma tante se calma, et, peu à peu, son regard devint si doux, que j'eus la hardiesse de la remercier. Son sourire m'encouragea à un tel point que je lui sautai au cou et l'embrassai de bon cœur. J'échangeai aussi maintes poignées de mains amicales avec monsieur Dick, qui salua le dénouement de la redoutable entrevue par des éclats de rire répétés.

« Monsieur Dick, lui dit ma tante, vous vous considérerez comme le tuteur de cet enfant, conjointement avec moi.

— Je serai enchanté, répondit M. Dick, d'être le tuteur du fils de David.

— Très-bien, reprit ma tante, c'est arrangé. J'ai pensé, voyez-vous, monsieur Dick, que je pourrais le nommer Trotwood.

— Certainement, certainement ! Nommez-le Trotwood... Trotwood, fils de David, dit monsieur Dick.

— C'est Trotwood-Copperfield, que vous voulez dire, monsieur Dick ?

— Oui, sans doute, oui, Trotwood-Copperfield, » dit monsieur Dick qui ne tenait pas à sa dénomination.

Ma tante tenait si bien à la sienne, que les chemises toutes faites, les mouchoirs et les bas qu'on m'acheta ce même soir, furent marqués Trotwood-Copperfield en toutes lettres. Ma tante y inscrivit *Trotwood-Copperfield* de sa propre main et en encre indélébile, avant qu'ils fussent livrés à mon usage. Il fut convenu que tout le linge commandé en même temps à mon intention aurait la même marque.

Voilà comment je commençai une vie nouvelle, avec un nouveau nom, avec une nouvelle garde-robe, et bientôt avec des habits neufs.

Toutes mes incertitudes étant évanouies, il me sembla pendant quelques jours que je faisais un rêve. Je m'inquiétai peu d'avoir pour tuteurs deux personnes aussi originales que ma tante et monsieur Dick. Je ne sais trop si je cherchai à définir bien distinctement mon propre individu. Une pensée seule m'absorbait : c'était que ma vie d'enfant négligé à Blunderstone était bien loin dans un sombre passé, et que le rideau venait de tomber sur le théâtre de ma dernière épreuve, comme employé du comptoir Murdstone et Grimby. Nul, depuis, n'a relevé ce rideau. Je ne l'ai moi-même relevé un moment qu'à regret dans ce récit, et je le laisse bien volontiers retomber. Le souvenir de cet épisode de mon existence est imprégné d'une telle amertume, que je n'ai jamais eu le courage de calculer combien de temps j'y restai condamné sans consolation et sans espérance. Je ne saurais donc dire si sa durée a été d'une année, de deux, ou de beaucoup moins. Tout ce que je sais, vraiment, c'est qu'enfin il eut un terme : je l'ai raconté et je n'y reviendrai plus.

XV.

JE RECOMMENCE MON ÉDUCATION.

Monsieur Dick et moi nous devînmes bientôt les meilleurs amis du monde, et très-souvent, après son travail quotidien fini, nous allâmes lancer le grand cerf-volant. Tous les jours de sa vie, il rédigeait son mémoire au lord chancelier ; mais il avait beau y consacrer de longues séances, il ne faisait pas le le moindre progrès, parce que le roi Charles I^{er} s'y introduisait toujours, un peu plus tôt ou un peu plus tard, et il fallait alors recommencer tout. J'éprouvais une impression profonde en voyant l'espoir qui lui remettait la plume à la main, la patience avec laquelle il supportait son perpétuel désappointement, le doute qui s'emparait quelquefois de lui à propos du roi Charles I^{er}, les faibles efforts qu'il faisait pour l'écartier, et cet inévitable retour de l'infortuné roi décapité qui venait bouleverser toute la rédaction du pauvre monsieur Dick. Mais si ce mémoire impossible avait jamais pu se compléter, qu'en aurait fait monsieur Dick?... où irait-il? que produirait-il? Je crois vraiment qu'il n'en savait trop rien lui-même. Hélas! à quoi bon s'inquiéter de ces questions, puisque s'il y avait une chose certaine au monde, c'était que le mémoire ne serait jamais fini.

Quoi qu'il en soit, il me semblait tout à fait touchant de le voir suivre des yeux le cerf-volant lorsqu'il s'élevait à une grande hauteur dans les nues. Je me rappelais ce que monsieur Dick m'avait dit dans sa chambre, de la chance qu'avaient les feuillets des mémoires avortés, d'aller porter au loin les faits qu'il avait intérêt à faire connaître ; jamais son regard n'était plus serein qu'alors : on eût dit que son esprit s'élevait aussi avec ce papier confident de ses plaintes et s'approchait peu à peu, avec un calme espoir, du trône de celui qui est le juge souverain de tous nos actes et de toutes nos pensées. Dans les régions de l'air, ma jeune imagination admirait comme monsieur Dick le cerf-volant que dorait la belle lumière du soleil, et, par la même raison, je

ne pouvais résister à une réflexion de pitié triste, quand sa main, raccourcissant la ficelle, le ramenait vers nous jusqu'à ce qu'il retombât, semblable à un être frappé soudain de mort; telle était sa propre pensée, sans doute, car il était facile de la lire dans ses yeux baissés vers la terre, comme si c'eût été là une de ses espérances qui venait de s'éteindre et de s'abattre à ses pieds.

Si mon intimité avec monsieur Dick devenait de jour en jour plus étroite, je faisais en même temps des progrès dans les bonnes grâces de ma tante. Elle se laissa si bien aller à m'aimer, qu'au bout de quelques semaines, ma chère protectrice abrégéa mon nom de Trotwood en ne m'appelant que Trot. Les encouragements de son amitié me firent espérer que, si je continuais comme j'avais commencé, je pourrais bien remplacer tout à fait, pour elle, ma sœur Betsey Trotwood.

« Trot, me dit ma tante un soir où elle était, comme d'usage, assise à la table de trictrac avec monsieur Dick, nous ne devons pas oublier votre éducation. »

On sait que, tout enfant que j'étais, je tenais par amour-propre à devenir un homme instruit, et je fus enchanté de voir que ma tante avait la même ambition pour moi.

« Aimeriez-vous, dit-elle, à aller dans un pensionnat de Cantorbéry? »

Je répondis que je l'aimerais beaucoup, Cantorbéry étant si près de Douvres.

« Très-bien, reprit ma tante, et aimeriez-vous à y aller demain? »

J'étais déjà initié à la rapidité des évolutions de ma tante, et je répondis : oui, — sans paraître surpris de la soudaineté de la proposition.

« Très-bien encore, répéta-t-elle... Jeannette, allez retenir le cabriolet avec le poney pour demain matin à dix heures, et emballez, ce soir, les effets de mon neveu. »

Je fus ravi de plus en plus; mais mon cœur me reprocha mon égoïsme en voyant monsieur Dick si affecté de l'ordre donné par ma tante. Ce soir-là, il joua tout de travers, si bien que sa partenaire, après lui avoir donné plusieurs tapes sur les doigts avec son cornet à dés, suspendit la partie et refusa de la reprendre. Heureusement, ma tante me dit : « Trot, vous viendrez quelque-

fois à Douvres, le samedi soir, pour y passer le dimanche, et monsieur Dick, de son côté, pourra quelquefois aller vous voir le mercredi. » Cette promesse le fit revivre. Il promit de fabriquer un cerf-volant pour ces occasions-là, un cerf-volant plus grandiose encore que le premier. Cependant, le lendemain matin, monsieur Dick se leva fort triste en pensant à notre séparation. Il eût voulu au moins me prouver l'intérêt que je lui inspirais en me donnant tout son argent, et il l'eût fait si ma tante ne s'y était opposée en bornant le don à cinq shellings; mais, à force de sollicitations, monsieur Dick obtint de les porter à dix. Nous nous fîmes les adieux les plus affectueux au seuil de la grille, et monsieur Dick ne rentra que lorsqu'il eut perdu de vue la voiture qui m'emmenait.

C'était ma tante qui conduisait elle-même. Parfaitement indifférente à l'opinion publique et tenant les rênes d'une main sûre, l'œil alerte et attentif, droite et raide comme un cocher de prince, elle traversa les rues principales de Douvres. Le poney s'aperçut qu'il ne fallait pas broncher ni avoir des caprices avec elle. Sur la grande route, cependant, elle le laissa aller un moment à son pas, et, se tournant vers moi, elle me demanda comment je me trouvais.

« Très-bien et très-heureux, lui répondis-je. » Je disais vrai en me voyant à côté d'elle très-confortablement enfoncé dans un des coussins dont Jeannette avait garni le cabriolet.

Ma tante fut si satisfaite de ma réponse, que, ses deux mains étant occupées, elle me le témoigna en me caressant le front avec son fouet.

« — Est-ce à un grand pensionnat que vous me conduisez, ma tante ? lui dis-je.

— Je ne sais pas trop encore, répondit-elle ; nous allons d'abord chez monsieur Wickfield.

— Ce monsieur Wickfield tient-il pensionnat ?

— Non, mon cher Trot, il tient un bureau d'affaires. »

Je ne l'interrogeai pas davantage et nous passâmes à d'autres sujets de conversation jusqu'à notre entrée à Cantorbéry. Là, comme c'était jour de marché, ce fut pour ma tante une belle occasion d'*insinuer* le poney gris entre des chariots, des corbeilles, des tas de légumes et des étalages de marchands en plein

vent. Nous faillîmes en accrocher quelques-uns; mais, sur le tout, nous nous en tirâmes avec adresse, quoique les spectateurs de notre course ne fussent pas tous complimenteurs; mais ma tante ne faisait attention ni au blâme ni à l'éloge, et j'ose dire qu'elle aurait conduit sa voiture avec la même insouciance à travers un pays ennemi.

Après quelques détours, nous nous arrê tâmes devant une vieille maison qui s'avânçait sur la rue, maison à larges fenêtres cintrées, très-saillantes, et dont les solives sculptées se projetaient au delà, de telle sorte qu'il me sembla que tout l'édifice se penchait comme pour voir ce qui se passait sur la voie publique. C'était d'ailleurs une maison d'une propreté irréprochable, avec une porte basse en ogive, dont le marteau antique, orné d'une guirlande de fruits et de fleurs artistement travaillés, brillait comme un astre; les deux degrés du seuil de pierre avaient la blancheur du marbre : tous les angles et tous les recoins, toutes les sculptures et toutes les moulures, toutes les croisées et tous les croisillons à vitraux bizarres, semblaient neufs malgré la vieille date qu'accusaient leurs formes architecturales.

En examinant cette curieuse façade au moment où la voiture fit halte, j'aperçus (à la fenêtre inférieure d'une tourelle latérale qui complétait la maison) une figure cadavéreuse qui ne fit que paraître et disparaître. Le moment d'après, la porte s'ouvrit et cette même figure se montra : elle était tout aussi cadavéreuse qu'à la fenêtre; mais en la voyant de plus près j'y remarquai les petites taches de rousseur qu'on observe quelquefois sur la peau de ceux qui ont des cheveux roux. L'individu était roux en effet, — jeune homme de seize ans, quoiqu'il semblât beaucoup plus âgé, et dont les cheveux étaient taillés ras sur la nuque, ayant à peine des sourcils, point de cils, et les yeux si mal protégés par ses paupières, que je me rappelle m'être demandé comment il pouvait dormir. Il était vêtu de noir, portait autour de son maigre cou une cravate blanche, et je remarquai surtout sa main longue comme celle d'un squelette, lorsqu'il se tint à la tête du poney en se grattant le menton.

« Monsieur Wickfield est-il chez lui, Uriah Heep? lui demanda ma tante.

— Monsieur Wickfield est chez lui, madame, répondit-il ; donnez-vous la peine d'entrer. » Et sa longue main nous montrait la porte.

Nous descendîmes de voiture et nous entrâmes dans un premier salon qui donnait sur la rue. Là, de la fenêtre, je vis Uriah Heep, à qui nous avions laissé le poney, lui soufflant dans les naseaux et les couvrant en même temps de sa main, comme s'il lui jetait un charme. En face d'une haute cheminée gothique étaient deux portraits : l'un représentait un personnage à cheveux presque blancs (quoique d'un âge moyen) et sourcils noirs, regardant des papiers liés ensemble avec un ruban rouge ; l'autre représentait une dame d'une physionomie calme et douce dont les yeux se fixaient sur moi.

Ces yeux captivaient les miens, lorsqu'une porte s'ouvrit et je vis venir à nous un monsieur qui me fit croire d'abord que c'était le portrait sorti tout à coup de son cadre : je reconnus encore que quelque ressemblante que fût cette peinture, elle était évidemment faite depuis quelques années.

« Miss Betsey Trotwood, dit ce monsieur, passez, je vous prie, dans mon cabinet. J'étais en affaires ; pardonnez-moi de vous avoir fait attendre. Je ne m'appartiens pas ; je suis tout à mes clients, et vous savez quel est mon motif pour être si occupé. Je n'en ai qu'un dans ma vie. »

Miss Betsey Trotwood le remercia et nous le suivîmes dans son cabinet, qui était meublé comme une étude d'homme de loi, avec des registres, des livres, des dossiers, des cartons, *et cætera*. La fenêtre donnait sur un jardin et un coffre-fort en fer était scellé dans le mur près du manteau de la cheminée.

« Eh bien ! miss Trotwood, quel vent vous amène ? Un bon vent, je l'espère ? dit monsieur Wickfield, car c'était lui, légiste de sa profession et agent des domaines d'un riche propriétaire du comté.

— Je ne viens pas pour un procès, dit ma tante.

— A la bonne heure, madame, dit monsieur Wickfield, mieux vaut venir pour toute autre chose. »

La tête de monsieur Wickfield avait blanchi complètement depuis que son portrait avait été fait, quoique ses sourcils fussent restés noirs. Sa physionomie était très-avenante et je la

trouvai belle. Son teint brillait de cette carnation qu'on attribue à l'usage du vin de Porto : le son de sa voix et sa tendance à l'obésité trahissaient également la même origine. Sa mise était propre et soignée : il portait un habit bleu, un gilet rayé et un pantalon de nankin. Telle était la blancheur de sa fine chemise plissée et de sa cravate en mousseline, qu'à ma jeune imagination, amoureuse de métaphores, ce beau linge rappela le duvet de la gorge d'un cygne.

« Voici mon neveu, dit ma tante.

— J'ignorais que vous en eussiez un, miss Trotwood, répondit monsieur Wickfield.

— C'est-à-dire mon petit-neveu, répliqua ma tante.

— J'ignorais que vous eussiez un petit-neveu, sur ma parole, répliqua monsieur Wickfield.

— Je l'ai adopté, poursuivit ma tante, dont le geste indiqua clairement que peu lui importait qu'il ignorât ou qu'il sût d'avance ce qu'elle lui apprenait. Je l'ai adopté et je le conduis ici pour le mettre dans un pensionnat où il puisse être bien élevé et traité avec douceur. Veuillez donc m'informer si vous en avez un, ce que c'est, et tout le reste.

— Avant de vous conseiller convenablement, dit monsieur Wickfield, permettez que je commence par ma vieille question : Quel est votre motif ?

— Vous feriez perdre la patience à Job ! s'écria ma tante, avec votre manie de chercher d'autres motifs que ceux qui vous sautent aux yeux. Pourquoi mettrais-je cet enfant dans un pensionnat si ce n'est pour qu'il apprenne à être heureux en apprenant à être utile.

— Ce doit être un motif double, dit monsieur Wickfield secouant la tête en souriant d'un air incrédule.

— Double fadaise, mon cher Wickfield ! répliqua ma tante ; prétendez-vous avoir le monopole des motifs simples et directs dans ce monde ?

— Non ; mais je n'ai qu'un motif, un seul, dans ma vie, miss Trotwood, dit monsieur Wickfield ; les autres en ont douze, vingt, cent. Je n'en ai qu'un : voilà la différence ; cependant c'est m'écarter de la question. Vous me demandez quel est notre meilleur pensionnat. Quel que soit votre motif, c'est le meilleur que vous voulez ?

— Oui, le meilleur.

— Notre meilleur ne pourrait, pour le moment, recevoir votre neveu comme interne, dit monsieur Wickfield d'un air réfléchi.

— Mais on pourrait, en attendant, le loger ailleurs, je suppose? suggéra ma tante.

— Oui, sans doute, je le pense, dit monsieur Wickfield; et après une courte discussion il proposa de conduire ma tante au pensionnat pour qu'elle pût le voir et le juger par elle-même. De là, ajouta-t-il, nous irions visiter deux ou trois maisons où votre neveu pourrait être logé et nourri. »

Ma tante approuva la proposition, et nous allions sortir tous les trois, lorsque monsieur Wickfield s'arrêta en disant :

« Notre petit ami pourrait bien avoir quelque motif de ne pas entrer dans nos arrangements. Je pense que nous ferions mieux de le laisser ici. »

Ma tante semblait peu disposée à lui accorder ce point; mais, pour éluder la discussion, je déclarai que je resterais volontiers si on le désirait, et je rentrai dans l'étude de monsieur Wickfield où je m'assis en attendant leur retour.

La chaise sur laquelle je me plaçai se trouvait tournée vers un étroit corridor aboutissant à la petite pièce particulière où j'avais aperçu, pour la première fois, le pâle visage d'Uriah Heep à la fenêtre. Uriah, qui était allé, depuis notre arrivée, remettre notre voiture et le poney dans une auberge voisine, travaillait à son pupitre, surmonté d'un cadre en bronze propre à y suspendre des papiers, et auquel était suspendu, en ce moment, le document dont il faisait une copie. Je crus d'abord que cet écrit formait entre nous une sorte d'écran qui l'empêchait de me voir; mais en regardant plus attentivement, j'observai, non sans être un peu gêné, que de temps en temps ses prunelles ardentes glissaient sous le papier leurs regards sournois, semblables à deux rayons de soleil obliques, et se fixaient sur les miens pendant une minute entière sans que la plume cessât de courir, en apparence du moins, sur le pupitre. Je cherchai à ne pas les rencontrer, soit en me dressant pour examiner une mappemonde collée contre la muraille, soit en lisant le journal du comté de Kent que je pris sur une table; mais ces prunelles avaient une

puissance d'attraction qui me ramenait toujours dans la direction de leur rayon visuel, et, chaque fois, j'étais sûr de les trouver fixées sur moi.

Sans me rendre compte de cette fascination, je fus charmé de voir revenir ma tante et monsieur Wickfield après une absence qui me parut longue. Leur excursion n'avait pas été complètement satisfaisante. Le pensionnat avait convenu, mais non les maisons où monsieur Wickfield avait proposé de me loger en attendant qu'il y eût place pour moi dans l'établissement même.

« C'est très-malheureux, dit ma tante, je ne sais que faire, Trot.

— C'est un malheur, en effet, dit monsieur Wickfield; mais il n'y a pas à s'en désespérer, je sais un moyen d'arranger les choses.

— Et lequel? demanda ma tante.

— Laissez-moi provisoirement votre neveu. Il m'a l'air d'un enfant tranquille, il ne me troublera en aucune manière. Ma maison est parfaite pour qui veut étudier; elle est aussi silencieuse qu'un monastère et contient presque autant de chambres qu'un monastère a de cellules: laissez-le ici. »

Évidemment c'était une offre qui plaisait à ma tante, quoiqu'elle fût trop délicate pour l'accepter tout d'abord. Je pensais comme elle.

« Allons, miss Trotwood, dit monsieur Wickfield, voilà le seul moyen de lever la difficulté qui nous arrête; il ne s'agit que d'un arrangement temporaire, d'ailleurs. Faisons-en l'essai. S'il a, pour votre neveu ou pour moi, des inconvénients que nous n'avons pas prévus, eh bien! nous en trouverons un autre: il n'est rien de tel que d'avoir le temps devant soi. Laissez-moi votre neveu, vous dis-je.

— Je vous suis bien obligée et lui aussi, je le vois, mais... dit ma tante.

— Allons, je sais ce qui vous gêne, s'écria monsieur Wickfield. Vous ne serez pas accablée par le poids de vos obligations, miss Trotwood. Vous pouvez payer pension pour lui, si vous voulez... Je ne serai pas difficile sur les conditions; mais vous payerez, si cela vous fait plaisir.

— A cette condition-là, dit ma tante, quoique ça ne soit pas diminuer l'obligation réelle, je serai charmée de vous le laisser.

— A la bonne heure ! Venez donc voir ma petite ménagère, dit monsieur Wickfield.

Nous montâmes, en conséquence, par un vieil escalier à large balustrade, qui nous conduisit à une espèce de salon dont le jour mystérieux provenait de trois ou quatre de ces bizarres ogives que j'avais remarquées de la rue en arrivant. Le mobilier de cette pièce était en chêne, parfaitement assorti aux lambris, au parquet et aux grosses solives du plafond. Parmi les choses antiques, on remarquait un piano moderne, un ou deux tabourets en tapisserie verte et rouge, une jardinière avec des fleurs ; mais les coins et recoins de ce gothique appartement étaient garnis, soit d'une petite table, soit d'un buffet, soit d'une étagère, soit d'un siège de forme originale qu'on ne se lassait d'admirer que pour admirer un autre meuble non moins curieux : tout, là, d'ailleurs, correspondait à cette pensée de solidité et de propreté qu'avait fait naître l'architecture extérieure de la maison.

Monsieur Wickfield frappa à une porte dans un des panneaux des lambris, et ce signal fit venir une jeune fille à peu près de mon âge qui l'embrassa : sur son visage je reconnus aussitôt la calme et suave physionomie de la dame dont le portrait *m'avait regardé* dans le salon du rez-de-chaussée. J'aurais pu croire que le portrait était devenu une femme faite et que l'original était resté enfant. Souriante et heureuse, cette jeune fille avait dans tous ses traits, dans toute sa personne, une quiétude, une expression de bonté calme et pure... que je n'ai pas oubliée, — que je n'oublierai jamais.

C'était la *petite ménagère* de monsieur Wickfield, sa fille Agnès. Quand il nous la présenta à ce double titre, quand je vis comme il pressait sa main dans la sienne, je devinai quel était *l'unique motif* qu'il avait dans la vie.

A la ceinture d'Agnès pendait une miniature de corbeille dans laquelle était un trousseau de clefs, et elle paraissait être la plus raisonnable ménagère que pût avoir la vieille maison gothique. Elle écouta, avec une attention charmante, ce que son père lui dit à mon sujet ; et lorsqu'il eut parlé elle proposa

à ma tante de monter à l'étage au-dessus pour voir ma chambre ; nous la suivîmes tous et elle nous introduisit, par le même escalier à balustrade, dans une belle chambre moyen âge, avec un plafond en chêne comme celui du premier.

Je ne sais où, dans mon enfance, j'avais déjà vu un vitrail colorié de cathédrale qui devait représenter une sainte ou une madone ; mais quand, dans le demi-jour de l'antique escalier, je vis notre guide, à travers la balustrade, sur le palier où il nous avait devancés, je me rappelai le vitrail, et depuis ce moment j'ai toujours associé la tranquille figure d'Agnès Wickfield avec le doux éclat répandu autour de la sainte ou de la madone dont elle réveillait tout à coup en moi le vague souvenir.

Ma tante trouva, comme de raison, que je ne pouvais pas être mieux logé, et nous redescendîmes, elle et moi, également enchantés. Monsieur Wickfield voulait la retenir à dîner ; mais il la connaissait trop bien pour entreprendre de vaincre l'objection qu'elle fit, ne voulant pas s'exposer à être sur la route avec le poney gris quand la nuit serait close : on lui servit donc un goûter, et je fus laissé seul avec elle pour que nous pussions nous faire nos adieux sans témoins. Agnès alla discrètement rejoindre sa gouvernante, et monsieur Wickfield rentra dans son cabinet.

Tout en goûtant, ma tante me dit que monsieur Wickfield avait reçu ses instructions pour que rien ne me manquât ; elle termina par quelques paroles de tendresse mêlées de bons conseils.

« Trot, me dit-elle, faites-vous honneur à vous-même, à moi, à monsieur Dick, et que le ciel soit avec vous ! »

J'étais réellement touché au fond du cœur, et je lui répétai combien j'étais reconnaissant.

« Que jamais, reprit-elle, on ne puisse vous reprocher une bassesse, ni un mensonge, ni une cruauté. Évitez ces trois vices, Trot, et je ne désespérerai jamais de vous. »

Je promis de me montrer digne de ses bontés et de ne jamais oublier sa recommandation. Je la priai aussi de faire mes amitiés à monsieur Dick, lorsqu'elle m'interrompit en disant :

« Le poney est à la porte, et je pars ! demeurez ici. »

Tout en parlant encore, elle m'embrassa et sortit vivement en

fermant la porte après elle. Je fus d'abord si étourdi de ce brusque départ, que je craignais d'avoir déplu par quelque parole irréfléchie ; mais, en regardant par la fenêtre, je vis ma tante monter dans le cabriolet avec un air si triste, sans oser regarder elle-même, que je rendis plus de justice à ses sentiments. Pauvre tante ! elle aimait le pauvre orphelin.

Cinq heures sonnèrent. C'était l'heure du dîner de monsieur Wickfield, j'avais calmé mon émotion et j'étais prêt à jouer du couteau et de la fourchette. Le couvert n'était mis que pour deux, pour monsieur Wickfield et pour moi : Agnès descendit cependant du salon gothique avec son père et s'assit en face de lui. Je doute qu'il eût pu bien dîner sans elle.

Après le dîner, nous allâmes au salon, et Agnès posa sur une des petites tables une carafe de vin de Porto : elle savait que placé là par d'autres mains que les siennes ce vin lui paraîtrait moins bon. Pendant qu'il remplissait et vidait son verre, elle touchait du piano, causait ou s'occupait à coudre. Monsieur Wickfield semblait heureux et gai en l'écoutant et la regardant ; mais parfois il était saisi d'un soudain accès de tristesse et baissait la tête en silence. Agnès s'en apercevait bientôt et parvenait à le distraire par une question ou une caresse ; alors monsieur Wickfield avait recours aussi à son verre.

Agnès fit le thé et le servit elle-même. Ainsi se termina la soirée. Quand vint l'heure du coucher pour Agnès et pour moi, monsieur Wickfield baisa tendrement sa fille, et après qu'elle se fut retirée, il ordonna qu'on allumât des bougies dans son cabinet.

Pour être exact, je dois dire que je m'étais absenté du salon pendant une heure de la soirée, ayant voulu aller prendre l'air dans la rue et admirer l'antique cathédrale. A mon retour, j'avais trouvé Uriah Heep qui fermait les fenêtres de l'étude. Me sentant bien disposé envers toute la maison, je m'approchai de lui ; nous causâmes un moment, et, en le quittant, je lui tendis la main... ah ! que la sienne était froide ! j'éprouvai à son contact une sensation qui me rappela que je n'avais pu la voir sans la comparer à celle d'un spectre, et plus d'une fois, involontairement, j'eus à lutter contre le frisson de ma répugnance.

Lorsqu'après le thé je montai dans ma chambre et regardai par la fenêtre avant de la fermer, je crus voir Uriah Heep qui m'épiait avec sa figure cadavéreuse et je reculai plein d'effroi. Ce n'était que l'ombre projetée par une des solives gothiques terminées par une tête sculptée.

XVI

JE DEVIENS UN AUTRE ÉCOLIER DANS PLUS D'UN SENS.

Le lendemain matin, après le déjeuner, monsieur Wickfield m'accompagna au pensionnat où je devais reprendre le cours interrompu de mes études. Cet établissement s'élevait dans une cour dont l'austère enceinte était en harmonie avec les corniches et les grolles qui descendaient des tours de la cathédrale pour se promener sur la pelouse, graves comme des clercs ecclésiastiques. Je fus présenté à mon nouveau maître, le docteur Strong.

Je comparai, à part moi, le docteur Strong aux vieux barreaux rouillés des grilles extérieures de sa maison, tant il me parut raide quand je le vis pour la première fois, les cheveux assez mal peignés, vêtu d'un habit qui aurait eu besoin d'un bon coup de brosse, avec ses culottes courtes sans bretelles, ses longues guêtres noires déboutonnées, et ses pieds sur le tapis du foyer à côté de ses souliers vides. Il tourna sur moi des yeux éteints qui me rappelèrent ceux d'un vieux cheval aveugle abandonné dans le cimetière de Blunderstone, et il me tendit si gauchement la main que je ne savais si je devais lui donner la mienne.

Mais assise tout près du docteur Strong, était une très-jolie et jeune femme que je pris pour sa fille : elle me tira d'embarras en s'agenouillant pour mettre les souliers au docteur et lui boutonner ses guêtres, ce qu'elle fit avec beaucoup de gentillesse et de célérité. Quand elle eut fini et que nous sortîmes avec lui pour

nous rendre à la salle d'études, je fus surpris d'entendre monsieur Wickfield, en souhaitant le bonjour à la jeune femme, l'appeler mistress Strong : c'était l'épouse du docteur, ou madame docteur Strong, comme on dirait en Allemagne.

« A propos, Wickfield, dit alors le docteur, avez-vous enfin trouvé quelque emploi convenable pour le cousin de ma femme ?

— Pas encore, répondit monsieur Wickfield.

— Tant pis, reprit le docteur Strong ; car Jack Maldon est sans fortune et sans état.... l'oisiveté seule suffit souvent pour conduire à mal. Vous voyez qu'il y a urgence.

— C'est juste, dit monsieur Wickfield ; mais est-ce votre unique motif de chercher un emploi pour le cousin de votre femme ?

— Quel autre motif aurais-je ?

— En ce cas, vous n'auriez aucune objection contre un emploi qui forcerait Jack Maldon de partir pour les colonies ?

— Aucune.

— J'en suis fort aise : cela simplifie ma tâche. »

Le docteur Strong regarda monsieur Wickfield avec un air de doute et d'embarras qui se changea aussitôt en sourire, et ce sourire dissipa toutes les craintes d'écolier qu'il m'avait inspirées à la première vue. Ce sourire exprimait une douceur et une simplicité aimable qui étaient en effet les qualités distinctives du docteur Strong.

La salle d'étude, grande pièce dans la partie la plus tranquille de la maison, donnait sur un jardin, et, de chaque côté de ses portes-croisées, on avait placé deux larges caisses vertes contenant deux magnifiques aloès dont les tiges aux feuilles dures, semblables à des feuilles en métal peint, sont toujours depuis restées pour moi les symboles du silence studieux. Environ vingt-cinq enfants, occupés sans bruit à apprendre leurs leçons, se levèrent pour saluer le docteur, et en nous apercevant avec lui ils demeurèrent debout.

« Voici un nouvel élève, messieurs, dit le docteur : Trotwood-Copperfield. »

Le chef de la classe, nommé Adams, vint alors à moi et me tendit la main. Il avait l'air d'un jeune ecclésiastique, avec sa cravate blanche. Bienveillant et affable, il me montra ma place,

puis me présenta aux professeurs, cherchant à me mettre à mon aise ; mais, quelque bon accueil qui me fût fait, je dois dire que ce jour-là, et pendant plusieurs jours encore, j'éprouvai un embarras facile à expliquer. Il y avait si longtemps que je m'étais trouvé parmi des jeunes gens ayant de si bonnes manières ! La vie que j'avais menée dans le comptoir Murdstone et Grinby, mes relations avec la famille Micawber et les hôtes de la prison, me poursuivaient comme un pénible souvenir : il me semblait avoir perdu les manières de mon âge et celles de mon rang, avec des camarades tels que Mick Walker et Pomme-de-terrefarineuse. N'était-ce pas une imposture d'entrer dans ce décent pensionnat comme un écolier innocent, après l'expérience que j'avais de la vie de Londres ? Ajoutez qu'une petite humiliation m'attendait au premier examen qu'il me fallut subir : moi, qui pouvais naguère passer pour un enfant précoce, je me trouvais tout juste au niveau de ceux qui avaient deux ou trois ans de moins que moi. Quelle jeune intelligence ne se serait rouillée au métier qu'on m'avait fait faire ?

Je vis donc arriver avec plaisir l'heure de l'après-midi où, en ma qualité d'externe, il me fallut prendre congé de mes nouveaux condisciples, et, mes livres de classe sous le bras, regagner la vieille maison gothique de monsieur Wickfield. Telle était l'influence de ce noble et calme édifice, qu'à peine avais-je la main sur le marteau de la porte, je sentis déjà s'évanouir l'inquiétude de mon esprit. L'ombre grave de l'escalier à balustrade tomba sur le passé comme un voile, et une fois dans ma chambre je ne pensai plus qu'à mes leçons jusqu'à l'heure du dîner. A cinq heures je descendis au premier étage et trouvai au salon Agnès, attendant son père qu'un client retenait dans son cabinet. Elle me demanda avec son charmant sourire, si le pensionnat me plaisait :

« J'espère qu'il me plaira de plus en plus quand j'y serai accoutumé, lui répondis-je, et vous, Agnès, avez-vous jamais été dans une école ?

— Oh ! oui, j'y suis tous les jours !

— Vous voulez dire que vous êtes à l'école ici, chez votre père.

— Mon père ne pourrait me laisser aller à l'école ailleurs.

Vous savez qu'il faut qu'il ait chez lui sa ménagère, dit-elle en souriant toujours.

— Il vous aime bien, j'en suis sûr !

— S'il m'aime, oui certes, dit-elle ; et après avoir écouté un moment, croyant avoir entendu les pas de monsieur Wickfield, elle ajouta : Ma mère mourut lorsque je venais à peine de naître ; je ne connais que son portrait : je vous ai vu hier occupé à le regarder : vous doutiez-vous que c'était le portrait de ma mère ?

— Oui, tant vous ressemblez à ce portrait.

— Mon père le prétend comme vous, dit Agnès. Ah ! cette fois le voici ! » et elle alla toute radieuse au devant de lui.

Monsieur Wickfield fut-très-cordial pour moi, et m'assura que je serais très-heureux sous le docteur Strong, qui était un excellent homme.

« Peut-être quelques personnes abusent-elles de la bonté du docteur Strong, ajouta monsieur Wickfield ; je dis peut-être, ne connaissant pas ces personnes-là ; si elles existent réellement, ne soyez pas du nombre, Trotwood. C'est le moins déflant des hommes : est-ce une qualité ? est-ce un défaut ? peu importe, ce serait mal d'en profiter quand on vit avec le docteur. »

Je compris vaguement que monsieur Wickfield soupçonnait lui-même quelqu'un d'avoir des torts envers son ami le docteur Strong.

Nous dînâmes, et, après le dîner, nous remontâmes au salon du premier étage, où la soirée se passa exactement comme la veille, Agnès mettant le vin de son père sur la même table, monsieur Wickfield ne laissant pas le flacon longtemps plein. Avant de servir le thé, Agnès fit une partie de domino avec lui et toucha le piano ; après le thé, elle examina mes livres de classe et me montra qu'elle était aussi à une *bonne école*. Je la revois en ce moment, tranquille, modeste, douce ; j'entends sa voix si calme et si belle ; déjà cette bienfaisante influence qu'elle devait plus tard exercer sur moi commence à se faire sentir. J'aime toujours la petite Émilie et je *n'aime pas* Agnès... non, ce n'est pas le même sentiment ; mais je reconnais que la bonté, la paix, la vérité règnent partout où vit Agnès : autour d'elle rayonne la sainte lumière du vitrail de l'église.

L'heure du coucher étant arrivée, Agnès se leva, et j'allais faire comme elle ;... monsieur Wickfield m'arrêta :

« Eh bien, voudrez-vous demeurer avec nous, Trotwood, ou vous établir ailleurs ? me demanda-t-il.

— Demeurer avec vous, répondis-je sans hésiter.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Si vous y consentez et si je le puis.

— Mon cher enfant, c'est une vie bien monotone que la nôtre, j'en ai peur.

— Pas plus monotone pour moi que pour Agnès, monsieur.

— Que pour Agnès ! répéta-t-il en allant s'appuyer contre la cheminée ; que pour Agnès ! » Et il tomba dans un monologue rêveur que je n'osai interrompre, ayant cru remarquer qu'il avait bu plus que la veille.

« Oui, maison triste, poursuivit monsieur Wickfield se parlant à lui-même plutôt qu'à moi ; vie monotone... Mais comment me séparer d'elle ? Ah ! la pensée que je puis mourir et laisser ma fille seule... qu'elle peut mourir et me laisser seul !... pensée affreuse qui me tuerait si je ne la noyais dans... » Il n'acheva pas, et, pendant quelque temps, il cacha ses yeux sous une main ; puis, relevant la tête et m'apercevant, il eut l'air de répliquer à une réponse que cependant je n'avais pas faite : « Oui, Trotwood, je vous en saurai gré ; ce sera bien de demeurer ici avec nous ; ce sera bien pour moi, bien pour Agnès, bien pour nous tous, peut-être.

— Je vous assure, monsieur, lui dis-je alors, que je serai très-heureux chez vous.

— Ah ! s'écria-t-il en me serrant la main affectueusement, vous êtes un brave garçon ; tant que vous serez heureux ici, restez-y. Et le soir, quand Agnès s'est retirée, si vous voulez encore lire, venez dans mon cabinet, cela me fera plaisir. »

Dès ce même soir, je profitai de la permission et descendis avec lui ; mais à peine avais-je ouvert un livre, qu'apercevant de la lumière dans la petite tourelle où travaillait Uriah, je cédai à la fascination et allai l'y joindre. Je trouvai là Uriah, absorbé par la lecture d'un gros livre dont son maigre index semblait indiquer chaque ligne à ses yeux rouges.

« Vous prolongez ce soir bien tard votre travail, Uriah ? lui dis-je.

— Non, monsieur Copperfield, répondit-il ; ce n'est pas pour le patron que je veille.

— Que lisez-vous donc ?

— Je me perfectionne dans mes études légales : je lis *la Pratique de Tidd*, monsieur Copperfield. Ah ! quel *praticien* que monsieur Tidd ! »

Ju fus frappé de l'exclamation d'Uriah, qui exprimait une si sincère admiration pour son auteur.

« Je suppose que vous êtes déjà un grand légiste vous-même, Uriah ! lui dis-je, attribuant à son zèle pour l'étude la maigreur de ce jeune clerc, la rougeur de ses paupières, ses joues creuses et son teint de spectre.

— Moi ! un légiste, monsieur Copperfield, s'écria-t-il encore ; oh non ! je suis de trop humble condition pour cela ; je le sais : je sais d'où je suis parti et jusqu'où je peux aller. Ma mère est une pauvre femme et mon père n'était qu'un pauvre homme... mon père était un fossoyeur ! Je dois m'estimer fort heureux de travailler sous monsieur Wickfield.

— Mais, Uriah, on n'est pas clerc toute sa vie, lui dis-je, espérant lui être agréable malgré cette humilité extraordinaire ; vous serez un jour avocat à votre tour, et peut-être le successeur ou l'associé de monsieur Wickfield lui-même.

— Oh ! non, monsieur Copperfield, reprit-il ; je suis d'une condition trop humble pour cela, quoique monsieur Wickfield soit le meilleur des patrons ; c'est une ambition qui ne peut être permise qu'à vous, qui êtes le neveu d'une tante si bonne et si généreuse. »

Certes, j'aimais à entendre louer monsieur Wickfield et ma tante ; mais je ne pus m'empêcher de trouver qu'Uriah exprimait son enthousiasme avec des gestes et des grimaces qui le rendaient deux fois plus laid : il se tortillait comme aurait fait un reptile, et il ne me parut pas plus beau, quand de l'éloge du père il passa à celui de la fille ; car il loua aussi les grâces d'Agnès, tout en protestant qu'il l'admirait en toute humilité :

« Pardon, me dit-il enfin ; mais il faut que je vous quitte, il se fait tard, ma mère m'attendrait ; j'espère qu'un jour vous nous ferez l'honneur de venir prendre une tasse de thé dans notre *humble* demeure, où ma mère sera très-fière de vous recevoir, monsieur Copperfield. »

A cette invitation polie, il ajouta un serrement de main, et j'éprouvai encore cette sensation de froid que cause le contact d'une anguille... je ne dis pas d'un autre reptile, n'en ayant jamais touché. Il en résulta pour moi un rêve de la nature des cauchemars, dans lequel Uriah Heep lançait à la mer la maisonnette de monsieur Peggoty, qu'il transformait en bâtiment-corsaire avec un pavillon au faite du grand mât, portant pour inscription *la Pratique de Tidd*. Sous cette diabolique enseigne, il m'emmenait captif avec la petite Émilie pour nous noyer tous les deux dans le détroit de Gibraltar.

Quoique déjà le lendemain je fusse un peu moins gêné dans mon nouveau pensionnat, il me fallut quinze jours pour m'y sentir à mon aise, soit dans la classe, soit dans les récréations; mais je finis à la longue par oublier que j'avais gagné ma vie à rincer des bouteilles dans le comptoir Murdstone et Grinby.

Le pensionnat du docteur Strong, fondé sur un excellent système, différait de celui de monsieur Creakle, comme le bien diffère du mal; tout y était dirigé avec ordre et convenance: le principe moral consistait à faire appel à l'honneur et à la loyauté des élèves. On supposait que chacun d'eux possédait ces deux vertus, jusqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il était indigne de la confiance qu'on lui témoignait; on obtenait ainsi des merveilles; nous sentions tous que nous avions un intérêt à la prospérité de l'établissement, à sa réputation, à sa dignité: — aussi nous y attachions-nous. Pour ma part, j'éprouvai bientôt ce sentiment de responsabilité mutuelle, et je ne pourrais citer aucun élève de mon temps qui ne l'éprouvât pas. Nous avions de nobles jeux aussi bien que de sérieuses études, beaucoup de liberté, et cependant on parlait bien de nous dans la ville: on louait notre tenue, et, en général, partout où nous allions, on nous distinguait avantageusement.

Quelques-uns des élèves les plus avancés étaient en pension entière chez le docteur Strong, et ce fut par eux que j'appris peu à peu quelques circonstances de son histoire. Il y avait tout au plus un an que le docteur avait épousé la jeune et belle personne que j'avais prise pour sa fille. Il l'avait épousée par amour, car elle n'avait pas un sou vaillant, avec un monde de parents pauvres qui s'emparaient de la maison comme un essaim

de frelons s'empare d'une ruche. Ainsi le prétendaient mes narrateurs, qui attribuaient l'air distrait du docteur à une autre passion, celle des racines grecques : il méditait un dictionnaire nouveau de ces racines sur un plan si vaste, qu'attendu la consciencieuse lenteur des recherches du lexicographe, un calcul effrayant avait été fait par Adams, le chef des élèves, et surtout en mathématiques. Selon Adams, il eût fallu au docteur Strong au moins mille six cent quarante-neuf ans pour compléter son encyclopédique travail, et le docteur avait déjà célébré le soixante-deuxième anniversaire de sa naissance !

Mais cela n'empêchait pas le docteur Strong d'être personnellement l'idole de tous ses élèves, et, en vérité, ils auraient été de très-mauvais garnements s'il en eût été autrement ; car c'était bien le meilleur des hommes, doué d'une simplicité si naïve qu'il aurait touché un cœur de pierre. Quand il se promenait pensif, dans la cour solitaire, les corneilles elles-mêmes semblaient le regarder d'un air narquois, persuadées qu'elles connaissaient mieux que lui les ruses de ce monde. Gare à lui s'il s'égarait seul près de la grille où le guettait aussi quelque maraudeur déguenillé de la ville qui, par le ton piteux de sa supplique, ne tardait pas à captiver toute son attention en faveur de sa pauvre femme malade ou de ses enfants mourant de faim. Le vagabond s'en allait pourvu pour deux jours au moins. La chose était si notoire, que les sous-maîtres et les grands de la première classe faisaient tous leurs efforts pour éloigner ces mendiants avant qu'ils eussent pu arracher le docteur à ses profondes méditations sur les racines grecques, et le dépouiller à travers la grille, non-seulement du contenu de sa bourse, mais encore de ses vêtements et de son linge. C'était littéralement un vrai mouton pour ceux qui voulaient le tondre.

On racontait comme une légende authentique, et je suis convaincu de son authenticité tant je l'ai entendue raconter souvent sans qu'un seul contradicteur la démentît, — on racontait que par une journée froide d'hiver, le docteur Strong avait donné ses longues guêtres à une mendicante qui occasionna un véritable scandale dans le voisinage de la cathédrale, en promenant de porte en porte un bel enfant emmailloté dans ces guêtres bien connues. La légende ajoute que la seule personne

du quartier qui les avait oubliées était le docteur lui-même : on le vit s'arrêter devant l'étalage d'une boutique de fripier assez mal famée, où les vêtements de toute sorte étaient reçus en échange d'un verre de *gin* ou d'autre liquide fermenté ; il y examinait avec admiration ses propres guêtres, arrivées là par suite de ce troc funeste, et il se proposait d'en recommander la forme, comme supérieure à l'artiste qui les avait confectionnées pour lui.

On aimait à contempler le docteur Strong auprès de sa jeune et jolie femme. Il avait dans l'expression de sa tendresse conjugale une manière de bonté paternelle qui indiquait un homme excellent. Je les suivais volontiers du regard quand ils se promenaient ensemble dans le jardin, le long du mur d'espalier où les pêches mûrissaient au soleil : je les voyais quelquefois de plus près encore dans leur salon. La jeune femme me semblait avoir grand soin du docteur et lui être attachée, quoique je ne croie pas qu'elle s'intéressât beaucoup au dictionnaire des racines grecques, malgré la peine que le docteur se donnait pour lui en faire comprendre l'importance et lui en expliquer les éléments.

Mistress Strong m'avait pris en affection depuis le matin où monsieur Wickfield me présenta au docteur, et elle ne cessa jamais de me le témoigner. Elle aimait d'ailleurs Agnès, et lui faisait de fréquentes visites ; mais monsieur Wickfield lui inspirait une contrainte visible qu'elle ne pouvait surmonter. Quand elle venait voir Agnès, le soir, elle éludait de se faire accompagner par lui pour rentrer chez elle, et, préférant l'appui de mon bras, se mettait à courir avec moi gaîment, tandis que monsieur Wickfield cherchait encore son chapeau. Quelquefois, en traversant ainsi à la hâte la cour de la cathédrale, nous y rencontrions Jack Maldon, ce cousin que le docteur avait recommandé à monsieur Wickfield et qui était toujours surpris de nous voir.

J'aimais aussi la société de la maman de mistress Strong. C'était une dame appelée mistress Markleham, mais que les élèves avaient surnommée le Vieux-Général, à cause du talent stratégique avec lequel elle faisait manœuvrer l'armée de ses parents contre le docteur ; petite femme d'ailleurs, à l'œil per-

cant, qui, le soir, se croyant obligée à un peu de toilette, portait un invariable chapeau orné de fleurs artificielles et de deux papillons artificiels qui étaient supposés voltiger au-dessus des fleurs. Nous avions tous l'idée superstitieuse que ce chapeau venait de France et qu'il n'avait pu être inventé que par un artiste de cette ingénieuse nation. Quelle que fût son origine, ce chapeau était un chef-d'œuvre d'art, serré précieusement dans un carton pendant le jour, et n'en sortant que pour faire briller à la lumière des lustres de salon, les ailes métalliques de deux papillons, tremblottant d'une agitation perpétuelle.

J'étudiai le Vieux-Général plus attentivement, à une petite soirée de famille qui fut donnée chez le docteur Strong à l'occasion du départ de Jack Maldon pour l'Inde, où monsieur Wickfield lui avait enfin trouvé un emploi, je ne sais lequel. C'était aussi l'anniversaire de la naissance du docteur. Nous avions eu congé, nous lui avons fait des présents le matin, nous l'avions harangué et applaudi à en être tous enrôlés : il avait pleuré de joie.

Lorsque nous entrâmes chez lui, monsieur Wickfield, Agnès et moi, nous y trouvâmes le cousin Jack Maldon arrivé avant nous. Mistress Strong, en robe blanche avec des nœuds de rubans cerise, était au piano, et son cousin, penché sur l'instrument, tournait pour elle les feuillets du cahier de musique. Quand elle se retourna pour me saluer, il me sembla qu'elle n'avait pas sa fraîcheur ordinaire ; mais elle était encore très-jolie, merveilleusement jolie.

« J'ai oublié, docteur, dit la maman de mistress Strong quand nous fûmes assis, j'ai oublié de vous faire les compliments du jour, quoique vous pensez bien que pour moi ce ne sont pas de simples compliments. Permettez-moi de vous souhaiter maint et maint heureux retour de cet anniversaire...

— Je vous remercie, madame, répondit le docteur.

— Maint et maint retour de cet anniversaire, répéta le Vieux-Général, non pas pour vous seulement, mais pour Annette, pour Jack Maldon et pour bien d'autres. Il me semble que c'était hier, Jack, que vous étiez un petit garçon, plus petit de toute la tête que monsieur Copperfield, et dans vos jeux allant derrière les groseilliers du jardin faire l'amour à Annette.

— Ma chère maman, dit mistress Strong, oublions cela.

— Annette, ne soyez pas absurde, ma fille, reprit la maman, allez-vous rougir d'entendre rappeler ces enfantillages, à présent que vous voilà devenue une vieille mariée?

— Vieille! s'écria monsieur Jack Maldon; Annette vieille! allons donc!

— Oui, Jack, poursuivit le Vieux-Général, Annette est une vieille mariée. Je ne veux pas dire vieille d'âge... ai-je dit qu'une femme de vingt ans était vieille? je n'ai pu dire cela, je ne l'ai pas dit. Votre cousine, Jack, est la femme du docteur, et je parle d'elle à ce titre. Vous êtes bien heureux, Jack, que votre cousine soit la femme du docteur; vous avez trouvé en lui un ami serviable et influent, qui sera de plus en plus obligeant pour vous si vous le méritez, j'ose le prédire. Je n'ai pas de faux orgueil, moi. Je n'hésite pas à convenir franchement qu'il est quelques membres de notre famille qui ont besoin d'un ami. Vous étiez du nombre, Jack, vous-même, avant que le crédit de votre cousin le docteur vous procurât une protection. »

Le docteur, dans la bonté de son cœur, exprima par un geste que selon lui ce n'était pas la peine de parler de ce qu'il avait fait, et il aurait voulu épargner à monsieur Jack Maldon cet appel à sa reconnaissance. Mais mistress Markleham quitta sa chaise pour aller en prendre une autre à côté de celle du docteur, et, appuyant son éventail sur la manche de son habit :

« Non, vraiment, mon cher docteur, dit-elle; il faut que vous m'excusiez si je reviens là-dessus; c'est que je sens vivement, moi! J'appelle ce sujet-là ma monomanie, tant j'aime à y revenir; vous êtes notre providence, vous êtes réellement une providence, mon gendre.

— Bagatelle! bagatelle! dit le docteur.

— Non, non, répliqua le Vieux-Général, je vous demande pardon : étant ici sans témoins, excepté notre ami intime, monsieur Wickfield, je ne puis me taire. Je réclamerai les privilèges d'une belle-mère, si vous continuez ainsi, et je vous gronderai. Je parle avec toute ma sincérité... Et pourquoi ne le dirais-je pas? Vous rappelez-vous combien je fus surprise quand vous demandâtes Annette en mariage? non que la chose fût extraordinaire en elle-même, ce serait ridicule de le prétendre; mais

vous aviez connu son pauvre père, vous l'aviez vue elle-même toute petite, sur mes genoux, et je n'avais jamais pensé que vous pourriez devenir mon gendre, ni même que vous songeriez jamais à vous marier... Voilà tout.

— Oui, oui, répondit le docteur avec bonne humeur, mais peu importe.

— Pas du tout, s'écria le Vieux-Général lui touchant les lèvres avec son éventail. Cela m'importe à moi beaucoup. Je rappelle toutes ces choses parce que je veux qu'on me contredise si je m'écarte de la vérité. Vous me demandâtes Annette, et je lui fis part de votre proposition, sans la presser et en lui disant seulement : « Annette, la proposition est honorable ; votre cœur est-il libre ? — Maman, répondit-elle en pleurant, je suis bien jeune... (ce qui était exact) et je sais à peine si j'ai un cœur. — Oh ! alors, lui répliquai-je, ma fille, c'est qu'il est libre ; comptez là-dessus. A tout événement, Annette, le docteur Strong est très-inquiet de votre réponse ; il l'attend ; vous ne pouvez le tenir en suspens. — Maman, dit Annette pleurant toujours, serait-il malheureux sans moi ? Si cela est, je l'honore et le respecte tant, que je crois que je l'épouserai ! » et elle consentit ainsi d'elle-même ; car ce ne fut qu'après ce consentement que je dis à Annette : « Ma chère amie, le docteur Strong ne sera pas seulement votre mari, il représentera encore feu votre père, il représentera le chef de notre famille, il en représentera la sagesse et la fortune ; bref, il en sera la providence. Je me servis du mot ce jour-là, et je m'en suis toujours servie depuis... Si j'ai un mérite, c'est celui d'être conséquente. »

Pendant ce discours, la fille était restée assise et silencieuse, les yeux baissés, son cousin debout, près d'elle, et les yeux baissés aussi. Mistress Strong dit alors à demi-voix et avec émotion :

« Maman, j'espère que vous avez fini.

— Non, ma chère Annette, répondit le Vieux-Général, je n'ai pas tout à fait fini. Puisque vous me le demandez, je réponds : Non. Vous n'êtes pas ce que vous devriez être naturellement pour votre famille, ou plutôt, comme il ne me servirait à rien de m'en plaindre à vous, je veux m'en plaindre à votre mari.

Oui, cher docteur, regardez bien cette petite sottie qui est devenue votre femme. »

Quand le docteur regarda en souriant avec sa douce simplicité, il vit qu'elle baissait la tête, toute confuse, et je remarquai que monsieur Wickfield la regarda aussi d'un air sérieux. Le Vieux-Général poursuivit en agitant son éventail d'un air badin :

« J'étais, l'autre jour, venue avertir cette petite sottie qu'il y avait une affaire de famille dont elle devait vous entretenir. Que me répondit-elle : « Mon mari est trop généreux, et, sachant » que je n'ai qu'à demander pour obtenir, je n'en ferai rien. »

— Annette, ma chère, dit le docteur, c'est mal; vous m'avez privé d'un plaisir.

— Justement, ce furent mes propres paroles ! s'écria la mère. Aussi, une autre fois, j'ai bien envie, mon cher docteur, de m'adresser à vous directement.

— J'en serai enchanté, répliqua le docteur.

— Eh bien ! dit le Vieux-Général, marché conclu; je n'y manquerai pas. »

Ayant, je suppose, obtenu ce qu'elle voulait, mistress Markleham donna au docteur deux ou trois petits coups d'éventail caressants sur la main, et, triomphante, alla reprendre sa première place.

A cet instant survinrent quelques personnes, entre autres les deux sous-maîtres et Adams : la conversation devint générale : naturellement on causa surtout du voyage de Jack Maldon, qui s'embarquait cette nuit même; on causa du pays où il allait, de ses projets d'avenir, etc. Je me rappelle que, d'un consentement unanime, l'Inde fut déclarée une contrée méconnue, n'ayant d'autre inconvénient que la rencontre d'un tigre ou deux et d'un soleil un peu brûlant à l'heure de midi. Quant à moi, je voyais dans Jack Maldon un Sindbad moderne, et me le figurais devenu l'ami de tous les rajahs de l'Asie, reposant sous un dais et fumant de longues pipes d'or.

Mistress Strong avait une charmante voix, et je l'avais déjà admirée chantant toute seule; mais ce soir-là, soit timidité devant le monde, soit qu'elle ne fût pas en voix, elle ne put achever un air, et s'arrêta à la première note lorsqu'elle eut commencé un duo avec Jack Maldon. Le bon docteur en accusa ses

nerfs et proposa une partie de boston. A ce jeu et aux autres jeux de cartes, il était tout juste aussi fort que sur le cor de chasse et le trombone; mais le Vieux-Général le prit pour son partenaire, après lui avoir préalablement fait verser entre ses mains tout le contenu de sa bourse. La partie fut vraiment amusante, et les méprises du docteur y contribuèrent malgré la surveillance du Vieux-Général. Mistress Strong ne joua pas, ni Jack Maldon qui lui tint compagnie sur le sofa. De temps en temps elle s'approchait néanmoins du docteur pour le conseiller; elle était très-pâle, et il me semblait que sa main tremblait quand elle indiquait du doigt une carte; mais le docteur était si heureux de son attention pour lui, qu'il ne s'en aperçut pas.

Le souper fut moins gai : l'idée d'un prochain départ produit toujours cet effet-là dans un repas de famille. Le Vieux-Général ne réussit pas à relever les esprits en rappelant sans cesse les anecdotes de l'adolescence du cher cousin.

Enfin, le moment de la séparation arriva, et le cher cousin reçut les adieux de tout le monde : je fus de ceux qui l'escortèrent jusqu'à la chaise de poste qui devait le conduire à Gravesend où il allait s'embarquer. Quand il y monta, je me trompe bien si je n'aperçus pas quelque chose de rouge autour de son poignet.

En rentrant dans le salon, grande alarme; mistress Strong était évanouie et revenait lentement à elle : le bon docteur s'écriait :

« Pauvre Annette! elle est si tendre et si aimante; tout cela provient du départ de son ancien ami d'enfance, de son cousin favori; quel chagrin pour elle — et pour moi!

— Je suis mieux, disait mistress Strong en appuyant et cachant son visage sur l'épaule du bon docteur qui la fit étendre sur le sofa.

— Annette, ma chère, s'écria tout à coup sa mère en rajustant sa toilette, vous avez perdu un de vos nœuds de ruban..... Qui a trouvé un ruban cerise?

— Il n'y a qu'un moment je l'avais encore, » dit mistress Strong tout naturellement.

Nous cherchâmes partout, moi comme les autres personnes présentes, — mais nous ne trouvâmes rien.

Pendant ce temps-là, mistress Strong avait repris ses sens et n'était plus que très-pâle. Chacun se retira.

Nous rentrâmes lentement chez nous, monsieur Wickfield, Agnès et moi ; — Agnès et moi admirant le clair de lune, monsieur Wickfield les yeux baissés vers la terre.

Je raconterai un jour, peut-être, pourquoi j'ai tenu note de toutes ces petites circonstances et de quelques autres qu'il m'eût été difficile d'expliquer clairement alors, quoiqu'elles fissent quelque impression sur moi.

XVII

UNE RENCONTRE.

Je n'ai pas trouvé l'occasion de reparler de ma bonne Peggoty depuis ma désertion du comptoir Murdstone et Grinby. Naturellement, aussitôt que je fus reçu à Douvres chez ma tante et assuré de sa protection, je lui écrivis tous les incidents de mes aventures.

Après mon installation chez monsieur Wickfield, je lui fis part, dans une lettre, de cette nouvelle phase de mon heureuse destinée : j'aurais cru faire un emploi coupable de l'argent que monsieur Dick avait absolument voulu me donner, si je n'avais, avant d'en dépenser un seul shelling, envoyé par la poste une demi-guinée à Peggoty pour rembourser celle que je lui avais empruntée ; ce ne fut qu'alors que je lui racontai la friponnerie dont j'avais été victime.

A toutes ces épîtres, ma chère Peggoty répondait toujours avec l'exactitude, sinon avec la concision d'un commis de banque : ses expressions n'étaient peut-être pas en effet, d'une clarté remarquable ; elle s'épuisait en phrases commencées et qui restaient inachevées ; de gros pâtés d'encre et les traces évidentes des larmes de ma correspondante, auraient pu paraître à d'autres que moi une complication hiéroglyphique ; mais je devinais par le cœur tout ce que mon intelligence renonçait à déchiffrer.

Je compris, à travers toutes ses répétitions et ses réticences, que Peggoty conservait encore des préventions contre ma tante. On ne passe pas sans transition d'un extrême à l'autre. « On ne connaît jamais quelqu'un à fond, » m'écrivait-elle. Cependant elle me priait de faire ses compliments à miss Betsey, mais timidement, comme à quelqu'un qui lui faisait peur ; elle craignait enfin que je fisse une nouvelle escapade tôt ou tard. J'interprétais ainsi, du moins, son affectation de répéter que si je prenais la diligence pour Yarmouth, elle était prête à acquitter le prix de ma place.

J'appris aussi par Peggoty une nouvelle qui m'attrista vivement : on avait vendu aux enchères le mobilier de notre vieille maison. Monsieur et miss Murdstone l'avaient quittée ; la maison elle-même était en vente. Dieu sait si j'en aurais volontiers franchi le seuil tant qu'ils y seraient restés ; mais il m'était pénible de me figurer le toit de ma famille tout à fait abandonné, les ronces croissant dans les plates-bandes du jardin, et les sentiers disparaissant sous les feuilles amoncelées. Maintes fois je crus entendre le vent d'hiver mugir contre les murailles et la pluie en battre les fenêtres ; maintes fois la lune évoqua pour moi des fantômes qui s'insinuaient dans les chambres solitaires : la maison semblait comme morte, le vrai pendant du tombeau où reposaient mon père et ma mère sous l'if du cimetière.

Lès lettres de Peggoty me tenaient au courant de son propre ménage où ma chambre m'attendait toujours. Monsieur Barkis, disait-elle, était un excellent mari, quoique toujours un peu serré ; mais n'avons-nous pas tous nos défauts ? n'avait-elle pas les siens ? (Quels étaient-ils ? je n'en sais rien.) Dans chaque post-scriptum, monsieur Barkis m'envoyait ses compliments particuliers, ainsi que monsieur Peggoty, Cham, mistress Gummidge et la petite Émilie.

Je communiquais ces diverses nouvelles à ma tante, en glissant sur le nom de la petite Émilie, parce que instinctivement je sentais qu'elle ne partagerait pas tous mes sentiments pour la pupille de monsieur Daniel.

Miss Betsey Trotwood ne me perdit pas de vue dans mes études ; elle faisait de fréquentes excursions à Cantorbéry, n'an-

nonçant pas toujours sa visite, afin de me surprendre peut-être et de s'assurer par elle-même du bon emploi de mon temps. Ces surprises ayant tourné à mon avantage pendant la première année, elles devinrent plus rares quand cette chère tante vit que chacun faisait mon éloge et que j'étais réellement un bon écolier. Je voyais enfin régulièrement tous les quinze jours monsieur Dick, qui arrivait par la diligence le mercredi à midi et ne repartait que le jeudi matin. Il voyageait avec un grand portefeuille en cuir contenant une copie du fameux mémoire, parce que, selon lui, il était enfin temps de le terminer.

Monsieur Dick aimait beaucoup le pain d'épice. Pour rendre ses visites plus agréables, ma tante lui avait ouvert un crédit dans une boutique dont la marchande était prévenue qu'il ne devait jamais aller au-delà d'un shelling par jour. Une précaution semblable bornait le compte de sa dépense à l'auberge où il passait la nuit, et j'en conclus que monsieur Dick avait le droit d'avoir son gousset bien garni, mais non de dépenser cet argent qu'il était si fier de faire résonner. Ma tante réglait son budget en comptable sévère, et comme il n'avait aucune idée de la tromper, ses finances étaient réellement inépuisables. Sur ce chapitre, comme sur toutes les matières en général, monsieur Dick était convaincu que ma tante était la plus sage et la plus étonnante des femmes. Je ne sus donc que penser, lorsqu'un mercredi soir, il me dit à part, avec un air de mystère confidentiel :

« Mon cher Trotwood, que peut être l'homme qui se cache près de notre maison et fait peur à votre tante ?

— Qui fait peur à ma tante ?

— Oui ; je croyais que rien ne pouvait lui faire peur ; car, vous le savez, elle est la plus sage et la plus étonnante des femmes. La première fois que cet homme vint, poursuivit monsieur Dick observant l'effet qu'il produisait sur moi, ce fut... attendez.... ce fut.... — Quelle est la date de l'exécution de Charles I^{er} ? L'année 1649, n'est-ce pas ?

— Oui, 1649.

— Je ne sais comment cela peut être, dit monsieur Dick avec un air d'embarras et de doute, car je ne crois pas être si vieux.

— Est-ce en 1649 que cet homme apparut pour la première fois ?

— Je vous avoue, mon cher Trotwood, que je ne comprends pas comment ce serait cette année-là : c'est bien cependant la date de l'histoire.

— Oui.

— Et je suppose que l'histoire ne ment jamais, dit monsieur Dick avec un air d'espoir.

— Oh ! non, jamais ! » répliquai-je très-positivement... J'étais jeune et ingénu, je le croyais de bonne foi.

« Eh bien ! alors, dit monsieur Dick en secouant la tête, je ne sais plus comment expliquer cela. Il y a quelque chose qui cloche ; car ce fut peu de temps après que, par je ne sais quelle méprise, on eut fait passer une partie des inquiétudes de la tête de Charles I^{er} dans la mienne, que cet homme vint pour la première fois. Je faisais une promenade avec miss Trotwood, après le thé, à la brune... nous l'aperçûmes près de la maison.

— Et que faisait-il là ? demandai-je.

— Ce qu'il faisait... voyons un peu. Ma foi ! je ne sais trop ; mais il tourna autour de nous jusqu'à ce que, se penchant vers l'oreille de miss Trotwood, il lui dit quelques paroles que je ne pus entendre. Tout à coup miss Trotwood s'évanouit et l'homme disparut. Où s'est-il tenu caché depuis ? sous terre ou n'importe en quel endroit : n'est-ce pas extraordinaire ?

— S'est-il tenu caché depuis ce temps-là ?

— Certainement, répliqua monsieur Dick d'un air grave ; il n'a plus reparu que hier au soir ! Nous faisons encore notre promenade : il survint tout à coup derrière votre tante, et je le reconnus. C'était lui.

— Et ma tante a-t-elle encore eu peur ?

— Peur ? elle en a eu le frisson, dit monsieur Dick frissonnant lui-même ; elle s'est appuyée contre la palissade du jardin pour se soutenir, et elle a poussé un cri... puis, je dois vous avouer ceci tout bas, Trotwood, elle a fouillé dans sa poche et a donné sa bourse à cet homme. Comprenez-vous cela ?

— C'est peut-être un mendiant.

— Non, non, ce n'était pas un mendiant ; car, lorsqu'il a disparu... sous terre encore, sans doute... elle est rentrée toute tremblante à la maison : et ce matin, quand je suis parti, je l'ai laissée dans une agitation qui ne lui est pas habituelle. »

Dès les premiers mots de cette histoire, je n'eus pas le moindre doute que l'apparition de l'inconnu ne fût une pure hallucination de monsieur Dick, une de celles qui étaient passées de la tête de l'infortuné Charles I^{er} dans la sienne, mais, en y réfléchissant bien, je soupçonnai qu'il pouvait bien avoir échappé lui-même, sans le savoir, à quelque complot contre sa liberté, et que ma tante avait payé probablement le droit de le garder auprès d'elle. Cette supposition se fondait sur ce que je savais de l'attachement de ma tante pour lui. Comme je lui étais moi-même sincèrement attaché, je fus heureux, le mercredi de la quinzaine suivante, lorsque je le vis arriver, souriant comme toujours et n'ayant plus rien à me dire de l'homme qui faisait peur à ma tante.

Ces mercredis étaient de vrais congés pour monsieur Dick lui-même, et, grâce à lui, j'en jouissais doublement. Il fut bientôt connu de tous les élèves de monsieur Strong, et quoique le plaisir de lancer le cerf-volant fût le seul jeu auquel il prît une part active, il s'intéressait de cœur à tous ceux du pensionnat. Combien de fois, monté sur une petite éminence, comme un juge du camp, il oublia la tête du roi-martyr et ses soucis pour suivre les péripéties d'une partie de barres, saluant les vainqueurs avec enthousiasme ! Quelles douces émotions lui causait une partie de boules ! Et comme il bravait la froidure en hiver pour nous voir, spectateur ravi, patiner sur la glace !

Monsieur Dick était le favori de tout le pensionnat, et il s'y faisait admirer par son adresse dans une foule de petites choses. Quel artiste pour tailler une peau d'orange en je ne sais combien de figures ! Quel constructeur de petits bateaux ! Quel talent il avait pour transformer une carte en char romain et des bobines en roues ! Ses cages en fil de fer ou avec des barreaux de bois étaient admirables. Il n'avait pas son égal, enfin, pour confectionner des corbeilles et divers articles de bimbelerie.

Mais la renommée de monsieur Dick ne resta pas confinée dans l'enceinte du pensionnat ; il devint un ami d'Agnès et même d'Uriah. Au bout de quelques mercredis, le docteur Strong me questionna à son sujet, et ce que je lui racontai de son histoire l'intéressa tellement qu'il voulut faire sa connaissance. Je le lui présentai, et le docteur le présenta à sa charmante femme,

toujours charmante et jolie (quoique toujours plus pâle et moins gaie qu'autrefois). S'il arrivait au pensionnat avant que la classe fût finie, monsieur Dick m'attendait chez le docteur Strong. ou, parfois encore, il venait sans bruit, avec l'agrément des maîtres, prendre place parmi nous, exprimant par son silence une profonde vénération pour la science.

Cette vénération s'étendait jusqu'à la personne du docteur Strong, que monsieur Dick regardait comme le plus grand savant des siècles passés et du siècle présent. Il se passa longtemps avant qu'il pût consentir à lui parler la tête couverte; et quand il fut admis à l'honneur de son intimité, il lui ôta son chapeau de temps en temps encore pour lui témoigner son admiration. Il est vrai que le docteur lui lisait des fragments du fameux dictionnaire... comme il se les serait lus à lui-même, — le docteur souriant à son auditeur, et celui-ci, à la fois fier, modeste, sérieux et charmé devant l'oracle.

Quant à moi, je sentais mon affection pour monsieur Dick croître avec les années. Il est vrai que, quoique ma tante l'eût nommé mon tuteur conjointement avec elle, peu à peu les rôles furent intervertis; il me consultait volontiers et suivait mes avis, persuadé qu'un neveu de ma merveilleuse tante ne pouvait pas être un esprit ordinaire.

Un jeudi matin, au moment où je venais d'accompagner monsieur Dick jusqu'au bureau de la diligence, je rencontrai Uriah dans la rue. Il me rappela que je lui avais promis d'aller prendre le thé avec lui et sa mère. « Mais, ajouta t-il, monsieur Copperfield, je n'espère pas que vous teniez parole... nous sommes dans une condition si humble. »

Je ne savais pas réellement encore si j'aimais ou si je détestais Uriah; mais il m'était pénible de passer pour être fier, et je m'engageai pour cette soirée même, pourvu que monsieur Wickfield y consentît, ce dont je ne doutais guère.

Aussi, à six heures, voyant Uriah quitter l'étude un peu plus tôt que de coutume, je lui annonçai que j'étais prêt à l'accompagner chez lui.

« Ma mère sera bien flattée de cet honneur; me dit-il pendant que nous nous dirisions ensemble vers sa maison.

— Avez-vous beaucoup étudié vos livres de droit dans ces

derniers temps ? lui demandai-je pour détourner les compliments dont son humilité allait m'accabler.

— Ah ! monsieur Copperfield, reprit-il, c'est un auteur bien dur que monsieur Tidd, bien dur pour moi qui ne sais pas le latin.

— Le latin, lui dis-je avec entraînement, voulez-vous l'apprendre ? Je vous l'enseignerai avec plaisir en l'apprenant moi-même.

— Oh ! merci, monsieur Copperfield, répondit Uriah en secouant la tête, merci ; je n'oserais profiter de votre offre obligeante. Il n'appartient pas à un homme de mon humble situation de savoir le latin. Non, non ! il faut que les gens comme moi n'aient pas tant d'ambition. Je ne veux pas blesser mon supérieur par trop de science. Si je parviens jamais, ce doit être humblement... Merci : voici mon humble maison, monsieur Copperfield. »

Nous franchîmes la porte et je fus introduit dans une pièce basse, moitié cuisine, moitié salon, dont les fenêtres donnaient sur la rue. J'y trouvai mistress Heep, vrai portrait de son fils, aussi humble que lui, s'épuisant en excuses et me demandant même pardon d'embrasser devant moi son cher Uriah, en faisant la remarque que les pauvres gens avaient aussi des sentiments naturels comme les autres. Mistress Heep portait encore ses habits de veuve, par humilité peut-être, malgré le laps de temps écoulé depuis la mort de son mari.

La théière et les tasses étaient déjà sur la table.

« Mon Uriah, dit mistress Heep en faisant le thé, ce sera un jour mémorable pour nous que celui où monsieur Copperfield daigne nous honorer d'une visite.

— Je lui ai dit que ce serait là votre pensée, ma mère, répondit Uriah, et les compliments recommencèrent. J'en fus un peu embarrassé, sans doute ; mais je n'étais pas insensible non plus au plaisir de me voir traité en hôte si honoré, et mistress Heep ne me parut pas une femme trop désagréable. La mère et le fils redoublèrent de prévenances et m'offrirent respectueusement les meilleurs gâteaux qui étaient sur la table, puis ils me firent parler, par d'adroites questions, tantôt sur ma tante, tantôt sur mon beau-père, quoique je fusse assez réservé relative-

ment à monsieur Murdstone ; tantôt sur monsieur Wickfield, tantôt sur Agnès. Ah ! que mes hôtes avaient beau jeu contre ma juvénile franchise ! Je finis cependant par m'apercevoir, aux regards mêmes qu'Uriah échangeait avec sa mère, que j'en avais trop dit, et je désirais terminer ma visite, lorsqu'en tournant la tête du côté de la rue, je vis passer et repasser deux ou trois fois une figure qui m'avait aperçu et cherchait à vérifier mon identité. Il faisait chaud ; non-seulement la fenêtre était ouverte, mais la porte aussi, et le survenant s'arrêta enfin en s'écriant : « Copperfield ! est-il possible ? »

C'était monsieur Micawber ! oui c'était monsieur Micawber, avec son lorgnon, sa canne, son col de chemise aux angles saillants, son air de gentilhomme affable, son accent à la fois solennel et amical, monsieur Micawber tout entier.

Je n'étais pas trop charmé de voir monsieur Micawber en pareil lieu ; mais enfin je n'étais pas trop fâché non plus de le retrouver, et je lui tendis cordialement la main en lui demandant des nouvelles de mistress Micawber et de toute sa famille.

« Pardon, dit-il avec son emphase gracieuse, mais avant de sacrifier sur l'autel de l'amitié... ne suis-je pas indiscret ? Je regarderai comme un honneur d'être présenté aux personnes chez qui je découvre mon jeune ami. »

Pouvais-je faire moins que d'introduire monsieur Micawber ? Mistress Heep et Uriah se déclarèrent *humblement* heureux de le recevoir et de lui offrir une tasse de thé. Mais ma gêne augmenta bientôt quand monsieur Micawber me demanda si j'étais toujours dans le commerce des vins ?

« Non, m'empressai-je de lui répondre, je suis un élève du docteur Strong. » Là-dessus grands compliments de monsieur Micawber qui me félicita de pouvoir cultiver une intelligence déjà aussi ornée que la mienne.

« Nous irons voir mistress Micawber ? dis-je pour éloigner monsieur Micawber.

— Oui, répondit-il, mon jeune ami, si vous voulez lui faire cette faveur. Ah ! ajouta-t-il, je ne crains pas d'avouer ici que j'ai eu à traverser dans la vie des difficultés effrayantes, quelquefois même elles ont été plus fortes que moi ; mais j'ai toujours eu la bonne consolation de ma confiance dans mistress

Micawber, sans oublier celle que j'ai jadis trouvée en vous, mon jeune ami. »

Monsieur Micawber conclut ce double hommage à l'affection conjugale et à l'amitié, en disant : « Bonsoir, monsieur Heep, votre serviteur, mistress Heep ! » Puis, faisant un de ses saluts les plus fashionnables, il sortit avec moi en foulant bruyamment le trottoir et fredonnant un air.

La famille Micawber était logée dans une auberge de médiocre apparence, et mistress Micawber fut à la fois surprise et charmée de me revoir : « Mon amie, lui dit monsieur Micawber, je vous demande la permission de descendre pour lire le journal et je vous laisse avec l'élève du docteur Strong ! Monsieur Micawber pensait qu'il était de bon air de me donner cette nouvelle qualification.

Resté seul avec mistress Micawber, j'appris d'elle comment ils avaient été déçus dans l'espérance qui les avait autrefois conduits de Londres à Plymouth. La place dans la douane qui leur avait été promise fut donnée à un autre. Monsieur Micawber avait alors voulu entrer dans le commerce du charbon : déception nouvelle. Un capital leur était nécessaire. Monsieur Micawber, qui rentra à ce moment, déplora avec sa chère moitié l'absence de tout capital qui les réduisait aux plus dures extrémités. « Hélas ! mon cher Copperfield, ajouta-t-il, le croiriez-vous ? J'attends ici depuis trois jours, de Londres, une légère somme pour acquitter les frais de notre séjour dans cet hôtel... Heureusement, il y a une dernière ressource, quand il n'y en a plus d'autres : un homme ne doit pas se dire sans ami quand il possède encore une paire de rasoirs. » En entendant cette horrible allusion au suicide, mistress Micawber jeta ses bras autour du cou de son mari et le conjura de se calmer. Il pleura d'attendrissement, mais recouvra à ce point sa tranquillité d'esprit qu'il sonna le garçon de l'hôtel et commanda pour le déjeuner du lendemain un plat de crevettes avec un pouding aux rognons.

Lorsque je pris congé d'eux ils mirent une telle insistance pour m'engager à dîner avec eux avant leur départ, que je ne pus refuser, et j'acceptai pour le samedi, monsieur Micawber espérant recevoir ce jour-là ses fonds de Londres.

Le lendemain soir, étant à ma fenêtre, je vis passer avec un mélange de surprise et de contrariété, monsieur Micawber et Uriah Heep qui s'en allaient bras dessus, bras dessous, Uriah humblement sensible à l'honneur qui lui était fait, monsieur Micawber enchanté de protéger Uriah : mais le samedi je fus bien plus surpris en apprenant à table, de monsieur Micawber lui-même, qu'il avait passé la soirée chez Uriah Heep et y avait dégusté une excellente eau-de-vie.

« Je vous dirai, ajouta monsieur Micawber, que votre ami Uriah Heep est un jeune homme qui pourrait être procureur général ; oui, mon cher Copperfield, si j'avais connu ce jeune homme à l'époque de la crise de mes affaires, je crois que mes créanciers auraient été mieux traités qu'ils ne le furent. »

Je n'osai ni demander l'explication de ce moyen de contenter des créanciers, ni dire à monsieur Micawber que j'espérais qu'il n'avait pas été trop communicatif, ni m'informer s'ils avaient beaucoup parlé de moi. J'eus peur de blesser les sentiments de monsieur Micawber ou, à tout événement, ceux de mistress Micawber, qui était très-susceptible ; mais j'éprouvais une véritable inquiétude et j'y songeai souvent par la suite.

Nous eûmes un joli petit dîner, composé d'un élégant plat de poisson, d'un rôti de veau, de saucisses à la poêle, d'un perdreau et d'un pouding, le tout arrosé de bière et de vin, puis après le dîner, d'un bol de punch chaud que mistress Micawber prépara de ses propres mains.

Monsieur Micawber fut charmant à table : je ne l'avais jamais vu de si bonne compagnie. A la fois gai et sentimental, il se déclara enchanté de son séjour à Cantorbéry et but à la prospérité de cette ville où il avait passé quelques heures si agréables : il but aussi à ma santé et rappela nos bonnes relations d'autrefois ; à mon tour je proposai un toast à mistress Micawber, et là-dessus monsieur Micawber prononça lui-même l'éloge de sa femme, disant qu'elle avait toujours été son guide, son oracle et son amie : « Copperfield ! s'écria-t-il, quand vous serez arrivé à l'âge de vous marier, je vous recommande d'épouser une femme comme elle si on peut en trouver une seconde ! »

Nous animant de plus en plus à mesure que le bol de punch s'épuisait, nous chantâmes la chanson écossaise du bon vieux

temps, *Auld lang syne*, et elle nous attendrit aux larmes sans que nous fussions bien certains de la comprendre.

En un mot, la soirée fut joviale et complète; aussi, ayant pris congé cordialement de monsieur Micawber et de son aimable femme, j'étais peu préparé à recevoir le lendemain matin, à sept heures, la lettre suivante, datée de la veille à neuf heures et demie, quinze minutes après que je les avais quittés :

« Mon cher jeune ami,

» Le dé en est jeté, plus d'espoir; dissimulant les ravages de l'inquiétude sous le masque de la gaîté, je ne vous ai pas révélé, ce soir, que les fonds attendus de Londres ne sont pas arrivés et n'arriveront pas! Dans cette situation, humiliante à endurer, humiliante à contempler, j'ai soldé mes frais d'auberge par une lettre de change à quatorze jours de date, payable à mon domicile de Pentonville, Londres. — Quand on la présentera à l'échéance, je ne lui ferai pas honneur; ma ruine sera le résultat : la foudre menace l'arbre et l'arbre doit tomber.

» Que l'infortuné qui vous écrit, mon cher Copperfield, soit pour vous un phare dans la vie; il vous écrit avec cette intention et cette espérance; s'il pouvait se croire ainsi utile à son jeune ami, un rayon de lumière pourrait encore pénétrer dans le sombre cachot où se terminera son existence, — quoique à présent, pour ne rien dire de trop, sa longévité soit extrêmement problématique.

» Voici la dernière communication que vous recevrez jamais, mon cher Copperfield,

» De

» Ce

» Pauvre

» Proscrit.

» WILKINS MICAWBER. »

Je fus si affecté par cette lettre déchirante, que je courus immédiatement au petit hôtel pour y porter quelques paroles de consolation à mistress Micawber avant de me rendre chez le

docteur Strong; mais, en chemin, je rencontrai la diligence de Londres avec monsieur et mistress Micawber sur l'impériale. monsieur Micawber, la personnification de la félicité tranquille, souriant à la conversation de mistress Micawber et mangeant des noix. Le goulot d'une bouteille sortait de sa poche sur la poitrine. Comme ils ne m'aperçurent pas, je pensai, toute réflexion faite, que je ferais mieux de ne pas les voir. Je pris donc la direction du pensionnat avec un poids de moins sur le cœur, n'étant pas fâché non plus que ces bons amis fussent partis... Je les aimais toujours cependant.

XVIII

TABLEAU RÉTROSPECTIF.

Ma vie d'écolier ! comment remonter le cours de cette période heureuse ? Je retrouve encore le lit où coulait l'onde, mais la source est tarie, et les feuilles d'automne, tombées des arbres, l'encombrent peu à peu jusqu'aux bords.

C'est aujourd'hui dimanche : nous nous sommes réunis au pensionnat pour nous rendre tous ensemble à la cathédrale, et j'occupe ma place accoutumée. Dans cette auguste enceinte, nous voici sevrés de toutes les sensations du monde; l'orgue remplit de son harmonie grave le chœur, la nef et les galeries : cette musique me plonge dans une rêverie qui n'appartient ni à la veille ni au sommeil ; sous sa magnifique influence, le passé semble renaître comme un songe.

Je ne suis plus l'écolier le moins avancé de ma classe. En quelques mois j'ai fait de rapides progrès ; mais je ne suis pas encore le premier : entre le premier et moi est un immense intervalle ; le premier me semble bien loin au-dessus de moi, à une hauteur que je désespère d'atteindre. Vainement Agnès dit que je l'atteindrai, je lui réponds : « Non, Agnès ; vous ignorez quelle masse de savoir a acquis ce privilégié de l'étude, cet être supérieur. » Il n'est pas mon intime ami et mon protec-

teur déclaré, comme l'était Steerforth, mais je le vénère. Je me demande quel rang il occupera dans le monde quand il quittera le pensionnat du docteur Strong, et comment le siècle fera pour honorer ce mérite surnaturel.

Mais quelle est cette jeune demoiselle? C'est miss Shepherd, dont je suis devenu amoureux.

Miss Shepherd est une pensionnaire de l'établissement tenu par les demoiselles Nottingalls. J'adore miss Shepherd. C'est une petite personne en spencer, une fraîche figure ronde, avec des cheveux blonds qui bouclent naturellement. Les pensionnaires des demoiselles Nottingalls viennent, comme nous, à la cathédrale. Je ne puis plus tenir les yeux fixés sur mon livre, car ils cherchent constamment miss Shepherd. Quand les choristes chantent, c'est la voix de miss Shepherd que j'entends. Dans les prières de l'office, j'intercale mentalement le nom de miss Shepherd. Je la place parmi les membres de la famille royale... De retour chez monsieur Wickfield, seul dans ma chambre, je m'écrie dans un transport soudain : « O miss Shepherd ! »

Pendant quelque temps j'ai douté des sentiments de miss Shepherd ; mais enfin les destins me sont propices, et nous nous rencontrons chez un maître de danse.

Miss Shepherd est ma danseuse. Je touche le gant de miss Shepherd, et je sens courir dans la manche de ma veste un frémissement qui va se perdre dans mes cheveux. Je ne dis rien de tendre à miss Shepherd, mais nous nous comprenons l'un l'autre ; miss Shepherd et moi nous ne vivons que pour être unis un jour.

Que de bonbons j'offre à miss Shepherd ! que d'oranges ! Et quelle extase, lorsque, dans le vestiaire, j'ose aborder miss Shepherd et lui donner un baiser ! Quelle indignation est la mienne, le lendemain, lorsque j'apprends que les demoiselles Nottingalls ont imposé une pénitence à miss Shepherd pour ce que je ne sais plus quelle faute.

Miss Shepherd étant la lumière et le souffle de ma vie, comment ai-je pu rompre avec elle ? Je ne puis le concevoir, et cependant la froideur règne entre miss Shepherd et moi. On m'assure que miss Shepherd a dit qu'elle voudrait bien que je

cessasse de la regarder et qu'elle a avoué sa préférence en faveur de monsieur Jones!... Jones! Quel est donc le mérite de ce Jones? Aucun! Le gouffre s'agrandit entre nous. Enfin, un jour, je rencontre la pension des demoiselles Nottingalls à la promenade, et miss Shepherd me fait la grimace avec un air moqueur. Tout est fini; j'ai perdu toute une vie de dévouement. Je ne sais de combien de mois se composait ce qui me semblait toute une vie: miss Shepherd est exclue de l'office des dimanches et ne fait plus partie de la famille royale.

Je suis un des premiers dans ma classe et ambitieux de science; aucune *miss* ne trouble mon repos. Je ne suis plus si poli envers les pensionnaires des demoiselles Nottingalls: seraient-elles deux fois plus nombreuses et deux fois plus jolies, elles ne me rendraient plus amoureux. Je trouve l'école de danse insipide et me demande pourquoi il faut des cavaliers aux demoiselles qui la fréquentent. Je suis fort en vers latins et néglige les jacets de mes brodequins. Le docteur Strong m'a cité tout haut comme un écolier qui donne de grandes espérances. Monsieur Dick est ivre de joie, et ma tante m'a envoyé une guinée pour me témoigner la sienne.

L'ombre d'un jeune boucher se dresse tout à coup, comme l'apparition de la tête armée dans *Macbeth*. Quel est ce jeune boucher? Il est la terreur des garçons de Cantorbéry. Le bruit court que la graisse de bœuf dont il oint ses cheveux lui a donné la force de Samson, et qu'il pourrait défier un homme.

C'est un jeune boucher à large face, aux joues rubicondes, au cou de taureau, à l'esprit mal fait, à la langue outrageante. Cette langue lui sert surtout à mépriser les élèves du docteur Strong. Il dit publiquement que s'ils ont besoin d'une leçon, il est en état de la leur donner. Il désigne quelques-uns d'entre eux nominalement (moi compris), qu'il se fait fort de retourner avec une seule main, en s'attachant l'autre derrière le dos. S'il surprend quelques-uns des moins grands, il leur administre des taloches et m'envoie par eux d'insolents défis. C'en est assez pour me décider à accepter le combat.

C'est un soir d'été: le duel a lieu au pied d'une vieille muraille, hors la ville, dans le creux d'un ancien fossé que le gazon tapisse, et où le rendez-vous a été donné. J'y suis arrivé, ac-

compagné de mes témoins, qui sont quatre de mes condisciples : le boucher a choisi, pour les siens, deux autres bouchers, un petit publicain et un ramoneur. Les préliminaires étant réglés, nous voilà face à face, et nous mettons habits bas. En un instant, le boucher m'assène sur le sourcil gauche un coup de poing qui me fait voir dix mille étoiles. L'instant d'après, je ne sais plus où est la muraille, ni où je suis, ni où sont mes témoins ; je rends cependant de mon mieux les coups que je reçois, et déjà nous trébuchons tous les deux, mais je commence à entrevoir que je ne frappe plus qu'au hasard. Enfin, je tombe étourdi, tout tourbillonne autour de moi, et quand j'entr'ouvre la paupière, je reconnais le boucher qui, félicité par ses quatre témoins, s'éloigne en remettant sa veste ; d'où je conclus trop trop justement, hélas ! que c'est lui qui est le vainqueur.

On me transporte à la maison dans un piteux état ; on m'applique sur les yeux des biftecks crus, on me frotte avec du vinaigre et de l'eau-de-vie : j'ai, sur la lèvre supérieure, une grosse tumeur qui se gonfle de plus en plus. Pendant trois ou quatre jours, je ne quitte pas mon fauteuil et je garde une visière verte. Je serais bien triste si Agnès ne se montrait pour moi une sœur tendre, me consolant, me faisant la lecture, m'allégeant les heures. Agnès est toujours dans ma confiance : je lui raconte tout ce qui s'est passé avec le boucher, je lui énumère tous ses outrages, et elle avoue que je ne pouvais guère me dispenser de me battre avec lui, quoiqu'elle frémissse en écoutant le récit du combat.

Le temps a bien des fois retourné son sablier, car Adams n'est plus le premier élève du pensionnat... Que dis-je, il n'est plus élève, et lorsqu'il vient rendre visite au docteur Strong, je suis presque le seul qui l'aie connu. Adams a fait ses études pour entrer au barreau, il est au moment d'être avocat ; sous peu de jours il portera la perruque et plaidera. Je suis surpris de le trouver moins grand qu'il me paraissait être à la tête de la classe, moins grand et moins imposant ; il n'a pas encore étonné le monde, il ne l'a pas ébranlé sur son axe ; bien des gens ne se doutent pas qu'il existe.

Une lacune dans mes souvenirs : — C'est moi qui suis le premier élève maintenant et qui daigne jeter un coup d'œil de condescendance sur les commençants dont l'âge me rappelle ce

que je devais être à mes débuts. Grâce à eux, je me souviens qu'en effet il y eut autrefois un petit garçon de mon nom... Était-ce réellement moi ? Je l'ai laissé si loin sur le chemin de la vie ! Et la petite fille que je vis le premier jour de mon entrée chez monsieur Wickfield, où est-elle ? bien loin aussi. A sa place, dans la maison va et vient la parfaite ressemblance du portrait... Agnès n'est plus une petite fille... elle est toujours ma sœur chérie, comme je l'appelle dans mes rêveries solitaires, ma conseillère, mon amie, le bon ange de tous ceux qui vivent dans la sphère de sa calme et bienveillante influence, — ne s'occupant que d'eux, jamais d'elle.

Quels sont les autres changements extérieurs qui complètent ma métamorphose, outre ceux de ma taille et le développement de mon intelligence par l'étude ? Je porte une montre d'or, avec une chaîne du même métal ; une bague brille à mon doigt annulaire ; au lieu d'une veste j'ai un frac : je fais une consommation prodigieuse de pommade à la graisse d'ours. La pommade et la bague me dénoncent : suis-je encore amoureux ! Oui. J'adore miss Larkins l'aînée.

Miss Larkins l'aînée est une grande et belle brune, aux yeux noirs ; miss Larkins l'aînée a une sœur qui n'est plus elle-même une petite fille, et qui a trois ou quatre ans de moins qu'elle. Peut-être miss Larkins l'aînée a-t-elle déjà la trentaine ; ma passion pour elle n'a pas de bornes.

Miss Larkins l'aînée connaît des officiers ; c'est une terrible chose à imaginer : je les vois qui l'arrêtent et lui parlent dans la rue ; ils l'ont reconnue de loin à son chapeau, car elle a toujours des chapeaux d'un goût parfait. Miss Larkins l'aînée se laisse arrêter par messieurs les militaires ; elle les écoute, elle sourit à leurs compliments. Je la guette moi-même au passage et consacre toutes mes heures de loisir à cette attente ; si je puis une fois par jour rencontrer miss Larkins et la saluer, je suis heureux : il m'est permis de la saluer, étant reçu chez son père ; je mérite de temps en temps que mon salut me soit rendu. S'il y avait une justice dans ce monde, qu'un philosophe a appelé le monde des compensations, je devrais être dédommagé des angoisses que j'endure le soir d'un bal public où je saisis que miss Larkins dansera avec les officiers.

Ma passion m'ôte l'appétit : ma passion me force de porter tous les jours ma cravate neuve et mon frac le plus habillé ; elle me fait continuellement cirer mes bottes. Je me figure ainsi être plus digne de miss Larkins l'aînée ; tout ce qui lui appartient, tout ce qui la touche m'est précieux. Monsieur Larkins est pour moi le plus intéressant des pères (monsieur Larkins est un gros monsieur bien empesé, avec un double menton et un de ses yeux menacé de la cataracte). Si je ne puis rencontrer sa fille, je vais là où j'espère le rencontrer, lui. Il m'intimide tellement, que je ne puis sans rougir lui demander : « Comment vous portez-vous, monsieur Larkins ? comment se portent mesdemoiselles Larkins et toute la famille ? » Je suis très-préoccupé de mon âge et je raisonne ainsi sur mes dix-sept ans : je n'ai que dix-sept ans, sans doute, et c'est être bien jeune pour miss Larkins l'aînée ; mais qu'est-ce que cela fait ! n'aurai-je pas bientôt vingt et un ans ? Régulièrement, je me promène tous les soirs devant la maison de monsieur Larkins, quoique cela me fende le cœur de voir les officiers y entrer ou de les entendre là haut dans le salon, pendant que miss Larkins pince de la harpe. Quelquefois minuit me trouve encore arpentant la rue et levant la tête vers les fenêtres. Je me demande quelle est celle de la chambre de miss Larkins (c'est peut-être, hélas ! à celle du père que montent mes soupirs pour la fille). Je fais des vœux pour qu'un incendie éclate : la foule accourrait, mais s'arrêterait effrayée devant le danger. Ce serait moi, moi seul, qui planterais l'échelle contre la fenêtre de miss Larkins, qui me précipiterais dans sa chambre, qui la sauverais dans mes bras, qui retournerais pour chercher quelque chose qu'elle aurait oublié, et qui périrais dans les flammes ; car je suis généralement un amoureux désintéressé, et je pense qu'il me suffirait d'avoir brillé en héros aux yeux de miss Larkins avant d'expirer à ses pieds... *Généralement*, ai-je dit : oui, mais pas toujours. Quelquefois de plus séduisantes visions m'éblouissent. Quand je fais ma toilette (qui m'occupe deux heures) pour un grand bal que donne monsieur Larkins et que j'attends depuis trois semaines, je me livre à d'agréables espérances. Je me figure ayant le courage de faire une déclaration à miss Larkins ; je me figure miss Larkins laissant pencher sa tête sur mon épaule

en me disant : « O monsieur Copperfield, puis-je en croire mon oreille ? » Je me figure monsieur Larkins qui vient me trouver le lendemain matin et me dit : « Mon cher Copperfield, ma fille m'a tout avoué ; votre âge n'est pas une objection : voici vingt mille livres sterling pour sa dot ; soyez heureux. » Je me figure ma tante réconciliée à ce mariage et nous bénissant ; je me figure monsieur Dick et le docteur Strong assistant à la cérémonie. J'étais cependant, je le crois, un garçon de sens et modeste.... Eh bien ! ces visions me berçaient tout éveillé.

Mais le soir du bal est arrivé : je me rends à la maison enchantée, où, au milieu des lumières, de la musique, des fleurs et des causeries animées, brille dans tout son éclat miss Larkins l'aînée... Hélas ! les militaires ont aussi reçu des lettres d'invitation et ils sont là. Miss Larkins a une robe bleue avec des fleurs bleues dans les cheveux, — des myosotis ou *ne m'oubliez pas*... A-t-elle donc peur qu'on l'oublie ? C'est la première fois que je vais dans un bal paré, et je ne sais pas comment déguiser mon embarras, car il me semble que personne ne me connaît et que personne n'a rien à me dire, excepté monsieur Larkins qui me demande des nouvelles de mes camarades de classe... question insultante qui me dénonce comme n'étant encore qu'un écolier. Après être resté longtemps immobile et sur la porte, admirant la dame de mes pensées... elle-même s'approche de moi, elle-même, miss Larkins l'aînée...

« Dansez-vous ? » me dit-elle d'un air gracieux.

Je salue et réponds en balbutiant : « Avec vous, miss Larkins

— Avec personne autre ? » dit-elle encore, et je réponds :

« Je n'aurais aucun plaisir de danser avec une autre. »

Mis Larkins rit et rougit (c'est-à-dire je me figure qu'elle rougit), et elle me dit : « Après cette contredanse je serai charmée de danser avec vous. »

Après la contredanse je me présente : « Mais c'est une valse, remarque miss Larkins d'un air de doute. Valsez-vous?... si vous ne valsez pas, le capitaine Barley... »

Mais je valse (assez bien même, par bonheur), et je m'empare de miss Larkins malgré le capitaine Barley, qui était là, à côté d'elle, prêt à me remplacer. Le capitaine es' vexé, cer-

tainement, et très-malheureux : mais qu'est-ce que cela me fait ? J'ai été malheureux, moi aussi. Je valse avec miss Larkins l'aînée, je ne sais plus où nous sommes ; tout ce que je sais, c'est que je tourbillonne dans l'espace avec un ange bleu, dans une ravissante extase ! Après la valse, j'ai suivi miss Larkins dans un petit boudoir où je m'assieds tête à tête avec elle sur un sofa. Elle admire une fleur que je porte à ma boutonnière (un *camelia japonica* qui m'a coûté une demi-couronne) ; je la lui donne en disant :

« Je réclame en échange quelque chose d'un prix inestimable, miss Larkins.

— En vérité ? et quoi donc ? réplique miss Larkins

— Une de vos fleurs, que je garderai comme un avare son trésor.

— Vous êtes hardi ! dit miss Larkins. La voilà. »

Elle me donne cette fleur sans avoir l'air fâché : je la porte à mes lèvres et puis la serre dans mon sein. Miss Larkins sourit, passe une main dans mon bras et me dit : « Maintenant, ramenez-moi près du capitaine Barley. »

Je suis encore plongé dans l'extase la plus délicieuse en me rappelant la valse, lorsque miss Larkins revient vers moi au bras d'un monsieur d'une quarantaine d'années qui a joué au whist toute la nuit, et elle lui dit :

« Ah ! voici *mon* hardi valseur... monsieur Copperfield, monsieur Chestle désire vous connaître. »

Je devine que monsieur Chestle est un ami de la famille et je suis très-content qu'on s'occupe ainsi de moi.

« J'admire votre goût, monsieur, dit monsieur Chestle ; il vous fait honneur. Je suppose que vous ne prenez pas grand intérêt aux houblons ; mais j'en possède quelques champs assez beaux dans le voisinage d'Ashford.... Si vous passez jamais dans ces parages, nous serons très-heureux de vous recevoir. »

Je remercie cordialement monsieur Chestle et j'échange avec lui une poignée de main. Je crois vraiment faire un heureux rêve : je valse encore une fois avec miss Larkins l'aînée : elle dit que je valse si bien ! Quand je suis rentré à la maison et couché, je valse en imagination tout le reste de la nuit avec mon bras autour de la taille de ma chère divinité. Pendant les

jours qui suivent, je me perds dans les plus ravissantes rêveries. Mais je ne rencontre plus miss Larkins dans la rue, et quand je vais chez monsieur Larkins faire une visite, elle est absente. Je ne suis qu'à demi consolé par le trophée que je porte sur mon cœur depuis la nuit du bal, la fleur fanée.

« Trotwood, me dit un soir Agnès, après dîner, devinez qui doit se marier demain? quelqu'un que vous admirez.

— Ce n'est pas vous, Agnès, je suppose.

— Moi, répliqua-t-elle en relevant la tête et souriant; l'entendez-vous, mon père? Non, c'est miss Larkins l'aînée. »

Je n'ai que la force de demander : « Et qui... qui épouse-t-elle? le capitaine Barley?

— Non, non! ce n'est pas un capitaine : c'est monsieur Chestle, le riche cultivateur de houblons. »

J'éprouve un terrible abattement pendant une semaine ou deux. Je dépouille mon doigt de ma bague, je porte mes plus vieux habits, je ne mets plus de pommade à la graisse d'ours et je regarde quelquefois d'un air lamentable la fleur fanée de miss Larkins. Puis, fatigué de cette vie stupide et ayant reçu une nouvelle provocation du boucher, je jette la fleur elle-même, je vais me battre avec le boucher, et cette fois je suis son glorieux vainqueur.

Mais j'aurai bientôt dix-sept ans : entre autres preuves, j'ai repris ma bague et je mets encore de la pommade à la graisse d'ours.

XIX

JE ME CROIS UN HOMME.

Je ne saurais bien définir le mélange de tristesse et de plaisir que j'éprouvai quand je vis arriver le terme de ma vie d'écolier et le moment de quitter le pensionnat du docteur Strong. J'avais vécu là heureux, j'avais une sincère affection pour le docteur, j'étais éminent et distingué dans ce petit monde : voilà pourquoi je me sentais triste. Mais j'avais aussi des raisons, raisons un peu plus vagues peut-être, pour être charmé de

partir. J'allais devenir mon maître et acquérir l'importance d'un jeune homme qui est son maître : je me figurais toutes les merveilleuses choses que, sur une plus grande scène, peut voir et peut faire cet être privilégié, le rôle brillant que son mérite lui assure et l'impression importante qu'il ne saurait manquer de produire sur la société. N'y avait-il pas là de quoi me séduire? Ces visions de ma jeune imagination ne devaient-elles pas suffire pour que je quittasse le pensionnat sans beaucoup de regret? Le fait est que je ne crois pas qu'au moment de me lancer dans l'expérience de l'avenir, j'aie longtemps fixé un regard mélancolique sur le passé. Je fus ému, sans doute, un peu troublé par la perspective que j'avais devant moi, mais je n'étais pas fâché de faire les premiers pas vers l'inconnu. Il me semblait enfin que j'allais commencer quelque chose comme la lecture d'un long conte de fées.

J'avais eu avec ma tante maintes graves délibérations sur la carrière que j'embrasserais. Depuis plus d'un an, je cherchais en vain une réponse satisfaisante à sa question si souvent répétée : « — Trot, que voudriez-vous être? » Je n'avais aucune préférence particulière, aucune vocation que je pusse découvrir. Ah ! si j'avais pu recevoir par inspiration la science de la navigation, prendre le commandement d'une expédition maritime et faire en triomphe le tour du monde, je crois que je me serais trouvé complètement préparé pour être un second Lapeyrouse ou un autre capitaine Cook ! mais, à défaut de cette bonne fortune miraculeuse, mon désir était de me livrer à quelque étude qui ne me forcât pas de tirer de trop grosses sommes sur la bourse de ma tante, — tout disposé d'ailleurs à faire mon devoir, quel qu'il fût.

Monsieur Dick avait régulièrement assisté à tous nos conseils avec une attitude de sage méditation. Il ne se permit de suggérer qu'une chose, et je ne sais quelle idée il avait en tête ce jour-là : « Je proposerai, dit-il, qu'il se fasse dinandier. » *Dinandier!* ma tante reçut si mal cette proposition, que monsieur Dick n'en hasarda plus d'autres. Il se contenta d'écouter, d'observer attentivement et de faire résonner le contenu de son gousset.

« Trot, mon cher ami, dit ma tante un matin pendant la

semaine de Noël, époque où je venais de quitter le pensionnat, comme ce point délicat est encore à régler et que nous devons ne pas faire de méprise si nous pouvons nous en dispenser, je crois qu'il vaudrait mieux nous donner le temps de réfléchir. En attendant, vous ferez bien de considérer la chose à un nouveau point de vue, et non en écolier.

— Volontiers, ma tante.

— Il m'est venu à l'idée, poursuivit ma tante, qu'un petit changement de lieux, un coup d'œil jeté sur la vie et sur le monde, hors de la maison, pourrait vous être utile pour connaître vos propres goûts et vous former un jugement plus calme. Supposons que vous entrepreniez un petit voyage; supposons que vous alliez faire un tour dans le Suffolk et rendre visite à cette femme au nom sauvage que vous savez. (Ma tante n'avait pu encore pardonner à Peggoty de s'appeler Peggoty.)

— De toutes les choses possibles, ma tante, c'est celle qui me plairait le mieux.

— C'est heureux, dit ma tante, car je vous approuve; il est naturel et rationnel que cela vous plaise, et je suis bien persuadée, Trot, que vous ne ferez jamais rien que de naturel et de rationnel.

— Je l'espère, ma tante.

— Votre sœur Betsey Trotwood, dit ma tante, aurait été la fille la plus naturelle et la plus rationnelle de la terre. Vous serez digne d'elle, n'est-ce pas ?

— J'espère être digne de *vous*, ma tante; et cela me suffira.

— Ah ! répondit ma tante avec un regard d'approbation, si cette enfant qui fut votre mère vivait, elle serait si fière de son fils que la tête lui en tournerait... et Dieu sait si c'était une tête forte ! »

Ma tante s'excusait toujours ainsi de sa faiblesse pour moi en la rejetant sur ma pauvre mère. Elle ajouta :

« En vérité, Trotwood, comme vous me la rappelez !

— J'espère que ce n'est pas vous être désagréable que de vous la rappeler ainsi, ma tante.

— Il lui ressemble, Dick ! s'écria ma tante : Oui, c'est tout son portrait comme elle était le jour où je la vis pour la première fois et avant qu'elle commençât à bouder....

— Lui ressemble-t-il à ce point ? demanda monsieur Dick.

— Il ressemble aussi à David, reprit ma tante d'un ton résolu

— Il ressemble aussi à David, répéta monsieur Dick.

— Mais ce que je veux que vous soyez, Trot, poursuivit ma tante, je ne dis pas au physique, mais au moral (car je vous trouve bien au physique...), c'est un homme ferme... un homme très-ferme, avec une volonté à vous, un homme résolu, ajouta ma tante qui secoua la tête en me regardant et me montrant le poing, un homme déterminé, un homme de caractère, Trot, qui résiste à toute influence, excepté à celle des bonnes raisons, qui ne se laisse mener par personne; voilà ce que je veux que vous soyez, voilà ce que votre père et votre mère auraient pu être, et Dieu sait qu'ils n'en auraient été que plus heureux. »

Je lui dis que j'espérais être ce qu'elle désirait.

« Afin de commencer à compter sur vous-même et à agir par vous-même, reprit ma tante, je veux que vous fassiez seul votre petit voyage. J'avais d'abord pensé à envoyer monsieur Dick avec vous; mais, en y réfléchissant, je ferai mieux de le garder pour avoir soin de moi. »

Monsieur Dick eut un air assez désappointé; mais l'honneur d'avoir soin de la plus étonnante femme du monde, rappela le sourire sur son visage.

« D'ailleurs, dit ma tante, le mémoire...

— Oh! certainement, s'écria monsieur Dick, je veux, Trotwood, qu'il soit rédigé immédiatement... il le faut..... et vous savez ce qui s'ensuivra... vous le savez... » répéta monsieur Dick sans achever sa phrase, et l'ignorant peut-être, hélas! lui-même.

Pour exécuter le plan de ma tante, je fus bientôt équipé. En prenant congé de moi, elle me remit une bourse assez bien garnie : « Je vous recommande, dit-elle, de passer par Londres ou de revenir par cette capitale, et d'y demeurer quelques jours. Vous avez liberté entière et trois semaines ou un mois à vous. amusez-vous bien, soyez sur vos gardes, et écrivez-nous trois fois la semaine. »

Tels furent ses adieux et ses bons avis, j'abrége un peu la leçon toutefois.

J'allai d'abord à Cantorbéry pour prendre congé d'Agnès, de monsieur Wickfield et du bon docteur Strong. Agnès fut en

chantée de me voir, et me dit qu'il manquait quelque chose à la maison gothique depuis que je l'avais quittée.

« Je vous assure, Agnès, lui répondis-je, qu'il me manque quelque chose à moi aussi, et que loin de vous je crois souvent avoir perdu mon bras droit. C'est même peu dire, car je n'ai dans le bras droit ni le cœur ni la tête. Tous ceux qui vous connaissent, Agnès, vous consultent et vous choisissent pour guide.

— Tous ceux qui me connaissent me gâtent, dit Agnès en souriant.

— Non, c'est parce que vous ne ressemblez qu'à vous-même, vous si bonne et si douce, d'un caractère si tendre et qui avez toujours raison.

— Vous parlez, dit Agnès souriant encore et cette fois avec un peu de malice, comme si j'étais *feue miss Larkins*.

— Allons! ce n'est pas bien d'abuser de mes confidences, dis-je en rougissant au souvenir de mon ange bleu, mais vous n'en serez pas moins ma confidente, Agnès. Je ne pourrai jamais me dispenser de vous consulter. Qu'il m'arrive quelque malheur ou que je devienne amoureux, vous le saurez toujours si vous le voulez... même quand je serais amoureux sérieusement.

— Comment donc, mais vous avez toujours été sérieusement amoureux! dit Agnès souriant encore.

— Oh! dis-je, souriant à mon tour, quoique un peu confus, c'était comme un enfant ou comme un écolier que j'étais. Les temps sont bien changés et je prévois que je tomberai un de ces jours dans quelque passion terriblement sérieuse. Ce qui m'étonne, Agnès, c'est que vous n'aimiez pas encore sérieusement vous-même. »

Agnès de sourire comme tout à l'heure en secouant la tête.

« Oh! continuai-je, je sais que vous n'aimez pas, parce que si cela était vous me l'auriez dit, ou du moins... (car je surpris une légère rougeur sur son front...) vous me l'auriez laissé deviner; mais je ne connais personne qui soit digne de vous. Avant que je *donne mon consentement*, voyez-vous, il faudra qu'un être supérieur se présente. Dorénavant, j'aurai l'œil ouvert sur tous vos *admirateurs*, et je vous préviens que l'heureux mortel me trouvera très-exigeant. »

Nous causions ainsi sur ce ton moitié badin et moitié sérieux.

qui s'explique par les rapports familiers de notre enfance, lorsque tout à coup Agnès, changeant de manière et d'accent, me dit :

« Trotwood, il est une question que je veux vous adresser, et pour laquelle je dois profiter d'une occasion qui ne s'offrira peut-être plus à moi de longtemps : c'est une question que je ne voudrais adresser qu'à vous seul... Avez-vous remarqué le changement qui se fait dans mon père depuis plusieurs mois ? »

Je l'avais remarqué... Mon hésitation à répondre fut comprise par Agnès qui baissa la tête et versa des larmes :

« Dites-moi ce que ce peut être, dit-elle à demi-voix.

— Je crains... m'est-il permis de parler en toute sincérité, Agnès, aimant votre père comme je l'aime ?

— Oui, parlez.

— Je crains qu'il ne nuise à sa santé par une habitude qui n'a fait qu'augmenter depuis le premier jour où je vins ici. Il a souvent une agitation nerveuse... ou ce qui me paraît tel.

— Vous ne vous trompez pas, dit Agnès en secouant tristement la tête.

— Sa main tremble, sa parole est embarrassée, ses yeux s'égarant, et justement c'est dans ces moments-là, quand il semblerait ne pas avoir sa tête, que presque toujours on vient lui parler de quelque acte à signer ou d'une transaction à conclure.

— Uriah !

— Oui ; et la conscience qu'a monsieur Wickfield de son inhabileté à s'occuper de l'affaire qu'Uriah prétend urgente ou la peur de l'avoir traitée sans bien la comprendre, le rendent si inquiet, que le lendemain matin il est plus agité encore, plus accablé... Ne vous alarmez pas trop, Agnès ; mais c'est dans cet état que je le surpris, il y a quelques semaines, le front penché sur son pupitre et pleurant comme un enfant. »

Agnès me mit doucement une main sur les lèvres : elle venait de reconnaître le pas de son père ; elle courut à sa rencontre et rentra avec lui, s'appuyant contre son épaule. Combien l'expression de son regard était touchante ! Il y avait dans ce regard d'Agnès la reconnaissance et la tendresse filiales, en même temps qu'une prière qui s'adressait à moi de respecter son père jusque dans le secret de mes pensées : expression d'orgueil et de dévouement, de tristesse et de compassion. Elle ne pouvait

rien me dire qui m'émût autant que cet appel muet à mes sympathies.

Nous allâmes prendre le thé chez le docteur Strong, où nous passâmes la soirée en famille. Le docteur me fit fête ; il annonça son projet de céder bientôt son pensionnat à son premier sous-maître, pour s'occuper exclusivement de son Dictionnaire des racines grecques et de sa charmante femme. En même temps, comme on venait de recevoir une lettre du cousin Maldon, qui se plaignait du climat de l'Inde, mistress Markleham, toujours prête à invoquer le souvenir du temps où ce cher cousin jouait avec sa fille, opina pour son retour immédiat, bien persuadée que la même providence qui lui avait procuré un premier emploi outre-mer, lui en procurerait un autre en Angleterre. Le docteur était naïvement de cet avis, et il ne s'apercevait pas plus qu'autrefois de l'embarras que ce sujet de conversation causait à mistress Strong. Quant à moi, plus clairement, hélas ! en comparant la physionomie si pure d'Agnès et celle de la jeune compagne du docteur, en voyant surtout celle-ci éviter l'œil toujours sévère de monsieur Wickfield, je ne sais quel soupçon de trahison j'emportai de cette visite. Ce soupçon me suivit sous le toit de monsieur Wickfield, et il s'y mêla une sorte de pressentiment, comme si quelque disgrâce menaçait l'établissement où j'avais étudié et joué, écolier innocent. Je n'eus plus le même plaisir désormais à songer aux deux antiques aloès, à la pelouse, à la promenade favorite du docteur, au son des cloches de la cathédrale dont les tours dominaient ce sanctuaire de mon enfance.

Le lendemain matin, je ne fus pas égayé par les bons offices d'Uriah Heep, qui voulait m'aider à faire un paquet des livres et d'autres objets laissés par moi jusque-là chez monsieur Wickfield, et qui devaient m'être expédiés plus tard, puisque je cessais d'être l'hôte résidant du père d'Agnès. Uriah me montra un tel empressement, que j'en conclus peu charitablement qu'il était bien aise de me voir partir.

J'eus besoin de me monter la tête pour faire bonne contenance en disant adieu à mes amis de Cantorbéry. Pleurer n'était pas digne d'une mâle douleur. Je me montrai stoïque, et je ne versai pas une larme. J'étais assis à côté du cocher, sur son

siège, quand la diligence, qui traversait la ville, fit une halte non loin de l'échoppe de mon vieil ennemi le boucher... Je me sentais si attendri, malgré mon affectation d'indifférence, que j'étais sur le point d'aller lui secouer cordialement la main... Mais il avait l'air tout aussi farouche que jadis, sans être embelli par l'absence de deux dents de devant que je lui avais fait sauter à notre second pugilat : je crus plus sage de m'abstenir des avances.

Je me souviens qu'une fois sur la grande route, ma seule préoccupation était de paraître le moins jeune possible au cocher, et d'affecter un ton d'assurance ou même de brusquerie. Je voulais être un homme fait, en un mot, et il fallait que personne n'en doutât.

« Vous allez jusqu'à Londres, monsieur ? me demanda le cocher.

— Oui, William (lui répondis-je avec condescendance, car je savais son nom), je vais à Londres ; je n'irai dans le Suffolk qu'après.

— Pour chasser au tir, monsieur ? »

La chasse au tir en cette saison ! Il aurait pu supposer, avec la même probabilité, que j'allais à la pêche de la baleine ; je n'y songeais guère, le cocher le savait aussi bien que moi. Je n'en fus pas moins sensible au compliment, et, prétendant être indécis :

« Je ne sais pas, lui dis-je, si je chasserai ou non.

— Le gibier est devenu très-effarouché, à ce qu'on dit, reprit William.

— On me l'a dit aussi, répliquai-je.

— Le Suffolk, monsieur, est votre comté ?

— Oui, répondis-je avec importance ; le Suffolk est mon comté.

— On dit qu'on y fait des poudings excellents ? »

Je n'en savais rien ; mais je crus devoir soutenir les institutions de *mon* comté et avoir au moins l'air de les connaître. Je secouai donc la tête avec une grimace affirmative.

« Et les bœufs de Suffolk ? demanda William ; quand un bœuf de Suffolk est des bons, il vaut son pesant d'or. Vous occupez-vous, monsieur, de l'élève du bétail ?

— Non, non, répondis-je, pas précisément.

— Il y a derrière moi, dit William, un monsieur qui engraisse des bœufs par centaines. »

Le monsieur désigné était un monsieur louche d'un œil, au menton saillant, coiffé d'un haut chapeau gris à bords plats et étroits, avec un pantalon qui se boutonnait de la cheville à la hanche. Lorsque je tournai la tête, il lorgnait de son bon œil les rênes des chevaux.

« N'est-ce pas vrai ? lui demanda William.

— Qu'est-ce qui est vrai ? demanda le monsieur louche.

— Que vous engraissez des bœufs de Suffolk par centaines.

— Je le croirais assez, dit l'autre, et il sentait le fumier au point de n'avoir pas besoin d'attestation plus directe.

— Un pareil homme, me dit à l'oreille le cocher qui arrêtait en ce moment les chevaux devant un relais ; un pareil homme n'est pas fait pour être derrière le siège, hé ? »

J'interprétei cette remarque comme l'insinuation du désir qu'il avait que je cédasse ma place au monsieur louche, et je proposai, en rougissant, d'en changer avec lui.

« Ma foi, monsieur, si cela vous est égal, dit William, je crois que ce serait plus convenable. »

J'ai toujours considéré cet incident comme mon premier échec dans le monde. En retenant ma place sur le siège au bureau de la diligence, j'avais donné une demi-couronne de surplus au commis pour qu'elle me fût garantie. Je m'étais muni d'une grosse redingote et d'un beau cache-nez en cachemire, pour faire honneur à cette place privilégiée ; je m'y étais installé, un peu fier de moi-même et convaincu que la voiture pouvait être fière de moi. Eh bien, à peine le premier relais franchi, j'étais supplanté par un homme louche, vulgaire de costume et de langage, dont tout le mérite était de sentir horriblement l'écurie.

La défiance de moi-même m'a souvent nui dans le monde ; certes, le petit épisode de la diligence de Cantorbéry n'était pas fait pour m'encourager à secouer cette infirmité naturelle. J'eus beau me réfugier dans ma brusquerie d'emprunt ; j'eus beau tirer toutes mes paroles du creux de l'estomac pendant le reste du voyage, je ne pus me dissimuler que j'étais un novice, un innocent, un astre éteint à mon aurore.

C'était cependant encore une situation curieuse et intéressante

que la mienne sur l'impériale de la diligence, derrière quatre chevaux fringants qui me conduisaient à la capitale britannique! Jeune homme bien élevé, bien vêtu, la poche bien garnie, je retrouvais de distance en distance les jalons du premier voyage que j'avais fait sur cette même route, et, malgré moi, j'éprouvais encore quelques-unes des émotions du pauvre enfant fugitif. En apercevant une figure de chaudronnier ambulant, je crus sentir une main noircie sur ma chemise. Quand nous traversâmes Chatham au grand trot, je tendis le cou vers la rue où le vieux juif m'avait acheté ma veste, et je cherchai l'endroit où je m'étais assis au soleil en attendant mon argent. Enfin, nous n'avions plus qu'un relais pour entrer à Londres, et nous passâmes devant le vénérable pensionnat où régnait peut-être encore ce tyran appelé monsieur Creakle.. Ah! j'aurais donné tout ce que je possédais pour pouvoir descendre de la diligence, aller m'acquitter avec usure des coups de canne que je lui devais et ouvrir la cage à tous ses jeunes prisonniers.

Nous nous arrêtâmes au vieil hôtel de la Croix-d'Or, dans Charing-Cross; ce quartier n'était pas encore une belle place: un garçon me montra la chambre commune, puis la fille m'introduisit dans une petite chambre qui sentait le renfermé d'un fiacre et ressemblait à un caveau de famille dans un cimetière. J'éprouvais tout l'embarras de ma jeunesse; car personne ne paraissait avoir peur de moi, la fille écoutant à peine mes observations sur la sombre niche où elle me confinait; le garçon, se rendant tout d'abord familier, offrant ses conseils à mon inexpérience, dictant lui-même le menu de mon dîner, et me composant mon flacon de vin de Xérès avec ce que les autres voyageurs avaient laissé au fond des leurs.

Je le vis faire cette composition chimique, en véritable apothicaire, derrière la cloison d'un des appartements du coffee-room, et si j'avais osé, je n'aurais pas avalé cette drogue qui, tout insipide qu'elle me parut, me mit en goût d'aller assister aux empoisonnements moins dangereux de la scène tragique. Je choisis le théâtre de Covent-Garden, où l'on représentait *Jules César*, suivi de la pantomime de la saison. Ce fut pour moi un délicieux spectacle de voir, vivants, devant moi, allant et venant pour mon plaisir, ces nobles Romains que je ne con-

naissais que par les thèmes et les versions du pensionnat. La pantomime acheva de m'éblouir par des décorations féeriques, par la musique et la danse, mélange curieux de poésie et de réalité. Je sortis tout enchanté du spectacle. Il était minuit, il pleuvait; en trouvant la rue prosaïquement bruyante et boueuse, il me sembla que je tombais des nuages par delà lesquels je venais de vivre d'une vie romanesque pendant un siècle au moins.

J'étais tout étourdi de cette chute, et il fallut que je fusse coudoyé et bousculé deux ou trois fois pour dire adieu à mes illusions et chercher le chemin de mon hôtel. Là, je me séchais devant le feu de la salle commune, tout prêt à renouer le fil de mon rêve, en dépit du garçon qui m'avait apporté ma bougie pour m'avertir qu'il serait bien aise de me voir dans mon lit afin de pouvoir gagner le sien, lorsqu'entra un jeune homme qui captiva toute mon attention. Mon cœur battait violemment, et j'allai à lui avec un telle spontanéité, que je fus surpris de sa propre hésitation.

« Steerforth ! m'écriai-je, ne vous souvenez-vous plus de moi ?

— Bon Dieu ! dit-il alors, c'est le petit Copperfield ! »

Il me reconnaissait ! je saisis ses mains avec une étreinte affectueuse... J'étais comme retenu par la peur de lui déplaire, malgré mon envie de lui sauter au cou pour l'embrasser. Les yeux pleins de larmes, j'essayais de rire. Les expressions de ma joie expiraient l'une après l'autre sur mes lèvres. Après avoir ainsi balbutié, je dis enfin : « Steerforth, le bonheur de vous revoir m'étouffe. Parlez-moi, vous, puisque je ne saurais vous exprimer ma joie. »

A son tour il fut ému de mon émotion : « Allons, Copperfield, me dit-il, remettez-vous, mon cher ami. Moi aussi je suis heureux de la rencontre. Et comment êtes-vous ici ? » ajouta-t-il en dégageant une de ses mains et me frappant amicalement sur l'épaule.

— Je suis arrivé par la diligence de Cantorbéry cette après-midi. J'ai été adopté par une tante qui habite le comté de Kent, et j'ai terminé là mon éducation. Mais vous, Steerforth, qu'êtes-vous devenu ?

— Mon cher, on a fait de moi ce qu'on appelle un oxonien, un étudiant d'Oxford; c'est-à-dire, je suis, dans cette auguste

Université, périodiquement, des cours de sciences et de belles-lettres qui m'ennuient à en périr. Aujourd'hui, je vais rendre visite à ma mère... Vous êtes, Copperfield, un charmant garçon, et, maintenant que je vous contemple, c'est toujours vous, toujours le même. Comment ne vous ai-je pas reconnu tout de suite ?

— Oh ! moi, c'est tout d'abord que je vous ai reconnu, Steerforth ; mais vous êtes de ceux qu'on n'oublie pas aisément. »

Il sourit en passant la main dans les boucles de ses cheveux, et dit avec gaieté :

« Oui, je vais remplir mon devoir filial. Ma mère habite les environs de Londres. Les routes sont détestables, notre maison est passablement ennuyeuse. Je me suis donc arrêté ici pour vingt-quatre heures ; sur ces vingt-quatre heures, depuis mon arrivée, j'en ai dormi cinq à six au théâtre.

— J'ai été au théâtre aussi, Steerforth, à Covent-Garden. Quel délicieux et magnifique spectacle ! »

A ces mots, Steerforth rit de tout son cœur.

« Mon cher Davy, me dit-il en me frappant sur l'épaule, ou plutôt mon cher *Daisy* *, car vous êtes une vraie fleur des champs, la pâquerette qui vient d'éclorre sous les perles de la rosée du matin n'a pas une corolle plus fraîche que votre cœur ingénu, j'étais aussi à Covent-Garden, et jamais on ne vit un plus misérable spectacle. Holà ! eh ! vous ? »

Cette dernière apostrophe s'adressait au garçon de la salle commune, qui s'était tenu à distance, encore attentif à notre reconnaissance, et qui s'approcha avec un air respectueux.

« Où avez-vous casé mon ami monsieur Copperfield ?

— Je vous demande pardon, monsieur.

— Et moi, c'est où il couchera cette nuit que je vous demande ? Quel est le numéro de sa chambre ? N'ayez pas l'air de ne pas me comprendre.

— Monsieur, dit le garçon avec l'air d'un homme qui a besoin d'excuse, monsieur Copperfield est à présent au n° 44.

— Au n° 44 ! A quoi diantre pensez-vous de mettre monsieur Copperfield dans un petit grenier sur une écurie ?

* Steerforth joue sur le mot *daisy*, qui signifie *pâquerette*. (Note du traducteur.)

— Ah ! monsieur, voyez-vous, reprit le garçon toujours sur le ton apologétique, nous ne pensions pas que monsieur Copperfield fût difficile. Nous pouvons donner à monsieur Copperfield le 72, monsieur, s'il le préfère ; à côté de vous, monsieur.

— Certainement qu'il le préfère, dit Steerforth, et qu'on fasse tout de suite son déménagement. »

Le garçon sortit pour se conformer à cet ordre. Steerforth rit encore à l'idée qu'on m'avait logé au 44. Il me frappa une troisième fois sur l'épaule et m'invita à déjeuner le lendemain à dix heures, — invitation que je fus heureux et fier d'accepter.

Comme il était assez tard, nous prîmes nos bougies et nous montâmes à nos chambres. Je trouvai la mienne, le 72, infiniment préférable au 44. Elle ne sentait plus le renfermé et, au lieu d'une petite couchette, elle contenait un beau lit à colonnes. Ce fut sur un vaste oreiller que je m'endormis bientôt, pour rêver de la vieille Rome et de la féerie, de Steerforth et de l'amitié, jusqu'à ce que je fusse réveillé par le roulement des voitures qui franchissaient la porte voûtée de l'hôtel, — bruit solennel qui me procura un second rêve du matin, dans lequel je vis Jupiter ébranlant l'Olympe de son tonnerre.

XX

LA MAISON DE STEERTHORTH.

Lorsque la fille frappa à ma porte, sur les huit heures, en me disant qu'elle déposait, dans le corridor, l'eau chaude pour *faire ma barbe*, je sentis, hélas ! que je n'en avais nul besoin et je rougis. Pendant tout le temps que je m'habillai, je fus persécuté par le soupçon qu'elle avait ri en me parlant ainsi, et, l'ayant rencontrée sur l'escalier en descendant pour le déjeuner, je dus lui paraître confus et honteux. Je l'aurais évitée si j'avais pu apercevoir une autre issue ; je fis même un pas en arrière et me penchai à une fenêtre d'où je feignis de regarder, à travers le brouillard, la statue équestre de Charles II, jusqu'à ce que le garçon m'avertît que monsieur J. Steerforth m'attendait.

J'allais me diriger vers la salle commune, mais le garçon me dit que c'était dans un petit parloir attenant à sa chambre que Steerforth s'était fait servir. Je revins sur mes pas et j'entraï chez mon ami. J'admirai l'appartement en miniature qu'il occupait, composé de trois jolies pièces, avec des tapis, des rideaux rouges aux croisées, où tout était propre et brillant comme s'il eût été chez lui et non à l'hôtel. Dans une glace qui faisait face à l'entrée, j'admirai le tableau de cet intérieur élégant, et en y voyant Steerforth si calme, si naturellement à son aise, si sûr de lui-même, mon supérieur en tout (l'âge compris), j'éprouvai un véritable embarras ; mais son air de patronage amical me fit oublier bientôt la distance qui existait entre nous. Ma confiance s'accrut encore lorsque je remarquai que j'avais part aux respects obséquieux du garçon, le même qui, la veille, s'était tout d'abord familiarisé avec moi.

« Maintenant, Copperfield, me dit Steerforth dès que nous fûmes seuls, je serais charmé de savoir ce que vous voulez faire, où vous allez et tout ce qui vous concerne. Je vous considère comme si vous étiez ma propriété. »

Heureux de voir qu'il s'intéressait à moi si particulièrement, je lui racontai que ma tante m'avait proposé d'entreprendre un petit voyage d'expérience.

« Eh bien ! me dit Steerforth, puisque vous n'êtes pas pressé, venez chez ma mère, à Highgate, et passez-y un jour ou deux ; vous serez content d'elle. Peut-être est-elle un peu vaine de son fils et en parle-t-elle trop longuement ; mais vous le lui pardonnerez, vous, et elle sera heureuse de vous voir, j'en suis sûr.

— Je voudrais en être aussi sûr que vous, répondis-je en souriant.

— Oh ! dit Steerforth, tous ceux qui m'aiment ont auprès d'elle un titre auquel elle s'empresse de faire honneur.

— En ce cas, je crois que je serai bien reçu, répondis-je.

— Je vous en réponds. Nous partirons donc ensemble ; mais je veux d'abord, pendant une heure ou deux, visiter avec vous les curiosités de Londres. On ne rencontre pas tous les jours quelqu'un aux impressions naïves comme vous pour les lui montrer. Après cette promenade nous prendrons la voiture publique jusqu'à Highgate. »

Ce n'était pas un rêve : je n'avais pas dormi dans le n° 44 ;

je n'avais pas déjeuné dans la salle commune; le garçon me témoignait de respectueux égards! Après avoir écrit à ma tante, pour lui raconter l'heureuse rencontre de mon admiré condisciple et son invitation, je montai avec lui dans un fiacre; nous allâmes voir le Panorama, la Tour, le Muséum et autres lieux où je remarquai combien de choses savait Steerforth et le peu de cas qu'il faisait de ses connaissances variées.

« Vous prendrez un grade élevé à l'Université, Steerforth, lui dis-je, si ce n'est déjà fait. Que vos professeurs doivent être fiers de vous!

— Moi, prendre un grade universitaire! s'écria Steerforth, Dieu m'en garde, ma chère fleur des champs, ma pâquerette... laissez-moi vous appeler Pâquerette...

— Volontiers, répondis-je.

— Vous êtes un bon petit garçon, dit Steerforth en riant... Non, non, je n'ai pas la moindre envie ni l'intention de me distinguer de cette façon. Moi docteur, moi homme de science! J'en ai assez comme cela pour mon usage : tel que je suis je me trouve déjà pas mal difficile à supporter.

— Mais la gloire...

— Romanesque Pâquerette, interrompit Steerforth riant de plus en plus, que m'importe l'ébahissement de quelques sots... qu'ils portent leur admiration à un autre et que cet autre se nourrisse de gloire, je lui en fais mon compliment. »

Je fus confus de ma lourde méprise, et changeai d'entretien. Par bonheur, Steerforth passait avec une merveilleuse facilité d'un sujet à un autre.

Après avoir causé un peu de tout en nous promenant, nous goûtâmes et nous nous mîmes enfin en route pour Highgate. Il était presque nuit quand la voiture s'arrêta pour nous déposer devant la porte d'une vieille maison en briques, sur le point le plus élevé de la colline. Une dame, d'un âge respectable, sans être très-âgée encore, à la physionomie belle et avec une démarche aristocratique, était sortie de la maison au bruit de notre approche : elle serra Steerforth dans ses bras, en l'appelant : « Mon cher James! » C'était sa mère, à laquelle il me présenta et qui me reçut avec une affabilité imposante.

La maison était élégante dans sa vieille architecture; tout y

sentait l'ordre et le calme. Des fenêtres de la chambre qui me fut assignée, j'apercevais Londres sous un dais de brouillard, à travers lequel perçaient, de distance en distance, les lueurs des réverbères. En m'habillant avant le dîner, je n'eus que le temps de donner un coup d'œil à l'ameublement et de remarquer les fauteuils en tapisserie, ouvrage, je le supposais, de la mère de Steerforth lorsqu'elle était jeune fille ; quelques portraits à l'estompe ornaient les panneaux de la boiserie, et représentaient des ladies de l'autre siècle en cheveux poudrés.

Je trouvai, dans la salle à manger, une seconde dame, c'est-à-dire une demoiselle, assez petite de taille, très-brune et d'une physionomie qui, sans être agréable, attira cependant mon attention par une expression de bienveillance : je ne pouvais m'empêcher de la regarder ; était-ce parce que je dînais assis en face d'elle ? Steerforth ne m'en ayant pas parlé, je me demandais qui ce pouvait être ; peut-être y avait-il en elle réellement quelque chose de remarquable : ses cheveux noirs, ses yeux vifs et ardents, sa taille exiguë et mince, mais surtout une cicatrice aux lèvres... c'était une ancienne cicatrice où le sang circulait de nouveau, mais qui avait dû être assez profonde, à partir de la lèvre supérieure, dont elle avait altéré la forme, jusqu'à la saillie du menton. Tout en cherchant à deviner qui était cette jeune personne, je lui attribuais une trentaine d'années ; je ne crus pas lui faire tort non plus en lui supposant l'envie de se marier, envie naturelle à une fille mûre ; je me permis enfin de la comparer, en moi-même, à une maison à louer depuis longtemps et qui a besoin de quelques réparations ; je répète cependant que son regard était bienveillant ; mais son peu d'embonpoint semblait l'effet d'une flamme intérieure qui la consumait peu à peu et s'échappait par ses yeux.

Dans le courant du dîner je sus son nom : miss Dartle ; Steerforth et sa mère l'appelaient familièrement Rosa. J'appris ensuite qu'elle était depuis longtemps de la maison, une espèce de compagne pour mistress Steerforth. Miss Dartle ne disait jamais directement ce qu'elle voulait dire ; elle s'exprimait volontiers par une insinuation, par un détour, et mieux encore par voie d'interrogation ou par une phrase inachevée qu'elle vous forçait de compléter pour elle. Par exemple, mistress Steerforth, moitié

sérieusement, moitié riant, ayant dit à son fils : « Je crains bien, James, que vous ne meniez une vie dissipée à l'Université, » miss Dartle glissa cette phrase :

« Quoi donc ? Mais n'est-ce pas toujours ainsi ? Je suis sans doute très-ignorante, mais je croyais qu'on allait à l'Université pour...

— Pour y perdre son temps ? n'est-ce pas, répondit mistress Steerforth ; c'est souvent le cas, peut-être ; cependant, pour parler sérieusement, j'espère que mon fils justifie ma confiance en lui, et d'ailleurs j'ai confiance aussi en son professeur particulier, qui est un homme consciencieux.

— Quoi, vraiment ? répéta miss Dartle, avez-vous cette confiance ? et le professeur est-il un homme réellement consciencieux ?

— Sans doute, j'en suis convaincue, dit mistress Steerforth.

— Oh ! alors, cela doit être, reprit miss Dartle ; est-il consciencieux ? Je l'estime ; s'il est consciencieux, il n'est pas... Oh ! non, il n'est pas cela, s'il est réellement consciencieux. »

C'est ainsi qu'elle avait un correctif sur toutes choses, au risque de l'appliquer à ses propres insinuations, et je remarquai qu'elle contredisait volontiers mon ami Steerforth lui-même. Par exemple, mistress Steerforth me parlant de mon excursion dans le comté de Suffolk, je dis au hasard que je serais bien heureux si Steerforth voulait m'y accompagner ; et je lui expliquai que c'était ma vieille bonne et la famille de monsieur Daniel Peggoty que j'allais visiter.

« Ah ! dit Steerforth, ce brave batelier qui vint vous voir à Salem-House ; il avait son fils avec lui ?

— Non, répondis-je, c'était son neveu, ou plutôt son fils adoptif. Il a une charmante nièce aussi, qu'il a adoptée également pour sa fille. Bref, sa maison (ou plutôt son bateau, car il vit à bord d'un bateau, quoiqu'en terre ferme), est peuplée de personnes qui sont les preuves vivantes de sa générosité et de sa bonté naturelle. Vous seriez charmé de connaître cette famille.

— Vous le pensez, dit Steerforth ; eh bien, je le pense aussi. Cela vaut, en effet, un voyage, — sans compter le plaisir de voyager avec vous, Pàquerette. — de connaître cette sorte de gens et de vivre dans leur intimité. »

Mon cœur bondit à l'espoir d'un nouveau plaisir. Mais miss Dartle, qui n'avait pas cessé de tenir fixés sur nous ses yeux étincelants, plaça cette insidieuse interrogation, qui portait sur le ton avec lequel Steerforth avait parlé de *cette sorte de gens* :

« Ah ! s'écria-t-elle, réellement ? sont-ils en effet *cela* ? »

— Que voulez-vous dire par *cela*, et à qui faites-vous allusion ? demanda Steerforth.

— A cette sorte de gens. Sont-ils réellement des animaux ou des êtres d'une autre sorte que nous ? C'est tout ce que je désire savoir.

— Il me semble, reprit Steerforth avec indifférence, qu'il y a entre eux et nous une large démarcation. Ils ne sauraient avoir notre susceptibilité nerveuse ; leur délicatesse n'est pas aussi aisément heurtée que la nôtre... ils sont étonnamment vertueux, à ce qu'il paraît... c'est l'opinion de quelques personnes, du moins, et je ne voudrais pas la contredire. Quant à moi, tout ce que je prétends, c'est que ces gens-là n'ont pas des natures très-raffinées, et qu'ils doivent remercier le ciel de leur avoir donné une âme qui est à l'abri d'une égratignure comme la rude épiderme de leur peau.

— Réellement, répéta miss Dartle, qui affectionnait cet adjectif, vous me faites plaisir ! Il est consolant de savoir que cette sorte de gens ne sentent pas comme nous quand ils souffrent. J'avais quelquefois été vraiment en peine pour eux, mais je ne m'en inquiéterai plus. Ne dois-je pas vous remercier d'avoir éclairé mes doutes ? je ne savais pas et je sais. J'ai eu une bonne idée de faire ma question, n'est-ce pas ? »

Et ce disant elle sortit ; mistress Steerforth la suivit de près.

Je m'étais imaginé que Steerforth n'avait parlé comme il l'avait fait que par forme de badinage, et je m'attendais à ce qu'il en conviendrait le premier quand nous serions seuls ; mais il se contenta de me demander comment je trouvais miss Dartle.

« Elle est fort spirituelle, répondis-je. »

— Spirituelle ! répliqua Steerforth. C'est l'esprit le plus pointu et le plus tranchant qu'il y ait au monde, un esprit qui cherche à s'aiguiser de plus en plus, au risque de devenir une vraie lame de rasoir, comme sa figure et toute sa personne.

— Quelle singulière cicatrice j'ai remarquée à sa lèvre, dis-je.

Ma remarque, qui était aussi une question, fit sourciller Steerforth, et ce ne fut qu'après une espèce de retour muet sur lui-même, qu'il me répondit :

« C'est moi qui la lui ai faite.

— Par quelque malheureux accident, sans doute ?

— Non ! j'étais tout enfant ; elle m'irrita et je lui jetai un marteau à la tête... Je devais être un petit ange de douceur à cet âge ! »

Je regrettai vivement d'avoir touché un pareil sujet, mais Steerforth continua :

« Elle en a conservé la marque, comme vous voyez, et elle la portera jusqu'au tombeau... si elle repose jamais dans un tombeau... car je doute que Rosa trouve le repos nulle part. Elle est la fille d'un cousin de mon père, et elle devint orpheline peu de temps après que ma mère fut devenue veuve. Ma mère la prit chez elle pour lui tenir compagnie ; elle a deux mille livres sterling à elle et ajoute les intérêts annuels de cette somme au capital. Je vous ai raconté toute l'histoire de miss Rosa Dartle.

— Et je ne doute pas qu'elle vous aime comme un frère, mon cher Steerforth.

— Hum ! reprit Steerforth regardant le feu ; il est des frères qui ne sont pas excessivement aimés et il en est qui aiment... Mais assez, Copperfield, voici une excellente liqueur de ménage dont je veux vous faire goûter ; et au bout de quelques instants, Steerforth avait retrouvé toute sa sérénité avec ses formes séduisantes.

A l'heure du thé, quand je vis miss Dartle, je ne pus m'empêcher d'examiner sa cicatrice avec un intérêt douloureux : j'observai bientôt que c'était la partie la plus susceptible de son visage. Lorsque miss Dartle pâlisait, cette marque s'altérait la première, imprimant une ligne couleur de plomb sur toute son étendue, comme un trait à l'encre invisible qu'on approche du feu. Miss Dartle faisait une partie au trictrac avec Steerforth, et une petite altercation s'éleva entre les partenaires... Je crus que miss Dartle allait avoir un accès de rage ; mais elle se contenta et je ne vis qu'une ligne de plomb surgir en relief sur la pâleur de sa physionomie.

Je ne pouvais être surpris de l'adoration de mistress Steerforth pour son fils. Elle parlait sans cesse de lui et semblait ne

pouvoir parler d'autre chose; elle me montra son portrait, qu'elle avait fait faire lorsqu'il était enfant, pour l'encadrer dans un médaillon qui contenait une boucle de ses cheveux, et elle portait au cou un autre portrait de lui fait cette année même. Elle conservait enfin, dans un coffre placé sur un guéridon près du feu, toutes les lettres qu'il lui avait écrites : elle m'en aurait lu quelques-unes, ce qui m'eût charmé, s'il ne s'y était opposé tout en la cajolant.

« C'est chez monsieur Creakle que vous avez connu mon fils ? me dit mistress Steerforth pendant que Steerforth et miss Dartle jouaient au trictrac. Je me rappelle, en effet, qu'il m'avait parlé une fois de son jeune ami ; mais j'avoue que j'avais oublié votre nom.

— Il fut pour moi un noble et généreux protecteur en ce temps-là, madame, je vous assure, lui dis-je, et j'avais bien besoin d'un pareil ami.

— Il est toujours noble et généreux, répondit mistress Steerforth avec orgueil ; et elle comprit combien je sympathisais avec cet orgueil d'une mère, car cette fierté, qui lui était naturelle, ne se révéla bientôt plus à moi que lorsqu'elle vantait son fils.

« Ce pensionnat, poursuivit-elle, n'était pas une école digne de mon fils, loin de là ; mais certaines circonstances me firent passer par-dessus cette considération. La fierté de mon fils exigeait qu'il fût placé chez un maître qui reconnût sa supériorité, et monsieur Creakle était l'homme qu'il me fallait. »

C'était, en effet, l'homme qu'il fallait pour se plier au caractère d'un semblable écolier. Je n'en estimai pas davantage monsieur Creakle ; mais si j'avais pu le mépriser moins, c'eût été à cause de son respect pour mon ami.

La tendre mère ajouta :

« Mon fils se fût révolté contre toute contrainte ; mais, en voyant le monarque du pensionnat, il s'imposa une émulation volontaire et résolut fièrement d'être digne de régner. »

J'applaudis de cœur et d'âme à cette analyse.

« Je sais, dit mistress Steerforth, que vous êtes tout dévoué à mon fils ; il m'a raconté que vous avez pleuré en le retrouvant. Je ne serais pas sincère si j'affectais d'être surprise que mon fils puisse inspirer une telle affection ; mais je n'en suis pas moins

touchée de votre amitié, et il a eu bien raison de vous amener ici : je suis heureuse de vous connaître. »

Miss Dartle jouait au trictrac avec la même ardeur qu'elle mettait à tout ce qu'elle faisait. Si, quand je l'avais vue pour la première fois, elle eût joué au trictrac, j'aurais attribué à ce jeu-là seul l'amaigrissement de toute sa petite personne et le feu dévorant de ses regards. Cependant, je me trompe fort si elle perdit un mot de cet entretien ou une expression de ma physionomie, lorsque j'écoutais avec tant de charme les confidences maternelles dont m'honorait mistress Steerforth.

A la fin de la soirée, Steerforth déclara qu'il pensait sérieusement à faire avec moi le voyage de Yarmouth :

« Ne précipitons rien toutefois, dit-il ; nous avons toute la semaine pour nous décider, car ma mère veut vous garder huit jours au moins, ma chère Pàquerette ! »

Ici miss Dartle intervint :

« Réellement, monsieur Copperfield, pourquoi ce nom de Pàquerette ? N'est-ce qu'un sobriquet ? Pourquoi vous le donne-t-il ? Serait-ce... serait-ce parce qu'il vous trouve jeune et naïf ? Je vous demande pardon de ma question : je suis vraiment d'une stupidité étonnante là-dessus. »

Je répondis en rougissant que je croyais qu'elle avait deviné le motif de mon sobriquet.

« Ah ! reprit miss Dartle, je suis enchantée de le savoir. Donc, il vous trouve jeune et naïf : vous êtes son ami... c'est réellement délicieux. »

Elle se retira après cette remarque, et mistress Steerforth bientôt après elle. Steerforth et moi nous restâmes encore une demi-heure à causer de nos souvenirs du pensionnat, puis nous montâmes ensemble. Sa chambre était située près de la mienne, et il me la montra : chambre toute garnie de meubles commodes et décorée par les soins d'une mère qui n'avait rien oublié et qui avait voulu que son image veillât là encore sur le sommeil de son fils bien-aimé, car son portrait pendait près de son lit.

Je trouvai un bon feu dans ma propre chambre et m'assis devant ma cheminée pour méditer sur mon bonheur ; mais, en levant les yeux, j'aperçus au-dessus de moi un portrait de miss Dartle qui m'observait de ses yeux ardents.

La ressemblance était frappante au point de me faire tressaillir; le peintre avait omis la cicatrice; mais je la restituai sur cette figure où je la voyais tantôt bornée à la lèvre supérieure, comme pendant le dîner, tantôt accusant toute l'étendue de la blessure que lui avait faite le marteau, comme lorsqu'elle éprouvait quelque mouvement de colère.

Pourquoi donc m'avait-on ménagé ce tête-à-tête muet avec cette éternelle questionneuse? me demandai-je non sans humeur. Pour ne pas la voir jusqu'au lendemain, je me déshabillai, me glissai dans mon lit et éteignis ma lumière; mais tout en m'endormant, je sentais qu'elle était là et je croyais l'entendre murmurer à mon oreille : « Est-ce *réellement* ceci ou cela? » Je me réveillai même deux ou trois fois dans la nuit, pour éluder cette importune interrogation.

XXI

LA PETITE ÉMILIE.

Il y avait dans la maison de la mère de Steerforth, un domestique dont il se faisait accompagner habituellement, l'ayant pris à son service pendant qu'il suivait les cours de l'Université. Ce domestique était un modèle de ce qu'on appelle, en Angleterre, la *respectabilité*, mot qui, dans son sens britannique, résume toute espèce de considération n'importe dans quel rang de la hiérarchie sociale. Discret jusqu'à la taciturnité, il ne marchait que sur la pointe des pieds, calme, attentif avec déférence, toujours à portée de la voix quand on avait besoin de lui, jamais là quand on n'en avait pas besoin; mais son grand mérite était son air respectable. Il ne venait pas vers vous avec une figure humble; il portait plutôt la tête un peu raide. N'élevant jamais la voix, il se faisait remarquer par une accentuation et une manière de prononcer si distinctement la lettre s, qu'il semblait choisir exprès les mots qui la contiennent;

mais toutes ces particularités ne nuisaient en rien à sa considération ; il eût rendu respectable un nez de caricature. Il s'entourait d'une atmosphère de respectabilité. Impossible de le soupçonner d'aucun vice ou d'aucun défaut : il était si moralement respectable ! Nul n'aurait songé à le mettre en livrée : il avait l'extérieur si respectable ! lui imposer aucun travail qui le fit déroger, c'eût été lui infliger un affront gratuit. Les servantes reconnaissaient si naturellement ce caractère digne d'égards, qu'elles faisaient d'elles-mêmes une partie de l'ouvrage qui eût semblé devoir être dans ses attributions, et cela, en général, pendant qu'il lisait le journal, assis à l'office au coin du feu.

Jamais je n'ai vu un homme qui sût si bien se contenir ; mais cette qualité était encore une de celles qui le relevaient aux yeux de tous. Personne ne connaissait son nom de baptême, autre motif de respectabilité. On l'appelait Littimer. On aurait pu dire à *Pierre* : « Va te faire pendre ! » à *Tom* : « Va à tous les diables ! » mais Littimer était parfaitement respectable.

C'était sans doute l'effet de la vénération naturelle qu'inspire l'idée abstraite de respectabilité qui m'en imposait ; mais je me sentais plus jeune en présence de cet homme qu'en présence de n'importe qui. Quel âge avait-il lui-même ? Je ne pouvais le deviner : autre mystère tout à son crédit ; car, sous le calme de ses manières, il pouvait avoir cinquante ans aussi bien que trente.

Littimer était dans ma chambre le matin avant que je fusse levé. Il m'apportait l'eau chaude, — cette eau chaude qui me reprochait d'avoir encore un menton imberbe, — et il déposait mes habits, brossés et pliés par lui, près de mon lit. En ouvrant mes rideaux, je le vis, dans sa tranquille atmosphère de respectabilité, insensible au froid de janvier, plaçant ma botte droite et ma botte gauche debout, à la première position de la danse, et soufflant sur un atome de poussière qu'il avait aperçu contre le collet de mon frac.

Je lui souhaitai le bonjour et lui demandai l'heure. Il tira de sa poche la plus respectable montre de chasse qu'on pût voir, puis l'ouvrit en arrêtant le couvercle avec son pouce, regarda le cadran comme s'il consultait un oracle enfermé dans une huître, la referma et me dit :

« S'il vous plaît monsieur, il est huit heures et demie. Mon-

sieur Steerforth serait charmé d'apprendre, monsieur, ajouta-t-il, si vous avez bien reposé.

— Merci, très-bien, répondis-je. Monsieur Steerforth est-il bien ce matin ?

— Merci, monsieur; monsieur Steerforth est assez bien. » Autre trait de caractère : il n'employait jamais les superlatifs, toujours dans le calme d'un juste milieu.

« Est-il quelque chose encore que je puisse faire pour vous, monsieur ? La cloche du déjeuner sonne trente minutes avant qu'on se mette à table... C'est à neuf heures et demie qu'on déjeune.

— Je n'ai plus besoin de rien ; merci.

— Je vous remercie, monsieur, s'il vous plaît. » On eût dit qu'il voulait me corriger à l'accent avec lequel il prononçait *s'il vous plaît*. Il me salua en passant devant mon lit, et sortit après avoir fermé ma porte avec la précaution la plus délicate, comme si je venais de me replonger dans les douceurs du sommeil.

Tous les matins nous recommencions exactement la même conversation, pas un mot de plus, pas un mot de moins. Eh bien ! quelque nouveaux encouragements que j'eusse reçus la veille au soir, de l'amitié de Steerforth, des confidences de mistress Steerforth ou de la conversation de miss Dartle, si je m'étais couché en me croyant presque un homme, je me réveillais écolier imberbe en présence de ce respectable serviteur.

Il nous procura des chevaux : Steerforth, qui savait tout, me donna des leçons d'équitation. Il nous procura des fleurets, et Steerforth me donna des leçons d'armes ; — des gants de boxeur, et, grâce au même professeur, je fis des progrès dans le pugilat. Je n'étais nullement humilié que Steerforth me trouvât novice dans ces sciences ; mais je n'aimais pas à montrer mon inexpérience devant le respectable Littimer. Je n'avais aucune raison de croire que Littimer y fût initié lui-même ; il ne me laissa jamais le soupçonner par la moindre vibration de ses respectables paupières ; cependant, toutes les fois qu'il était là, pendant nos exercices, je me sentais le plus novice et le plus maladroit des mortels.

J'entre dans tous ces détails relativement à cet homme, à cause de l'impression particulière qu'il fit alors sur moi, et peut-être à cause de ce qui arriva plus tard.

La semaine s'écoula de la manière la plus délicieuse. Malgré la rapidité de la fuite de chaque heure, j'eus tant d'occasions de mieux connaître Steerforth et de l'admirer de plus en plus, qu'au bout de huit jours il me semblait en avoir passé bien davantage avec lui. Il n'y avait pas jusqu'à sa manière familière de me traiter comme un joujou qui me plaisait, en me rappelant cette protection du pensionnat qu'il avait l'air de continuer ainsi naturellement. J'acceptais cette inégalité comme la suite de la préférence qu'il m'avait donnée chez monsieur Creakle sur tous ses condisciples. Je me croyais le plus cher de ses amis, et mon cœur s'exaltait par la reconnaissance de cette sorte de privilège.

Il décida de m'accompagner à Yarmouth. D'abord nous devions prendre Littimer, puis il fut arrêté que nous partirions sans lui, et le respectable serviteur, toujours content de son but, quel qu'il fût, arrangea solidement nos porte-manteaux sur la petite voiture qui nous transportait à Londres, et il reçut, sans rien dire, ma gratification glissée modestement dans sa main.

Nous fîmes nos adieux à mistress Steerforth et à miss Dartle. Le dernier regard que j'aperçus fut celui de Littimer, dont j'interprétais l'impassibilité comme exprimant silencieusement sa conviction que j'étais en vérité bien jeune.

A Londres nous prîmes la malle-poste. Je ne chercherai pas à décrire mes émotions à l'aspect des lieux chers à mon enfance. Nous arrivâmes tard dans la soirée à Yarmouth, et descendîmes à l'auberge où nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, Steerforth s'était levé avant moi et avait déjà fait une excursion sur la plage. Il prétendit être sûr d'avoir reconnu tout d'abord, d'après ma description, la maison-navire.

« J'ai été tenté, me dit-il, de m'y présenter et de me faire passer pour vous. Quand vous proposez-vous de m'y introduire, Pâquerette? Je suis à vos ordres.

— Il me semble, lui dis-je, que nous ferons bien d'attendre l'heure de la soirée où toute la famille sera rassemblée devant le feu.

— Comme vous voudrez, dit Steerforth, ce soir donc.

— Je ne veux pas qu'ils soient prévenus, dis-je, enchanté : il faut les surprendre.

— Oh ! cela va sans dire, repartit Steerforth ; il n'y a rien de drôle comme une surprise. Voyons les naturels dans leur condition aborigène.

— Quoique ce soit *cette sorte de gens* dont vous parliez chez votre mère, lui dis-je.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, vous vous souvenez de mes escarmouches avec Rosa. Au diable la méchante fille ! j'en ai presque peur ; elle est pour moi comme un revenant. Mais laissons-la où elle est. Maintenant, qu'allez-vous faire ? Voir votre vieille bonne, je suppose ?

— Oui, répondis-je ; je veux voir Peggoty la première.

— Eh bien ! dit Steerforth regardant sa montre, déjeunons d'abord, et puis supposons que je vous donne une couple d'heures pour échanger avec elle les larmes du sentiment, est-ce assez ? »

Je répondis en riant qu'en effet deux heures de larmes nous suffiraient. « Mais, ajoutai-je, Steerforth, il faut que vous veniez me rejoindre. Vous verrez que vous avez été précédé par votre renommée et que vous serez là un personnage presque aussi grand que moi.

— J'irai partout où vous voudrez, dit Steerforth ; je ferai tout ce qui vous sera agréable. Où faut-il me rendre ? Parlez, et dans deux heures je m'y présenterai pour paraître ce que vous préférerez, sentimental ou comique. »

Je lui indiquai minutieusement la rue et la demeure de monsieur Barkis, messenger et voiturier de Blunderstone et autres lieux ; puis, quand nous eûmes déjeuné, j'allai seul voir Peggoty. C'était un beau jour d'hiver. Le soleil ne répandait pas une vive chaleur, mais des flots de lumière, et tout brillait autour moi. L'air était vif et réconfortant ; je me sentais si leste et si dispos, si heureux surtout d'être à Yarmouth, que j'aurais volontiers, je crois, arrêté les passants pour leur donner des poignées de main.

Les rues de la ville me parurent étroites, naturellement ; c'est l'effet que produisent sur nous les rues des villes que nous n'avons pas revues depuis notre enfance. Mais je les retrouvais d'ailleurs les mêmes qu'autrefois ; je n'avais rien oublié et rien n'était changé : aussi remarquai-je l'enseigne nouvelle qui dé-

corait la boutique de monsieur Omer ; à ce nom était associé celui de Joram, et je lus :

OMER ET JORAM, DRAPERS, TAILLEURS, PASSEMENTIERS,
Entreprennent les fournitures de funérailles, etc., etc.

Un instinct irrésistible me fit franchir le ruisseau et jeter un coup d'œil du seuil de la porte : je vis au fond du magasin une jeune femme jolie et fraîche, qui faisait sauter un petit poupon dans ses bras, tandis qu'un autre marmot se suspendait à son tablier. Je n'eus aucune peine à reconnaître Minette et les enfants de Minette. La porte vitrée de l'atelier n'était pas ouverte ; mais je n'en entendis pas moins l'ancien air qui se jouait encore, comme s'il n'eût pas discontinué depuis des années : *Toc, toc ! toc !*

« Monsieur Omer est-il chez lui ? dis-je en entrant.

— Oh ! oui, monsieur, répondit Minette ; avec son asthme, il ne se hasarde pas à sortir par ce temps vif. Joë, appelez votre grand-père. »

Le petit bonhomme pendu à son tablier, cria : « Bon papa ! » avec une voix si sonore, qu'il en fut honteux lui-même et se cacha la tête sous le tablier, à la grande admiration de sa mère. J'entendis un souffle pénible qui annonçait l'approche de l'asthmatique drapier-passementier, et monsieur Omer, assez bien conservé d'ailleurs, fit son apparition.

« Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? me demanda-t-il.

— Je désire seulement, répondis-je, vous serrer la main, monsieur Omer, s'il vous plaît. Vous fûtes bienveillant pour moi jadis, et je me rappelle que je ne vous en ai jamais remercié.

— Je crains bien, dit-il, que ma mémoire ne soit devenue aussi courte que ma respiration, car je ne me souviens pas, monsieur... »

Je me nommai, et monsieur Omer, non-seulement se ressouvint de moi, mais encore il rappela lui-même les circonstances de notre première rencontre avec une telle précision de détails, que je l'aurais peut-être interrompu, si, à propos de Peggoty, qu'il mentionna pour me prouver qu'il n'avait oublié aucun des habitants de Blunderstone, il ne s'était interrompu lui-même

en disant : « Et, à propos, cette Peggoty est à présent une habitante de notre ville, c'est la femme du messenger Barkis, la sœur du marinier Daniel... Nous avons à la maison une apprentie qui est sa nièce... une apprentie qui n'a pas sa pareille pour le goût, pour l'élégance...

— Serait-ce la petite Émilie? m'écriai-je.

— Émilie est son nom, dit monsieur Omer; elle est petite : mais, croyez-moi, elle est si jolie, que la moitié des femmes de Yarmouth sont furieuses contre elle.

— Quelle idée, mon père ! s'écria Minette.

— Ma chère, reprit monsieur Omer en m'adressant un coup d'œil malin, je ne parle pas de vous ; mais je dis que la moitié des femmes de Yarmouth et celles de cinq milles à la ronde sont furieuses contre cette jeune fille.

— En ce cas, dit Minette, elle eût fait sagement de ne pas donner prise contre elle en cherchant à s'élever au-dessus de sa condition. »

Monsieur Omer était déjà essoufflé, au point qu'il s'assit pour respirer. Aussi, je lui sus gré de répliquer à Minette.

« Est-ce sa faute si elle a plus d'admirateurs que mainte belle dame? Est-ce juste, de la part de celles qu'elle éclipse partout où elles la rencontrent, d'aller répandre de sottes histoires en répétant qu'Émilie voudrait bien être une lady? Cette médisance provient d'ailleurs d'un mot qui lui fait honneur, voyez-vous, Minette. Elle a dit, en effet, plus d'une fois, monsieur : « Si j'étais une lady... j'achèterais à mon oncle ceci et cela ! »

— Je vous assure, monsieur Omer, m'écriai-je en intervenant, que je lui ai entendu dire la même chose lorsque nous étions enfants elle et moi !

— Eh bien ! vous voyez, répliqua monsieur Omer ; ensuite, elle a vraiment l'air d'une dame pour la tournure et la grâce de sa mise. Avec un rien elle a l'air plus parée que les autres avec leurs plus beaux atours. Voilà deux ans qu'elle est ici notre apprentie, et, je le déclare, je regrette que nous soyons si près de la troisième année, terme de son apprentissage. »

Au ton de voix que prit monsieur Omer pour exprimer ce regret, je compris qu'Émilie n'était pas loin, et, lui ayant demandé la permission de regarder à travers les vitres de l'atelier

de couture, je vis, en effet, Émilie à l'ouvrage. Je la vis, cette ravissante petite Émilie, avec ses yeux bleus si purs, ce mélange de candeur et d'innocente malice qui avaient exalté mon cœur d'enfant, et qui, aujourd'hui, rendaient jalouses toutes les beautés de Yarmouth... délicieuse physionomie, en effet, où se retrouvait toute la naïveté de ses premières années.

Pendant que je la contemplais ainsi, retentissait encore le même écho monotone qui semblait n'avoir pas discontinué depuis que j'étais entré une première fois dans cette maison, où, depuis lors, on n'avait pas cessé de confectionner les parures de noces et les décorations de corbillard.

« Entrez, me dit monsieur Omer, parlez-lui; ne vous gênez pas, faites comme si vous étiez chez vous.

— Non, non, répondis-je arrêté par je ne sais quelle fausse honte, par je ne sais quelle crainte de surprendre Émilie. Je me contentai de demander à quelle heure elle rentrait chez son oncle le soir; et, après avoir pris congé de monsieur Omer, de sa fille et de ses petits marmots, je me dirigeai vers la demeure de ma chère Peggoty.

Elle y était, préparant le dîner à la cuisine: elle vint m'ouvrir la porte et demanda ce que je désirais. Je la regardai en souriant, et elle ne sourit pas. Je n'avais jamais cessé de lui écrire; mais il y avait au moins sept ans que nous nous étions vus.

« Monsieur Barkis est-il chez lui, madame? dis-je feignant de parler d'une voix rude.

— Il est chez lui, monsieur, répondit-elle; mais il est dans son lit souffrant de son rhumatisme.

— Ne fait-il plus le voyage de Blunderstone?

— Il le fait quand il se porte bien.

— Allez-vous quelquefois à Blunderstone vous-même, mistress Barkis? »

Elle me regarda plus attentivement et je remarquai un tressaillement de ses mains comme si elle allait les joindre.

« C'est, ajoutai-je, parce que je voudrais faire une question ou deux sur une maison de ce village, la... comment l'appelle-t-on? Rookery; oui, Rookery, c'est cela. »

Peggoty recula d'un pas, et son geste d'effroi semblait vouloir m'éloigner d'elle.

« Peggoty ! » écriai-je.

— Mon enfant chéri ! » répondit-elle ; et tous les deux, fondant en larmes, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Je ne décrirai pas les extravagances de Peggoty, ses éclats de rire, ses larmes, l'orgueil de sa joie et l'expression simultanée de sa douleur, quand, faisant un retour sur le passé, elle dit : « Ah ! si elle vivait encore, c'est elle qui serait fière et qui embrasserait tendrement son fils, » voulant parler de ma pauvre mère.

Je ne fus pas un moment troublé par la pensée de contenir mes émotions de peur de ne pas paraître un homme. Jamais, j'ose le dire, je n'avais pleuré et ri aussi franchement même avec elle que je pleurai et ris ce jour-là.

« Barkis sera si heureux de vous voir, dit Peggoty s'essuyant les yeux avec son tablier, que cela lui fera plus de bien que le meilleur liniment. Irai-je lui dire que vous êtes ici ? Voulez-vous monter auprès de lui, mon cher enfant ? »

Si je voulais !... Nous montâmes ; mais Peggoty, qui me précédait, se retourna deux ou trois fois dans l'escalier pour pleurer et rire encore en se penchant sur mon épaule. Enfin, elle entra chez monsieur Barkis pour le préparer à ma vue, et je me présentai devant l'invalides.

Il me reçut avec enthousiasme. Trop perclus par le rhumatisme pour échanger avec moi des poignées de mains, il me pria d'y suppléer en secouant la mèche de son bonnet de coton, et je le fis cordialement. Quand je fus assis au chevet de son lit, il déclara qu'il se sentait tout ragaillardisé de me revoir, et se figurait me conduire encore sur la route de Blunderstone. Étendu sur le dos sous sa couverture, de manière à ne laisser voir que sa tête, comme les peintres d'église représentent une châsse de chérubins, il avait la plus drôle de mine qu'on pût voir.

« Eh bien ! me dit-il, vous rappelez-vous ce que vous me dites un jour de Peggoty, que c'était elle qui faisait toute la cuisine et toute la pâtisserie chez madame votre mère ? »

— Oui, répondis-je.

— C'était vrai, reprit-il, agitant son bonnet de coton, seule pantomime que lui permit le rhumatisme ; c'était vrai, très-vrai : quelle ménagère pour un pauvre homme ! car je suis un bien pauvre homme !

— Cela m'afflige, monsieur Barkis.

— Je vous le répète, très-pauvre... »

Ici sa main droite, par un lent et faible effort, parvint à se dégager de la couverture et saisit une canne placée contre son chevet. Après avoir tâonné, avec cette canne, à droite et à gauche en faisant toutes sortes de grimaces, monsieur Barkis en toucha une malle dont une extrémité était visible sous le lit. Ses grimaces cessèrent.

« Ce sont de vieilles hardes, dit-il.

— Ah ! répondis-je.

— Je voudrais que ce fût de l'argent.

— Je le voudrais aussi pour vous.

— Mais *ce n'en est pas*, dit monsieur Barkis faisant de grands yeux.

— J'en suis bien convaincu, » répondis-je ; et monsieur Barkis, tournant vers sa femme ses yeux radoucis, poursuivit :

« C'est la plus économe et la meilleure des femmes ! Clara Peggoty Barkis ; vous vous souvenez du jour où j'ajoutai ce nom à ses deux autres. Ma chère amie, il faut faire aujourd'hui un bon petit dîner, n'est-ce pas ? »

J'aurais protesté contre toute espèce d'extrà en mon honneur ; mais, de l'autre côté du lit, Peggoty me fit signe de ne rien dire, et je me tus.

« J'ai quelque part sur moi, ma chère, reprit monsieur Barkis, quelques pièces de monnaie, une bagatelle. Si vous voulez, monsieur David et vous, me laisser faire un petit somme, je tâcherai de retrouver cet argent à mon réveil. »

Nous sortîmes de la chambre, et lorsque nous fûmes dehors, Peggoty m'apprit que monsieur Barkis, étant devenu *un peu plus serré* qu'autrefois, avait toujours recours à la même ruse avant d'extraire un seul shelling de son trésor ; il souffrait de mortelles tortures pour se lever seul et puiser dans la malheureuse malle où il amoncelait ses épargnes à la manière des pies. En effet, nous l'entendîmes bientôt qui ne pouvait réprimer les soupirs douloureux que lui arrachaient ses efforts convulsifs ; mais Peggoty, tout en ayant les larmes aux yeux, tant il excitait sa pitié, dit que son mouvement de générosité lui ferait du bien et qu'il valait mieux feindre de ne pas l'entendre. Un quart

d'heure après il nous rappela, et, dissimulant son martyre, prétendit avoir goûté les douceurs du repos le plus rafraîchissant : « Voilà une guinée que j'ai retrouvée sous mon oreiller, » dit-il. La satisfaction que lui procurait le succès de son artifice et l'idée qu'il avait sauvé le secret de son coffre impénétrable semblaient compenser pour lui ses horribles angoisses.

Je prévins Peggoty de la visite de Steerforth, et il ne tarda pas à paraître. Je suis persuadé qu'eût-il été son bienfaiteur, elle n'aurait pas accueilli mon ami avec plus de gratitude et de dévouement. Il la captiva d'ailleurs par ses manières faciles, par sa grâce, par l'art naturel avec lequel il savait se mettre à la portée de tous et s'associer directement à tout ce qui intéressait les autres ; elle le trouva charmant et conçut pour lui une espèce d'adoration.

Il accepta de dîner avec nous, et je ne saurais dire avec quelle aimable gaîté il figura à cette humble table. Il voulut aussi faire la connaissance personnelle de monsieur Barkis, et sembla porter avec lui, dans sa chambre d'invalides, une température de lumière, de douce chaleur et de santé. Tout cela sans bruit, sans effort, sans affectation, comme s'il lui eût été impossible d'être moins gracieux, moins naturel, moins agréable.

Il fut convenu que je coucherais dans *ma* chambre, chez mistress Barkis, et que Steerforth resterait à l'hôtel, parce que, disait-il, je veux respecter les droits de la nature. Combien elle lui sut gré de trancher ainsi la difficulté que j'avais élevée, craignant d'être mauvais camarade en le laissant seul après l'avoir amené à Yarmouth ! mais nous nous rendîmes ensemble au navire de monsieur Daniel Peggoty quand huit heures sonnèrent.

« Sauvage situation pour une habitation, n'est-ce pas, Steerforth ? lui dis-je sur la plage.

— Elle est assez lugubre dans l'obscurité, et la mer mugit comme si elle voulait nous dévorer. Est-ce là ce fameux navire, là bas, où je vois une lumière ?

— Oui.

— Eh bien ! c'est le même que j'ai aperçu ce matin, reprit-il ; j'y suis allé tout droit par instinct, je suppose. »

Nous approchions toujours, et arrivés à la porte, je portai la

main au loquet en disant tout bas à Steerforth de me suivre.

Nous avons entendu un murmure de voix avant d'entrer ; en ce moment quelqu'un applaudissait des mains ; ce dernier bruit, à ma vive surprise, provenait de l'inconsolable mistress Gummidge. Mais mistress Gummidge n'était pas la seule qui fût livrée à une animation extraordinaire. Monsieur Daniel Peggoty, tout rayonnant de joie et riant de tout cœur, ouvrait ses bras robustes en invitant du regard la petite Emilie à s'y précipiter. Cham, avec un mélange d'admiration exaltée et une sorte de timidité honteuse qui allait bien à sa physionomie, tenait la petite Émilie par la main comme s'il la présentait à monsieur Daniel. La petite Émilie, enfin, rougissant avec un gracieux embarras, fut la première à nous apercevoir, ce qui l'empêcha de se réfugier dans les bras de son oncle, comme elle était dans l'intention de le faire. Tels étaient, dans leurs attitudes, les personnages du tableau que nous eûmes devant les yeux quand nous passâmes de l'obscurité froide d'une nuit d'hiver à la lumière de cet intérieur.

Mais notre présence inattendue fit succéder l'étonnement aux diverses expressions des figures que j'essaye de retracer.

J'étais allé droit à monsieur Daniel Peggoty et lui tendais la main ; Cham s'écria : « Monsieur Davy ! c'est monsieur Davy ! »

En ce moment, nous échangeâmes de cordiales étreintes, parlant tous à la fois et nous demandant comment nous nous portions. Monsieur Daniel Peggoty paraissait le plus ravi : il était triomphant de cette visite, allant de Steerforth à moi et de moi à Steerforth.

« C'est un honneur pour moi, » dit-il, quand se fut calmée un peu la confusion de cette reconnaissance, « un honneur dont je suis fier et qui complète cette soirée, la plus belle de toute ma vie. Émilie, ma chère fille, venez ici ; venez ici, ma petite sorcière. Voici l'ami de monsieur Davy ; voici le monsieur dont monsieur Davy nous avait tant parlé, et qui arrive pour ajouter au bonheur de votre oncle... »

Et, en parlant ainsi, il encadrait le visage de sa nièce entre ses deux larges mains ; il la baisa au front dix à douze fois ; puis, l'ayant pressée sur sa poitrine, il la laissa aller. Émilie

courut s'enfermer dans la chambrette où j'avais dormi lors de ma première excursion à Yarmouth.

« Suivez-la, mère Gummidge, » dit monsieur Daniel après avoir promené autour de lui ses regards triomphants, et se tournant vers Steerforth : « Vous avez vu, ajouta-t-il, notre petite Émilie, depuis longtemps l'ange de cette maison. Je ne suis pas son père, je n'eus jamais d'enfants, mais je ne l'aimerais pas davantage si elle était ma fille, vous comprenez.

— Je comprends parfaitement, répondit Steerforth avec cet air de tendre intérêt qui lui gagnait les cœurs sans qu'il eût besoin de prodiguer les paroles.

— Je vous remercie, continua monsieur Daniel, je vois que vous me comprenez ; monsieur Davy est là pour vous dire ce qu'était enfant notre petite Émilie : vous jugez par vous-même ce qu'elle est aujourd'hui ; mais ni lui ni vous ne pouvez mesurer toute l'étendue de mon affection pour cette céleste créature... Je suis, monsieur, d'une nature brute et rude, un vrai hérisson de mer, et cependant, je crois qu'une mère seule, voyez-vous, pourrait aimer notre petite Émilie comme je l'aime. Mais il y a quelqu'un autre ici, qui a connu notre Émilie depuis le jour où son père se noya, quelqu'un qui a vécu avec elle, enfant, jeune fille et jeune femme ; quelqu'un qui n'a pas non plus l'écorce bien lisse, un marinier comme moi, un second hérisson d'eau salée, ce qui ne l'empêche pas d'être un honnête garçon et d'avoir le cœur à la bonne place. »

A ce portrait, Cham de rire en nous regardant, pensant que nous le reconnaissions comme il se reconnaissait lui-même.

« Vous allez voir ce que fait ce jeune hérisson goudronné ! continua monsieur Daniel Peggoty : Il s'amourache de notre petite Émilie, il la suit partout, il ne s'occupe que d'elle, et quand je commence à voir qu'il y a quelque chose qui ne va plus, il me déclare ce qui en est. Or, je ne serais pas fâché moi-même de voir notre petite Émilie mariée, — mariée surtout à un honnête homme en état de la protéger : je ne sais pas si je dois vivre longtemps ou mourir bientôt, mais je sais que si, surpris quelque nuit par la bourrasque dans la baie de Yarmouth, je croyais apercevoir pour la dernière fois les lumières de la ville, je descendrais plus tranquillement sous l'eau du

grand bassin en pensant qu'il y a sur le rivage un homme capable de me remplacer auprès de ma petite Émilie. »

Monsieur Daniel, dans sa pantomime, fit le geste d'un homme qui salue les clartés de la ville pour la dernière fois, et échangeant un signe de tête avec Cham, il reprit en ces termes :

« Eh bien, je lui conseille de parler à Émilie ; le croirez-vous ? c'est un garçon grand comme père et mère mais plus honteux qu'un enfant. Je suis donc forcé de parler pour lui. « Quoi ! lui, » me répond Émilie, lui que je connais depuis si longtemps et » que j'aime tant ! Oh ! mon oncle, je ne pourrai jamais l'épouser, c'est un si bon garçon. » Je l'embrasse et lui réponds : « Ma chère Émilie, comme vous voudrez, choisissez vous-même, vous êtes aussi libre que l'oiseau dans l'air. » Puis je vais à lui et lui dis : « Cham, je l'aurais bien voulu, mais cela » ne se peut ; continuez à être pour elle ce que vous étiez, un » bon frère, et montrez-vous un homme. — Je me montrerai » un homme, » dit-il, et, en effet, il a été tel pendant deux ans. »

Monsieur Daniel Peggoty avait exprimé, par les changements de sa physionomie, les diverses phases de son récit. Il reprit ici l'air joyeux et triomphant : « Tout à coup, un soir... comme qui dirait ce soir, arrive la petite Émilie de son atelier de couture et lui avec elle. Jusque-là rien d'étonnant, il a toujours été un bon frère, allant chercher sa sœur et lui faisant escorte à la brune ; mais voilà mon hérisson qui s'écrie tout transporté : « Mon oncle, vous voyez celle qui sera ma petite femme ! — » Oui, mon oncle, si vous le voulez, » dit Émilie moitié hardie, moitié timide, moitié riant, moitié pleurant. « Si te le veux ! » si je le veux, ma chère ! Eh ! que voudrais-je autre chose ? — » Eh bien, répète-t-elle, j'y ai réfléchi, je suis décidée, et j'espère être une aussi bonne femme que possible pour lui, car » c'est un brave garçon. » Là-dessus mistress Gummidge de battre des mains comme à un spectacle... et vous entrez en ce moment-là, vous autres ; tout est découvert, il n'y a plus à s'en dédire : Émilie épousera Cham dès que son apprentissage sera fini. »

En terminant, monsieur Daniel Peggoty, dans l'exubérance de sa joie, frappa sur l'épaule de Cham qui, à son tour, nous dit en balbutiant :

« Elle n'était pas plus haute que vous n'étiez vous-même, monsieur Davy, lorsque vous vîntes ici pour la première fois, et je devins ce qu'elle serait un jour ; je l'ai vue croître ici, sous mes yeux... comme une fleur. Je donnerais ma vie pour elle, monsieur Davy... oh ! suis-je content et heureux ! Je ne saurais dire, messieurs, non, je ne saurais dire à quel point je l'aime... ah ! il n'est pas de beau seigneur, voyez-vous, qui aime plus sa dame... quoique je voudrais savoir faire, moi aussi, de beaux discours pour dire combien j'aime la mienne. »

Je fus touché de voir ce jeune géant trembler de la violence de ses sentiments pour la charmante fée qui avait captivé son cœur. La confiance simple de monsieur Daniel Peggoty et la sienne m'emurent vivement. Je ne sais quelle influence les souvenirs de mon enfance pouvaient avoir sur cette émotion : étais-je venu avec l'idée que la vue de la petite Émilie réveillerait en moi ma passion enfantine pour elle ? Il me serait difficile de dire oui, difficile de dire non : tout ce que je sais aujourd'hui encore, c'est que j'aurais eu peine à analyser et peine à exprimer ce que j'éprouvai. Aussi laissai-je parler Steerforth, qui répondit à l'oncle et au neveu avec une telle adresse, qu'en quelques minutes nous fûmes tous à notre aise et tous heureux de nous trouver ensemble.

« Monsieur Peggoty, dit-il, vous êtes un excellent homme et méritez tout le bonheur qui vous arrive ce soir. Et vous, monsieur Cham, je vous félicite, mon cher garçon ; permettez tous les deux à l'ami de Davy de vous serrer la main cordialement ; et vous, Davy, tisonnez le feu, qu'il flambe comme un feu de joie... Mais, monsieur Peggoty, il faut que vous rameniez ici votre aimable nièce ; il faut qu'elle prenne ce siège au coin de la cheminée. Un siège vide... à votre foyer, dans une soirée pareille... non, non... je ne voudrais pas que ma présence en fût la cause, pour tout l'or des Indes ! »

Monsieur Peggoty alla donc chercher Émilie dans mon ancienne chambrette. D'abord Émilie refusa de revenir, et Cham alla aussi la chercher. L'oncle et le neveu la ramenèrent enfin au coin du feu, honteuse, embarrassée... mais elle se rassura bientôt quand elle vit avec quels égards et quelle délicate réserve Steerforth s'adressait à elle, évitant toute allusion à la cir-

constance, parlant à monsieur Peggoty de navigation, de pêchs, de marées, le complimentant sur l'originalité de sa demeure, lui rappelant sa visite à Salem-House, bref, charmant son cercle par sa conversation toujours intéressante et variée.

Émilie parla peu ce soir-là ; mais elle écoutait, elle regardait avec ses yeux si doux ; elle s'animait à un récit, elle souriait à un bon mot, toujours ravissante. Steerforth l'intéressa vivement par un conte de naufrage ; puis, pour faire diversion, il nous dit quelques-unes de ses joyeuses aventures qui firent éclater la gaieté générale : monsieur Daniel Peggoty, mis en verve, chanta une chanson de matelot, et Steerforth, pour le remercier de sa complaisance, chanta à son tour une ballade mélancolique qui nous fit à tous répandre des larmes d'attendrissement. Il n'y eut pas jusqu'à la plaintive mistress Gummidge, cette victime inconsolable, sur laquelle il obtint un succès qui fit dire à monsieur Peggoty que jamais il ne l'avait vue ainsi depuis la mort de l'*Ancien*, et le lendemain, elle-même, étonnée de son animation de la veille, déclarait qu'elle devait avoir été ensorcelée par mon séduisant ami. Mais il ne faut pas croire qu'il se montrât jaloux du monopole de l'attention. A son tour, lorsque la petite Émilie, devenue plus vaillante, se laissa aller à m'entretenir de nos jeux d'enfants et de nos courses sur le sable pour y ramasser des coquillages, lorsque je lui demandai si elle avait oublié mon dévouement pour elle et mes serments de n'aimer qu'elle, ce qui nous fit rougir tous les deux, oh ! alors, Steerforth écoutait, muet, attentif, rêveur. Pendant tout ce temps-là, Émilie resta assise sur notre ancien coffre, dans le petit coin accoutumé, Cham occupait ma place près d'elle. Heureux Cham ! Toutefois, je fis une remarque, sans pouvoir m'expliquer si, de la part d'Émilie, c'était réserve pudique ou un reste de son espièglerie : Émilie évitait d'être trop rapprochée de Cham et se serrait plutôt contre la muraille.

Il était près de minuit lorsque nous nous retirâmes. Nous avions été du souper de famille. Ce repas ne consistait qu'en poisson sec et en biscuits de barque ; mais Steerforth avait tout à coup, tiré de sa poche un flacon de liqueur, et nous le vidâmes entre hommes, — j'ose dire que je me montrai enfin un homme comme les autres ! Nous partions et avions déjà franchi la porte.

« Prenez garde à vos pas dans l'obscurité, » nous cria une voix d'ange.

Nous nous retournâmes et vîmes les yeux bleus de la petite Emilie, qui, cachée à moitié derrière Cham, nous donnait ce charitable avis.

« Quelle charmante petite femme ! me dit Steerforth en me prenant le bras. Allons, vous avez raison, c'est une famille originale et une singulière demeure : on éprouve une sensation nouvelle au milieu de ces braves gens !

— Que nous avons été heureux, répondis-je, d'arriver pour être témoin de la joie que ce projet de mariage a fait éclater dans cette honnête famille, d'en être témoin et de la partager.

— C'est une drôle de tête que celle de ce garçon pour une si jolie fille, n'est-ce pas ? » dit Steerforth.

Il avait été si cordial avec Cham, si cordial avec tous, que j'éprouvai comme un choc à cette froide réponse ; mais, en le regardant, il me sembla le voir sourire et je ne pus lui en vouloir de ce qui n'était qu'une plaisanterie.

« Ah ! Steerforth, lui dis-je, vous avez beau vouloir plaisanter avec moi comme vous feriez avec miss Dartle, je sais vos généreuses sympathies pour vos semblables de toutes les classes ; je sais que vous comprenez la simplicité de ce pêcheur et la tendresse de ma bonne Peggoty ; je sais qu'il n'est pas un plaisir ou un chagrin de ces cœurs naïfs qui vous soit indifférent. Je vous aime et vous en admire vingt fois davantage, Steerforth. »

Il ralentit le pas, me regarda en face et me dit :

« Pâquerette, je crois que vous êtes sincère... vous avez un cœur d'or, mon cher ami. Pourquoi ne sommes-nous pas tous bons comme vous ? »

Le moment d'après, il se mit à chanter gaiement le refrain de monsieur Daniel Peggoty, et nous doublâmes le pas en entrant dans Yarmouth.

Je suppose que, ce soir-là, quelqu'un fût venu me dire : Votre ami si admiré ne joue qu'un rôle ; toute son amabilité, toute sa cordialité, toute son envie de plaire ne sont qu'à la surface ; il n'a qu'un but : celui d'échapper à son ennui précoce en cherchant de nouvelles émotions... Si quelqu'un, je le répète,

était venu me dire cela, je ne sais comment mon indignation eût accueilli une pareille calomnie.

XXII

ANCIENS LIEUX. NOUVEAUX PERSONNAGES.

Steerforth et moi nous séjournâmes plus de quinze jours à Yarmouth ou dans les environs. Je n'ai pas besoin de dire que nous étions souvent ensemble ; mais de temps en temps, nous allions chacun de notre côté pendant des heures entières de la journée. Il était *bon marin* et je n'aimais guère l'Océan que du rivage ; aussi je le laissais volontiers faire sans moi des excursions en pleine mer avec monsieur Daniel Peggoty ; c'était son amusement favori. J'étais moins libre que lui et moins maître de mes soirées, à cause de l'hospitalité que je recevais chez monsieur Barkis. Sachant avec quelle assiduité la bonne Peggoty soignait son mari pendant le jour, je ne voulais pas rentrer trop tard le soir, tandis que Steerforth, logé à l'auberge, pouvait ne consulter que son goût et son caprice. Voilà comment je ne sus que par ouï-dire qu'il allait à la pêche avec monsieur Daniel, y passant la nuit et ne revenant que le matin, selon la marée ; rien de tout cela ne me surprenait, d'ailleurs, connaissant le besoin d'occuper son imagination inquiète et son audace naturelle.

Il était enfin une excursion qui n'eut plus aucun intérêt pour Steerforth lorsqu'il l'eut faite une fois. C'était l'excursion de Blunderstone, que je répétais fréquemment pour aller revisiter les lieux où j'avais passé ma première enfance. Je partais après le déjeuner et ne revenais que tard le soir. Comment Steerforth employait-il ces jours-là ? Je ne le savais pas précisément, et je me contentais d'apprendre d'une manière générale qu'il n'était pas embarrassé pour se distraire, tant il avait de ressources dans l'esprit. Il n'avait pas tardé, non plus, à se populariser parmi les pêcheurs.

Quant à moi, je ne me lassais pas de revoir les lieux dont le souvenir n'avait jamais cessé de charmer mes songes et ma rêverie. Je retrouvais avec une joie mélancolique le cimetière du hameau natal, l'if funèbre et le tombeau dans lequel reposaient maintenant mon père et ma mère, ce tombeau qui, autrefois, excitait en moi une compassion si curieuse, alors qu'il ne contenait que son premier occupant... Peggoty en avait toujours entretenu la pierre tumulaire, et, grâce à ses soins pieux, il était entouré d'un vrai parterre de fleurs, cultivé même en hiver. Je lisais et relisais l'épithaphe, rattachant toutes mes espérances d'avenir à ces êtres qui m'avaient aimé, et quand l'horloge de l'église retentissait tout à coup dans le silence de ma promenade solitaire, il me semblait entendre une voix sainte qui répondait à la noble ambition de ma reconnaissance filiale, comme si, avec l'écho de la cloche, murmurait la voix de ma mère dans le ciel.

Notre ancienne habitation était bien changée. Le nouveau propriétaire avait fait tailler les grands ormes et dépouillé leurs cimes des nids de grolles vides, tant respectés par mon père. Ce nouveau propriétaire était un pauvre maniaque, qui demeurait seul dans la maison avec les gardiens chargés de le surveiller ; voilà pourquoi le jardin était envahi par les ronces. Cet infortuné se tenait continuellement assis à la fenêtre de ma chambre d'où il regardait le cimetière. En l'apercevant là, je me demandais si ses visions ressemblaient aux miennes, à l'époque où, m'éveillant avec le soleil levant, je suivais des yeux les agneaux qui paissaient tranquillement l'herbe verte croissant autour des pierres tumulaires.

Nos voisins, monsieur et mistress Grayper, avaient émigré dans l'Amérique méridionale. La pluie avait effondré leur toiture et souillait de taches les murs extérieurs de la maison ; monsieur Chilip s'était remarié à une femme de haute taille, aux os prononcés et au nez proéminent. Elle l'avait rendu père d'un petit garçon, à la mine de fouine, promenant autour de lui deux yeux pâles et timides, comme s'il avait peine à s'accoutumer à la lumière et à la vie.

Quand l'heure du soir m'avertissait qu'il était temps de retourner à Yarmouth, je reprenais mon chemin du matin en evo-

quant les même images, et si Steerforth m'avait attendu, je lui racontais avec bonheur ma promenade, ou, s'il était absent, c'était Peggoty qui m'écoutait pendant que je feuilletais le fameux livre des crocodiles, lecture de mon premier âge et conservé par elle comme un monument. Je me couchais ensuite, remerciant le ciel d'avoir donné à l'orphelin une seconde mère dans ma généreuse tante, une bonne telle que Peggoty, un ami tel que Steerforth.

Quand je revenais de ces excursions solitaires, je profitais volontiers d'un bac qui raccourcissait la distance pour les piétons en me débarquant sur la plage, d'où je pouvais, par un détour de quelques centaines de pas, gagner la demeure de monsieur Daniel Peggoty. Steerforth m'y attendait presque toujours, et nous faisons route ensemble, de là jusqu'à la ville, à travers le brouillard de la nuit.

Le soir du jour où j'avais pris congé de Blunderstone, car nous devons enfin quitter Yarmouth et ses environs, je fus surpris de trouver mon ami seul, pensivement assis devant le feu de monsieur Daniel. Il était plongé dans des réflexions si profondes qu'il ne m'entendit pas entrer, et il tressaillit lorsque je lui posai une main sur l'épaule.

« Vous survenez, me dit-il avec un mouvement d'humeur, comme le fantôme du reproche.

— Il a bien fallu, répondis-je, m'annoncer de quelque manière; vous ai-je fait tomber des astres?

— Non, non, répartit-il.

— Et d'où donc? dis-je en m'asseyant à côté de lui.

— Je regardais les images fantasques du feu.

— Ne voulez-vous pas que je les regarde comme vous? lui demandai-je en le voyant tisonner vivement et faire voler, par l'étroite cheminée, des myriades d'étincelles.

— Vous ne les auriez pas vues, vous! répondit-il... Je déteste cette heure incertaine qui n'est ni jour ni nuit. Vous revenez bien tard. Où êtes-vous allé?

— Je suis allé dire adieu à ma promenade de Blunderstone.

— Et moi, reprit-il en regardant autour de nous, j'étais à penser, en voyant la solitude et le silence qui régnaient tout à l'heure ici, qu'un temps pourrait venir où cette famille, que

nous trouvâmes si heureuse le soir de notre arrivée, serait dispersée sur la terre, ou confondue parmi les morts, ou frappée de je ne sais quel malheur... David, plût à Dieu que j'eusse eu un père sage pour me diriger pendant les vingt premières années de ma vie.

— Mon cher Steerforth, qu'avez-vous donc ?

— Je regrette, je vous le répète, s'écria-t-il, de n'avoir pas été mieux guidé, je voudrais, de tout mon cœur, me mieux guider moi-même. »

Il y avait dans son air et dans son accent, une douleur passionnée qui m'étonna. Je n'aurais jamais pu m'imaginer que Steerforth fût si peu semblable à lui-même.

« J'aimerais mieux, continua-t-il en se relevant et s'appuyant contre la cheminée, être ce pauvre pêcheur appelé Daniel Peggotty, ou son rustre de neveu, que d'être ce que je suis, vingt fois plus riche, vingt fois plus spirituel, mais voué aux tortures que je viens de subir depuis deux heures, dans ce navire du diable ! »

J'étais si troublé par ce que j'entendais, que je n'eus d'abord que la force de l'observer en silence, le front penché sur le manteau de la cheminée et contemplant le feu d'un œil sombre. Enfin, je lui demandai de m'apprendre ce qui lui était arrivé si inopinément et de me mettre de moitié dans ses chagrins ; mais il se prit à rire, d'un rire amer d'abord, et puis peu à peu avec le ton de sa gaieté naturelle.

« Bah ! bah ! ce n'est rien, Pâquerette, rien ; je vous disais bien à Londres que j'étais quelquefois une très-misérable société pour moi-même. Je viens de me procurer un vrai cauchemar. Dans ces mauvais moments, les contes de ma nourrice me reviennent à la mémoire comme des réalités. Je crois, en vérité, que je me suis identifié avec ce petit vaurien qui fut puni de sa méchanceté en étant dévoré par les lions. Ce que les bonnes femmes appellent des horreurs, m'avait enveloppé de la tête aux pieds. J'ai eu peur de James Steerforth.

— C'est le seul homme, lui dis-je, qui puisse vous faire peur.

— Peut-être, me répondit-il, et cependant... Tenez, David, mon cher ami, je vous le répète encore : il eût été bien pour moi (et pour d'autres que moi) qu'un père sage et ferme eût dirigé ma jeunesse. »

La physionomie de Steerforth était toujours pleine d'expression ; mais je ne l'ai jamais vue si sérieusement expressive que lorsque je lui entendis prononcer ces paroles l'œil fixé sur le feu.

« Allons, dit-il avec un geste d'impatience, assez pour aujourd'hui. Je redeviens un homme :

I am a man again,

comme dit Macbeth. Allons souper... si toutefois, ma chère Pâquerette, je n'ai pas perdu l'appétit dans mes visions.

— Mais où sont-ils donc tous ? lui demandai-je.

— Dieu le sait, dit Steerforth. Après être allé vous attendre jusqu'au bac, je suis revenu ici ; j'ai trouvé la place déserte, c'est ce qui m'a mis en train de rêver. et vous m'avez surpris rêvant. »

Mistress Gummidge, qui parut munie d'un panier, nous expliqua l'absence de tous les habitants de la maison-navire. Elle était allée bien vite acheter quelque objet nécessaire au ménage avant que monsieur Daniel Peggoty fût de retour avec la marée. Prévoyant que Cham et la petite Émilie, qui revenaient parfois avant la nuit, pourraient bien rentrer dans l'intervalle, elle avait laissé la porte ouverte. Steerforth, après avoir excité autant que possible la bonne humeur de mistress Gummidge par un compliment et une joyeuse embrassade, me prit le bras et nous nous retirâmes.

Il avait retrouvé toute sa gaieté, et notre conversation s'en ressentit tout le long du chemin.

« Ainsi donc, me dit-il, c'est demain que nous abandonnons cette vie de boucanier ?

— N'est-ce pas convenu ? répondis-je. Nos places sont retenues à la diligence.

— Alors, c'est définitif, reprit Steerforth ; tant pis. Ma foi ! j'ai presque oublié ici qu'il y a autre chose à faire en ce monde que d'aller à la pêche aux harengs. Et pourquoi ne serait-ce pas ?

— Oui, tant que cette occupation aurait pour vous le charme de la nouveauté, lui dis-je en riant.

— Vous avez raison, remarqua Steerforth, quoique, mon jeune ami, cette réflexion m'étonne de la part de votre inno-

cence : ne sent-elle pas un peu le sarcasme ? Eh bien ! je l'avoue, je suis capricieux, David : cependant je n'ai pas perdu mon temps ; je parie que je passe un bon examen comme pilote... dans ces parages, du moins.

— Monsieur Daniel Peggoty prétend que vous l'étonnez.

— Et que je suis un phénomène nautique, hé ?

— C'est de bonne foi qu'il le déclare, et je suis de son avis ; car tout ce qui m'étonne, moi qui sais de quoi vous êtes capable, Steerforth, c'est que vous vous contentiez de pareils succès.

— Que je me contente ? Qui vous a dit que je me contente si facilement ? Je ne suis content que d'une chose, ma Pâquerette chérie, c'est de votre fraîcheur printanière. Quant à ma capacité, quant à un sage emploi de mes talents, je n'ai jamais appris l'art de m'attacher à l'une de ces roues que font tourner sans relâche les Ixions de notre époque. J'ai fait, du moins, un mauvais apprentissage de ce métier, et je n'en veux plus... A propos, vous savez que j'ai acheté ici un bateau ?

— Quel extraordinaire garçon vous faites, Steerforth ! m'écriai-je entendant parler pour la première fois de cette acquisition. Vous achetez un bateau au moment où vous partez et peut-être pour ne plus revenir !

— Pourquoi ne reviendrais-je plus ? j'ai pris goût à ce pays. A tout événement, j'ai acheté un bateau qui était à vendre ; un *clipper*, commel'appelle monsieur Peggoty qui, en mon absence, s'en servira.

— Oh ! je vous comprends à présent ! m'écriai-je ravi de mon ami ; vous avez trouvé un ingénieux détour pour faire un présent. Et moi qui ne vous ai pas deviné tout d'abord ! Je ne sais comment vous exprimer ce que je pense de votre générosité.

— Bah ! le moins vous en parlerez, mieux cela vaudra, dit-il en rougissant.

— Je le savais bien, poursuivis-je, que vous ne pouviez être indifférent à aucune des émotions de ces braves gens.

— Oui, oui, vous savez cela ; mais n'en parlons plus. Le bateau a besoin d'agrès neufs, et je laisserai Littimer pour qu'il les fasse faire convenablement. Vous ai-je dit que Littimer était venu à Yarmouth ?

— Non.

— Il est arrivé ce matin avec une lettre de ma mère. »

Tout à l'heure, à la clarté d'un réverbère, je l'avais vu rougir ; je remarquai qu'il pâlisait jusqu'aux lèvres. Je supposai que quelque discussion avec sa mère était la cause de la sombre humeur dans laquelle il était plongé au foyer solitaire de monsieur Daniel Peggoty. Je lui exprimai ma pensée.

— Oh ! non, répondit-il ; vous êtes dans une complète erreur... Il est donc venu, ce serviteur à moi ?

— Toujours le même, comme de raison ?

— Toujours le même, en effet, dit Steerforth ; se tenant à distance, calme et froid comme le pôle nord. Il fera réparer et gréer le bateau, qui se nomme à présent *l'Albatros des tempêtes* ; mais je veux aussi le baptiser d'un nouveau nom.

— Et lequel ?

— *La petite Émilie.* »

J'aurais encore, je crois, saisi l'occasion de répéter mes éloges de sa libéralité, si l'expression de son regard ne m'avait rappelé qu'il ne les recevrait pas avec plaisir, et il approuva mon silence par son sourire... « Mais, ajouta-t-il, voici la véritable petite Émilie qui vient, et cet heureux drôle avec elle ! Sur mon âme ! c'est un chevalier qui ne perd pas sa dame de vue. »

Cham travaillait depuis quelque temps dans un chantier de constructeur de navires. Ayant des dispositions naturelles pour cet état, il les avait cultivées et il devenait un excellent ouvrier. Avec son costume de travail, il n'avait rien de chevaleresque, sans doute ; mais sa tournure mâle en faisait le protecteur respectable de la charmante petite fée qui marchait sous sa garde. Son air de franchise et d'honnêteté, de dévouement et de fière tendresse ne prêtait nullement à l'ironie, et le fiancé me paraissait certainement digne de la jeune fille.

Émilie détacha sa main du bras de Cham lorsque nous nous arrêtâmes pour lui souhaiter le bonsoir, et quand nous eûmes échangé quelques cordiales paroles, je remarquai qu'en s'éloignant de nous elle ne s'appuyait plus sur le bras qu'elle avait abandonné.—Steerforth admira comme moi sa démarche timide et gracieuse à la clarté d'une lune naissante.

Tout à coup passa contre nous une jeune femme qui, évidemment, suivait Cham et Émilie. Je ne fis qu'entrevoir son visage,

et il me sembla qu'elle ne m'était pas inconnue. Cette femme était légèrement vêtue, avait un air à la fois hardi et effaré, pimpant et misérable ; mais en ce moment elle paraissait s'occuper très-peu de son air et de sa personne, tout entière à son désir d'atteindre ceux qui la devançaient. Bientôt elle disparut comme eux.

« On dirait un spectre qui poursuit Émilie ! Qu'est-ce que cela peut signifier ? demanda Steerforth à demi-voix avec un accent presque étrange.

— Quelque pauvre femme qui espère obtenir d'eux une aumône, répondis-je.

— Vous avez peut-être raison, répliqua Steerforth ; et cependant il me paraît extraordinaire qu'une mendicante ait pris cette figure en ce moment...

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? En vérité, c'est uniquement parce qu'au moment où elle m'est apparue, je pensais à quelque chose comme elle. D'où diable est-elle sortie ?

— De l'ombre de cette muraille, dis-je en montrant une clôture que la route côtoyait pendant une centaine de pas.

— Elle est partie, reprit Steerforth en tournant la tête ; et avec elle, adieu à toute pensée fâcheuse : allons dîner. »

Et cependant, avant que nous fussions arrivés à l'hôtel, Steerforth tourna encore plus d'une fois la tête, plus d'une fois aussi il lui échappa quelques paroles entrecoupées ; sa préoccupation ne s'évanouit qu'à la table où nous nous assimes pour dîner. Nous fûmes servis par Littimer ; ce grave serviteur produisit sur moi l'impression que j'ai essayé de décrire, et je ne pus m'empêcher de traduire ses réponses respectueuses (et respectables) à toutes mes questions sur la santé de mistress Steerforth, sur celle de miss Dartle, etc., etc., par cette phrase : « Vous êtes jeune, monsieur, vous êtes extrêmement jeune ! »

Nous n'avons pas fini de dîner, lorsque Littimer, faisant un ou deux pas vers nous, dit à son maître :

« Je vous demande pardon, monsieur, miss Mowcher est ici.

— Qui ? s'écria Steerforth très-étonné.

— Miss Mowcher, monsieur.

— Et que fait-elle à Yarmouth ?

— Il paraît qu'elle est née dans ces parages, monsieur ; elle y vient tous les ans faire une des visites de sa profession. Je l'ai rencontrée cette après-midi dans la rue et elle a désiré vous voir après le dîner, monsieur.

— Connaissez-vous la géante dont il est question, Pâquerette ? » me dit Steerforth.

Je fus forcé d'avouer que Littimer avait encore cet avantage sur moi de connaître miss Mowcher, dont j'entendais parler pour la première fois.

« En ce cas, vous la connaîtrez, reprit Steerforth, car elle est une des sept merveilles du monde. Littimer, faites entrer miss Mowcher quand elle viendra. »

J'éprouvai quelque curiosité, d'autant plus que Steerforth avait ri aux éclats en l'appelant une géante, et qu'il refusa positivement de me renseigner sur elle. J'étais donc encore dans l'attente deux heures après. La nappe avait été enlevée de la table ; nous dégustions un carafon de vin : la porte s'ouvrit, et Littimer, qui gardait son impassibilité habituelle, annonça :

« Miss Mowcher ! »

Je tournai la tête et ne vis rien ; je levai les yeux en pensant que la géante faisait bien lentement son apparition. Mais, à ma grande surprise, je découvris enfin, au pied d'un sofa, cette septième merveille du monde, qui n'était qu'une naine d'environ quarante ans, à grosse tête et large visage. avec des yeux rusés, des bras si courts, que, pour poser mystérieusement un doigt sur son nez en adressant à Steerforth un coup d'œil narquois, ce nez camard fut obligé de faire la moitié du chemin. Grâce à son double menton, elle n'avait littéralement pas de cou ; de taille pas davantage, et, si elle avait des jambes, elles étaient si brusquement terminées par ses pieds de créature humaine, qu'elle ne dépassait guère que de la tête une chaise ordinaire.

Après avoir lorgné comiquement Steerforth :

« Ah ! mauvais sujet, lui dit-elle avec un véritable flux de paroles, vous voilà ! que faites-vous si loin de chez vous ? Vous êtes venu sans doute pour quelque méchante action, je le parie ; mais me voici pour vous contrecarrer : nous sommes à deux de jeu. Vous ne m'attendiez pas, n'est-ce pas ? Mais j'ai aussi mes

clients par ici. J'étais la semaine dernière chez lady Mithers... voilà une femme, celle-là! et son époux, quel homme! — incomparables tous les deux quand j'ai fourni du rouge à madame et rajeuni le toupet de monsieur! »

Steerforth riait, et, quand il voulut répliquer, miss Mowcher lui coupa la parole :

« Non, non, dit-elle, je sais tout ce que vous pensez, ma fine fleur des pois : inutile de parler tout haut avec moi, et plus inutile encore de déguiser votre pensée. Vous allez vous faire friser par moi, n'est-ce pas ? Ah ! j'ai dernièrement teint les moustaches d'un prince russe et je lui fais les ongles deux fois par semaine ! mon ours du Nord est déjà un Adonis ! »

Tout en jasant, elle étalait sur une chaise un arsenal de petites éponges, des peignes, des fers à friser, etc.

« Mais, dit-elle ensuite, vous n'êtes pas seul, James ; avec quel ami êtes-vous là ?

— Monsieur Copperfield ! répondit Steerforth, que j'ai l'honneur de vous présenter, et qui est très désireux de vous connaître.

— Eh bien ! il me connaîtra, dit miss Mowcher ; et, franchement, il me plaît ; ses joues ont les fraîches couleurs d'une pêche... J'aime beaucoup les pêches, monsieur Copperfield : enchantée de faire votre connaissance, je vous assure, monsieur. »

Je ne fus pas embarrassé de répondre par un compliment, et miss Mowcher s'extasia sur ma politesse, puis me pria de l'excuser ; mais elle voyait que Steerforth avait besoin de ses bons offices, et allait fonctionner en ma présence, si je voulais seulement l'aider en lui prêtant l'appui de ma main. Avec mon secours, elle grimpa assez lestement sur la table ; et, parvenue sur cette espèce de petit théâtre :

« J'espère, dit-elle, messieurs, qu'aucun de vous n'a vu mes chevilles... ou je vais de ce pas me noyer de désespoir.

— Je n'ai rien vu, dit Steerforth.

— Ni moi, dis-je en même temps.

— Eh bien ! alors, dit la naine, je consens à vivre. Allons, mon petit bijou, en place. »

Ces derniers mots s'adressaient à Steerforth pour qu'il soumit sa tête à son inspection, ce qu'il fit docilement, et miss Mowcher, sans autre but que celui de nous amuser, tirant de

sa poche un verre grossissant, examina, ou feignit d'examiner les cheveux de mon ami jusque dans leur racine.

« Il était temps, mon jeune ami, dit-elle, vous risquiez de devenir chauve avant dix mois; mais, grâce à mon opération, vous allez être sûr de garder vos belles boucles pendant dix ans encore : il ne me faut pour cela qu'une demi-minute. »

Là-dessus, humectant un morceau de flanelle avec quelques gouttes extraites d'un flacon et prétendant communiquer je ne sais quelle vertu à une de ses petites brosses, miss Mowcher se mit à peigner et à broser soigneusement l'occiput de Steerforth sans cesser son espèce de monologue :

« Vous connaissez Charles Pycgrave, le fils du duc, et ses beaux favoris? Il a essayé de se passer de moi, mais il m'est bien vite revenu. Il entra un jour chez un parfumeur pour y acheter de l'huile de Macassar, et une vieille femme qui était dans la boutique se trompant de drogue, lui donna du cosmétique de la petite douairière... « Pardon, monsieur, lui dit-elle, mais nos dames appellent leur rouge de tant de noms, que j'ai bien pu prendre un pot pour un autre... » A propos, mon cher Jemmy, je n'ai pas rencontré une jolie femme depuis que je suis à Yarmouth.

— Non? dit Steerforth.

— Pas l'ombre d'une seule.

— Nous pourrions, je crois, lui en montrer la substance... eh! Pâquerette? reprit Steerforth en me regardant.

— Oui, certes, répondis-je.

— Ah! ah! s'écria la petite créature toujours occupée à polir les cheveux de Steerforth, je comprends, hum! une sœur à vous, monsieur Copperfield?

— Non, non, dit Steerforth prévenant ma réponse, ce n'est pas cela... Au contraire, monsieur Copperfield avait naguère... si je ne me trompe... une grande admiration pour elle.

— Et pourquoi ne l'admire-t-il plus? répliqua miss Mowcher. Est-il volage? oh! quelle honte! Papillonne-t-il de fleur en fleur? change-t-il toutes les heures? trahit-il tous les jours Polly? S'appelle-t-elle Polly? »

Le coup d'œil inquisiteur dont la naine accompagna sa question me déconcerta un moment. Cependant je répondis :

« Non, miss Mowcher, elle s'appelle Émilie.

— Ah ! ah ! répéta-t-elle sur le même ton. Hum !... mais comme je babille, monsieur Copperfield; ne suis-je pas bien indiscrète ? »

Son accent et sa manière de me regarder me causèrent je ne sais quelle impression pénible : il me sembla que le nom d'Émilie était profané dans cette plaisanterie, et, prenant un air plus sérieux, je lui dis :

« Elle est aussi vertueuse que jolie, miss Mowcher. Elle doit épouser un digne et brave garçon de sa classe. Je l'admire pour sa sagesse autant que pour sa beauté.

— Très-bien parlé ! s'écria Steerforth ; écoutez ! écoutez ! je veux à mon tour éteindre la curiosité de cette petite Fatime, ma chère Pâquerette, en ne lui laissant rien à deviner. La personne dont il s'agit, miss Mowcher, est actuellement en apprentissage chez Omer et Joram, passementiers, tailleurs, etc., de cette ville, faites bien attention ; Omer et Joram ; la promesse de mariage qui l'enchaîne est au profit de son cousin, dont le nom de baptême est Cham, le nom de famille Peggoty, le métier constructeur de navires, de cette ville lui aussi. Elle est la plus jolie et la plus séduisante petite fille du monde. Je l'admire, comme mon ami... assurément. Si je ne craignais d'avoir l'air de mépriser son prétendu... ce qui déplaît, je le sais, à mon ami... j'ajouterais qu'elle me semble faire un choix au-dessous d'elle... elle pourrait en faire un meilleur, et je jure qu'elle était née pour être une lady. »

Ces paroles, qui furent prononcées lentement et distinctement, miss Mowcher les écouta, la tête penchée, paraissant réfléchir et chercher le sens d'une énigme ; puis, quand Steerforth se tut, elle reprit son air de vivacité comique et babilla de nouveau tout en peignant et brossant les favoris de mon ami.

« Ah ! et c'est là tout ! dit-elle ; bien, très-bien. Voilà une histoire complète dont le dénouement doit être : « Ils se marièrent et vécurent heureux, » n'est-ce pas ? Ah ! Steerforth ! Steerforth ! Je connais cependant une variante. Comment dit-on à certain jeu ? — J'aime ma belle avec un *S* parce qu'elle est Séduisante, je la hais avec un *F* parce qu'elle est Fiancée à un autre ; je l'aime avec un *E* parce que je médite un Enlèvement... Ah !

monsieur Copperfield, vous avez là un ami qui est un modèle... mais le voilà peigné et frisé de ma main; à votre tour, voulez-vous?

— Qu'en dites-vous, Pâquerette, me demanda Steerforth en riant et m'offrant sa chaise. Voulez-vous être embelli par ces adroites mains?

— Non, merci, miss Mowther, pas ce soir, répondis-je, goûtant beaucoup moins la plaisanterie.

— Eh bien, vous avez tort, répliqua la naine en fixant sur moi l'œil d'un connaisseur, vous auriez besoin d'un trait à vos sourcils.

— Merci, une autre fois.

— Alors je puis vous proposer de vous faire pousser en quinze jours une paire de favoris. » Je refusai encore sans pouvoir m'empêcher de rougir, sachant bien que mes joues auraient eu besoin de ce mâle ornement; mais miss Mowcher me voyant insensible à toutes promesses de son art, n'insista plus et se contenta de redemander le secours de ma main pour descendre de la table. Elle se préparait à prendre congé de nous, en nouant le ruban de son chapeau sous son double menton.

« Combien est-ce? demanda Steerforth.

— Cinq shellings, reprit-elle. C'est bien bon marché, mon jeune ami, n'est-ce pas? Ne me croyez-vous pas indiscreète, monsieur Copperfield?

— Pas du tout, répondis-je avec politesse, quoique pensant tout le contraire. Elle mit les cinq shellings dans son sac où elle replongea aussi tous ses petits ustensiles: « C'est là que je tiens toutes mes trappes, dit-elle; n'ai-je rien oublié? non. Bien! maintenant, mes jeunes amis, je vais briser vos cœurs, je le sais, mais je suis forcée de vous quitter. Appelez à votre secours tout votre courage pour supporter cette triste séparation. Adieu, monsieur Copperfield; ayez soin de vous, mon joli cavalier. Comme j'ai babillé! c'est votre faute aussi, mes deux aimables vauriens; allons, je vous pardonne et vous *chouette boncheoir!* comme disait l'Anglais qui voulait apprendre le français: « Chouette boncheoir! »

Sur le seuil de la porte elle se retourna pour compléter sa sortie en nous criant: « — Vous laisserai-je une mèche de mes cheveux?... Ne suis-je pas bien indiscreète? » ajouta-t-elle pour

commenter cette offre galante. Elle sortit enfin en posant son doigt sur ses lèvres et son nez camard.

Steerforth rit de si bon cœur qu'il me fut impossible de ne pas rire aussi, mais moins franchement. Il me dit ensuite que miss Mowcher était réellement une femme extraordinaire, connaissant tout le monde, ayant les plus belles relations, courant la province, épilant, coiffant, pommadant toutes les têtes qui se présentaient à elle, se faisant bien payer, amusant ses pratiques par-dessus le marché, avec son babillage, et profitant de ses privilèges pour observer et prendre note de tout : « Car ce n'est pas une sotte, il s'en faut, ajouta-t-il.

— Est-elle honnête, au moins? » demandai-je.

Steerforth ne me satisfait pas complètement sur ce chapitre, se contentant de me vanter les divers talents de miss Mowcher, entre autres son adresse à appliquer les ventouses. Il m'entre-tint d'elle toute la soirée, et, quand je le quittai, il me cria du haut de l'escalier : « Chouette boncheoir ! »

Je fus surpris, en rentrant, de rencontrer Cham à la porte de monsieur Barkis, et plus surpris encore d'apprendre qu'il y avait laissé Émilie.

« Elle y parle avec quelqu'un, me dit-il, et elle m'a envoyé chercher sa bourse ; elle avait donné rendez-vous chez sa tante à une jeune femme qui est venue ce soir, à la tombée du jour, sous sa fenêtre, la supplier au nom du Christ d'avoir pitié d'elle. C'étaient là de solennelles paroles, monsieur Davy !

— Quelle est donc cette jeune femme ? mon cher Cham.

— Ah ! monsieur Davy, une malheureuse que toute la ville foulerait aux pieds comme un ver, une pauvre fille qu'Émilie a connue autrefois à l'école et puis dans l'atelier de monsieur Omer, quoiqu'elle ne doive plus la connaître... Martha Endell, plus âgée qu'Émilie de deux ou trois ans.

— C'est la première fois que j'entends son nom, dis-je, quoique j'aie dû la voir parmi les ouvrières de monsieur Omer.

— L'oncle Daniel, voyez-vous, poursuivit Cham, tout bon, tout tendre qu'il est, n'aurait pu supporter de voir son Émilie et cette Martha Endell causer ensemble pour tous les trésors engloutis dans la mer. »

Je compris aussi bien que Cham le sentiment de monsieur

Daniel Peggoty et ne doutai pas que cette malheureuse ne fût la même que nous avons rencontrée ce soir même sur la grève suivant Cham et Emilie.

« Je vous avoue, monsieur Davy, que j'éprouve la même chose que l'oncle Daniel, dit Cham. Mais comment résister à la compassion exprimée par Émilie ? Je n'ai pu la blâmer quand j'ai su qu'ayant tracé quelques mots au crayon, elle avait jeté le papier à Martha en lui disant : « Je ne puis vous voir ici ; » tenez, voilà un billet pour ma tante Barkis : allez m'attendre dans sa maison ; elle vous recevra pour l'amour de moi. » J'irai vous y trouver dès que mon oncle sera embarqué. » Je n'ai pu la blâmer ni refuser de l'accompagner ; je n'ai pu la blâmer quand elle m'a dit tout à l'heure, avant d'entrer : « Cham, nous sommes venus ici sans ma bourse, allez la chercher. »

Je ne savais si je devais entrer avec Cham ; mais ce fut Peggoty qui lui ouvrit. Comme elle me tendit la main, je franchis aussi le seuil de la porte, et presque sans le vouloir je me trouvai au milieu de la cuisine qu'il fallait traverser pour monter à ma chambre.

Émilie était là debout, les larmes aux yeux, et à ses genoux, dans une attitude qui révélait qu'elle venait de les embrasser. je vis Martha Endell prosternée devant le foyer.

« Cham, dit Émilie à demi-voix, Martha désire se rendre à Londres.

— Plutôt à Londres qu'ici, interrompit une voix, celle de Martha, restant toujours aux pieds d'Émilie. Personne ne me connaît là, tout le monde me connaît ici.

— Que fera-t-elle à Londres ? » demanda Cham.

Martha releva la tête et promena un regard sombre autour d'elle, puis se laissa retomber sur une chaise, comme ferait une femme accablée par la fièvre ou qui a éprouvé l'angoisse d'une convulsion.

« Elle tâchera de bien faire, dit Émilie. Vous ne savez pas tout ce qu'elle nous a promis, à ma tante et à moi. »

Ma bonne Peggoty exprima sa sympathie et sa pitié par un signe de tête.

« Oui, je tâcherai... dit Martha, si l'on peut m'aider à fuir d'ici. Je ne puis faire pire que je n'ai fait ici ; je puis mieux

faire. Ah ! arrachez-moi de ces lieux où toute la ville me connaît depuis l'enfance. »

Cham mit un petit sac de toile dans la main d'Émilie, qui le prit croyant que c'était sa bourse ; mais s'apercevant bientôt de ce qu'elle croyait être une méprise, elle montra le sac à Cham.

« Non, non, c'est à vous, bien à vous, Émilie, dit-il à demi-voix ; tout ce que j'ai au monde n'est-il pas à vous à présent ? »

De nouvelles larmes mouillèrent les paupières d'Émilie, qui se tourna vers Martha et prit dans le sac une partie de son contenu qu'elle lui remit en se baissant vers elle et lui demandant si c'était assez.

« Oh ! c'est trop, » dit Martha, qui lui baisa la main, se leva et, s'enveloppant de son châle, sortit en pleurant : elle s'était arrêtée un moment sur la porte comme pour parler encore ; mais les sanglots étouffèrent sa voix.

Lorsque la porte se referma sur elle, Émilie cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes.

« Ne pleurez pas, Émilie, ne pleurez pas ainsi, ma chère, lui dit Cham en lui frappant doucement sur l'épaule.

— O Cham ! s'écria-t-elle, je ne suis pas une aussi bonne fille que je devrais l'être. Non, non, il s'en faut. Je sais que je n'ai pas le cœur reconnaissant que je devrais avoir.

— Oui, oui, vous l'avez, j'en suis certain, dit Cham.

— Non, non, dit Émilie... Je ne suis pas la bonne fille que je devrais être. Je le sais, il s'en faut, il s'en faut. »

Et elle pleura comme si son cœur allait se briser.

« J'éprouve trop votre affection, je le sais, dit-elle encore ; je suis souvent de mauvaise humeur avec vous, souvent capricieuse, et vous êtes si bon, toujours si bon ! Je devrais mieux reconnaître vos soins pour moi, ne pas être ingrate, vous rendre heureux !

— Vous me rendrez toujours heureux, ma chère Émilie, dit Cham, vous voir, c'est déjà le bonheur. Je suis heureux, tout le jour, en pensant à vous.

— Oh ! ce n'est pas assez, s'écria-t-elle, si vous êtes heureux, c'est parce que vous êtes bon, et non parce que je suis bonne. Oh ! mon cher Cham, vous auriez mieux fait d'aimer une autre que moi, — une autre plus digne de vous, moins capricieuse, moins changeante, qui fût entière à vous.

— *Pauvre cœur trop tendre!* dit Cham à demi-voix, Martha l'a troublé!

— Je vous en prie, ma tante, reprit Émilie, venez ici et laissez-moi reposer un peu mon front sur vos genoux. Ah! je suis bien malheureuse, ce soir, ma tante! Ah! je ne suis pas aussi bonne fille que je devrais être. Non, non, je le sais. »

Peggoty s'était empressée d'aller s'asseoir sur la chaise près de la cheminée. Émilie, lui passant les bras autour du cou, s'agenouilla et la regarda avec tristesse.

« Oh! je vous en prie, ma tante, aidez-moi à être bonne; Cham, mon cher ami, aidez-moi; monsieur Davy, en souvenir d'autrefois, aidez-moi aussi. Je veux être meilleure que je ne suis. J'ai besoin d'être cent fois plus reconnaissante que je ne suis. J'ai besoin de mieux sentir combien on est heureuse de devenir la femme d'un honnête homme et de vivre paisiblement avec lui. Ah! mon cœur, mon cœur! »

Elle se cacha le front sur le sein de sa tante et cessa de faire entendre cette voix douloureuse qui était moitié celle d'une femme et moitié celle d'un enfant. Moitié femme, moitié enfant : c'était là toute Émilie, avec son caractère, ses manières séduisantes, son expression et sa beauté. Elle pleura quelque temps en silence sur les genoux de ma chère Peggoty, qui la consolait comme une nourrice console son nourrisson.

Quand Émilie fut plus calme, Cham et moi nous lui parlâmes tour à tour, et elle nous répondit, puis peu à peu sourit, se releva, se dit honteuse de ses larmes, plaisanta doucement avec nous, et ensuite elle se retira avec Cham.

Je la vis, ce soir-là, pour la première fois, embrasser son prétendu, prendre tendrement son bras pour s'en aller, se presser tendrement contre lui comme heureuse et fière de son protecteur. Quand elle fut partie, je comparai sa sortie à celle de Martha.

XXIII

JE FAIS CHOIX D'UNE PROFESSION.

À mon réveil, le lendemain matin, je pensai encore à la petite Émilie et à son agitation extraordinaire quand Martha

avait quitté la maison de mistress Barkis. Il me sembla que c'était par une confiance sacrée que j'avais été admis au secret de cette scène domestique, et que le révéler, même à Steerforth, serait une trahison. La charmante créature qui avait été ma compagne d'enfance, m'inspirait toujours le sentiment le plus tendre ; oui, je suis persuadé que je l'aimais alors d'amour, mais d'un amour pur qui n'avait rien perdu de l'innocence de nos jeunes années. Je voulais conserver avec toute sa grâce enfantine cette chaste image dans le silence de mon cœur !

Pendant le déjeuner, je recus une lettre de ma tante. Elle me parlait de choses sur lesquelles je croyais que Steerforth pouvait me conseiller aussi bien que personne au monde, et je résolus d'attendre que nous fussions en route pour mettre sur le tapis ce texte de discussion. Jusque-là, nous avions bien assez de prendre congé de tous nos amis. Monsieur Barkis ne fut pas celui qui témoigna le moins de regrets sur notre départ ; je crois qu'il eût de nouveau puisé dans son coffre et sacrifié une autre guinée, s'il l'avait fallu, pour nous retenir quarante-huit heures de plus à Yarmouth. Je ne parle pas du chagrin de Peggoty, de monsieur Daniel son frère, de Cham et de toute la famille ; mais toute la boutique et tout l'atelier de messieurs Omer et Joram voulurent nous souhaiter un bon voyage, et quand nous nous rendîmes à la diligence, si nous avions eu avec nous tous les porte-manteaux d'un régiment en campagne, nous n'aurions pas manqué de porteurs pour s'en charger parmi les mariniers qui s'empressèrent autour de Steerforth. En un mot, nous laissâmes tous nos amis et toutes nos connaissances dans l'admiration et dans les regrets.

« Demeurerez-vous ici longtemps après nous ? demandai-je à Littimer, qui attendait, debout, que la diligence se mît en mouvement.

— Non, monsieur, pas très-longtemps, probablement, répondit-il.

— Il ne peut encore le dire positivement, observa Steerforth l'un air insouciant. Il sait ce qu'il a à faire et il le fera.

— C'est ce dont je suis bien certain, » répliquai-je.

Littimer porta la main à son chapeau en signe de remerciement pour la bonne opinion que j'avais de lui, et je crus que

j'étais redevenu un petit garçon de huit ans. Il fit une seconde fois le même salut lorsqu'il nous souhaita un bon voyage, et nous le laissâmes debout sur le trottoir, mystère aussi respectable qu'aucune des pyramides d'Égypte.

Pendant quelque temps nous n'eûmes pas de conversation, Steerforth était silencieux contre son habitude, et moi je me livrais à mes rêveries, me demandant si je reverrais encore les lieux que nous venions de quitter et si je les retrouverais toujours les mêmes. A la fin, Steerforth passa de sa taciturnité à son humeur causeuse, ce qui était si facile à son charmant caractère, et, me touchant le bras :

« David, me dit-il, avez-vous perdu la voix ? Quelle est donc cette lettre dont vous m'avez parlé en déjeunant ?

— Ah ! répondis-je en la tirant de ma poche, c'est une lettre de ma tante.

— Et que dit-elle qui mérite d'être pris en considération !

— Ma tante, mon cher Steerforth, me rappelle que j'ai entrepris ce voyage pour me reconnaître, m'orienter et réfléchir un peu.

— Ce que vous avez fait nécessairement.

— Ma foi ! je ne sais trop... ou plutôt, à parler vrai, j'ai peur de l'avoir oublié.

— Eh bien ! reconnaissez-vous à présent, orientez-vous et réparez votre négligence, dit Steerforth. Regardez à droite, vous verrez un pays plat, avec pas mal de marécages ; regardez à gauche, c'est la même chose ; regardez là, devant vous, aucune différence ; regardez derrière vous, et c'est encore comme à droite, comme à gauche et comme là devant vous.

— Ma foi ! répondis-je en riant, j'ai beau regarder, je ne vois aucune profession... ce qui tient peut-être à la platitude du pays.

— Et que dit là-dessus notre tante ? suggère-t-elle quelque chose ? me demanda Steerforth en donnant un coup d'œil à la lettre que j'avais dans la main.

— Mais oui, elle désire savoir si je n'aimerais pas à être un *proctor* ? Qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas trop, répliqua Steerforth froidement ; autant être un *proctor* qu'autre chose. »

Je ne pus m'empêcher de rire encore en voyant avec quelle

impartialité indifférente il tenait la balance entre toutes les professions.

« Et qu'est-ce qu'un *proctor*, Steerforth ? lui dis-je.

— Un *proctor*, me répondit-il, est une espèce de procureur^{*} monacal. Il y a, dans un vieux coin de rue, près du cimetière Saint-Paul, certains tribunaux surannés qu'on appelle *doctors' commons*... Un *proctor* est, dans ces tribunaux, ce que les avoués^{**} sont dans les cours de droit civil et d'équité. C'est un fonctionnaire dont l'existence, d'après le cours naturel des choses, aurait dû se terminer il y a deux siècles environ. Je vous expliquerai mieux ce qu'est un *proctor*, en vous expliquant ce qu'est la cour des *doctors' commons*, cour d'une autre époque, où l'on administre ce qu'on appelle la loi ecclésiastique, et où l'on mystifie les clients avec d'antiques actes du Parlement dont les trois quarts du monde n'ont jamais ouï parler et que l'autre quart suppose avoir été exhumés à l'état fossile sous le règne des Édouards. C'est une cour exerçant un vieux monopole sur tous procès qui résultent des testaments, des contrats de mariage, et de disputes entre navires et bateaux.

— Quelle absurdité, Steerforth ! m'écriai-je. Prétendriez-vous dire qu'il y a la moindre affinité entre les affaires maritimes et les affaires ecclésiastiques ?

— Je ne prétends nullement dire cela, mon cher, répondit Steerforth ; tout ce que je prétends vous apprendre, c'est que ces affaires, de natures si diverses, sont arbitrées et jugées par les mêmes personnes dans ladite cour des *doctors' commons*. Entrez-y aujourd'hui, vous trouverez ces doctes personnes appliquant à tort et à travers la moitié des termes de l'argot nautique contenu dans le Dictionnaire de Young, à propos du bateau *la Nancy* qui a coulé à fond le bateau *la Sarah-Jane*, ou à propos de monsieur Peggoty et des mariniers de Yarmouth qui sont allés porter un câble et une ancre de secours au *Nelson*, navire de la compagnie des Indes surpris par un grain. Allez-y demain, vous les trouverez interrogeant des témoins à charge et à décharge, relativement à un ecclésiastique qui s'est

* Attorney.

** Solicitors.

mal conduit; seulement, le juge du cas maritime et l'avocat du cas ecclésiastique auront changé de rôles. Ces messieurs sont comme les acteurs : aujourd'hui un homme est juge, et demain il ne l'est plus ; aujourd'hui une chose, demain une autre, changeant sans cesse, mais toujours bien payé sur ce petit théâtre à part, où l'on joue devant un public spécial et choisi.

— Mais les *advocates* (avocats) et les *proctors* (procureurs) ne sont pas identiquement une seule et même personne dans la cour des *doctors' commons*? dis-je un peu intrigué et comprenant difficilement l'énigme de cette juridiction originale,

— Non, répondit Steerforth, les *advocates* sont des jurisconsultes qui ont pris un grade de docteur à l'un de nos collèges d'Oxford ou de Cambridge; voilà pourquoi je sais un peu ce que c'est. Les *proctors* ou procureurs de la cour des *doctors' commons*, *procurer* ou portent des causes aux avocats de la même cour. Les uns et les autres reçoivent de très-comfortables honoraires, et ils forment une compagnie fort convenablement lbtie. Tout bien considéré, David, je vous engagerais à pencher pour le *droit canonique* et les *doctors' commons*. Les *proctors* se targuent d'être des gens comme il faut, je puis vous le garantir, si c'est pour vous un attrait de plus. »

Je fis la part de la plaisanterie en écoutant cette explication de Steerforth, et je me sentis assez bien disposé pour la suggestion de ma tante, qui me laissait d'ailleurs entièrement libre dans mon choix, ne se faisant aucun scrupule d'ajouter que cette idée lui était venue dans une visite qu'elle avait faite à son *proctor* de la cour des *doctors' commons*, exprès pour y rédiger son testament en ma faveur.

« A tout événement, me dit Steerforth lorsque je lui eus fait part de cette circonstance, c'est un procédé parfait de notre tante, un procédé qui mérite toute sorte d'encouragements. Paquerette, mon avis est que vous vous décidiez pour le droit canonique. »

Je me décidai, en effet, à tourner mes vues de ce côté-là. J'appris aussi à Steerforth que, dans sa lettre, ma tante m'annonçait qu'elle était elle-même à Londres; elle m'y attendait, ayant arrêté un appartement pour une semaine dans un hôtel particulier de Lincoln's-Inn-Fields, où il y avait un escalier en

pierre et une porte d'évasion sur les toits : miss Betsey Trotwood étant fermement persuadée que toutes les maisons de bois de Londres risquaient chaque nuit d'être la proie de l'incendie.

Nous achevâmes notre voyage agréablement, et la conversation fut parfois ramenée au droit canon et aux cours ecclésiastiques. Steerforth trouva de ravissantes plaisanteries qui nous firent mourir de rire pour anticiper sur l'époque où je serais un respectable procureur !

Arrivés à Londres, nous nous séparâmes. Steerforth se rendit chez sa mère, où il m'engagea à aller le rejoindre trois jours après ; et moi, je me dirigeai vers Lincoln's-Inn Fields. Je trouvai ma tante qui attendait le souper.

Aurais-je fait le tour du monde depuis que nous nous étions vus, nous n'aurions guère été plus charmés de nous revoir. Ma tante pleura en m'embrassant, et dit, prétendant qu'elle riait, que si ma pauvre mère avait vécu, cette petite mère étourdie aurait versé des larmes... elle en était bien sûre.

« Ainsi donc, lui dis-je, ma tante, vous avez laissé monsieur Dick à Douvres. J'en suis fâché... Ah ! Jeannette, vous voilà ; comment allez-vous ? »

Pendant que Jeannette me demandait à son tour des nouvelles de ma santé, j'observai que le visage de ma tante s'allongeait.

« J'en suis fâchée aussi, me répondit-elle en se grattant le nez ; je n'ai pas l'esprit en repos, Trot, depuis que je suis ici. »

Prévenant la question affectueuse que j'allais lui adresser, elle ajouta en posant mélancoliquement sa main droite sur la table :

« Je suis convaincue que Dick n'est pas d'un caractère à empêcher les ânes de passer sur ma pelouse : il manque de la fermeté nécessaire. J'aurais dû laisser Jeannette à sa place et je serais peut-être plus tranquille. Ah ! dit-elle avec émotion, je suis assurée qu'un âne a empiété sur le gazon aujourd'hui même ; à quatre heures de l'après-midi, un frisson m'a glacée de la tête aux pieds... je *sais* que c'était un âne ! »

J'essayai vainement de la consoler sur cet article et de réfuter son pressentiment.

« Non, non, répéta-t-elle, c'était un âne ! celui-là même avec la queue mutilée qui servait de monture à cette méchante sœur de monsieur Murdstone le jour de leur visite. S'il est à Douvres

un âne plus audacieux, plus provoquant et plus entête que les autres, c'est cet âne-là! s'écria ma tante en frappant du poing sur la table.

Jeannette hasarda aussi de prétendre que ma tante se créait des inquiétudes sans aucun fondement, puisqu'elle croyait savoir que l'âne en question était en ce moment employé à charrier du gravier et du sable, ce qui rendait difficile qu'il passât sur la pelouse... Ma tante ne voulut rien entendre.

Le souper fut bien servi et servi chaud, quoique ma tante eût son appartement à l'étage le plus élevé de l'hôtel, soit qu'elle voulût avoir le plus d'escalier de pierre possible pour son argent, soit pour se trouver plus près de l'issue pratiquée sur les toits; je l'ignore; mais je répète que le souper était excellent: je lui fis honneur. Quant à ma tante, elle mangea peu: elle avait ses préjugés sur les comestibles de Londres; elle toucha à peine au bifteck, au poulet rôti et aux légumes, qui me trouvèrent moins difficile.

« Je suppose, dit-elle, que cet infortuné poulet est né et a été élevé dans une cave; il n'aura jamais pris l'air que sur l'emplacement d'une station de fiacres. Quant au bifteck, j'espère que c'est de la viande de bœuf; je l'espère, sans le croire. Rien n'est naturel dans cette ville, excepté la boue.

— Ne pensez-vous pas, ma tante, lui répondis-je, que la volaille peut bien être venue de la campagne?

— Certainement non, reprit-elle; un marchand de Londres serait bien fâché de vendre une chose qui serait la chose qu'il annonce. »

Je me gardai bien de contredire cette opinion qui ne m'empêcha pas de satisfaire un vigoureux appétit, et ma tante n'en fut pas moins enchantée de voir comme je soupais.

La nappe ayant été enlevée, Jeannette aida ma tante à arranger ses cheveux, à mettre sa coiffe de nuit et à faire l'espèce de toilette habituelle qui précédait son coucher. Son autre habitude invariable était de prendre un verre de vin blanc chaud trempé d'eau et sucré, dans lequel elle mouillait quelques rôties de pain. Ce fut moi qui lui préparai cette libation domestique, et, pendant qu'elle la dégustait, je m'assis en face d'elle pour lui tenir compagnie.

« Eh bien ! Trot, me dit-elle en me contemplant de son regard le plus bienveillant, que pensez-vous de mon idée sur l'état de *proctor* ? c'est-à-dire y avez-vous déjà pensé ?

— J'y ai beaucoup pensé, ma chère tante, et j'en ai beaucoup causé avec Steerforth ; c'est une idée qui me sourit on ne peut davantage.

— Allons, répondit-elle, cela me fait plaisir.

— Je ne vois qu'une difficulté, ma tante.

— Voyons, quelle est-elle ?

— Je voudrais savoir, ma tante, si, cette profession étant une profession privilégiée, il ne serait pas très-dispendieux de vouloir y entrer.

— Il en coûtera, pour vous faire admettre comme stagiaire chez un *proctor*, la somme de mille livres sterling (25,000 fr.).

— Eh bien ! ma chère tante, c'est là ce qui me préoccupe et m'inquiète, repris-je en rapprochant ma chaise de la sienne ; n'est-ce pas une grosse somme ? vous n'avez rien épargné pour mon éducation, et vous avez été en tout, à mon égard, aussi libérale que possible. En vérité, vous avez été la générosité même. Réfléchissez donc, ma seconde mère, si ce n'est pas trop faire que de dépenser mille livres sterling. N'y a-t-il pas d'autres carrières que je pourrais entreprendre à moins de frais et avec plus de certitude pour les résultats ? »

Ma tante finissait sa dernière rôtie de pain trempée dans le vin blanc ; ayant posé son verre sur la cheminée, elle croisa les mains contre sa robe retroussée à demi jusqu'à la ceinture pour mieux se chauffer, et me répondit gravement :

« Trot, mon enfant, je n'ai plus d'autre but dans la vie que de vous faciliter les moyens d'être un homme de bien, un homme de sens et un homme heureux ; c'est mon but, je le répète, et c'est le but aussi de Dick ; je voudrais que certaines gens de ma connaissance entendissent Dick sur ce chapitre : sa sagacité est merveilleuse ; mais il n'y a que moi qui connaisse les ressources intellectuelles de cet homme. »

Elle fit une pause pour prendre mes mains dans les siennes, et continua en ces termes :

« Il est inutile, Trot, de rappeler le passé, à moins qu'il n'ait quelque influence sur le présent ; peut-être aurais-je dû me

montrer une meilleure amie de votre pauvre père ; peut-être aussi, après que votre sœur Betsey Trotwood eut désappointé mes espérances, aurais-je dû me montrer une meilleure amie de votre pauvre mère, qui n'était elle-même qu'une enfant. Lorsque vous vîntes à moi, petit garçon fugitif, tout sale de poussière et exténué de fatigue, ce fut un reproche que je m'adressai peut-être. Quoi qu'il en soit, depuis ce temps-là jusqu'à ce jour, Trot, vous avez répondu à mes soins, vous avez été ma consolation et mon orgueil ; je n'ai pas d'autre personne qui puisse prétendre à ce que je possède, ou du moins... (ici je fus surpris de son hésitation et de l'air embarrassé de sa physionomie ; mais elle reprit) : Non, personne n'a de droits sur ce que je possède... et vous êtes mon fils adoptif. Soyez seulement un tendre fils pour ma vieillesse, supportez les caprices et les bizarreries d'une vieille femme qui aurait pu être plus heureuse ou plus conciliante dans sa jeunesse, et vous aurez plus fait peut-être pour elle, que cette vieille femme ne fit jamais pour vous. »

C'était la première fois que j'entendais ma tante faire allusion à l'histoire de sa jeunesse. Il y avait dans ce retour sur le passé, un calme, une impartialité, une magnanimité qui auraient augmenté mon respect et mon affection, si cela eût été possible.

« Tout est bien convenu entre nous, tout est bien compris à présent, Trot, poursuivit ma tante ; nous n'en parlerons plus, embrassez-moi, et nous nous rendrons demain matin ensemble à la cour ecclésiastique après notre déjeuner. »

Avant de nous coucher, nous causâmes longuement encore. Ma chambre était sur le même palier que la sienne. Dans le cours de la nuit, je fus deux ou trois fois réveillé par quelqu'un qui frappait à ma porte : c'était ma tante, réveillée elle-même par le bruit lointain des roues d'un fiacre ou d'une voiture de marché : « Trot, me demandait-elle, avez-vous entendu, n'a-t-on pas crié au feu ! n'est-ce pas le bruit des machines à incendie ! » Vers le matin, elle dormit d'un sommeil plus paisible et ne troubla plus le mien.

Aux environs de l'heure de midi, nous partîmes pour l'étude de messieurs Spenlow et Jorkins, dans le quartier des *doctors' commons*. Ma tante ayant encore cette opinion contre Londres en général, que tout homme qui la coudoyait dans la rue était

un filou, me confia sa bourse, laquelle contenait des guinées et quelque menue monnaie en argent.

Nous fîmes une halte au fameux magasin de jouets, dans Fleet-Street, pour y attendre le coup de midi et voir les deux géants de l'église de Saint-Dunstan frapper sur la cloche d'horloge. Nous nous dirigeâmes de là sur Ludgate-Hill et le cimetière Saint-Paul. Nous traversions la rue, lorsque je vis soudain ma tante accélérer le pas avec un air tout effaré. Je remarquai en même temps qu'un homme mal vêtu, qui nous avait regardés avec attention le moment d'auparavant, nous avait suivis et s'approchait d'elle de manière à froisser sa robe.

« Trot, mon cher Trot, me dit-elle tout bas avec une voix tremblante et en me serrant le bras, je ne sais que faire !

— N'ayez pas peur, lui répondis-je, il n'y a rien qui doive vous alarmer ; entrez dans un magasin, et je me serai bientôt débarrassé de cet homme !

— Non, non, mon enfant, reprit ma tante, ne lui parlez pas... pour rien au monde : je vous en supplie, je vous le défends.

— Bonté du ciel ! ma tante ! mais ce n'est qu'un grossier mendiant comme il y en a tant !

— Vous ne savez pas qui c'est, dit ma tante, vous ne le savez pas, et vous parlez sans savoir. »

Nous nous arrêtions en ce moment sous une porte et l'homme s'arrêtait aussi.

« Ne le regardez pas, murmura ma tante en me voyant tourner la tête avec indignation ; mais allez me chercher un fiacre, et attendez-moi dans le cimetière Saint-Paul.

— Vous attendre ! répétai-je.

— Oui, répondit ma tante, il faut que j'aille avec lui, seule avec lui.

— Avec lui, ma tante ! avec cet homme !

— J'ai toute ma tête, reprit-elle, il le faut... procurez-moi un fiacre et rendez-moi ma bourse. »

Quelque étonné que je fusse, je compris que je n'avais pas le droit de désobéir à un ordre si péremptoire... J'allai au plus vite, en descendant la rue, vers une station de voitures ; heureusement, à quelques portes plus loin, passait un fiacre vide auquel je fis signe et que j'amenai à ma tante : elle se précipita dans l'inté-

rieur, avant que j'eusse déployé complètement le marche-pied, et l'homme y monta après elle. Elle me fit un geste de la main pour que je m'éloignasse, et, subjugué par ce geste, je m'éloignais en effet, lorsque j'entendis encore ma tante dire au cocher... « Où vous voudrez... droit devant vous. » A ces mots, les chevaux partirent, et le fiacre me dépassa dans la direction de Saint-Paul.

Je me rappelai alors ce que monsieur Dick m'avait raconté, et ce qui m'avait paru une illusion de ses sens m'apparut comme une réalité. Impossible de douter que cet homme ne fût l'individu dont monsieur Dick m'avait parlé si mystérieusement ; mais quelle était la nature de son influence sur ma tante ? c'était ce que je ne pouvais deviner. Après m'être promené pendant une heure sur la place, je vis le fiacre revenir ; le cocher s'arrêta à côté de moi, et ma tante était seule.

Elle était encore trop agitée de cette rencontre pour se croire préparée à la visite que nous allions faire, elle me dit de monter auprès d'elle, après avoir ordonné au cocher de prendre un détour et de nous conduire le plus lentement possible aux *doctors' commons*. Pendant ce trajet, elle coupa court aux questions que j'allais lui faire en me disant : « Mon cher Davy, ne me demandez jamais qui était cet homme, et évitez toute allusion à ce qui vient de se passer. » Quand nous descendîmes du fiacre, elle était complètement remise de son émotion, et elle me donna sa bourse pour payer le cocher. Je m'aperçus tout d'abord que toutes les guinées étaient parties ; il n'y avait plus que les shillings et la menue monnaie.

L'édifice des *doctors' commons* a pour entrée une petite porte voûtée basse : avant de la franchir, nous nous vîmes désertés par le bruit de la cité qui semblait reculer au loin ; nous traversâmes quelques cours assez tristes et d'étroites ruelles pour arriver à l'étude de messieurs Spenlow et Jorkins. Dans le vestibule de ce temple, situé au grand jour et accessible aux pèlerins sans la cérémonie de frapper à la porte, trois ou quatre clercs noircissaient du papier en qualité de copistes. Un de ces scribes, petit homme sec, installé à un pupitre isolé des autres, et dont la perruque brune avait une teinte de pain d'épice, se leva pour recevoir ma tante et nous introduire dans le *cabinet* de monsieur Spenlow.

« Monsieur Spenlow est à la cour ecclésiastique, dit le petit homme sec : c'est un jour de séance ; mais il n'y a pas loin, et je vais l'envoyer chercher immédiatement. »

Tandis qu'on allait quérir monsieur Spenlow, nous pouvions, en toute liberté, regarder autour de nous, et je profitai de l'occasion. L'ameublement du cabinet était antique et poudreux, la serge verte qui décorait le bureau à écrire avait perdu sa couleur primitive et avait passé à la teinte pâle d'une feuille étiolée ; on voyait sur la tablette maintes liasses de papiers, les unes étiquetées *allégations*, les autres, à ma grande surprise, *libelles*. La suscription indiquait tantôt une cause de la *cour consistoriale*, tantôt une cause de la *cour des arches*, ou de la *cour des prérogatives*, ou de la *cour de l'amirauté*, ou de la *cour des délégations*. « Que de cours et que de temps il me faudra, pensai-je, pour être au courant de tous les détours de ce labyrinthe ! » Je remarquai d'immenses registres manuscrits intitulés : *livres de témoignages*, solidement reliés et attachés ensemble par séries massives, une série pour chaque cause, comme si chaque cause composait une histoire en dix ou vingt volumes in-folio ! Tout cela avait l'air d'une complication dispendieuse et me donnait une singulière idée de la profession d'un proctor. Je parcourais d'un œil curieux les étiquettes de cet arsenal du droit canon d'Angleterre, quand des pas pressés résonnèrent dans le vestibule contigu, et monsieur Spenlow, en robe noire bordée d'hermine ou d'une fourrure blanche, entra d'un air effaré, se découvrant pour me saluer.

C'était un petit homme blond, chaussé de bottes bien cirées, portant le plus empesé des cols de chemises, la plus raide des cravates, son frac boutonné jusqu'au-dessus de la poitrine, propre, soigné dans toute sa toilette, et qui devait même friser très-artistement ses favoris. Je soupçonne qu'un corset lui serrait la taille, tant elle était droite, tant il avait peine à se pencher, étant forcé, lorsque assis sur son fauteuil il voulait examiner un des papiers accumulés sur son bureau, de se mouvoir tout d'une pièce comme Polichinelle. Sa montre, à laquelle il donna un coup d'œil durant notre visite, était attachée à une chaîne d'or si lourde qu'elle aurait pu servir de chaîne d'huis-sier appariteur.

Ma tante l'avait prévenu de ce qui nous amenait, et à peine m'eut-elle présenté à lui, qu'il me dit d'un air courtois :

« Ainsi donc, monsieur Copperfield, vous avez l'intention de suivre notre carrière? J'avais par hasard informé miss Trotwood, la dernière fois que j'eus le plaisir d'une entrevue avec elle, que nous avions ici une place vacante. Miss Trotwood fut assez bonne pour mentionner qu'elle avait un neveu, objet de sa sollicitude particulière, et à qui elle désirait procurer une profession distinguée. C'est ledit neveu, je pense, que j'ai le plaisir de... » Sa pantomime acheva seule la phrase, c'est-à-dire qu'il me fit son salut à la Polichinelle.

Je saluai en retour et répondis qu'en effet ma tante m'avait proposé d'être proctor. Je supposais que cette profession me plairait, je ne doutais même pas qu'elle ne me plût beaucoup, mais que toutefois je ne pouvais l'assurer positivement avant d'en avoir une idée : pour la forme du moins, j'espérais donc qu'il me serait loisible de ne signer un engagement irrévocable qu'après un essai préalable.

« Oh ! certainement ! certainement ! dit monsieur Spenlow ; invariablement, dans cette maison, nous proposons un mois, un mois de noviciat initiatoire. Je serais très-heureux en mon particulier de proposer deux mois... trois, une période indéfinie... mais j'ai un associé, monsieur Jorkins... »

— Et la somme à compter, repris-je, est de mille livres sterling?

— Oui, de mille livres sterling, le timbre compris, dit monsieur Spenlow. Comme je l'ai dit à miss Trotwood, je ne suis inspiré par aucune considération mercenaire : il est peu d'hommes qui consultent moins que moi un tel mobile ; mais monsieur Jorkins a ses opinions sur cette matière, et je suis tenu de respecter les opinions de monsieur Jorkins. Bref, monsieur Jorkins estime que mille livres sterling sont trop peu.

— Je soutiens, monsieur, dis-je, désirant toujours ménager la bourse de ma tante, que si un clerc admis à l'étude se rendait particulièrement utile, s'il acquérait les connaissances qu'exige l'exercice de la profession (ici je rougis en paraissant me louer moi-même...), je soutiens, monsieur, répétais-je, que pendant la dernière année de son stage... ce n'est pas la coutume de lui allouer aucun... »

Par un grand effort, monsieur Spenlow, dégageant assez sa tête de sa cravate pour la secouer en signe négatif, répondit sans me laisser prononcer le mot de *salaire* :

« Non. Je ne vous dirai pas ce que je ferais sur cet article, moi-même, monsieur Copperfield, si je n'étais pas lié par mon associé; mais monsieur Jorkins est inébranlable. »

Je fus tout à fait découragé par l'évocation réitérée de ce terrible monsieur Jorkins. Je sus par la suite que c'était un homme d'un caractère doux, facile à vivre, aimant le repos, et dont le rôle dans la société qui portait son nom uni à celui de monsieur Spenlow, était de se tenir à l'arrière-plan et d'être représenté sans cesse comme le plus opiniâtre et le plus intraitable des hommes. Un clerc demandait-il une augmentation d'appointements, monsieur Jorkins refusait absolument d'écouter une proposition pareille. Un client était-il en retard pour solder son mémoire, monsieur Jorkins exigeait un paiement immédiat : quoiqu'il en coûtât aux sentiments de monsieur Spenlow, et c'était toujours, en effet, pour lui un cas pénible, monsieur Jorkins n'entendait pas raison. Ce bon ange, appelé monsieur Spenlow, aurait toujours ouvert à tous son cœur et sa main, sans ce démon farouche appelé monsieur Jorkins. En acquérant des années et l'expérience de la vie, je crois avoir connu d'autres maisons fondées sur le principe qui servait de base à l'association de Spenlow et Jorkins.

Il fut arrêté que je commencerais mon mois d'épreuve aussitôt que je le voudrais. Inutile à ma tante de demeurer en ville ou d'y revenir pour signer les articles de notre convention, puisqu'ils pouvaient très-bien être envoyés à sa signature à Douvres. Une fois d'accord sur ce point, monsieur Spenlow offrit de me faire parcourir les lieux, afin de me montrer déjà leur aspect extérieur. J'étais si impatient de les connaître, que j'acceptai, et nous laissâmes ma tante qui dit ne vouloir se risquer à aucun prix en une semblable excursion : je crois vraiment qu'elle regardait toutes les cours de justice comme une espèce de poudrière ou de manufacture de poudre qui pouvait sauter au moment où l'on s'y attendait le moins.

Monsieur Spenlow me conduisit à travers une cour pavée, formée par des maisons en briques, et en voyant les noms des

docteurs gravés sur les portes, je conclus que là devait être l'habitation officielle de ces savants légistes et avocats dont Steerforth m'avait entretenu. A main gauche une large salle assez sombre me parut ressembler à une chapelle ; la plus haute extrémité de cette salle était séparée du reste par une barrière, et c'était là que, sur une plate-forme en fer à cheval, siégeaient, sur de commodes fauteuils dans le vieux style, divers messieurs en robes rouges et perruques blanches, qui se trouvèrent être les *docteurs* ci-dessus qualifiés. Penché sur un pupitre dans la courbe du fer à cheval, je distinguai des autres un vieux monsieur clignotant, que j'aurais pris pour un hibou dans une volière et qui était le juge-président. Plus bas, au-dessous des docteurs, au niveau du parquet, autour d'une longue table verte, je vis plusieurs personnages du rang de monsieur Spenlow, vêtus comme lui de robes noires à fourrures, en cravates généralement raides et à l'air hautain ; mais, sous ce dernier rapport, je crus bientôt leur avoir fait injure, car deux ou trois d'entre eux s'étant levés pour répondre à une question du juge-président, il était impossible d'imaginer rien de plus humble que ces messieurs.

Le public était représenté par un petit garçon avec un cache-nez, et un homme d'assez piteuse mine qui mangeait des miettes de pain sournoisement extraites des poches de sa redingote râpée. Ce public en deux personnes se chauffait au poêle dressé dans le centre de la Cour ; la languissante tranquillité de cette salle n'était troublée que par le bruit du feu et la voix d'un des docteurs qui faisait un long voyage de découvertes à travers une bibliothèque de pièces justificatives ou de témoignages judiciaires, — s'arrêtant de temps à autre pour éclairer son itinéraire par quelques observations ou interrogations argumentatives. Je crois décrire assez exactement ma première impression à la vue de cet antique tribunal de famille oublié du temps, et dont la physionomie somnifère me fit penser qu'on ne pourrait lui appartenir à aucun titre sans éprouver son influence opiacée... à moins peut-être d'y figurer comme plaideur.

J'eus bientôt assez de cet asile à l'apparence si paisible, et j'exprimai à monsieur Spenlow le désir d'aller rejoindre ma tante. Je partis presque immédiatement avec elle ; j'éprouvai un

accès de ma timidité native en traversant le vestibule de l'étude Spenlow et Jorkins : il me sembla que les clercs raillaient mon extrême jeunesse, se faisant des signes avec leurs plumes pour se montrer le nouveau confrère qu'ils allaient avoir.

Nous arrivâmes à Lincoln's-Inn-Fields sans aventure, excepté la rencontre d'un ânon attelé à une charrette de marchand de légumes, dont la vue suggéra à ma tante quelques pénibles réminiscences. Rentrés à l'hôtel, nous eûmes encore ensemble un entretien sur mes plans d'avenir, et, comme je savais que miss Betsey Trotwood avait hâte de retourner à Douvres, ne pouvant goûter une heure entière de bien-être à Londres, entre les incendies, les comestibles empoisonnés et les filous, je la priai de ne plus s'inquiéter de moi, me sentant très-capable d'en prendre soin moi-même.

« Je ne suis pas ici depuis six jours, me répondit-elle, sans avoir songé à votre petit établissement. Il y a dans les Adelphi un appartement à louer qui ferait merveilleusement votre affaire. »

Et ce disant, elle tira de sa poche une annonce découpée sur la quatrième page d'un journal, qui avertissait quiconque cherchait un logement garni, qu'il en existait un vacant depuis peu dans la rue Buckingham des Adelphi, lequel avait vue sur la rivière et devait convenir parfaitement à un jeune stagiaire des chambres d'avocat : logement qu'on offrait de louer à des conditions raisonnables, au mois ou à l'année, selon la volonté du locataire.

« C'est là, en effet, ce que nous devons chercher, ma tante, lui dis-je tout enchanté de l'idée de vivre indépendant et libre dans mon propre appartement.

— Eh bien ! allons le voir, » répliqua ma tante, qui remit aussitôt sur sa tête le chapeau qu'elle venait de déposer.

Nous y allâmes. L'annonce indiquait qu'il fallait s'adresser, sur les lieux mêmes, à mistress Crupp, et nous supposâmes que la sonnette du rez-de-chaussée communiquait avec la demeure de mistress Crupp, soit qu'elle fût propriétaire, soit qu'elle ne fût que la principale locataire. Ce ne fut qu'au quatrième coup de sonnette que se montra une dame respectable par son embonpoint, en jupon de flanelle et en casaquin de nankin.

« Peut-on voir l'appartement que vous louez, madame, s'il vous plaît? demanda ma tante.

— Pour ce jeune monsieur? demanda à son tour mistress Crupp en tâtant sa poche afin de vérifier si elle avait les clefs.

— Oui, pour mon neveu, dit ma tante.

— Très-bien; ce sera un charmant local pour lui, dit mistress Crupp. »

Elle nous précéda dans l'escalier.

L'appartement vacant était au dernier étage de la maison, grande recommandation pour ma tante, puisqu'il était plus près de la porte d'évasion sur la toiture en cas d'incendie. Il consistait en une petite antichambre sombre, une office plus sombre encore, un salon et une chambre à coucher; l'ameublement n'était plus frais, mais assez bon pour moi, et enfin on avait, des croisées, la vue de la Tamise.

Comme je parus enchanté, ma tante et mistress Crupp passèrent dans l'office pour discuter le prix du loyer, tandis que je restais au salon assis sur le sofa et rêvant déjà au bonheur d'habiter cette noble résidence. Après être tombées d'accord, non sans beaucoup avoir débattu le prix, les deux dames revinrent. A ma grande joie, la physionomie de mistress Crupp et celle de ma tante me firent deviner que tout était conclu.

« Est-ce le mobilier du dernier occupant? demanda ma tante.

— Oui, madame, répondit mistress Crupp.

— Qu'est-il devenu? »

A cette nouvelle question de ma tante, mistress Crupp fut prise d'un accès de toux importune, au milieu duquel elle articula péniblement cette réponse :

« Il a été malade, hum! hum! hum! et ma chère dame..... hum! hum! hum! il est mort.

— Et de quoi est-il mort?

— Eh! madame, dit mistress Crupp confidentiellement, il est mort d'un excès de boisson... et de fumée.

— De fumée? Est-ce de la fumée des cheminées? demanda ma tante.

— Non, madame, de la fumée des cigares et des pipes.

— Ah! dit ma tante en se tournant de mon côté, cela n'est pas contagieux, Trot, n'est-ce-pas?

— Non, en vérité, » répondis-je.

Bref, ma tante, voyant mon enthousiasme pour cet appartement, le loua pour un mois, avec la faculté de le garder l'année entière si cela me convenait au bout du premier terme. Mistress Crupp se chargeait de fournir le linge et de faire la cuisine : « J'aurai pour monsieur les soins d'une mère, dit-elle.

— Je m'installerai demain, dis-je.

— Grâce au ciel ! s'écria mistress Crupp, j'ai trouvé enfin quelqu'un à qui je m'intéresserai. »

En rentrant à l'hôtel, ma tante me répéta qu'elle espérait que la vie que j'allais mener me formerait un caractère ferme. C'était ce qui me manquait, selon elle, que d'avoir confiance en moi-même. Elle renouvela plusieurs fois ses recommandations, tout en causant avec moi des moyens à prendre pour faire transporter à Londres ma garde-robe et quelques livres oubliés encore chez monsieur Wickfield. Ce fut le texte d'une longue lettre que j'écrivis à Agnès, en lui racontant les détails de mon excursion à Yarmouth et à Blunderstone. Ma tante se chargea de cette missive, car elle quitta Londres le lendemain.

Pour abréger d'inutiles détails, j'ajouterai qu'elle régla mon petit budget avec sa libéralité habituelle, et qu'à mon vif regret comme au sien, elle partit avant que Steerforth eût paru. Je l'accompagnai le lendemain à la voiture publique, et, en me disant adieu, elle se félicita de pouvoir enfin aller continuer sa guerre contre les ânes.

En allant prendre possession de mon appartement d'Adelphi, je fis un retour sur le passé : sous les arcades de ce passage, combien de fois j'avais erré solitaire et triste, pauvre ilote du comptoir Grinby et Murdstone ! quelle heureuse révolution dans ma fortune depuis cette époque !

XXIV

MA PREMIÈRE DÉBAUCHE.

Quelle belle chose d'avoir, pour moi seul, ce château si haut perché, et d'éprouver, en fermant la porte, ce que dut éprouver

Robinson Crusoë lorsqu'il se vit dans sa fortification et tira l'échelle après lui ! Quelle belle chose de me promener par la ville avec la clef de ma maison dans ma poche, et de savoir que je pourrai inviter n'importe qui à venir chez moi, certain de ne déplaire à personne, si cela me plaisait à moi. Quelle belle chose d'entrer et de sortir, d'aller et de venir, sans qu'il fût besoin de dire à quelqu'un : « Je sors ou je rentre ; je vais là ou j'en viens. » Quelle belle chose de sonner et de faire monter mistress Crupp, comme un génie à mes ordres évoqué des profondeurs de la terre, lorsque j'avais besoin d'elle... et, peut-être aussi, lorsqu'elle était d'humeur à entendre la sonnette ! Oui, tout cela était beau, très-beau pour un jeune homme nouvellement émancipé de l'école ! mais je dois dire aussi qu'il y avait des moments où cela était fort ennuyeux.

C'était beau le matin, surtout si le ciel était pur, si le soleil éclairait l'horizon de ma fenêtre ; c'était beau à la clarté du jour, sous l'illumination du soleil ; on y rêvait une heureuse vie de liberté, une vie de fraîches sensations ; mais quand le jour baissait, la vie semblait baisser aussi ; je ne sais comment cela se faisait ; rarement était-ce la même chose à la lueur de la bougie. J'avais alors besoin de quelqu'un à qui parler ; je sentais que je n'avais plus Agnès auprès de moi ; je trouvais un vide effrayant au lieu de cette confidente au doux sourire. Mistress Crupp semblait à une énorme distance. Je songeais à mon prédécesseur qui était mort de boisson et de fumée ; je lui aurais su gré de ne pas s'être laissé mourir et de ne pas m'importuner du souvenir de son décès.

Au bout de deux jours et de deux nuits, il me sembla avoir vécu une année dans cet appartement... et cependant, je n'étais pas plus vieux d'une heure, j'étais tout aussi tourmenté que jamais de mon extrême jeunesse.

Steerforth ne paraissant pas encore, ce qui me fit craindre qu'il ne fût malade, je quittai de bonne heure l'étude des Doctors-Commons le troisième jour, et j'allai jusqu'à Highgate en me promenant. Mistress Steerforth fut charmée de me revoir, et me dit que son fils était allé avec un de ses amis d'Oxford chez un autre qui demeurait près de Saint-Albans, mais qu'elle l'attendait le lendemain. Je me sentis vraiment jaloux de ses amis d'Oxford.

Elle insista pour me retenir à dîner et je restai. Je crois que tout le reste de la journée se passa à parler de Steerforth. Je racontai à sa mère combien il s'était fait aimer à Yarmouth. Miss Dartle m'adressa maintes questions mystérieuses, tout en prenant un vif intérêt à tout ce que nous avions fait dans cette excursion. Elle me demanda tant de fois : « Est-ce *réellement* ceci ou cela ? » qu'elle tira de moi tout ce qu'elle désirait savoir. Au physique, je la retrouvai exactement telle que je l'ai décrite ; mais la société des deux dames était fort agréable, et je m'y accoutumai si naturellement, que je me sentais tout disposé à devenir un peu amoureux. Je ne pus m'empêcher de me dire de temps en temps pendant la soirée, et plus particulièrement lorsque je revins seul à Londres, que miss Dartle serait pour moi une délicieuse compagne dans ma rue Buckingham.

Le matin, avant d'aller à l'étude de monsieur Spelow, au moment où je prenais mon café. — et ici je dirai en passant que mistress Crupp prenait une grande quantité de café... de café très-faible, — Steerforth en personne entra chez moi, à ma joie inexprimable.

« Mon cher Steerforth, m'écriai-je, je commençais à désespérer de vous revoir !

— J'ai été emmené par la force des armes, me répondit-il ; on vint me chercher dès le lendemain de mon arrivée chez ma mère!... Mais, Pâquerette, quel charmant ménage de garçon vous avez ici ! »

Je lui montrai tout l'appartement, n'oubliant pas l'office, et il flatta mon orgueil de locataire en le déclarant à son goût. « Ma foi, mon ami, ajouta-t-il, je veux faire de ce logement ma résidence de ville, tant que vous ne me donnerez pas congé. »

C'était délicieux pour moi à entendre. « Si vous attendez votre congé, lui répondis-je, vous ne délogerez qu'au jugement dernier. Mais, en attendant, je veux vous donner à déjeuner. Je vais sonner mistress Crupp, qui nous fera du café, et je vous ferai frire quelques tranches de jambon sur un fourneau à la hollandaise que j'ai dans mon ménage.

— Non, non, ne sonnez pas. Je ne puis accepter. Je vais déjeuner avec un de mes deux camarades, qui est à l'hôtel de la Piazza, dans Covent-Garden.

— Mais vous reviendrez dîner avec moi ?

— Je ne puis, sur mon honneur. Je ne demanderais pas mieux si je n'étais obligé de dîner avec ces deux oxfordiens. Nous devons repartir tous les trois ensemble, demain matin, pour Oxford.

— Amenez-les donc tous deux. Croyez-vous qu'ils acceptent notre dîner ?

— Oh ! ils viendraient bien volontiers, dit Steerforth, mais quelle gêne pour vous ! Vous feriez mieux de venir avec nous à la taverne. »

Je ne voulus nullement consentir à cette proposition, parce que je songeai que l'appartement avait besoin d'une inauguration, et pouvais-je trouver une occasion meilleure ? Ma vanité était intéressée à montrer toutes les ressources de mon ménage. Je forçai donc Steerforth de me promettre, au nom de ses amis, qu'ils viendraient tous trois à six heures précises.

Quand Steerforth fut parti, je sonnai mistress Crupp et l'informai de ma résolution téméraire. Mistress Crupp commença par prétendre qu'il était impossible qu'elle fit tout le service à elle seule ; mais elle connaissait un adroit garçon qu'elle espérait décider à la seconder, et qui se contenterait de cinq shellings avec ce que je voudrais lui donner en plus.

Le garçon fut accepté par moi. Alors mistress Crupp ajouta qu'elle ne pouvait être en deux endroits en même temps, ce qui me parut d'une logique rigoureuse ; donc il serait indispensable d'installer dans l'office, éclairé par une chandelle, une jeune fille qui ne cesserait de laver les assiettes. « Vous ne serez pas ruiné, j'espère, me dit-elle, si vous donnez un shelling à cette jeune fille. — Je l'espère bien comme vous, répliquai-je, et ce point ainsi réglé : « Maintenant, au dîner ! » dit mistress Crupp.

Il faut avouer que le quincaillier qui avait fourni les fourneaux de la cuisine de mistress Crupp avait manqué de prévoyance : on ne pouvait y préparer que des côtelettes et des pommes de terre en purée. « Quant au poisson, tout ce que je puis vous dire, remarqua mistress Crupp en critiquant elle-même discrètement son appareil culinaire, c'est de venir voir par vous-même. » A quoi m'eût servi d'aller y voir ? « Nous nous passerons de poisson, lui répondis-je. » Mais mistress

Crupp reprit : « Ne parlez pas ainsi ; on peut avoir des huîtres. — Va pour les huîtres, dis-je à mistress Crupp. — Permettez-moi, dit mistress Crupp, de vous recommander une paire de poulets rôtis... de chez le pâtissier ; un plat de bœuf à l'étuvée avec des légumes... de chez le pâtissier ; deux petits entremets, tels qu'un vol-au-vent et des rognons sautés... de chez le pâtissier ; une tarte et, si vous voulez, une gelée aux oranges... de chez le pâtissier. » Ces plats auxiliaires, selon mistress Crupp, lui permettraient de concentrer toute son intelligence sur les pommes de terre, et elle pourrait aussi servir convenablement une salade de céleri avec le fromage.

J'acceptai le menu de mistress Crupp et commandai moi-même les divers articles chez le pâtissier. De là, en longeant le Strand, j'observai à la fenêtre d'un petit traiteur certaine substance solide et élastique qu'une étiquette proclamait être une gelée de soupe à la tortue. J'entrai et en achetai une quantité qui, j'ai eu depuis quelque motif de le croire, aurait suffi pour quinze personnes. Après quelques difficultés, mistress Crupp consentit à liquéfier au feu ce potage de gourmand ; mais, sous sa forme liquide, nous trouvâmes qu'il s'était réduit à une dose bien juste pour quatre.

Je n'oubliai pas d'aller chercher un joli petit dessert au marché de Covent-Garden, et, dans le voisinage de la place, je fis une commande libérale chez un marchand de vin en détail. En rentrant avant mes convives, je vis les bouteilles alignées en bataillon carré sur le parquet de l'office, et, quoiqu'il en manquât deux (ce qui désola beaucoup mistress Crupp), je fus vraiment effrayé en pensant que nous pourrions épuiser cet arsenal de munitions liquides.

Un des amis de Steerforth se nommait Grainger et l'autre Markham. C'étaient deux joyeux camarades ; le premier plus âgé et le second plus jeune que mon ami. Ils me complimentèrent sur mon établissement, et Steerforth ayant demandé à Markham s'il était en appétit, celui-ci, qui, par parenthèse, tenait à paraître au-dessus de son âge, répondit :

« Sur mon honneur, Londres creuse l'estomac. On y a faim perpétuellement. Un homme y mange du matin au soir. »

Décidément, ce jeune étudiant se serait cru aussi *jeune* que

moi s'il n'avait pris le rôle d'un ogre. Je tremblai donc en voyant notre potage à la tortue réduit à de si minimes proportions. Par bonheur que le reste du festin suffit pour satisfaire ce gigantesque appétit. Ce fut Steerforth qui présida ; car je me sentais incapable de faire les honneurs. Assis en face de notre président et ayant ainsi la vue sur la porte de l'office, j'eus assez à faire pour combattre les distractions que me donnèrent mon laquais à cinq shellings et la jeune fille qui secondait mistress Crupp ; l'un allant sans cesse dans le corridor, où j'apercevais son ombre sur la muraille avec le goulot d'une bouteille aux lèvres ; l'autre cassant presque toutes les assiettes en se hâtant de les laver.

J'avais fini par en prendre mon parti, quand le dessert parut sur la table. Nous reconnûmes alors que le laquais à cinq shellings était ivre à ne plus pouvoir articuler une parole. Je lui ordonnai d'aller en bas tenir compagnie à mistress Crupp et d'emmener avec lui la jeune fille.

Hélas ! mes trois convives et moi nous ne sûmes que trop nous passer d'échanson ! Je me sentis bientôt singulièrement gai et le cœur libre. Ma langue se délia et acquit une volubilité miraculeuse pour exprimer je ne sais combien de réminiscences qui fondaient en masse sur mon cerveau. Je riais à gorge déployée de mes propres saillies et de celles des autres. Steerforth ne passant pas la bouteille assez vite à mon gré, je le rappelai à l'ordre. Je promis solennellement d'aller voir mes convives à Oxford. J'annonçai que je donnerais à dîner une fois la semaine dans mon ménage de garçon. Grainger, qui prenait du tabac, m'ayant ouvert sa tabatière, j'y puisai une telle prise, que je fus forcé de quitter la table et d'aller éternuer tout seul dans l'office pendant dix minutes.

Avant de reprendre ma place, je m'armai du tire-bouchon et débouchai quatre bouteilles à la fois : « A la santé de Steerforth ! m'écriai-je ; à mon meilleur ami ! au protecteur de mon enfance ! au compagnon inséparable de ma jeunesse ! Je suis ravi de vous proposer ce toast, messieurs, c'est une dette de cœur que je paye ; mais comment m'acquitter de toutes mes obligations envers Steerforth ? Comment exprimer mon admiration pour lui ? Que le ciel le bénisse, messieurs ! et nous, buvons trois fois trois fois et une fois encore pour célébrer les vertus

de Steerforth ! » A ces mots je me précipitai sur lui pour lui secouer la main, et je brisai mon verre en lui criant : « Steerfort-vous-êtes-l'astre-protecteur-de-ma-vie. » Je prononçai cette phrase de manière à n'en faire qu'un mot.

Tout à coup j'entendis crier ; c'est Markham qui entonnait :

Quand le chagrin sèche le cœur de l'homme,
Noyons, amis, etc., etc.

Après ce refrain, Markham proposa un toast : « A la femme ! — Non, non ! m'écriai-je : Aux Dames ! c'est plus respectueux. » Là-dessus, discussion entre nous : invocation de la liberté des toasts ; contre-invocation des droits sacrés des dieux Lares et des rites de l'hospitalité. Ce débat finit par l'adoption du toast de Markham lui-même que je proposai pour conclusion.

Je proposai encore la santé de ma tante, miss Betsey Trotwood, « la meilleure créature de son sexe. » J'étais dans un accès de sensibilité à la suite d'un discours de Steerforth qui m'avait arraché des larmes en vantant mes vertus comme j'avais vanté les siennes.

Mais quelqu'un fume, bientôt nous fumons tous.

Quelqu'un s'appuie sur le rebord de ma fenêtre, aspirant l'air et se disant tout bas : « Tu as tort de fumer ; tu aurais dû savoir que tu n'as pas la tête assez forte pour supporter à la fois les vapeurs du vin et celles du tabac. » Ce quelqu'un, c'est moi. Me sentant un peu rafraîchi, je vais me regarder à la glace : je me trouve pâle, les yeux éteints et vagues.

Quelqu'un me dit : « Allons au théâtre, Copperfield. — Le théâtre ? Oui, c'est cela. Partons. Mais d'abord, messieurs, excusez-moi ; j'ai été élevé dans le préjugé de la peur du feu. » Et je souffle la lampe.

Dans l'obscurité, la porte avait disparu. Je la cherchai derrière les rideaux d'une fenêtre, lorsque Steerforth, en riant, me prit par le bras et me guida vers l'escalier. Nous descendîmes les marches assez heureusement jusqu'aux dernières où quelqu'un roula jusqu'en bas. Quelqu'un autre dit que c'était Copperfield. Je me fâchai de ce faux rapport ; mais reconnaissant que j'étais sur le dos dans le passage, je commençai à penser qu'il pourrait bien se faire qu'on eût raison de le dire.

La nuit était brumeuse, une auréole rougeâtre couvrait tous les réverbères de la rue. « Il tombe du brouillard, cria quelqu'un. — Non, répondis-je, il gele. » Je fis un haut contre un poteau où Steerforth me mit mon chapeau sur la tête après lui avoir rendu sa forme qu'il avait singulièrement perdue, je ne sais comment et je ne sais où. « Vous êtes bien à présent, Copperfield ? me demanda Steerforth — En ne peut mieux, cher ami, » lui repliquai-je.

A la porte du théâtre, qui prit les billets ? qui paya ? Je ne sais trop. Nous voici dans la salle : quelle chaleur ! il me sembla que le parterre fumait ; impossible de distinguer personne au milieu de cette foule pressée de têtes.

Nous n'entendons que confusément les acteurs, nous nous croyons éblouis par le lustre. « Messieurs, nous sommes trop haut, dit un de nous ; allons nous placer dans une première loge. »

C'est une loge où l'on n'est admis qu'en toilette, dont nous nous faisons ouvrir la porte : nous nous y introduisons sans façon, quoiqu'elle soit déjà occupée par deux dames et un gentleman. « Silence ! » nous crie-t-on du parterre, et ce cri s'adresse à moi. J'ai parlé haut, en effet. Qu'ai-je dit ? je l'ignore. Les dames qui sont sur le premier banc se retournent. L'une d'elles... oh ! ciel ! est-il possible ? Oui, c'est elle, c'est Agnès.

Je vois aujourd'hui mieux qu'alors l'expression de son visage, expression de regret et de surprise honteuse.

« Agnès ! lui dis-je en balbutiant, Agnès !

— Chut ! je vous prie, répond-elle ; et comme elle devine que je ne comprends pas pourquoi, elle aussi m'impose silence. « Vous troublez le spectacle, ajoute Agnès. Regardez. » Je regarde, docile à cet ordre ; mais en vain ; je ne vois qu'Agnès qui se retire tremblante dans un coin, et porte à son front sa main gantée.

— Agnès, lui dis-je encore, vous n'êtes pas bien...

— Chut ! répéta-t-elle, ne vous inquiétez pas de moi. Écoutez, ou... Devez-vous rester longtemps ? »

Et comme elle prévoit quelque stupide réponse : « Trotwood me dit-elle avec un air sérieux, je sais que vous ferez ce que j'exigerai de vous... Eh bien ! pour l'amour de moi, sortez et priez vos amis de vous reconduire. . . »

Elle avait raison. Je ne pouvais lui résister ; j'éprouvais déjà vaguement de la honte de moi-même, et, bégayant un adieu, je sortis à l'instant même de la loge, puis du théâtre, accompagné seulement de Steerforth, qui m'aïda à monter dans ma chambre. Tout en me déshabillant pour me mettre au lit : « Steerforth, lui disais-je, c'était Agnès, ma sœur ! »

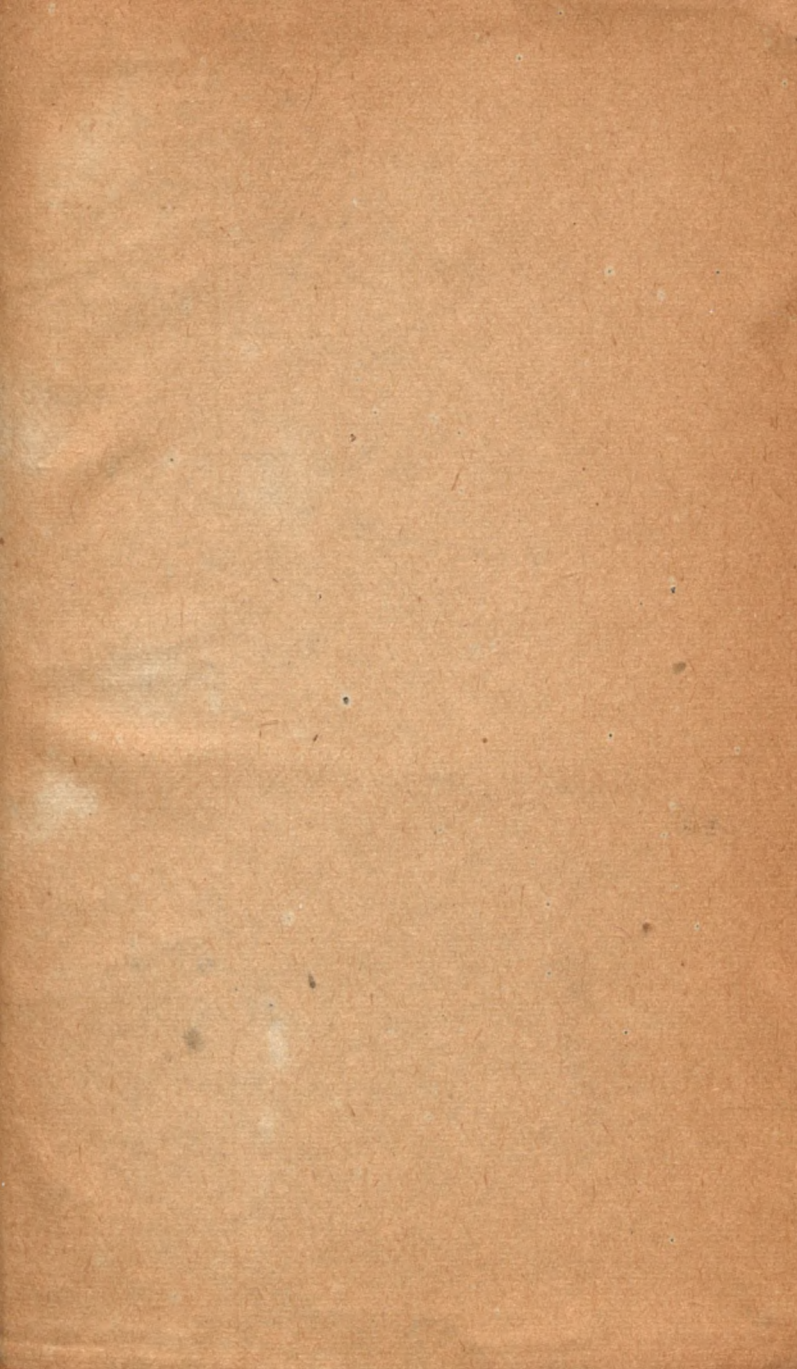
Je ne m'endormis que d'un sommeil agité : j'eus des rêves furieux, et je me figurais être dans une barque bercée par la tempête.

Le matin, quel réveil ! Je ne parlerai pas de mes lèvres sèches, de mon gosier brûlant et enroué, de ma langue pâteuse, du plomb fondu qui semblait couler dans la paume de mes mains ! mais pourrai-je décrire mon angoisse, mon remords, ma confusion, l'horrible doute des inconvenances que je devais avoir commises, le souvenir du regard douloureux d'Agnès ?... Et comment la retrouver pour obtenir mon pardon ? Elle était à Londres..... Comment connaître : demeure ?..... Oh ! aspect odieux de mon appartement où l'orgie avait eu lieu ! Quelle odeur de tabac ! Quel spectacle que ces verres non rincés, ces bouteilles vides ! Affreuse journée que je passai étendu sur mon lit et incapable de me lever !

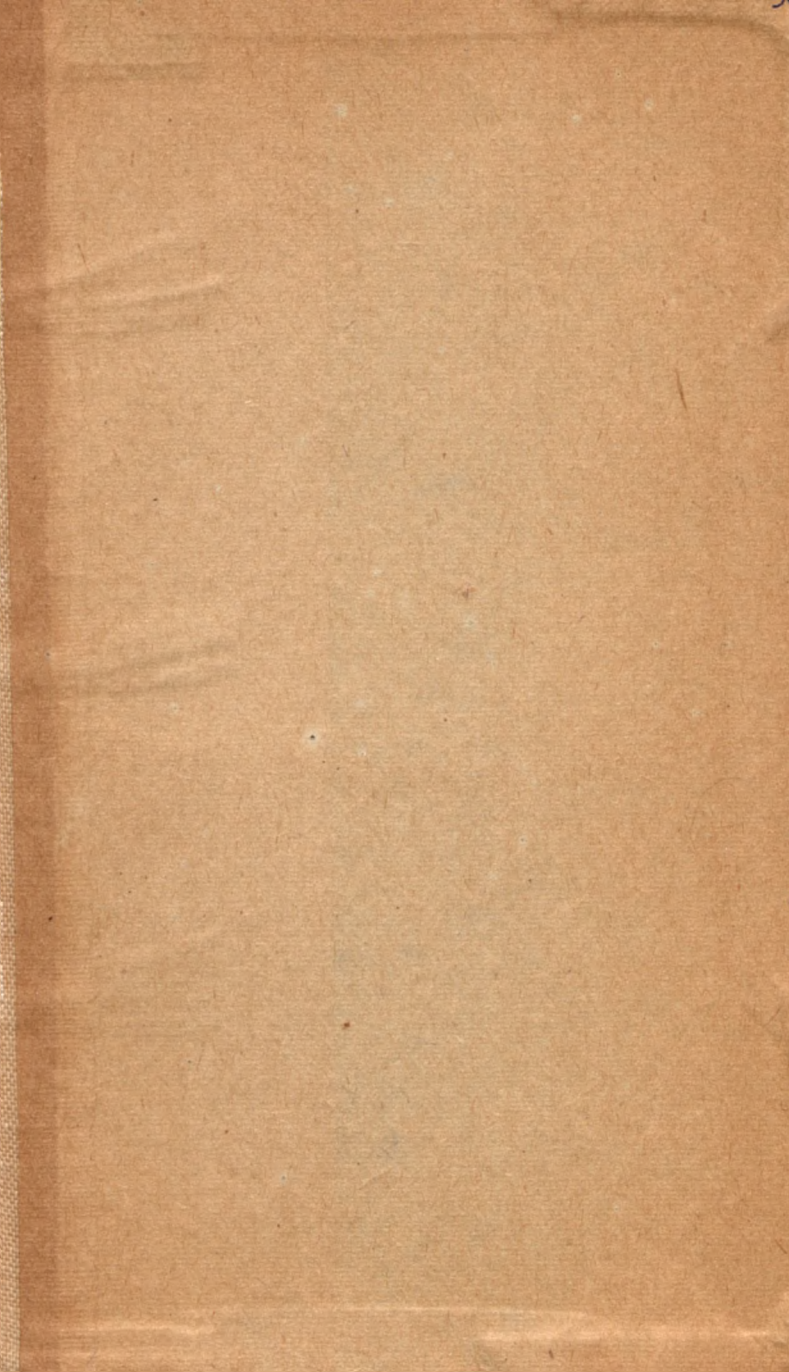
Le soir vint. Quelle soirée encore je subis devant mon feu solitaire ! L'image de mon prédécesseur, son spectre aurait pu m'apparaître pour me raconter sa lugubre histoire et me prédire ma propre destinée ! Je fus sur le point de partir soudain pour Douvres, afin d'aller tout avouer à ma tante, mon horrible conduite et mon repentir... Agnès ! Agnès ! si je pouvais seulement savoir où vous rejoindre ! Mistress Crupp me répondit sèchement, et j'avais un tel besoin d'une confidente que je faillis me précipiter sur son casaquin de nankin et lui crier : « Ah ! mistress Crupp, mistress Crupp, je suis bien malheureux ! »

FIN DU PREMIER VOLUME.









Biblioteka im. Hieronima
Łopacińskiego w Lublinie

1 | 324043 |

T.1

1000072884

